

Le Fils de l'Homme

est venu sur cette Terre !

Ce livre PDF est publié sur mon site :

<https://www.le-fils-de-l-homme.fr/>

FDLH.FR

m@labb.be

« La prophétie la plus importante pour l'humanité est celle concernant la Venue du Fils de l'Homme, à la fin des temps. »

Le Fils de Dieu Jésus *l'annonça ainsi* :

« Mais quand viendra le Fils de l'Homme... celui qui est l'Esprit de Vérité, il vous conduira dans toute la Vérité et il apportera le Jugement... »

Or, cette prophétie du Fils de Dieu Jésus s'est accomplie !

La meilleure preuve est son « Message de la Vérité », que le Fils de l'Homme a légué à l'humanité, disponible depuis sa première édition en 1931.

Naturellement, Il nous a apporté **toute la Vérité** donc également :

la révélation de la vie entière de Jésus, de Marie de Nazareth, de Moïse... leur « vraie vie » telle qu'elle fut en réalité, dépouillée de tout ce que des cerveaux humains ont imaginé.

Selon la Volonté du Fils de l'Homme, ces cinq récits sont destinés à **tous les humains de la Terre**, lors du Jugement.

Premier récit :

Jésus le Fils de Dieu

C'ÉTAIT AU DÉCLIN d'une belle journée d'été. Les rayons du soleil tombaient obliquement sur le miroir scintillant du lac et inondaient tout alentour d'une lumière dorée.

Absorbé dans ses pensées, un voyageur avançait sur la grand-route. Il tenait un long bâton dans sa main droite alors que sa main gauche pendait librement. Tous ses mouvements étaient naturels et nobles. C'était à peine si ses pas laissaient des traces dans la poussière de la route.

Un troupeau de moutons, surveillé par deux gros chiens, vint à sa rencontre en bêlant. Le berger suivait, fatigué.

Le voyageur se rangea sur le côté pour laisser passer les animaux. Son regard bienveillant se posa sur eux. On aurait dit qu'ils ressentaient sa bonté, car ils s'approchèrent l'un après l'autre et se pressèrent contre lui. Quelques agneaux s'arrêtèrent à ses côtés. De sa belle main, il caressa doucement leurs têtes crépues et prit le plus petit dans ses bras.

Le berger, qui s'était approché, salua le voyageur et l'examina avec curiosité.

« Aimes-tu donc tant les animaux, étranger ? » demanda-t-il, étonné.

« D'habitude, mes moutons sont farouches. Tu es peut-être berger toi aussi ? »

« Peut-être le serai-je un jour », dit Jésus en souriant, tandis qu'il reposait doucement le jeune animal à terre.

A ce moment-là seulement, le berger vit combien le voyageur était jeune. Il l'avait pris de loin pour un homme d'âge mûr. Les traits de son fin visage étaient réguliers et nobles. Ses cheveux et sa barbe étaient soignés, mais semblaient ne pas avoir été coupés depuis longtemps. Peut-être avait-il fait un vœu.

« Comment s'appelle ce bourg au bord du lac ? » demanda le jeune homme.

« Tibériade. »

Le voyageur prit congé en remerciant aimablement le berger et se dirigea allègrement vers le bourg. Des enfants jouaient au bord du lac, mais ils levèrent à peine les yeux à l'approche du voyageur : ils avaient l'habitude de voir des étrangers. Il s'arrêta près d'eux pour observer leurs jeux, ce qui ne les dérangerait en aucune façon. Les garçons avaient creusé de petits trous dans le sable et s'efforçaient de les remplir d'eau.

« Prête-moi ton bâton », dit soudain l'un d'eux à celui qui assistait à la scène. « Je vais creuser un petit canal jusqu'au lac. »

Le jeune homme mit volontiers son bâton entre les mains de l'enfant, tout en lui expliquant en riant que l'eau ne coulerait jamais vers l'amont. Le garçon le comprit, mais il n'en fut pas satisfait.

« Je prierai Dieu pour qu'Il donne à l'eau un autre cours », dit-il d'un air important. « Je suis le fils du prêtre, alors Dieu m'écouterait. »

« Mon enfant, » s'exclama le voyageur stupéfait, « comment peux-tu dire une chose pareille ? Crois-tu que, pour un jeu, Dieu renverserait Ses Lois éternelles ? »

« Ce n'est pas pour un jeu, » se défendit obstinément l'enfant, « c'est pour montrer Sa Puissance. S'Il est tout-puissant, Il doit le faire ! »

« Les petits sont comme les grands ! » soupira l'homme, puis il dit avec bienveillance à l'enfant qui le regardait d'un air mécontent : « Dieu est si grand qu'Il n'a pas besoin de donner aux hommes des preuves de Sa Puissance. Ils en sauraient assez s'ils acceptaient de croire. »

« Tu as raison, étranger », dit une voix. Une femme s'était approchée sans qu'on l'eût remarquée ; elle avait entendu les dernières phrases. « Tu as tort, Benjamin, de tenir pareil langage », le gronda-t-elle, et le garçon, s'accrochant à sa robe, se blottit contre elle avec un « maman » mi-contrit, mi-effrayé.

« Il ne faut pas en vouloir à cet enfant écervelé », dit la femme. « Tu es en voyage. Jusqu'où veux-tu encore aller aujourd'hui ? »

« Seulement jusqu'à cette bourgade, si je peux y trouver un gîte », répondit obligeamment l'homme.

« Viens avec moi dans notre maison. Mon mari, le prêtre, te fera oublier les paroles irréfléchies du petit. »

La femme avait parlé de façon spontanée. On remarquait qu'elle aimait donner. Le voyageur la remercia, et tous trois prirent le chemin étroit qui menait vers la rangée de maisons du côté du couchant.

Tibériade était un petit bourg de pêcheurs. Des barques étaient amarrées sur la rive, d'autres se balançaient sur le lac. Des pêcheurs préparaient les filets qu'ils avaient fait sécher avant de les plonger pour la nuit dans le lac. Cela sembla amuser l'étranger qui, apparemment, n'avait encore jamais rien vu de pareil. Il questionna aimablement le garçon sur une chose ou l'autre, et l'enfant répondit, oubliant sa timidité.

Ils arrivèrent devant une maison bien propre, entourée d'un petit jardin.

« Comme c'est joli ! » dit l'hôte en se penchant sur des fleurs de toutes couleurs. « Chez nous, nous avons aussi un jardin comme celui-là. »

« Où est-ce, chez toi ? » voulut savoir la femme.

« A Nazareth. Je suis Jésus, le fils aîné du charpentier Joseph. »

« Entre donc, Jésus. Puisses-tu te plaire chez nous ! Mon mari est absent, il ne rentrera que plus tard. »

Elle apporta à son hôte du lait, du pain et des poissons, puis elle prépara pour l'homme fatigué une couche pour la nuit.

LE LENDEMAIN, le prêtre et son hôte allaient et venaient dans le petit jardin en conversant de façon animée.

« Tu as dû avoir d'excellents maîtres, Jésus », dit Gédéon. « Tu es fort instruit à tous égards, et tu as beaucoup lu, me semble-t-il. Il est regrettable qu'avec ce riche savoir tu n'aies pas l'intention de servir dans un temple. »

Il regarda Jésus comme s'il s'attendait à un acquiescement ou à de plus amples explications. Mais il ne reçut aucune réponse. Alors il reprit :

« Que penses-tu faire dans les prochains jours ? »

Pendant que Jésus cherchait visiblement les mots qui pourraient expliquer Ses intentions à Son hôte, celui-ci enchaîna :

« Ce n'est pas la curiosité qui me pousse à te poser cette question, Jésus. Tu me plais, et j'aurais besoin d'un aide dans mon travail. Je voudrais te proposer de rester chez moi moyennant rétribution. Tu n'as pas besoin de te décider immédiatement. Demain, il y aura énormément à faire. Si tu

voulais m'aider, tu apprendrais tout de suite à connaître ce genre de travail. Eh bien, qu'en penses-tu ? »

Gédéon avait parlé avec chaleur et du fond du cœur. Jésus s'en rendit compte, c'est pourquoi Il accepta d'aider le prêtre les jours suivants. Peut-être pourrait-Il commencer ici la mission qui devait désormais remplir Sa vie.

On appela le prêtre à l'intérieur de la maison. Jésus resta au jardin et médita ses paroles.

Dans la solitude du désert, Il avait compris qui Il était et dans quel but Son père L'avait envoyé sur Terre. Il savait que pour sauver les hommes de la perdition Il devait leur apporter la Vérité perdue, la connaissance de Dieu qu'ils avaient oubliée.

Mais de quelle façon devait-Il aborder les hommes ? Comment Jean s'y était-il pris ? Devait-Il aller le trouver pour le lui demander ? Il y avait maintes fois réfléchi, mais Il était toujours parvenu à la conclusion qu'Il ne pouvait pas suivre le même chemin que Jean.

Un rire d'enfant interrompit ses pensées ; Benjamin accourait vers lui avec un jeune chien maladroit. Essoufflés, ils s'arrêtèrent tous deux près de l'hôte pensif, qui les salua amicalement.

Peu après, la mère du garçon se joignit à eux. Elle voulait aller voir une malade et elle invita Jésus à l'accompagner. Il y consentit volontiers, bien que Benjamin L'eût supplié de rester au jardin pour continuer la merveilleuse histoire qu'Il avait commencée le matin.

Chemin faisant, Rachel, la femme du prêtre, parla de la malade.

C'était une veuve qui, grâce au travail de ses mains, subvenait depuis un an à ses propres besoins et à ceux de ses sept enfants encore très jeunes. Pour le moment, elle était alitée avec une forte fièvre et l'espoir d'une guérison était faible.

« Si au moins elle pouvait dormir, elle serait sauvée, a dit le médecin », conclut-elle avec un soupir.

Ils pénétrèrent dans une cabane basse qui paraissait quelque peu négligée par suite de la longue maladie de la femme. Amaigrie, brûlante de fièvre, la malade se tournait et se retournait sur sa couche. De ses yeux brillants, elle fixa avec insistance celui qui entrait.

« Qui est-ce ? » demanda-t-elle précipitamment.

« Notre hôte », répondit Rachel avec bienveillance. « C'est un rabbi instruit. »

« Seigneur, » s'écria la femme d'une voix forte, « si tu es tellement instruit, dis-moi donc où se trouve la bonté de Dieu dans ma maladie ? Ma maison et mon foyer sont déjà à l'abandon. Si je dois mourir, mes enfants seront privés d'aide et de protection. »

Un sanglot interrompit ses paroles. Jésus s'était discrètement approché de sa couche.

« Femme, » répondit-Il d'une voix douce, « Dieu est Justice. Réfléchis : n'as-tu pas fait, dans ta vie, quelque chose d'erroné ? N'as-tu jamais mérité le châtement de Dieu ? »

« Pourquoi m'interroges-tu de cette façon ? Tu sais bien qu'il en est ainsi. Mais, au fait, comment le sais-tu, toi qui n'es pourtant qu'un étranger ? » questionna la femme haletante.

« Je sais qu'il ne peut en être autrement. Mais laisse-moi te questionner à présent : Regrettes-tu d'avoir agi ainsi ? Veux-tu t'efforcer de vivre toujours d'après les Lois de Dieu ? »

La malade regarda Jésus avec de grands yeux.

« Je n'en puis plus, tant le repentir m'accable. Je n'agirai certainement plus jamais de la sorte. »

« Alors, sache que Dieu te pardonne, car Il n'est pas seulement la Justice, Il est aussi la Bonté et la Miséricorde. Dors et accueille pendant le sommeil la force dont tu as besoin pour continuer ton chemin. »

En disant ces mots, Jésus avait posé Sa main droite sur le front et les yeux de la malade. Lorsqu'Il la retira quelques instants plus tard, la femme respirait calmement, les paupières closes. Rachel contempla avec étonnement ce tableau paisible.

Ils quittèrent tous deux la cabane sans faire de bruit, mais ils étaient à peine hors de portée de voix que Rachel ne put se contenir davantage :

« Seigneur, qui es-tu pour accomplir de telles choses ? Comment peux-tu t'exprimer avec autant d'assurance ? Tu parles comme si tu connaissais Dieu ! »

« Ne Le connais-tu pas, Rachel ? » demanda à son tour Jésus. « Les prophètes n'ont-ils pas écrit à Son sujet ? Vous ne devez pas vous faire de

Lui une image qui ne ferait que rabaisser ce qui est divin au niveau terrestre, mais vous pouvez vous Le représenter en esprit. »

« Seigneur, tu es différent de tous les hommes que je connais ! Il est bon que tu veuilles rester chez nous ; ainsi, grâce à toi, nous pourrions apprendre quelque chose. »

La nouvelle de la guérison de la veuve après la visite de l'étranger de Nazareth se répandit le lendemain dans tout Tibériade. Gédéon trouvait cela gênant. C'était un homme qui n'aimait pas se faire remarquer. Or, à cause de son hôte, sa maison était devenue le centre d'une agitation intense.

Heureusement que Jésus n'avait pas consenti à devenir son aide ! Il faudrait bien supporter pendant quelques jours cette affluence de curieux qui réclamaient du secours, mais ensuite Gédéon pourrait retrouver sa tranquillité habituelle. En attendant, il Lui demanda encore :

« Dis-moi, Jésus, comment as-tu pu guérir cette femme ? Comment as-tu pu savoir que quelque chose l'oppressait ? Qui t'a autorisé à lui annoncer le pardon de Dieu ? »

« Voilà bien des questions en même temps ! Je vais essayer d'y répondre en une seule fois », dit Jésus. « Vois-tu, Gédéon, lorsque quelqu'un est en proie à la maladie et se trouve aussi fortement bouleversé, c'est le signe qu'il ne peut être en paix avec sa conscience, et c'est ce que j'ai constaté auprès de cette malade. Si je voulais la secourir, il fallait d'abord que j'apaise son âme ; le pardon divin n'est-il pas accordé à tous les pécheurs qui se repentent sincèrement ? »

« Ce que tu dis là paraît tellement simple, » dit Gédéon d'un air pensif, « mais je dois continuer à t'interroger : par quelle force lui as-tu imposé les mains pour qu'elle s'endorme ? »

« Par la Force de Dieu, le Seigneur », répondit Jésus avec une grande simplicité. Mais la façon dont Il prononça ces paroles fit taire Son interlocuteur.

JÉSUS RESTA encore deux jours dans la maison du prêtre. Puis Il partit après avoir remercié Son hôte et reprit Sa marche le long du lac. Il se réjouissait, car Il avait commencé Sa Mission. Des hommes et des femmes s'approchaient déjà de Lui pour Lui demander conseil. Ils pensaient que celui qui avait aidé une fois pouvait encore le faire et continuerait à le

faire. Et ils ne se trompaient pas. Lorsqu'une question n'était pas dictée par une vaine curiosité, Il donnait une réponse.

Cependant, dans la maison de Gédéon, il y avait un grand vide, mais personne ne voulait en convenir. On aurait dit que toute chaleur et tout soleil avaient disparu avec Jésus. « A quoi cela tenait-il donc ? » se demandait le prêtre. Il aurait dû essayer de retenir son hôte.

UN CERTAIN TEMPS s'était écoulé depuis que Jésus était arrivé au lac de Génésareth. Il continuait à suivre les bords de ce lac qui L'avait tant séduit et qui s'étendait presque à perte de vue. Peut-être était-ce l'eau qui, après la sécheresse du désert, avait un effet bienfaisant ? Peut-être était-ce le lac qui, tel un miroir, reflétait avec tant de pureté et de clarté tout ce qui se penchait vers lui ?

Sans se demander ce qui L'y attirait, Jésus revenait invariablement à ce lac, même lorsqu'Il avait déjà dirigé Ses pas vers l'intérieur du pays. Il aimait l'activité intense des pêcheurs qui, dans leur union étroite avec la nature, Lui paraissaient beaucoup moins déformés que les autres hommes. Ils s'y connaissaient en matière de vent et de climat ; les vagues et les flots leur étaient familiers. Par contre, il était difficile de lier conversation avec eux.

Lorsque Jésus posait une question, Il obtenait la plupart du temps une réponse aimable, mais cela ne donnait lieu à aucun échange ; la conversation s'arrêtait là, et il était encore plus rare que l'un de ces hommes vînt poser une question à Jésus.

Pourtant, il arriva un matin qu'un pêcheur encore jeune rejoignit Jésus alors qu'Il se rendait au lac. Il était visible qu'un cœur oppressé poussait l'homme à se confier, mais il n'osait parler. Jésus ne prononça pas un seul mot pour lui venir en aide. Il fallait qu'il énonçât lui-même ce qu'il avait à dire, sans être influencé.

Pendant quelques minutes, ils marchèrent côte à côte et, finalement, l'homme dit :

« Es-tu celui qui aide les hommes ? »

Jésus se réjouit de la question : c'était précisément ce qu'Il voulait être. Bénis étaient ceux qui s'en apercevaient ! C'est pourquoi Il répondit par un bref « oui ».

« J'ai appris que tu ne te faisais pas payer », continua l'homme. « Tu agis donc avec le sincère vouloir d'aider et non pour en tirer un profit personnel. »

Jésus se tut, et l'autre continua :

« J'ai besoin d'aide. Mon grand-père et mon père étaient pêcheurs comme moi. Tous deux ont péri dans une tempête. Notre lac n'est pas toujours agréable, il peut aussi se déchaîner et gronder. Je suis né le matin qui suivit la noyade de mon père. Dans l'angoisse de son cœur, ma mère fit le vœu qu'une vieille femme lui dicta : tant qu'elle vivrait, elle ne prierait plus jamais Dieu, à condition que des puissances invisibles protègent son fils sur le lac, et ce fils, c'est moi, rabbi.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, jamais ma mère n'est allée au temple, jamais elle ne m'a parlé de Dieu. Ce que je sais de Lui, je l'ai appris d'autres garçons. Lorsqu'elle est morte il y a deux ans, dans des tourments et des angoisses indicibles, elle m'a confié ce à quoi elle s'était engagée pour me garder en vie. Dès lors, cette vie n'a plus eu de valeur pour moi.

Je ne puis m'adresser aux prêtres, ils nous maudissaient, ma mère et moi, parce que nous n'allions pas au temple. Rabbi, je t'en supplie, aide-moi à sortir de la détresse de mon cœur ! »

L'homme était sincère dans sa prière. Des larmes inondaient ses joues. Il tendit les mains vers Jésus.

Ce dernier était profondément bouleversé. Qu'une chose pareille fût possible chez les êtres humains ! Qu'une mère ait pu, pour le bien terrestre de son enfant, compromettre son salut éternel ! Cela Le faisait frémir. Alors Il dirigea Son regard clair vers celui qui Le suppliait et dit d'un ton compréhensif :

« Pauvre homme, comme tu as dû souffrir ! »

L'homme s'était attendu à tout, sauf à cela : il avait eu peur des réprimandes, de la colère, ou du mépris. Cette bonté le toucha jusqu'au plus profond de lui-même, mais déjà Jésus continuait :

« Ce que ta mère a fait, elle l'a fait par ignorance ; ne la jugeons pas.

Elle a reconnu son erreur à présent, et il lui faudra se donner beaucoup de mal pour la racheter. Mais toi, tu dois commencer une vie nouvelle.

Fais-toi instruire au sujet de Dieu et vis dans Ses Lois éternelles. Il n'est pas trop tard pour prendre une autre direction. »

« Veux-tu me parler de Dieu ? » demanda l'homme humblement.

« Je le ferai volontiers », dit Jésus avec joie. « Si tu peux rester avec moi aujourd'hui, je te montrerai Dieu tel qu'Il est. »

Ce jour-là et le lendemain, Jésus chemina avec Barthélemy, le pêcheur, et l'instruisit. Puis ils se quittèrent, et Barthélemy retourna à sa barque. Mais il avait tellement envie de commencer une vie nouvelle que, peu de mois après, il alla trouver Jésus pour Lui demander s'il pouvait rester auprès de Lui. Alors Jésus l'accueillit parmi Ses disciples. Jésus continua à cheminer le long du lac en direction de Magdala. Il trouvait partout des signes de la Toute-Puissance et de la Bonté de Dieu. Chaque fleur qui déployait ses pétales parfumés, chaque papillon multicolore qui jouait alentour, chaque petit animal qui croisait son chemin, parlait de la Volonté du Créateur qui voulait que la beauté régnât sur la Terre.

Seuls les hommes ne soupçonnaient aucunement l'Amour et la Grâce de leur Dieu et ne comprenaient pas le don qu'ils recevaient de Sa main. Un petit être humain, un enfant, aurait dû être le couronnement de la Création ; or, quel était l'aspect de la plupart des enfants ?

Il rencontra justement un petit groupe de garçons et de filles, et Il les observa. Comme leur visage était vieux, leur regard dur, leurs mouvements disgracieux ! Une immense pitié envahit le cœur de Jésus : que d'erreurs, héritées de leurs vies terrestres antérieures, adhéraient encore à eux !

Avec cette prise de conscience, Il comprit exactement le sens de Sa Mission : l'humanité allait obligatoirement se corrompre et dépérir bien avant que le Fils de l'Homme ne puisse Venir pour le Jugement. C'est pour cette seule et unique raison qu'Il avait été envoyé, afin d'empêcher la décadence précoce de l'humanité.

Se sentant attiré vers ces petits, Il leur proposa gentiment :

« Voulez-vous écouter une histoire, mes enfants ? »

Surpris, les enfants Le regardèrent. Personne ne leur avait sans doute encore parlé avec une telle bonté. Jésus s'assit sur une pierre, au bord du chemin, et Il attira à Lui l'un des garçons ; quelques autres suivirent, tandis que près de la moitié des enfants, serrés les uns contre les autres, restèrent au milieu de la route. Sans s'occuper apparemment des hésitants, Jésus commença à raconter, comme Il l'avait fait à la maison avec Ses

frères et sœurs. Pour ces âmes enfantines, Ses paroles avaient encore leur charme d'autrefois : les petits écoutaient, les yeux brillants.

Leurs traits sans beauté se détendirent et devinrent charmants ; toute précocité anormale disparut. L'un après l'autre, les enfants quittèrent la route pour venir s'asseoir aux pieds de Jésus.

Seul un garçon, qui se tenait à l'écart depuis un bon moment, ne pouvait se décider à faire ces quelques pas. Il luttait visiblement avec lui-même, mais personne ne semblait faire attention à lui. Il se baissa soudain, ramassa une pierre beaucoup trop lourde pour ses mains d'enfant, et la lança maladroitement en direction de Jésus. Le projectile manqua son but, et le garçon qui l'avait lancé se sauva rapidement. Les autres enfants prirent peur ; quelques-uns se mirent à pleurer, une petite fille cria bien haut :

« Voilà un méchant garçon ! » Jésus la regarda et dit :

« Je crois que c'est un pauvre enfant qui ne sait pas ce qui est bon ou mauvais. Il faudra vous montrer aimables envers lui pour qu'il apprenne de vous ! »

Et Jésus continua Son récit comme si rien ne s'était passé. Mais Il vit le petit coupable s'approcher furtivement. Pas un seul instant Jésus ne pensa qu'il pourrait lancer une autre pierre.

Lorsque l'histoire fut terminée, Jésus expliqua aux enfants combien cela aurait été grave si la pierre avait touché l'un d'entre eux et combien le petit garçon en aurait été affligé. Il les invita à réfléchir à leurs actions et à ne pas faire sans retenue tout ce qui leur passait par la tête.

Tandis qu'Il parlait, Il entendit derrière Lui un léger sanglot, puis un bras d'enfant se posa sur Son épaule, un petit visage inondé de larmes se pressa contre le sien et une voix enfantine dit :

« Pardonne-moi, toi qui es bon ! »

Rempli de joie, Jésus se tourna vers le garçon repentant.

« Voilà qui est bien », dit-il au petit d'un ton encourageant.

« Lorsqu'on a fait du mal, il faut immédiatement essayer de le réparer.

Et maintenant, n'y pensons plus ! »

« Mais j'ai été plus méchant que tu ne crois », sanglota l'enfant. « J'ai lancé la pierre contre toi, parce que... parce que tu es si bon et si beau. »

Jésus s'effraya. Les ténèbres pouvaient-elles pénétrer aussi profondément dans un cœur d'enfant ? Mais Il fut aussitôt rassuré en pensant que

le garçon avait lui-même avoué sa faute et ressenti combien il avait mal agi. Il devait encore être possible de l'aider.

Jésus prit la décision de se faire conduire chez ses parents. Lorsqu'Il s'informa du domicile du petit, toute la bande voulut L'accompagner.

Entouré de l'allégresse des enfants devenus confiants, Il s'approcha de la localité. On Lui indiqua une chaumière misérable et malpropre : c'était la maison des parents de Zadok.

« N'y entre pas, Seigneur, » dit une fillette un peu plus âgée que les autres, « tu salirais tes vêtements propres. »

Jésus allait répondre, lorsqu'une femme apparut sur le seuil ; d'un ton brusque, elle s'enquit de ce qu'il désirait. Les enfants, excepté Zadok, reculèrent. En constatant que Jésus voulait s'entretenir avec cette femme, ils se sauvèrent. Jésus demanda aimablement à boire.

La femme le regarda avec méfiance. « Il y a bien d'autres maisons meilleures que la mienne dans ce bourg. Pourquoi ne t'adresses-tu pas là ? Nous sommes pauvres. »

« Pas si pauvres que tu ne puisses me donner un gobelet d'eau. J'ai rencontré Zadok et je suis venu avec lui. »

« Alors, qu'il aille te chercher de l'eau », trancha la femme dont la méfiance grandissait.

Que lui voulait cet homme distingué ? Elle ne le quittait pas des yeux.

Zadok revint rapidement.

« Seigneur, l'eau est claire et bonne. J'ai lavé le gobelet. »

Jésus reconnut sa sollicitude et sourit à l'enfant. Puis, assoiffé, Il vida le gobelet et se tourna vers la femme qui se tenait toujours au même endroit.

« Ne pourrais-tu pas me donner un peu de pain plus tard dans la soirée, et peut-être aussi une couche pour la nuit ? » demanda-t-il avec douceur. « J'ai de l'argent et je peux te payer. »

Les yeux de Zadok se mirent à briller : le Seigneur qui était si bon voulait rester chez eux ! Il ne jugeait pas trop misérable pour lui la chaumière dont les autres enfants se moquaient toujours !

Mais la femme répondit sur un ton presque haineux :

« Cherche-toi ailleurs un gîte, puisque tu peux payer ! Nous avons la maison la plus misérable de tout le bourg ; elle n'est pas indiquée pour toi. »

« Mère ! » s'écria l'enfant d'une voix plaintive. Elle se tourna vers lui : « Que veux-tu ? » demanda-t-elle avec rudesse. « Tu vois bien que je ne veux pas recevoir cet étranger chez moi ! »

« Mère, maintenant tu agis exactement comme moi », dit Zadok en pleurant. « C'est parce qu'il est si clair et si lumineux que je me suis senti tellement pauvre et sombre à côté de lui et que je lui ai lancé une grosse pierre. »

« Tu as fait cela ? » gémit la mère, mais le garçon ne se laissa pas interrompre.

« Tu es comme moi, mère. Parce qu'il est si noble, tu as honte et tu le chasses de notre maison. »

Le visage de la femme changea. Ses traits mécontents s'adoucirent, ses yeux s'agrandirent, remplis d'étonnement, et soudain, elle se mit elle aussi à pleurer.

Jésus répéta alors Sa requête avec la même amabilité. Zadok Lui saisit la main et Le tira jusqu'à l'entrée de la maison. Quant à la femme, elle dit d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« Seigneur, personne n'a encore été aussi bon que tu l'es envers moi. S'ils étaient tous ainsi, peut-être serais-je meilleure. Que soit bénie l'heure où tu entres dans notre maison, si tu veux bien t'en contenter ! »

En franchissant le seuil, Il pénétra dans une atmosphère malsaine et viciée. La pièce basse ressemblait plutôt à une écurie qu'à une demeure humaine. Il y faisait tellement sombre que l'hôte ne put d'abord rien distinguer. Mais la femme ouvrit une lucarne qui permit à l'air et à la lumière d'entrer à flots. Puis elle se mit immédiatement à ramasser les chiffons et les objets éparpillés à terre. C'est alors qu'une voix fatiguée se fit entendre dans un coin de la pièce.

« Que fais-tu, Taphat ? Je t'ai si souvent priée de mettre un peu d'ordre ici, et tu ne l'as jamais fait. Comment cela te vient-il à l'idée aujourd'hui ? »

La femme ne répondit pas, mais elle continua à s'affairer. Jésus s'approcha du coin où se trouvait une couche : Il y vit un homme amaigri, encore assez jeune, et très malade. Il lui saisit la main avec bonté et lui dit :

« Je dois te remercier d'avoir trouvé l'hospitalité chez toi. »

« Il y a bien longtemps que nous n'avons eu un hôte dans notre maison », dit l'homme d'un ton las. « Je crains que tu ne te plaises pas chez nous. »

Puis il raconta à Jésus qu'il avait eu un accident pendant son travail et qu'il était alité depuis des années. Sa femme devait travailler dans les champs des voisins pour gagner leur pain quotidien. En rentrant, elle était trop lasse pour s'occuper du ménage et elle avait perdu toute sa joie de maîtresse de maison. Zadok était donc livré à lui-même.

« Où est le petit ? » demanda-t-il inquiet. « N'est-il pas entré avec toi ? »

Jésus regarda autour de Lui et vit que la pièce offrait un tout autre aspect. Pendant ce court laps de temps, le zèle de la femme semblait avoir fait des miracles.

A ce moment-là, le garçon entra et, à l'appel de son père, il courut vers sa couche. Ses cheveux ruisselaient ; il était allé se laver à la fontaine. Surpris, le père regarda l'hôte qui était à l'origine de tout cela.

Sans se laisser troubler, Jésus continua à lui parler et à le questionner au sujet de Dieu. Il se trouvait que l'homme était instruit et bien versé dans les livres. Mais pendant sa longue maladie, dans sa grande misère, il avait oublié de penser à Dieu. Il l'avouait maintenant, tout honteux.

« Vois, mon ami, » dit Jésus, « tu blâmes ta femme qui, étant obligée de peiner pour subvenir à vos besoins, n'a pas enlevé la poussière et la saleté de votre foyer. Qu'as-tu fait d'autre ? Recouvert de poussière, le savoir de Dieu dort en toi parce que, à cause de tes souffrances, tu n'as plus eu une pensée pour le Maître de l'univers.

Dans sa sottise et son manque de réflexion, ta femme a banni l'air et la lumière, tout en sachant que c'était faux. De la même manière, tu as écarté la Lumière divine de ton lit de douleur et, avec elle, tout secours intérieur. Si tu avais dirigé tes pensées vers elle, tu aurais pu te reposer ici en paix et dans le calme, et apprendre ce que Dieu veut te dire par la maladie. Comme les psaumes auraient pu te consoler ! »

La femme invita Jésus à partager le repas avec elle et Zadok, et leur hôte s'approcha de la table, prit le pain et pria. Alors ils mangèrent, se réjouissant de ce maigre repas.

Jésus prépara Lui-même une petite écuelle avec du pain et du lait, et Il l'apporta au malade qu'Il trouva en larmes. Plus tard, Il récita un psaume, puis ils allèrent tous dormir.

Une couche propre avait été préparée pour Jésus dans un coin de la pièce ; la femme et son garçon dormaient apparemment à l'écurie.

Le lendemain matin, l'hôte était à peine réveillé que le malade l'appela auprès de lui.

« Seigneur, j'ai réfléchi à tes paroles pendant toute la nuit. Je sais que tu as dit la vérité et, dès aujourd'hui, je veux commencer une vie nouvelle. Dieu me pardonnera peut-être et me permettra de trouver la grâce dont tu as parlé. »

« Dieu te pardonnera certainement si tu prends ce changement vraiment au sérieux », répondit Jésus avec bienveillance.

Il partagea encore un repas avec ces gens et prit congé. La femme Le remercia et promit de mieux s'occuper de son foyer.

Alors Jésus dit : « Je reviendrai dans quelques semaines et je verrai si vous avez tenu parole. »

Cela fut dit avec tant de bonté que l'homme et la femme, pénétrés de joie, promirent d'être toujours prêts à recevoir sa visite. Zadok gambada longtemps encore aux côtés de Jésus, promettant lui aussi de s'améliorer.

Quelques mois plus tard, Jésus frappait de nouveau à la porte de la chaumière. Une voix faible lui dit d'entrer. L'homme était seul, mais la pièce était aussi bien entretenue que le permettait la grande pauvreté de ces gens. Le visage du malade était paisible, ce qui montrait que dans cette maison on pensait à Dieu.

Une grande joie remplit le cœur du Sauveur. Il posa doucement Sa main sur le malade et pria avant de s'asseoir en silence à côté de sa couche.

Vers le soir, Taphat et Zadok rentrèrent des champs et ils saluèrent leur hôte avec une joie immense. Cela réveilla l'homme, qui se redressa et promena autour de lui un regard clair.

« Seigneur, je crois que ta prière m'a permis de guérir ! » dit-il tout étonné, et il ajouta avec gratitude : « Je me sens en bonne santé. »

Sur ce, il se leva et partagea le repas avec les siens.

« Tu pourras de nouveau travailler et gagner de l'argent », promit Jésus.
« La Bonté de Dieu t'a aidé, ne l'oublie jamais ! »

Dès le lendemain, la nouvelle du miracle s'était répandue partout. Quant à Jésus, Il reprit Sa route.

IL Y AVAIT DÉJÀ DES MOIS que Jésus instruisait le peuple. Le nombre des curieux et de ceux qui cherchaient de l'aide augmentait chaque jour.

Jésus implora Dieu de Lui envoyer des aides pour Son œuvre éminente, et c'est parmi les hommes simples qu'Il trouva les premiers.

Le cœur pénétré de gratitude, ils L'avaient reconnu, tout comme la Vérité qu'Il apportait. De toute leur âme, ils désiraient pouvoir rester avec Lui et Le servir. L'ardeur au travail, un zèle ardent et infatigable, l'habitude d'une vie de privations : c'était là tout ce qu'ils apportaient, et pourtant ils allaient être les serviteurs de l'œuvre du Fils de Dieu !

Il ne fut pas facile pour Jésus de les accoutumer à une nouvelle façon de penser, d'adoucir leurs mœurs et leurs habitudes, d'éveiller leur connaissance des êtres humains et d'orienter leur ardeur au travail dans la bonne direction.

Jour après jour, Il poursuivait Ses pérégrinations avec eux et les instruisait afin qu'ils ne restent pas sans réponse devant ceux qui leur poseraient des questions. Dans leur grand désir d'aider, ils se précipitaient sur tous ceux qui venaient les trouver et n'adressaient à Jésus que ceux qui cherchaient une guérison. Ils ne comprenaient pas Ses avertissements discrets. Il s'efforça donc de les amener à la compréhension par l'expérience vécue.

Il avait jusqu'alors écouté leurs réponses et leurs exhortations afin de pouvoir intervenir lorsqu'ils se trompaient, mais Il se retira un jour du matin au soir en leur disant qu'Il avait besoin de repos. Ils se réjouirent de pouvoir Lui procurer ce repos.

Il les observa de loin. Ses quatre compagnons étaient foncièrement différents. Jean regardait la foule avec bienveillance et, d'un œil sûr, il trouvait ceux dont l'âme était opprimée. Il parlait avec eux d'une façon calme et presque fraternelle et ne renonçait pas avant que leur visage triste ne s'éclairât.

Pierre s'adressait indifféremment aux arrivants en les réprimandant avec des gestes brusques. Il n'avait aucune patience lorsqu'ils ne comprenaient pas immédiatement ce qu'il voulait dire, et c'est ainsi qu'il intimidait complètement les êtres faibles, sans toutefois s'en rendre compte.

Son frère André était différent. Il attendait que quelqu'un vînt à lui, puis il écoutait en silence ce que l'homme avait à demander ou à dire. Le plus souvent, cette occasion de s'épancher était déjà un pas en avant. Si cela ne suffisait pas, André essayait d'un cœur pur de dire ce qu'il pensait. S'il trouvait la tâche trop difficile, il envoyait à Jean celui qui s'interrogeait. Jésus sourit. Au cours de la journée, les cas de ce genre se multiplièrent. Malgré tout, dans son humilité silencieuse, la façon d'être d'André avait de la grandeur.

Quant à Jacques, le frère de Jean, il était tout autre. Il attendait lui aussi tranquillement ceux qui désiraient venir à lui, mais c'était alors un échange animé de propos et de répliques. Sa joie de vivre et son amabilité lui gagnaient facilement les cœurs. Plus que de nombreuses paroles, ses yeux lumineux aidaient bien des âmes tristes.

Le soir venu, alors que la foule s'était dispersée, Jésus rejoignit les siens qui avaient l'air fatigués et découragés. Il chercha avec eux une auberge pour y prendre leur repas du soir habituel, composé de pain et de vin. Il ressortit ensuite avec les quatre disciples et les invita à Lui raconter leurs expériences.

Pierre s'écria, véhément : « Seigneur, tu ne peux pas encore nous laisser seuls ! Nous ne comprenons encore rien ! Les hommes sont bien plus ignorants que je ne le croyais. Ils ne veulent pas comprendre, et tout nous manque pour les aider à comprendre ! »

Jésus regarda les autres en souriant : « En est-il vraiment ainsi ? Avez-vous ressenti la même chose ? »

« Je ne me suis pas aperçu que les hommes étaient plus ignorants que moi », dit André avec circonspection. « Bon nombre de leurs questions étaient trop difficiles pour moi et il a fallu que je prie Jean d'y répondre. Mais j'ai également constaté que nous n'étions rien sans Toi, Seigneur ! »

« Je n'ai pas trouvé les questions difficiles », dit Jean. « Dès que l'on savait ce que les hommes voulaient réellement, on pouvait facilement parler avec eux. J'ai pu en aider plus d'un, mais j'ignore évidemment si j'ai toujours dit ce qu'il fallait. »

« Et toi, Jacques ? » dit Jésus en se tournant vers lui.

« Je ne sais pas si les gens étaient ignorants ou intelligents, j'ai seulement ressenti une grande pitié pour eux tous. Chacun avait sa peine ; je n'ai pas pu les aider, mais j'ai réussi à les rendre un peu moins tristes. »

Jésus laissa à dessein s'écouler un certain laps de temps après leurs explications. Il s'apprêtait à prendre la parole lorsque Pierre Le devança.

« Il me semble que c'est Jacques qui a le mieux agi de nous tous, et moi le plus mal ! » s'écria-t-il franchement. « Rendre quelqu'un heureux, c'est déjà beaucoup, mais moi je n'ai fait que tempêter et gronder, et je me suis emporté à cause de leur ignorance. »

« Rendre quelqu'un heureux au point qu'il oublie ses soucis pour un certain temps, c'est beaucoup, » dit Jésus en reprenant les paroles de Pierre, « mais il faut que cette joie jaillisse de l'âme, sinon elle ne sert à rien. Je crois, Jacques, qu'ils ont pu trouver cela auprès de toi. »

Peu après, Jésus reprit :

« La journée d'aujourd'hui vous a-t-elle appris quelque chose ? » Ils s'empressèrent d'acquiescer d'un signe de tête. Jean, cependant, dit : « Seigneur, je crois que nous avons compris que nous ne savons rien encore et qu'il nous faudra montrer plus de réserve à l'avenir. »

« Alors la journée n'a pas été perdue », approuva le Seigneur avec bonté.

Puis Il leur dit d'interroger les arrivants sur ce qu'ils désiraient au lieu d'essayer de répondre à tout par eux-mêmes et sans discernement.

Ils apprendraient de mieux en mieux à résoudre toutes sortes de questions et à comprendre les autres. Dans la mesure où ils recevraient eux-mêmes des dons, ils pourraient les transmettre, mais pas avant.

A présent, ils comprenaient leur Seigneur et ils saisissaient ce qu'Il leur avait bien souvent déjà dit en d'autres termes, sans qu'ils aient pu le comprendre.

Dès le lendemain, cet enseignement porta ses fruits. Les aides s'informèrent aimablement de ce que voulaient ceux qui affluaient ; ils les répartirent en différents groupes qu'ils se partagèrent ou qu'ils dirigèrent vers Jésus. Ce fut un travail plus joyeux, plus conscient qu'auparavant, et tous furent comblés de joie.

D'AUTRES AIDES s'étaient présentés avec le temps ; ils avaient demandé à être du nombre de ceux qui accompagnaient Jésus. Le Seigneur dut refuser à certains d'accéder à leur requête. Il voyait très nettement que la flamme qui semblait brûler en leur âme n'était qu'un feu de paille vacillant qui s'éteindrait bientôt tout seul.

Pour d'autres, c'était l'attrait de la nouveauté qui motivait leur demande. Dès que la vie avec Jésus leur serait devenue familière, ils demanderaient à repartir. Jésus devait les écarter malgré leur prière particulièrement insistante. Il savait que plus les hommes le demandaient avec véhémence, moins ils étaient aptes à Le suivre.

Un jour, un homme richement vêtu se trouvait dans la foule qui entourait Jésus. Il ne passait pas inaperçu ; ses traits étaient beaux mais très accusés, sa démarche altière, son regard perçant et pour ainsi dire aux aguets. Lorsque Jean lui demanda quel désir l'avait amené, il répondit brièvement : « Aucun. »

Ayant entendu la réponse, Pierre dont le sang bouillait facilement demanda, agacé : « Alors, pourquoi es-tu venu ici ? »

« Parce que je veux voir et entendre votre Maître », lui répondit alors l'étranger.

Pas une seule fois il ne s'approcha de Jésus, mais il se trouvait toujours à portée de voix et il observait avec une extrême attention ce que faisait et disait le Seigneur.

Au soir du septième jour, Ses aides parlèrent à Jésus de cet homme insolite. Il l'avait Lui aussi remarqué.

« Pourvu que ce ne soit pas un espion ! » dit André, et l'inquiétude perçait dans sa voix.

« Pour qui espionnerait-il ? » interrogea Jésus avec bonté. « Nous n'avons rien à cacher. Si vous craignez cela, vous serez constamment soucieux, car nous ne connaissons pratiquement aucune des nombreuses personnes qui viennent à nous. »

« Je me sens mal à l'aise en sa présence, mais j'en ignore la raison », affirma Jean, et Jacques s'empressa d'acquiescer.

Pierre se taisait. Jésus le regarda, étonné. Il était habituellement le premier à parler.

« Eh bien, Pierre, que penses-tu de cet homme ? » dit Jésus pour L'encourager.

« Seigneur, je ne sais pas. Je me sens à la fois attiré vers lui et repoussé. Je ne sais pas encore ce qui l'emportera », rétorqua Pierre tout songeur.

« Il en est de même pour moi », dit Jésus. « Jamais un homme n'a autant accaparé mes pensées. Attendons qu'il nous parle. »

Cela se réalisa dès le lendemain. Lorsqu'une occasion propice se présenta, l'étranger s'avança adroitement vers Jésus et Lui adressa la parole en ces termes :

« Maître, je vois que tu es différent de tous les hommes. Je sais que tu es un grand prophète, car qui d'autre qu'un prophète pourrait faire les miracles que tu accomplis ? »

Jésus l'écouta patiemment et ne le quitta pas des yeux. Après beaucoup d'autres éloges, l'homme émit finalement cette requête :

« Seigneur, laisse-moi venir avec toi ! »

« Que veux-tu dire par là ? » interrogea Jésus.

Étonné, l'homme le regarda.

« Exactement ce que je dis. Je voudrais partir avec toi pour t'entendre parler afin de savoir en quoi consiste ton enseignement. »

« Ne le sais-tu pas encore ? Tu m'as écouté parler pendant bien des jours, cela n'est-il pas suffisant pour te montrer la Vérité ? »

L'homme se troubla.

« Je cherche la Vérité, mais je veux être tout à fait sûr. Je ne veux pas me tromper, ni me laisser tromper. Permits que je te suive encore un court laps de temps ! »

« Si tu te mêles à la foule comme tu l'as fait jusqu'alors, je n'y vois pas d'inconvénient », dit Jésus gravement. « Mais tu ne dois pas te joindre à mes aides. Tu nous gênerais dans nos conversations privées. »

Avec un geste de dépit, l'homme rejeta la tête en arrière ; son orgueil était profondément blessé. Quant aux disciples, ils se réjouirent de la réponse de leur Seigneur.

Des jours durant, l'homme dont personne ne connaissait le nom réapparut dans la foule. Et Jésus parla de l'orgueil et de la fierté, de la suffisance

et de la vanité ; Il espérait enfin toucher l'âme de ce chercheur, car on voyait toujours plus nettement que l'homme cherchait.

Un jour, Jésus parla du Messie annoncé, de l'espoir des Juifs. Les yeux de l'étranger se mirent à briller. Ses traits étaient comme transfigurés, ils avaient perdu toute dureté. Il s'empressa de se pencher vers Jean, qui était le plus proche de lui, et demanda :

« Est-ce Lui ? »

Jean secoua la tête. Il n'avait à vrai dire pas compris la question. Quant à Jésus, Il lança à l'homme un regard qui toucha son âme.

Lorsque les gens se furent dispersés, l'étranger vint à nouveau trouver Jésus ; cette fois, son attitude était différente.

« Seigneur, dis-moi qui tu es ! » supplia-t-il, mais il ne laissa pas à Jésus le temps de répondre et il continua : « Tu dois être le Messie ! Je crois que j'ai trouvé la Vérité. »

Jésus sourit avec bonté, et lorsque l'homme renouvela sa prière avec insistance, mais avec humilité, Jésus l'exauça. Pour commencer, il pourrait l'accompagner avec Ses aides afin de s'instruire. Et l'homme en fut satisfait.

« Dis-nous ton nom à présent, » demanda Jésus, « afin que nous sachions comment t'appeler. »

« Je suis Judas, dit Ischariot », répondit l'homme qui, de nouveau, manifesta une certaine fierté en prononçant son nom. « Je suis d'une noble et riche famille juive et j'ai fréquenté de bonnes écoles. Toutefois, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais », ajouta-t-il. « Ce n'est qu'auprès de toi que j'ai trouvé la réponse à mes questions et à l'aspiration qui est en moi. »

Les aides étaient consternés de la décision de Jésus. Bien sûr, l'homme leur paraissait aujourd'hui plus digne d'Amour qu'auparavant, mais ils éprouvaient la même inquiétude que Pierre : quelque chose en lui les repoussait. Cependant, Jésus les pria de l'accueillir aimablement.

Judas était autorisé à être souvent auprès de Jésus, à Lui rendre toutes sortes de menus services, et surtout à écouter lorsqu'Il parlait à ceux qui avaient besoin d'aide. Par la suite, il lui arriva fréquemment de s'informer du sens exact de Ses paroles et, à cet égard, il différait beaucoup des autres compagnons de Jésus.

Jean, que cela avait frappé comme tous les autres, demanda un jour :
« Seigneur, comment se fait-il que Judas ait toujours des questions à poser ? Il est pourtant bien plus intelligent que nous, qui croyons toujours Te comprendre très exactement lorsque Tu parles. »

Jésus le regarda avec bonté :

« Vois-tu, Jean, vous accueillez mes paroles avec l'intuition. Vous ressentez en votre âme que ce que je dis est la pure Vérité. Et c'est bien ainsi. Mais Judas est différent. Il a étudié plus que vous et il a donné la première place à son intellect. Il examine et pèse d'abord avec l'intellect tout ce que je dis avant de l'accepter. C'est pourquoi il doit sans cesse poser des questions. »

Jean était d'humeur renfrognée.

« Seigneur, un tel homme ne devrait pas être parmi nous », dit-il presque en grognant. « Pourquoi tolères-Tu qu'il nous accompagne ? »

« Jean, où est ta confiance ? » lui rappela Jésus avec un léger reproche dans la voix. « Les hommes qui viennent à moi seront toujours différents, et plus différents encore seront ceux qui voudront se regrouper autour de ma Parole lorsque je ne serai plus sur cette Terre. Il faut aussi qu'il y en ait parmi vous qui examinent tout avec l'intellect afin de pouvoir comprendre et instruire ceux qui sont du même genre qu'eux. Judas a la volonté sincère d'accueillir la Vérité et de me servir. Il apprendra à donner à l'intellect la place qui lui revient. »

Jean remercia, puis il rejoignit les autres pour leur rapporter ce qu'avait dit Jésus, et ils eurent honte de leur intolérance.

Vint alors le jour où, parmi tous ceux qui étaient autorisés à L'accompagner, Jésus choisit les douze qui devaient L'entourer constamment en tant qu'aides et disciples étroitement unis à Lui.

Et personne ne s'étonna plus que Judas comptât parmi les douze ; ils s'y étaient attendus et avaient appris à comprendre et à aimer ce compagnon d'une nature si différente de la leur. Lui-même était profondément ému. Jusqu'au dernier instant, il n'avait pas osé espérer que Jésus, qui semblait hésiter entre Nathanaël et lui, finirait par le choisir. À quelles circonstances devait-il cette faveur ? Il s'isola et s'interrogea à ce sujet, mais en vain.

Le soir, il demanda un entretien au Maître. Il lui fut accordé, comme c'était toujours le cas lorsque l'un des douze venait avec une requête particulière. Jésus savait à l'avance ce que Judas voulait Lui demander, mais celui-ci devait s'en faire une idée plus claire en formulant sa question. C'est pourquoi Il ne lui vint pas en aide.

« Rabbi, » commença Judas en hésitant, « comment se fait-il que Tu m'aies donné la préférence sur Nathanaël que Tu aimes ? »

« Est-ce que je ne t'aime pas, Judas ? » répondit Jésus. « Il me semble que mon Amour est le même pour chacun de vous. Je veux vous aider tous, je veux tous vous conduire vers Dieu. »

« Mais je Te cause tant de tracas, je le sais », insista Judas, toujours aussi déconcerté.

« Si tu t'en aperçois et si tu le ressens vraiment, cela ira bientôt mieux pour toi », dit Jésus pour le consoler. « Judas, que deviendrais-tu si je t'abandonnais à présent ? Ton âme a trouvé le chemin vers moi, mais elle hésite encore. Laisse-la s'affermir en servant, et tu pourras accomplir de grandes choses. »

Or, Nathanaël n'avait même pas remarqué que Jésus avait pensé à lui. Dans sa grande modestie, il ne s'attendait pas à être admis dans le cercle des disciples. Il suivait joyeusement son chemin avec Jésus, il Le servait, ainsi que les disciples, et aidait en toute occasion. Plus tard, il fut admis parmi les soixante-douze messagers formant le cercle extérieur des fidèles qui entouraient Jésus.

UN GROS ORAGE éclata au-dessus du lac. L'ouragan semblait venir de tous les côtés à la fois. Partout, des éclairs jaillissaient presque en même temps et le tonnerre grondait sans interruption.

Les disciples se hâtaient afin d'atteindre une maison avant qu'il ne plût à torrents. Certains d'entre eux avaient peur ; ils n'étaient pas rassurés au milieu des éléments déchaînés.

Cependant, Jésus s'arrêta sur une petite colline qui se trouvait sur leur route. Les mains légèrement jointes, fasciné, Il regardait les vagues déchaînées, les arbres qui ployaient sous le vent et les tourbillons de sable qui s'élevaient par moments.

« Les serviteurs de Dieu sont à l'œuvre », dit-Il calmement. « Ils nettoient l'atmosphère. »

Quelques grosses gouttes se mirent à tomber, et les disciples prièrent Jésus de se hâter de se mettre à l'abri. Il se conforma à leur désir, bien qu'il eût préféré rester dehors, d'autant plus que la pluie subite qui tombait à présent avec violence faisait retomber la poussière et formait sur l'eau d'étranges figures.

Ils étaient assis dans une chaumière dont les habitants étaient apparemment sortis. Et l'un d'eux demanda : « Tu as dit : "Les serviteurs de Dieu sont à l'œuvre." Que veux-Tu dire par là, Seigneur ? »

Jésus répondit : « Ne connais-tu pas le psaume : "Toi qui transformes Tes anges en tempête et Tes serviteurs en flammes ardentes" ? Par ces paroles, David a énoncé la même chose que ce que je viens de dire. »

« Je n'ai jamais compris ces paroles », avoua Thomas d'un ton qui disait clairement : explique-moi !

Jésus exauça obligeamment sa requête et dit que tout ce que les hommes appellent « la nature » comporte une foule de serviteurs du Tout-Puissant. Ils exécutent Sa Volonté et accomplissent Ses Lois en tout.

Ils en avaient déjà entendu parler, mais jamais encore ils n'avaient pu s'en faire une idée. Tout à coup, l'orage ne leur sembla plus terrible, mais grandiose, car ils y avaient reconnu l'activité des serviteurs de la Volonté divine.

Et tandis qu'ils parlaient, un violent coup de tonnerre retentit. Ils en furent comme abasourdis. Des cris stridents provenant de voix humaines se mêlèrent au déchaînement de la nature. Jésus sortit sur le seuil de la chaumière et appela les disciples. Non loin d'eux, une propriété était en flammes ; la foudre y avait mis le feu.

« Seigneur, » bégaya Thomas bouleversé, « est-ce que les serviteurs de Dieu ont également fait cela sur Son ordre ? »

« N'avons-nous pas entendu qu'ils ne faisaient rien sans la Volonté de Dieu ? » répondit précipitamment Judas. « Donc, Il faut bien qu'Il ait voulu cela également. » Les paroles étaient exactes, mais le ton qui vibrait en elles prouvait que leur auteur ne les ressentait pas en son for intérieur. Jésus leva les yeux et dit à voix basse afin que personne ne l'entendît :

« Père, si seulement je pouvais leur donner une preuve pour qu'ils puissent croire ! »

Puis Il invita les disciples à L'accompagner jusqu'à la maison en flammes. La pluie avait cessé ; peut-être pourraient-ils apporter leur aide ? Mais lorsqu'ils arrivèrent, il n'y avait plus rien à faire. Le feu avait tout dévoré, et les flammes s'éteignaient d'elles-mêmes. À en juger d'après l'ampleur de l'incendie, la propriété devait être importante. Des voisins serviables se tenaient par petits groupes entre les poutres calcinées et les objets à moitié brûlés. Un peu à l'écart, les yeux vides, un homme regardait droit devant lui. Une femme était assise à ses pieds et pleurait éperdument. Un chien essaya de se blottir contre elle, mais elle l'écarta doucement.

Jésus se dirigea vers eux avec bienveillance. Il était désolé de les voir tellement isolés dans leur malheur. Mais lorsqu'Il voulut adresser la parole à l'homme, celui-ci releva brusquement la tête : « Étranger, passe ton chemin sans t'occuper de moi. Je ne subis que ce que j'ai mérité ! »

« Que veux-tu dire par là, mon ami ? » demanda Jésus avec bonté, tandis que les disciples tendaient l'oreille et retenaient leur souffle.

L'homme se tut. Il ne semblait pas disposé à parler. Jésus ne voulut pas insister, bien qu'Il sentît que l'exemple demandé à Dieu pour les disciples était là.

Il fit demi-tour et dit en prenant congé :

« Si tu sais que tu ne souffres pas injustement, fais en sorte que ta douleur se transforme en bénédiction. »

Alors la femme releva la tête et regarda fixement celui qui parlait : « Seigneur, que dis-tu ? La douleur transformée en bénédiction ? Est-ce possible ? »

« Sinon, quel serait le but de la souffrance ? » demanda Jésus avec insistance. « Dieu ne punit pas pour le plaisir de punir, mais pour que les hommes apprennent et se corrigent. S'ils agissent dans ce sens et deviennent meilleurs, la bénédiction descendra à nouveau sur eux. C'est ce que je vous souhaite. »

Au ton singulier dont furent prononcées ces dernières paroles, tous se rendirent compte que ce souhait du Maître était déjà une bénédiction. À présent, l'homme et la femme ne voulaient plus Le laisser partir.

L'homme, si renfermé jusque-là, insista avec véhémence pour raconter son histoire ; elle était triste.

Il s'était approprié injustement la maison et ses dépendances. Aux yeux de son prochain, il pouvait se justifier, bien que des soupçons ne cessent de s'élever contre lui. Mais sa conscience le tourmentait et l'empêchait d'être heureux. Sa femme ne savait rien de ses méfaits ; cependant, petit à petit, les paroles des voisins et le changement qui s'était produit chez son mari lui avaient donné l'éveil. Aujourd'hui, au moment où l'orage avait éclaté, elle lui avait demandé des explications et avait déclaré ne pouvoir rester plus longtemps à ses côtés s'il n'avouait pas qu'il avait mal agi. S'il avait commis une faute, il devait le reconnaître : elle essaierait alors de la réparer avec lui. Elle pourrait tout supporter, tout plutôt que cette incertitude qui la torturait.

« Mais je n'ai pas pu m'humilier devant elle », poursuivit le narrateur. « J'ai cru que si je niais énergiquement, elle se calmerait. Peut-être aurais-je alors pu commencer à réparer ma faute en cachette ? Alors elle me cria : "Dieu dans le ciel sait ce que tu as fait ! À Lui, tu ne peux rien cacher." Mais le mal s'empara de moi et je répondis : "S'il y a un Dieu et s'Il sait que j'ai mal agi, la foudre tombera sur cette maison." J'avais à peine fini ma phrase que le feu tombait du ciel. »

Tous avaient écouté, bouleversés. Et l'homme continua :

« Que le bien mal acquis soit perdu, je ne m'en plains pas. Je suis jeune et je peux travailler à le remplacer pour celui que j'ai trompé. Ma femme m'y aidera et nous vivrons en de meilleurs termes que ces dernières années. Mais que j'aie blasphémé contre Dieu, voilà ce que je ne pourrai plus jamais effacer. C'est ce qui me poussera au désespoir. »

Et il se détourna en gémissant.

« Tu ne peux pas l'effacer », dit alors la voix douce de Jésus, et cette voix semblait être un secours envoyé par le Ciel au milieu de tant de misère. « Tu ne peux pas l'effacer, mais tu l'as avoué et tu t'en repens. Or, Dieu se réjouit de tout pécheur qui fait pénitence. Prends ton fardeau terrestre sur toi et rachète-le avec zèle. Sache que Dieu te déliera de la faute dont tu t'es chargé à Son égard. »

« Seigneur, que dis-tu ? » bégaya l'homme à peine maître de lui. « Dieu, le Très-Haut, pourrait-Il pardonner un tel blasphème ? »

« Il est pardonné, mais ne t'en charge pas à nouveau en repensant à ce jour de façon superficielle. Saisis la main de Dieu, laisse-toi conduire par elle, et le bonheur naîtra de cette souffrance. »

La pluie avait cessé ; des voisins curieux s'approchèrent pour surprendre ce que l'étranger avait à dire à cet homme. Alors Jésus prit congé d'eux et reprit Sa route avec les disciples. Pendant longtemps, tous restèrent silencieux. Cette réponse de Dieu à leur question les avait profondément touchés. Jésus remercia le Père du fond du cœur ; Il se réjouissait pour les disciples.

Finalement, Jean prit la parole :

« Nous non plus, nous n'oublierons pas ce jour. Il sera une bénédiction pour nous aussi, Seigneur ! »

UN AUTRE JOUR, avec les douze qu'Il avait choisis, Jésus rechercha la solitude pour les instruire.

Il parla du Manoir du Dieu éternel, qui se dresse au-dessus de tous les cieux et où tout n'est que sainteté. Et tandis qu'Il parlait, Il éprouva l'immense désir de pouvoir séjourner à nouveau Là-Haut. Ses paroles se faisaient de plus en plus vibrantes, elles laissaient deviner toujours davantage cette splendeur, et Son visage rayonnait comme les disciples ne l'avaient encore jamais vu rayonner. Une grande clarté le transfigurait, de sorte que Jésus semblait se trouver au milieu d'une Lumière surnaturelle. Ses yeux brillaient d'un bleu merveilleux.

Fascinés, les disciples ne quittaient pas leur Maître des yeux ; ils ne perdaient pas une seule de Ses paroles, sans toutefois Le comprendre. Elles leur semblaient merveilleuses à entendre, mais dès qu'ils voulaient les saisir avec leur intellect, leur âme n'en ressentait plus la beauté. Quelle en était donc la raison ?

Certains méditèrent sur ce problème et s'égarèrent tellement qu'ils n'entendirent plus ce que Jésus continuait à leur dire. Les autres, et tout particulièrement Jean, chassèrent toute pensée intellectuelle et, l'âme largement ouverte, ils écoutèrent. Ils comprirent que Jésus leur parlait de Sa Patrie lumineuse et qu'Il voulait leur donner quelque chose pour enrichir leur vie.

Ils s'interdisaient le moindre bruit pour ne pas Le déranger. Mais soudain, Il se tut. Lentement, l'éclat se ternit. Jésus se leva et fit seul un bout

de chemin. Ils connaissaient Ses réactions : Il voulait alors être vraiment seul avec Lui-même, personne ne devait L'accompagner. Il ne s'éloignait jamais beaucoup et Il revenait une fois qu'Il était parvenu au terme de Ses réflexions.

Les disciples se mirent à parler à voix basse de ce qu'ils venaient d'entendre. Devait-on se représenter le Royaume céleste comme un manoir, comme une maison ? Y avait-il de nombreuses pièces à l'intérieur ? Non, mais des salles infiniment vastes. Et auraient-ils eux aussi le droit d'habiter un jour dans cette maison ?

« Non, » objecta Jean, « Jésus n'a pas dit cela. Il a dit que Son Père avait encore pour nous d'autres demeures où il nous serait permis d'entrer un jour. Dans ce merveilleux Manoir, Il habite seul avec Son Fils. »

Et plus ils discouraient, plus le caractère céleste et surnaturel du récit de Jésus disparaissait. À présent, ils pouvaient très bien se représenter tout cela ; ils le comprenaient, car ils l'avaient rabaissé au niveau de leur propre entendement.

Lorsque, longtemps après, Jésus les rejoignit, ils Le regardèrent, les yeux brillants. Malgré tout, Il se rendit compte de ce qui s'était passé et s'en affligea. Il aurait tant aimé parler aux siens de la Lumière dont Il était issu, mais ils ne pouvaient s'empêcher de tout adapter à leur propre niveau de compréhension. Il fut content que plus personne ne Lui posât de questions à ce sujet ; il Lui aurait été pénible de devoir ajouter des explications à Ses paroles.

PAR UN CIEL CLAIR, ils longeaient un jour des champs ondoyants et des jardins fleuris. Le paysage était ravissant, mais la route était poussiéreuse, et les disciples remarquaient davantage la poussière qui se trouvait à leurs pieds que la beauté environnante.

Quant à Jésus, Il regardait autour de Lui, se réjouissant de la splendeur des couleurs. Comme d'habitude, Il marchait au milieu du groupe. C'est alors qu'Il s'aperçut de l'humeur maussade et du mutisme des disciples qui le précédaient. Il se retourna et vit le même tableau.

Il les interpella avec bonté :

« Admirez donc les fleurs des champs ! »

« Seigneur, c'est de la mauvaise herbe ; elle ne sert à rien et ne fait qu'abîmer le blé ! » fit remarquer Judas, tout étonné que Jésus ne le sût pas.

« Judas, appelles-tu mauvaise herbe ce que mon Père a créé en une telle beauté ? » s'exclama Jésus. « Regarde les fleurs : chacune est parfaite en son genre. Quand les mains humaines seront-elles assez adroites pour former quelque chose de semblable ? Mais si elles sont trop insignifiantes pour toi, observe les jardins : là aussi poussent des fleurs d'une splendeur parfaite ; elles exhalent leur parfum et réjouissent les sens des humains. Ce sont les messagères de Dieu, elles parlent de l'Amour éternel qui ne veut pas que l'être humain fixe uniquement son regard sur la poussière de la route. »

Les disciples comprirent ce qu'Il voulait leur dire et ils relevèrent la tête, honteux qu'un avertissement eût d'abord été nécessaire.

Mais Jésus poursuivit :

« Les fleurs annoncent Dieu ! Hommes, regardez combien est merveilleuse la Création que Dieu fit naître pour vous ! Appréciez ce qui est beau, aimez-le, prenez-en soin, et vous aussi vous redeviendrez beaux aux yeux de Dieu. » Il continua à parler de toute la beauté qui les entourait, des oiseaux et des scarabées, des étoiles et des nuages. Et soudain, leurs yeux s'ouvrirent. Joyeux comme des enfants, ils se rendaient mutuellement attentifs à ce qu'ils découvraient.

Une petite fille se tenait à la porte d'un jardin. Elle ne prêtait aucune attention aux étrangers. Heureuse, oubliant tout, elle contemplait un groupe de poussins qui picoraient et grattaient la terre à ses pieds.

« Que vous êtes beaux ! » s'écriait-elle sans cesse, et sa petite voix s'enrouait presque d'allégresse.

« Regardez, » leur dit Jésus, « c'est ainsi que vous devriez être : insoucians comme cette enfant ! Vous avez tous bien des choses à apprendre d'elle. »

UN JOUR DE SABBAT, Jésus sortait du temple d'un petit bourg en compagnie des siens. C'était un édifice sans prétention, mais il semblait entouré d'une solennité particulière.

Jésus l'avait senti en y pénétrant. Il avait regardé autour de Lui avec bienveillance et avait salué le vieux prêtre qui s'était réjoui que quelqu'un de plus jeune se chargeât de lui épargner la fatigue de la lecture et des explications du jour.

Jésus lut donc le passage d'Isaïe qu'ils savaient tous par cœur depuis leur jeunesse. Sur Ses lèvres, ces paroles bien connues résonnèrent de façon merveilleuse :

« Il ne brisera pas le roseau foulé et n'éteindra pas la mèche qui brûle faiblement. Il enseignera la Justice selon la Vérité. »

Jésus n'avait lu que ces quelques mots, et non le chapitre entier comme c'était l'usage. Il ferma le livre, le remit au serviteur du temple et dit :

« Ne dirait-on pas que le prophète a dit ces mots tout spécialement pour vous, habitants de Bethsaïde ? Vous êtes fatigués et vous vous languissez du Sauveur qui fortifiera vos cœurs et relèvera vos âmes. Mais s'Il était parmi vous, vous ne Le reconnaîtriez pas et vous passeriez dédaigneusement auprès de Lui, car vous avez appris qu'Il viendrait en grande pompe et vous vous attendez à ce qu'Il soit roi sur la Terre.

C'est ainsi que vous attendez Celui qui vous est annoncé pour plus tard et que vous négligez Celui que la Miséricorde divine vous envoie auparavant pour que vous ne périissiez pas avant la venue du Justicier. »

Intentionnellement, Jésus marqua une pause. On pouvait entendre le souffle d'une attente emplie d'espoir. Personne ne se serait laissé vaincre par sa grande fatigue. Captivés, tous les yeux fixaient l'orateur. Les disciples eux-mêmes tendaient l'oreille comme s'ils entendaient quelque chose d'entièrement nouveau.

« Lorsque vous lisez les prophéties de vos anciens prophètes, vous ne pouvez qu'être frappés qu'ils disent : Celui qui doit venir apparaîtra sur les nuages dans le faste et la splendeur, entouré d'anges, alors qu'en d'autres circonstances ils le décrivent comme étant simple et humble.

Êtes-vous donc complètement aveugles, vous les hommes ? Si je vous disais qu'un prince va venir chez vous, vous vous prépareriez, et si le lendemain je décrivais Celui qui vient comme un être tout simple, ne croiriez-vous pas qu'il s'agit de deux personnes entièrement distinctes ? Vous ne pourriez pas interpréter mes paroles autrement. Vous diriez : ce sont donc deux personnes qui veulent être nos hôtes ! En effet, c'est bien ainsi que vous parleriez si vous écoutiez votre intuition en toute simplicité.

Mais lorsque vous lisez les passages des prophètes qui renferment des indications différentes, vous en tournez et retournez le sens jusqu'à ce qu'ils ne se rapportent plus qu'à une seule et même personne.

Il est donné aux prophètes de prévoir bien des choses, Dieu les a inspirés pour qu'ils annoncent les événements à venir et vous en instruisent. Ils ont vu qu'un Fils de Dieu viendrait pour le Jugement afin de punir le monde ou de le délivrer des chaînes du Malin, selon ce qu'il aura mérité. Mais ils ont vu aussi que ce monde sombrait si rapidement que le Fils de Dieu ne trouverait plus rien à juger ou à sauver si la miséricorde divine n'y mettait pas un terme.

C'est ainsi qu'il leur fut permis de voir que Dieu enverrait un Fils apporter la Lumière au monde qui était en train de se perdre. Il s'agit de l'autre Fils, de Celui que vous négligez dans votre manque d'attention. À présent, le temps de ce Fils de Dieu est arrivé, mais vos yeux ne veulent pas Le voir, vos oreilles se ferment à Ses paroles. Hommes, comment dois-je vous le dire de façon plus pressante encore : le Royaume des Cieux, tel que Jean l'a annoncé, est arrivé ! Ouvrez largement votre cœur afin que Dieu puisse dessiller les yeux de votre esprit ! »

Les paroles de Jésus avaient déferlé sur eux comme un ouragan. Jamais encore ils n'en avaient entendu de pareilles, mais peu nombreux étaient ceux dont l'âme en fut pénétrée. Pour la majorité, ce n'étaient là que des sons qui continuèrent à vibrer pendant quelque temps autour d'eux, et peut-être aussi en eux, mais qui finirent ensuite par se perdre.

Le vieux prêtre faisait partie des rares personnes qui avaient écouté avec leur âme. Bouleversé, il s'approcha de Jésus, qui était sorti du temple, et Le pria de ne pas partir tout de suite.

« Seigneur, ce que tu dis est la pure Vérité ! Mais nous ne l'avons jamais entendue de cette façon. Ceux qui nous ont instruits l'ont présentée autrement, et nous l'avons transmise comme nous l'avons reçue. Maintenant, je comprends : nous devons attendre à deux reprises l'arrivée d'un Messie. »

Certains des disciples interrompirent le vieillard : « N'as-tu pas entendu Jésus dire que le temps du Fils de Dieu était arrivé, qu'Il séjournait parmi nous ? »

Le prêtre tout confus les examina l'un après l'autre.

« S'il en est ainsi, si c'est vraiment ce que Jésus a voulu dire, alors... alors le Fils de Dieu doit déjà être sur Terre ! Où est-Il ? »

Le vieillard avait parlé de plus en plus fort, il avait crié cette question. Le silence lui répondit, mais ce n'était pas un silence embarrassé ou évusif, il renfermait au contraire une promesse.

Incrédules, interrogateurs, ses yeux allaient de l'un à l'autre. Puis ils se fixèrent sur Jésus. Ce fut comme si une vague de chaleur inondait le vieux prêtre. Tout à coup, il eut la réponse à sa question. Il se jeta aux pieds de Jésus.

« Mon Dieu et mon Seigneur ! »

Il ne put en dire davantage. Avec bonté, Jésus lui prit la main et le conduisit vers un siège.

Jésus passa toute la journée avec les siens dans la modeste demeure du prêtre, qui resta dans le souvenir de tous comme un temple rayonnant de Dieu.

Et, après avoir montré clairement au vieillard la façon dont les prophètes L'avaient annoncé comme étant Celui qui devait venir de par la miséricorde de Dieu, Jésus parla aussi de Celui qui viendrait après Lui pour le Jugement.

« Il s'appellera le Fils de l'Homme. Il est le Roi de tous les mondes, et chaque univers Lui sera soumis ! »

Le vieillard le comprit, mais les disciples posèrent à nouveau de nombreuses questions qui prouvaient clairement qu'ils n'avaient pas saisi que Jésus et Imanuel annoncés par les prophètes étaient deux êtres distincts.

Jésus les regarda avec mélancolie et dit doucement :

« Que vous me rendez las ! Je dois toujours répéter la même chose parce que vous êtes incapables de me comprendre. »

UN DES DOCTEURS DE LA LOI, nommé Nicodème, avait vu le rayonnement qui émanait de Jésus, et il avait ressenti Sa Force ; cela ne le laissa pas en paix, si bien qu'il se leva la nuit de sa couche et se rendit auprès de Jésus.

« Maître, » lui dit-il, « je sais que Tu es envoyé par Dieu. Personne ne peut faire ce que Tu fais, à moins que Dieu ne soit avec lui. Dis-moi, que dois-je faire pour gagner le Royaume de Dieu ? »

Jésus le regarda et vit qu'il prenait sa question au sérieux, mais Il vit aussi que Nicodème était encore pris par ce qui était ancien. Alors Il lui répondit :

« En vérité, je te le dis, si tu ne nais pas à nouveau, tu ne pourras pas entrer dans le Royaume de Dieu ! »

Comme Nicodème ne comprenait pas cette réponse, Jésus ajouta :

« C'est en esprit que tu dois renaître. Votre corps, qui est né dans la chair, doit disparaître comme tout ce qui est terrestre. Votre esprit, lui, aspire à entrer dans l'éternité. Mais s'il ne devient pas fondamentalement nouveau, vous ne pourrez parvenir au Royaume de Dieu. »

A présent, Nicodème commençait à pressentir ce que signifiait la réponse de Jésus. Tout hésitant, il demanda : « Comment cela peut-il se faire, Seigneur ? »

Et Jésus lui expliqua :

« Une contrée est plongée dans la torpeur, et tout à coup souffle un vent de tempête. Tu ne sais ni d'où il vient ni où il va, mais tu perçois son mugissement et tu vois qu'il fait tout tourbillonner. Dès qu'il s'est éloigné, cette contrée a un aspect bien différent. Il en va de même pour les êtres humains qui sont pénétrés par la Force qui vient de Dieu. Elle secoue ceux qui dorment, et soudain ils sont intérieurement transformés, à condition toutefois qu'ils ne s'opposent pas à la Force régénératrice. »

« Je ne cherche nullement à m'y opposer », s'écria Nicodème. « Je veux bien être secoué, puisque tout doit devenir nouveau ! Dis-moi, comment puis-je faire en sorte que la tempête passe également sur moi ? »

Le vieil homme tremblait, comme s'il était déjà ballotté de-ci, de-là. Jésus le regarda en souriant :

« Tu es docteur de la loi et tu ne sais pas cela ? Si vous, qui connaissez les prophéties, ne me comprenez pas, comment les illettrés pourront-ils y parvenir ? Je m'efforce de parler simplement, si simplement qu'un enfant pourrait me comprendre ! »

Confus, Nicodème baissa les yeux. Il prenait la chose au sérieux : il voulait se transformer de fond en comble, mais il n'avait pas encore compris qu'il n'avait aucun pouvoir sur le vent de la tempête. Il pensait devoir tout faire par lui-même.

Désireux de l'aider, Jésus expliqua une fois de plus :

« Par amour et miséricorde, Dieu, l'Éternel, envoya Son Fils dans le monde, dans tout ce qui est sombre et ténébreux, pour que la lumière se fasse dans les âmes. Voilà pourquoi le Fils de Dieu est venu. Celui qui croit en Lui et agit selon Sa Parole retrouvera le bon chemin qui peut le mener à Dieu. Il sortira également sain et sauf du Jugement qui doit un jour venir sur le monde. »

Au mot « Jugement », la compréhension était soudain venue à celui qui écoutait.

« Seigneur, » balbutia-t-il, « ce n'est donc pas Toi qui apportes le Jugement ? »

« Non », répondit Jésus avec bonté. « Je vous apporte le salut avant que le Jugement ne vous frappe. Je vous apporte la Lumière et la Vérité. Après moi viendra le Fils de Dieu qui, de toute éternité, est destiné à être le Juge de l'univers entier. Ô vous, les hommes, si seulement vous vouliez entendre ! »

Les yeux du docteur de la loi se remplirent de larmes, mais il n'y prêta pas attention.

« Seigneur, je crois en Toi ! Je sais que Tu es le Fils de Dieu, et... et... je Te remercie ! »

Il s'inclina profondément, saisit l'ourlet du vêtement de Jésus et y pressa ses lèvres tremblantes. En un geste de bénédiction, Jésus posa un instant Sa main sur la tête inclinée.

Nicodème quitta la pièce en silence, mais son cœur brûlait, et il crut sentir le vent de la tempête le traverser.

Après que Nicodème L'eut quitté, Jésus sortit à son tour de la maison. Le ciel étoilé brillait, clair au-dessus de Lui, et Il dirigea Son regard vers le Haut.

« Père, » soupira-t-Il, « dire que les hommes ne peuvent Te comprendre ! Ils sont entourés de preuves de Ta Toute-Puissance et de Ta Grandeur. David T'a vu dans Tes œuvres, mais ce qu'il en a chanté dans ses psaumes, les hommes le répètent machinalement, sans faire attention à ce qu'ils disent. »

Ses pensées se tournèrent à nouveau vers Nicodème, docteur de la loi et pharisien. Sa croyance en Dieu était ensevelie sous un faux savoir, mais il avait demandé et il avait trouvé ! Combien plus léger serait le chemin de

Jésus si les autres lui ressemblaient ! Nicodème retiendrait-il ce qu'il avait acquis aujourd'hui ?

« Père, » implora Jésus, « donne-lui la force de se diriger vers la Lumière ! »

Le disciple Jean sortit alors de la maison. Il était inquiet parce qu'un visiteur était venu voir Jésus pendant la nuit.

« Était-ce absolument nécessaire, Seigneur ? » demanda-t-il avec un léger reproche dans la voix. « Reçois donc les gens pendant la journée ! Celui qui craint la lumière devrait de toute façon s'en tenir éloigné ! »

« Jean, comme vous vous empressez tous de juger ! » répondit Jésus. « Lorsque tu es malade et que ton corps souffre, tu n'attends pas qu'il fasse grand jour pour chercher du secours. L'âme n'est-elle pas plus importante que le corps ? Nicodème a bien fait de venir à moi sans tarder lorsqu'il s'est senti poussé à le faire. Comment peux-tu dire qu'il a agi par crainte ? Tu constateras qu'il dira ouvertement qui je suis. »

Jean se tut, honteux, et Jésus rentra avec lui dans la maison.

QUELQUES JOURS plus tard, les docteurs de la loi, les pharisiens et les anciens tinrent une réunion très animée.

« Nous ne devons pas tolérer qu'un peu partout dans le pays le peuple se rassemble et s'attroupe autour de certains hommes que personne ne connaît ! » s'écria l'un des anciens.

Deux ou trois d'entre eux se levèrent pour donner leur avis, mais avant qu'ils n'aient pu s'exprimer, une voix tranquille s'éleva :

« Pourquoi dis-tu que personne ne les connaît ? »

Toutes les têtes se tournèrent vers celui qui venait de prendre la parole. C'était Nicodème qui, jusque-là, s'était le plus souvent tu pendant les réunions. Sa question les troubla. Oui, pourquoi ne connaissait-on pas ces hommes ?

L'un d'eux se leva et dit d'un ton rassurant :

« Bien sûr que nous les connaissons, Jéhu s'est simplement mal exprimé. Nous savons que l'un d'eux se nomme Jean : c'est le fils du prêtre Zacharie. L'autre s'appelle Jésus et est le fils du charpentier Joseph de Nazareth. »

« Le fils de Joseph ! » s'écria Jéhu surpris. « J'ai toujours pensé que ce garçon précoce nous causerait des ennuis. » « Tu le connais ? Parle-nous de lui ! » demandèrent quelques-uns avec fougue.

Cela pouvait devenir intéressant, on en apprendrait enfin davantage sur cet homme. Mais Jéhu n'était pas d'accord.

« Que voulez-vous que je vous raconte ? » dit-il avec humeur. « Je ne suis resté que très peu de temps au temple de Nazareth. Ce Jésus en fréquentait l'école. Il était très avancé pour son âge, ce qui le rendait incroyablement prétentieux. Il posait sans cesse des questions, et finalement mon enseignement ne lui a plus suffi ! Sous prétexte qu'il était indispensable à la maison, son père, trop conciliant, céda et le retira de l'école. C'est tout. »

Quelques auditeurs sourirent à la dérobée.

« Vanité blessée ! » chuchota quelqu'un. « Cela a dû toucher profondément Jéhu pour qu'il n'ait pas oublié cet échec jusqu'à ce jour. »

Un prêtre assez âgé prit la parole :

« Jésus de Nazareth, » dit-il pensivement, « n'était-ce pas le nom du garçon qui est venu un jour au Temple il y a dix ou douze ans ? Annas nous l'avait amené, et nous nous sommes tous réjouis de ses réponses et de ses questions. »

Personne ne répondit. Il y avait trop longtemps que cela s'était passé ; peut-être n'y en avait-il plus un seul parmi eux qui avait parlé avec cet enfant. Seul Nicodème avait tressailli.

« Voilà pourquoi, » murmura-t-il, « voilà pourquoi mon cœur s'est élan-
cé vers Jésus lorsqu'Il se trouvait l'autre nuit devant moi ! Comment ai-je pu être aveugle à ce point ! L'enfant rayonne aujourd'hui encore dans cet homme. Il faut que je Le revoie ! »

Entre-temps, Jéhu était revenu à sa première question. Que pouvait-on faire pour empêcher ces attroupements ? Il craignait que les Romains n'en prennent ombrage et flairent là-dessous une atteinte à leur autorité.

Il fut vivement contredit. Que les Romains fassent eux-mêmes leur travail ! Si ces prédicateurs ambulants les gênaient, qu'ils les réduisent au silence ! Ce n'était pas l'affaire des prêtres. De plus, Jean, qui avait été à l'école chez Rabbi Scholem, était un homme très instruit. Ses paroles ne pouvaient pas être en contradiction avec la doctrine générale.

Plusieurs prêtres reconnurent qu'ils avaient écouté Jean. Celui-ci ne prenait pas de gants, comme on dit ; il mettait sans crainte les gens face à leurs péchés, mais il ne disait rien de faux. On pouvait le laisser faire.

« Mais il fait des adeptes ! » s'emporta un ami de Jésus. « A présent, ce Jésus lui aussi parle déjà partout dans le pays, et bientôt d'autres viendront. »

« Mais puisqu'il ne baptise pas, laissez-le donc parler ! » dit en riant l'un des plus jeunes. « Je crois que ce qu'il dit est très bien. »

« Tu crois cela ! » se moqua Jésus. « Tu crois cela ! L'as-tu seulement entendu ? Sais-tu ce qu'il raconte ? »

Pas un de ceux qui s'étaient constitués en tribunal n'avait entendu Jésus. Ils durent en convenir avec une certaine honte.

« Je L'ai entendu, je Lui ai même posé des questions », dit à nouveau Nicodème.

Il avait parlé très simplement et sans la moindre émotion apparente. Mais en lui brûlait le souhait que le vent de la tempête traversât tous ces cœurs.

« Je n'ai rien trouvé à redire à Ses paroles. »

Il ne se risqua pas à en dire davantage, pour ne pas être soupçonné de prendre parti. Il savait que, dans ce cas, il ne pourrait plus défendre Jésus.

Tous les autres décidèrent alors de se mêler à la foule lorsque Jésus serait à nouveau dans la région. Il leur fallait entendre ce qu'Il disait.

JÉSUS, CEPENDANT, avait poursuivi Sa route avec Ses disciples. Il prit le chemin de la Galilée en passant par la Samarie. Ils firent halte près de Sichem. Alors que les disciples se rendaient à la ville pour se procurer des vivres, Jésus s'assit sur la margelle d'un puits, absorbé par toutes sortes de pensées.

C'était Jacob qui avait creusé ce puits, Jacob le patriarche, comme le nommaient les Juifs. Ils étaient fiers de descendre de lui. Ils se désignaient comme le peuple élu, et ils l'étaient effectivement. Mais au lieu d'être conscients de cette grâce, ils croyaient que cela leur était dû. Ils obstruaient eux-mêmes toutes les voies menant vers le Haut et Lui rendaient par la plus difficile Sa tâche auprès de leur âme.

Jésus regarda autour de Lui en soupirant. Il venait de faire un long chemin, Il était fatigué et Il avait soif.

C'est alors qu'une femme qui venait de Sichem s'approcha à pas rapides ; selon la coutume du pays, elle portait une cruche à eau sur la tête. Jésus la regarda avec attention. Elle avançait, libre et légère ; il y avait de la retenue dans sa façon d'être. Une fois arrivée au puits, elle commença, après un bref salut, à remplir sa cruche. Jésus lui dit alors : « Donne-moi à boire, j'ai soif. » Elle était sur le point de s'exécuter lorsqu'elle hésita.

« Les hommes que j'ai rencontrés sur la route de Sichem sont-ils tes compagnons ? » demanda-t-elle.

Jésus acquiesça.

« Vous êtes donc Juifs, bien que tu n'en aies guère l'apparence. Ne sais-tu pas que je suis Samaritaine ? Vous les Juifs, vous ne voulez pas avoir affaire avec nous. Je n'ai donc pas le droit de t'offrir ma cruche, Seigneur. »

A nouveau, Jésus la regarda attentivement. N'importe quelle autre femme Lui aurait tout simplement donné de l'eau ; pouvait-Il Lui-même se permettre, en buvant, de manquer aux préceptes ? Comment se faisait-il que cette femme se préoccupât de l'âme d'autrui ? Voulant en savoir davantage, Il rétorqua avec bienveillance :

« Si tu savais qui je suis, c'est toi qui me demanderais de l'eau. Et je te donnerais de l'eau de la Source de Vie qui jaillit éternellement, et elle te désaltérerait à jamais. »

La femme parut un moment surprise. De quoi parlait donc cet étranger ? Alors elle vit un halo lumineux qui L'entourait tout entier, et le rayonnement qui émanait de Ses yeux et semblait pénétrer Son âme. Elle savait à présent que Jésus n'avait pas parlé de l'eau terrestre.

D'une voix tremblante, elle supplia : « Seigneur, donne-moi de cette eau, afin que la soif inextinguible de mon âme soit enfin apaisée ! »

Pour toute réponse, Jésus ordonna :

« Va chercher ton mari ! »

Subirait-elle cette épreuve avec succès ? Mais, sans hésiter, la femme admit ce qui, aux yeux de tout un chacun, ne pouvait que lui faire du tort :

« Seigneur, je n'ai pas de mari. J'en ai eu cinq, mais celui que je soigne actuellement avec amour parce qu'il va mourir, n'est pas mon mari. »

Jésus répondit tranquillement :

« Tu as dit la vérité, je savais tout cela. » Il n'eut pas un mot de condamnation, pas un mot de reproche !

Alors jaillit subitement de la femme, tel un torrent, le récit de la faute accablante de sa vie. Tout, absolument tout ce qui l'avait tourmentée et préoccupée aussi longtemps qu'elle pouvait s'en souvenir, devait maintenant ressortir au grand jour.

« Seigneur, je sais que tu es un prophète du Très-Haut. Aide-moi ! Où puis-je trouver Dieu ? Je Le cherche, mais ne Le trouve pas. Vous les Juifs, vous dites qu'il faut L'adorer au Temple de Jérusalem et que c'est là qu'Il se montre. Nos pères nous ont appris qu'il fallait Le chercher sur cette montagne. Je ne L'ai trouvé nulle part. Ô Seigneur, cher Seigneur, aide-moi ! »

Ces mots résonnèrent, pathétiques ; ils venaient du plus profond de son âme de chercheuse. Jamais encore un être humain ne s'était adressé aussi directement à l'âme de Jésus ; jamais encore Il n'avait rencontré pareille recherche.

Il se tourna avec bonté vers la femme qui levait vers Lui des yeux suppliants et Le regardait, pleine d'espoir.

« Dieu n'est pas visible pour les humains. Celui qui veut L'adorer doit Le chercher hors de cette matière. Il doit garder son âme ouverte, car ce n'est qu'en esprit qu'il peut s'élever et pressentir quelque chose de Dieu. Il faut d'abord que vous réappreniez cela, vous les hommes. »

La femme l'interrompit vivement en disant : « Le Messie qui doit bientôt venir nous parlera de Dieu. Il nous enseignera tout. »

Ces mots avaient été inspirés par une foi profonde. Quant à Jésus, Il répondit d'une voix posée : « Femme, regarde-moi bien ! Je suis le Messie. » Une allégresse sans pareille envahit l'âme de la femme.

« Mon Dieu et mon Seigneur ! » dit-elle en jubilant. Elle était comme frappée d'étonnement et ces mots lui vinrent aux lèvres : « Ainsi, j'ai trouvé Dieu en Toi, je L'ai enfin trouvé ? Il m'est donné de Le voir ! »

Elle tomba à genoux et porta à ses lèvres l'ourlet du vêtement de Jésus. Puis elle se releva subitement. Oubliée, la demande de Jésus pour une gorgée d'eau ! Oubliée, la retenue qui l'avait poussée jusqu'alors à fuir les humains pour leur enlever toute possibilité de l'insulter !

Elle saisit sa cruche et retourna rapidement vers Sichem afin d'y annoncer que le Messie était venu. Ils devaient tous Le voir, absolument tous !

Rempli de joie, Jésus la suivit des yeux. Quel bienfait c'était de rencontrer un tel être humain ! Pour cette femme, voir et savoir ne faisaient qu'un, et ce qu'éprouvait son âme, elle le mettait en pratique. Femme bénie ! Les disciples revinrent et remarquèrent avec étonnement que leur Seigneur avait parlé avec la Samaritaine, mais ils ne posèrent aucune question. Ils Lui proposèrent de partager la nourriture qu'ils avaient achetée, mais Il refusa. Alors ils craignirent que la Samaritaine ne Lui eût donné quelque chose à manger. Ils étaient encore trop dépendants des préceptes de leur croyance.

D'un sourire, Jésus dissipa cette crainte :

« Celui dont l'âme a été nourrie n'a plus besoin de nourriture terrestre. »

Les disciples ne comprirent pas et insistèrent :

« Mange, Seigneur ! »

Par amour pour eux, Jésus se força donc et accepta ce qu'ils Lui tenaient. Lorsqu'ils eurent mangé, Il leur parla de la femme.

« Voyez, » dit-il, « à présent, le salut sera enlevé aux Juifs et deviendra accessible à tous les hommes. Désormais, tous ceux qui me cherchent devront pouvoir venir à moi. Vous obtiendrez plus tard des récoltes plus riches auprès des païens, parmi lesquels vous n'aurez pas semé, qu'auprès des Juifs, parmi lesquels toute semaille aura été inutile. »

Le joyeux message que la femme avait apporté à Sichem avait été entendu. Ils arrivèrent en foule pour voir celui qu'elle appelait le Messie.

Le cœur du Seigneur débordait de joie. Ces hommes et ces femmes ne venaient pas par curiosité, ils ne venaient pas pour voir des miracles ; ils cherchaient le Messie, le Salut de leur âme. Et la joie qui L'envahissait irradia de Son enveloppe terrestre. Alors les yeux de ceux qui approchaient se dessillèrent, de sorte qu'ils purent voir le Fils de Dieu. Ils Le supplièrent :

« Seigneur, reste encore un peu auprès de nous, même si nous n'en sommes pas encore dignes ! Nous voulons dire à d'autres que nous avons trouvé le Salut du monde. »

Jésus le promit. Ils parcoururent donc le pays en annonçant à haute voix :

« Nous avons trouvé le Messie ! Il est réellement parmi nous. »

Ils ne pouvaient rapporter aucun signe par lequel Il se serait révélé.

Ils disaient tout simplement qu'ils avaient trouvé le Seigneur de tous les mondes. Et cela suffisait. La nouvelle se répandit très vite dans toute la Samarie. Quiconque cherchait avec son âme allait à Sichem et trouvait.

Jésus resta deux jours près du puits avant de reprendre la route. Il laissait derrière Lui des âmes heureuses et reconnaissantes.

PERDU DANS SES PENSÉES, Jésus avançait, remerciant Son Père de Lui avoir confié ces âmes humaines. Quant aux disciples, ils s'entretenaient avec animation de ce qu'ils avaient vécu.

Comme ces jours avaient été merveilleux ! Jésus avait été entouré de cris de joie et de victoire. Le grand réveil allait venir pour Israël ! Ils ne se lassaient pas de se représenter ce qui s'ensuivrait, ce qui ne manquerait pas de s'ensuivre. Ils ne remarquaient pas à quel point leur Seigneur était devenu silencieux, ainsi que quelques-uns des leurs.

Finalement, Thomas n'y tint plus. Sans attendre une halte, il dit d'une voix forte :

« Avez-vous oublié que notre Maître a dit que nul n'est prophète en son pays ? Nous étions en Samarie. Là-bas, il s'est passé de grandes choses. Maintenant, nous arrivons en Galilée, chez les Juifs orthodoxes. Là, personne n'accordera foi à ce que dit Jésus ! »

Dans leur colère, les autres s'apprêtaient à l'attaquer parce qu'il troublait leur joie, lorsque Jésus, que ces cris avaient arraché à Ses pensées, intervint :

« Thomas a raison. Ce qui s'est passé ici, nous le chercherons en vain chez les Juifs orthodoxes. Si j'allais vers ceux qui ne savent rien de Dieu, en vérité, je vous le dis, ils me reconnaîtraient, et Dieu en moi. Mais c'est chez les Juifs que je suis envoyé selon la Volonté de mon Père, et c'est un peuple buté. »

« S'ils ne T'acceptent pas, le Jugement les frappera », dit Philippe. Une certaine joie maligne perçait dans ses paroles.

Jésus le regarda sévèrement :

« Prends garde, Philippe, que le Jugement ne vienne également sur toi ! »

Philippe le comprit et baissa les yeux, saisi de honte. Et Jésus poursuivit :

« Le Jugement viendra sur le monde, comme en a décidé mon Père. »

L'un des douze Lui demanda :

« Seigneur, alors Tu es tout de même venu pour juger la Terre ? »

Jésus secoua la tête :

« Je ne suis pas venu dans le monde pour juger, mais pour que l'humanité retrouve par moi le chemin qui mène vers le Haut. »

Thomas demanda :

« Seigneur, tu as bien dit un jour que ce n'était pas le Père qui jugerait le monde, mais le Fils ? Donc, si Tu n'es pas venu pour le Jugement, qui alors jugera le monde ? »

« Le Fils de Dieu viendra pour juger le monde, comme le Père le Lui a ordonné. Le Père a tout mis entre Ses mains : la vie et la mort, l'anéantissement et la félicité. Tous ceux qui auront vécu devront comparaître devant Lui. Celui qui écouterait Sa voix obtiendrait encore un court délai pour retrouver le bon chemin, mais à celui qui ne voudrait pas écouter le Fils de l'Homme, échoira la damnation éternelle. »

Les traits du Fils de Dieu étaient empreints d'une profonde gravité. Les disciples Le regardaient avec un respect mêlé de crainte. Mais ils ne Le comprenaient pas ; ils pensaient qu'Il parlait de Sa propre personne. En chuchotant, ils examinèrent plus tard Ses paroles, et Judas, auquel ils s'adressaient toujours lorsqu'ils n'avaient pas bien compris quelque chose, leur expliqua que maintenant Jésus n'était venu que pour témoigner de Dieu, mais qu'Il reviendrait pour le Jugement. Cela était réservé à des temps ultérieurs. Et, cette fois, tous crurent avoir compris.

ILS ÉTAIENT DÉJÀ en route depuis plusieurs jours. Partout, on amenait à Jésus des malades et des gens dans la peine, et Il guérissait tous ceux qui étaient ouverts pour recevoir la Force.

Dans la région de Cana, un officier royal se fraya un passage dans la foule pour arriver jusqu'à Jésus. Chacun s'inclina très bas, y compris les disciples. Jésus n'y prêta pas attention, mais Pierre Lui chuchota :

« Vois, Seigneur, un officier du roi vient vers Toi ! »

Jésus, qui avait la main posée sur les yeux d'un malade, se redressa et dit aimablement :

« Laisse-le venir, Pierre ; il n'est pas plus mauvais que les autres. »

Tout effrayés, les disciples se regardèrent. Qu'avait dit Jésus ? Pas plus mauvais que les autres ? Un homme d'un rang si élevé ! Pourvu qu'il n'ait rien entendu ! Mais c'était là un faux espoir.

Lorsque le respectable officier se trouva devant Jésus, il ploya le genou avant de dire : « Je me réjouis, rabbi, que tu aies dit que je n'étais pas plus mauvais que les autres auxquels tu as apporté ton aide. Ainsi, tu m'aideras moi aussi. Mon fils unique se meurt. Si tu ne me viens pas en aide, il me sera enlevé. Lorsque j'ai appris que tu étais dans la région, j'ai quitté l'enfant pour aller à ta recherche. En chemin, cependant, tous mes péchés me sont venus à l'esprit, et j'en fus désespéré. Dieu ne pourrait pas aider un homme qui avait accumulé tant de fautes. Et maintenant, pour ma consolation, tu me dis que je ne suis pas plus mauvais que les autres ! Seigneur, je te remercie. »

Troublés, les disciples se regardèrent. Était-ce là ce que signifiaient les paroles de Jésus ? Mais Jésus dit à l'homme : « Rentre chez toi. Ton fils est vivant ! »

Balbutiant de ferventes paroles de reconnaissance, l'homme partit en toute hâte. Mais il se ravisa soudain, fit demi-tour et revint sur ses pas. Tout essoufflé, il se tint devant Jésus et dit :

« Seigneur, à partir d'aujourd'hui, je veux devenir meilleur que les autres ! »

Jésus vit qu'il était sincère.

Lorsque l'heureux père arriva dans les environs de Capharnaüm, où il habitait, un messager lui annonça que son fils était guéri.

LE SOIR, JÉSUS appela Ses disciples auprès de Lui et les exhorta à ne pas juger sur leur apparence ceux qui venaient demander de l'aide.

« Ne croyez-vous pas que j'aurais pu choisir mes disciples parmi les personnes les plus distinguées du pays ? » leur demanda-t-Il.

Ils avaient eux-mêmes déjà bien souvent réfléchi à la question de savoir pourquoi Il les avait choisis, justement eux qui étaient presque tous des hommes simples, et ils l'avouèrent à Jésus, qui leur dit :

« Beaucoup de raisons m'ont poussé à vous choisir, vous précisément : vous n'aviez à dépasser aucun savoir appris, vous pouviez mieux supporter les fatigues de nos pérégrinations, vous n'étiez pas liés à des biens matériels, et pour bien d'autres raisons encore. Mais avant tout, j'espérais que les pauvres et les malheureux trouveraient en vous de bons intercesseurs, puisque vous étiez vous-mêmes pauvres et malheureux lorsque vous êtes venus à moi. »

Les jours suivants, Jésus repartit vers le sud. Partout dans le pays se préparait la fête des tabernacles. Il arriva ainsi dans la région de Nazareth, mais Il prit un chemin qui ne menait pas à la ville.

C'est alors que deux jeunes gens lui dirent : « Jésus, ne nous reconnais-tu pas ? Pourquoi ne viens-tu pas loger chez nous ? »

C'étaient Jacques et Jean, Ses frères, qui avaient entendu dire qu'Il devait passer par là. Jacques Lui demanda de façon éloquente de se rendre en Judée et d'y faire des miracles.

« Tu ne dois pas œuvrer uniquement en Galilée et y laisser des témoignages », dit Jacques doctement. « Si tu es celui que tu dis être, pourquoi te caches-tu des prêtres ? Montre-leur ce que tu peux faire ; ainsi, ils pourront croire en toi. »

Mais Jésus sentit que la foi de son frère était ébranlée. Peut-être pouvait-Il encore lui venir en aide.

« Jacques, » dit-il aimablement, « s'ils croient en moi uniquement parce que je leur donne des preuves, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? En Samarie, ils m'ont vu et ils m'ont reconnu, moi et Celui qui m'a envoyé ! »

« Alors, viens au moins à Jérusalem pour la fête », demanda Jacques. « Montre-toi aux prêtres ; peut-être te reconnaîtront-ils eux aussi ! »

Jésus considéra gravement celui qui venait de parler.

« Jacques, dis-moi, sais-tu qui je suis ? »

Son frère ne s'attendait pas à cette question, mais il savait qu'il devait y répondre. Il sentait que sa réponse serait décisive pour lui, mais avant qu'il eût pu réfléchir à ce qu'il allait dire, Jean, son frère cadet, le devança. D'une voix calme et encore enfantine, il dit :

« Tu es le Messie promis, je le sais ! »

Puis il s'effraya de ses propres paroles et ajouta timidement :

« Mais tu es aussi notre frère, et je n'ai jamais compris comment cela était possible. »

Tel un éclair, les paroles du plus jeune pénétrèrent l'âme de Jacques. Soudain, tout fut clair pour lui. Maintenant, il pouvait parler lui aussi. Tout simplement et naturellement, il dit à Jean :

« Jésus est le Fils de Dieu ; Il est venu sur Terre afin que l'humanité trouve à nouveau Dieu. Il Lui fallait pour cela un corps terrestre, et c'est chez nous qu'Il l'a trouvé. Bienheureux sommes-nous de pouvoir nous appeler Ses frères ! » .

Puis il se tourna à nouveau vers Jésus en disant :

« Pardonne-moi ; dorénavant, je ne T'importunerai plus. » Jésus leur tendit la main à tous deux et les exhorta à se rendre à Jérusalem pour la fête, mais Il ne dit mot sur ce qu'Il comptait faire.

CEPENDANT, LES DISCIPLES ne tardèrent pas à se rendre compte qu'ils avaient pris eux aussi le chemin de Jérusalem. Ils s'en réjouirent et le montrèrent ouvertement.

Mais à peine étaient-ils arrivés dans cette ville que leur joie se transforma en inquiétude. Partout où Jésus se montrait, la contestation et la discorde éclataient. Les uns affirmaient que ce qu'Il disait venait de Dieu, et les autres, que cela venait du Malin. Toutefois, les gens avaient beau s'opposer à Lui, ils ne pouvaient rien contre Lui, car Son heure n'était pas venue.

Le premier jour de la fête, Jésus entra dans le Temple et commença à enseigner. Alors les docteurs de la loi s'indignèrent et s'écrièrent : « Depuis quand est-ce l'usage qu'un non-érudit vienne prêcher au Temple ? Dis-nous d'abord qui t'a initié et de qui te vient ton enseignement. »

Jésus répondit d'une voix retentissante : « Je tire mon enseignement de moi-même, et cet enseignement est celui de Dieu qui m'a envoyé ! Essayez de vivre selon mon enseignement et vous vous apercevrez bientôt qu'il vient de Dieu, car il porte la Vie en lui. Si vous acceptiez mes paroles et si vous les faisiez vôtres, vous pourriez déjà connaître la félicité en ce monde.

En vérité, je vous le dis, quiconque croit en moi sera traversé par des courants d'eau vive. Tous ceux qui entreront en contact avec cette eau se-

ront désaltérés. La Force de Dieu les pénétrera comme elle pénètre sur Terre tout ce qui s'ouvre à elle. Voyez les fleurs des champs. Elles ouvrent leur calice aux rayons du soleil. Demandent-elles d'où viennent ces rayons ou qui les a envoyés ? Prenez exemple sur elles ! »

Un grand nombre de prêtres entendirent cette parabole et n'y trouvèrent rien à redire. Ils tentèrent d'en persuader les autres qui pensaient qu'il était de leur devoir d'interdire à Jésus de parler. Mais les choses n'allèrent pas plus loin. Personne ne prit à cœur les paroles qu'il avait entendues. Parmi tous ceux qui étaient présents, il y en eut un seul dont l'âme s'ouvrit avec joie et reconnaissance : Nicodème. Il aurait tant aimé aller vers Jésus, mais il n'en trouva pas le temps. Il devait sans cesse calmer les excités et les révoltés.

L'un des grands prêtres l'apostropha :

« Qui crois-tu donc qu'il est ? »

Sans hésiter et à voix haute, Nicodème répondit :

« Je sais qu'Il est le Messie promis ! »

Il y eut un instant de silence, qui fut toutefois assez long pour permettre à Jean, le disciple, de se souvenir des paroles de Jésus : « Vous l'entendrez un jour me reconnaître ouvertement. » C'est alors que l'un des docteurs de la loi s'écria :

Ce que tu dis n'est pas possible, car le Messie doit venir de Bethléem, alors que cet homme est originaire de Nazareth. »

Nicodème ne sut que répondre, car il ignorait que Jésus était né à Bethléem.

Dès le lendemain, Jésus enseigna à nouveau dans le Temple, tout naturellement et sans la moindre crainte. Les docteurs de la loi et les pharisiens se pressèrent autour de Lui pour L'observer et L'écouter. Bien qu'ayant prêté attention à chacune de Ses paroles, ils ne purent rien y trouver de faux. Cela ne fit que les irriter davantage.

Mais être ainsi observé pesait sur Jésus de façon oppressante. Il avait du mal à respirer et à parler. Il lui fallait reprendre haleine !

Après être resté un moment silencieux, Il cria à la foule assemblée :

« Vous, les docteurs de la loi, dans quel but êtes-vous venus ici ? Que vouliez-vous entendre ? Pensiez-vous pouvoir prendre mes paroles en défaut ? Pourquoi ne m'interdisez-vous pas de parler ? Et si mes paroles

sont vraies, pourquoi ne les écoutez-vous que superficiellement ? Accueillez-les avec votre cœur ! »

Les pharisiens se tenaient là, tout embarrassés. Était-il concevable que quelqu'un déclarât aussi ouvertement ce qu'il ressentait et pensait ? L'un d'entre eux crut devoir répliquer quelque chose, et il s'écria d'une voix dure :

« Es-tu un instrument du diable pour croire que nous voulons te prendre en défaut ? »

Avant que Jésus ne pût répondre - si tant est qu'Il fût prêt à répondre à une telle question - Nicodème fit un pas en avant et demanda :

« Est-il digne de nous de parler ainsi dans un temple ? Je ne trouve rien de faux en Jésus. Que celui qui est d'un avis contraire quitte ces lieux afin de laisser la place à ceux qui cherchent ! »

« Écoutez Nicodème », dit Jéhu entre ses dents. « Il est déjà, lui aussi, sous le charme de ce Jésus ! Ce serait vraiment trop commode pour cet imposteur de nous voir quitter la place ! Il pourrait ainsi dire sans crainte tout ce qu'il a envie de dire ! »

Toutefois, il s'écria à haute voix :

« Explique-nous donc, Jésus, ce que tu as dit au sujet du Temple : il ne serait qu'une copie ? Ne sais-tu pas que c'est notre père Salomon qui fit ériger ce Temple ? Veux-tu lui reprocher de n'être qu'un imitateur ? Où aurait-il bien pu trouver le modèle ? Veux-tu l'outrager en disant qu'il aurait copié les temples païens ? »

La voix accusatrice retentissait, de plus en plus excitée, et Jéhu se serait encore davantage emporté si des cris de mécontentement ne l'avaient interrompu. Avant qu'il eût pu répéter ses questions, Jésus avait tranquillement levé la main ; les voix se turent et le silence se fit. Le visage de Jésus était empreint d'une paix céleste, si bien que chacun Le regardait, frappé d'étonnement et d'admiration. Sa voix était douce et pleine de ferveur lorsqu'Il commença à parler :

« Puisque vous m'interrogez sur le modèle de ce Temple terrestre, sachez qu'il se dresse tout en haut de l'univers, plus beau, plus magnifique que tout ce que la main de l'homme a jamais érigé. Ses serviteurs sont des esprits bienheureux qui, sans interruption, remercient Dieu dans le bonheur et dans la joie.

Si vous détruisiez aujourd'hui le Temple, et qu'il n'en reste pas pierre sur pierre, en vérité, il pourrait être reconstruit très rapidement s'il se trouvait un homme assez pur, comme l'était Salomon, pour voir le modèle originel de ce Temple. »

Ceux qui l'écoutaient buvaient Ses paroles. Jamais personne ne leur avait parlé ainsi. Ils voulaient en entendre et en apprendre davantage sur ce qui était caché à leurs yeux.

Mais, parmi les érudits hostiles, une certaine agitation se manifesta ; ils pensaient avoir enfin trouvé un moyen de faire du tort à Jésus.

« Il dit qu'il détruira le Temple ! » chuchotaient-ils entre eux et, à la vitesse de l'éclair, ces paroles mensongères se propagèrent alentour.

La foule se sentit désagréablement troublée. Tous savaient que Jésus s'était exprimé autrement. Ils essayèrent de faire taire les calomnieux et de réfuter leurs paroles, ce qui donna lieu à une querelle qui couvrit la voix de Jésus.

Avec un sourire douloureux, le Maître s'interrompit au milieu d'une phrase. Il était impossible d'aider ces gens ! Ils détruisaient tout eux-mêmes ! Il s'enveloppa étroitement dans Son vêtement comme s'Il craignait le moindre contact avec Son entourage et, suivi de Ses disciples, Il quitta le Temple d'un pas tranquille. Personne ne le retint bien que, cachés derrière des piliers, des soldats n'eussent attendu qu'un signe des prêtres pour se saisir de Lui.

Une fois dehors, Jésus respira.

« Quittons Jérusalem ! » ordonna-t-Il aux siens. Et lorsque, tout excités, ils voulurent parler de ce qui venait de se passer, Il les pria de se taire. Il avait besoin de calme et de silence après tant de vacarme et de confusion !

Perdu dans Ses pensées, Il marchait devant les disciples.

Quelques heures plus tard, Il appela Jean à Ses côtés. De tous les disciples, c'était celui qui Le comprenait le mieux, car son intuition était pure et non déformée.

« Jean, » commença Jésus, « pourquoi les pharisiens me haïssent-ils ? »

« Seigneur, cela me paraît facile à expliquer. Ils veulent diriger le peuple ; il leur est donc désagréable que vienne quelqu'un qui a quelque

chose de mieux à offrir. Si le peuple accourt vers Toi, c'est Toi qu'il écoute et non eux. Voilà ce qu'ils craignent. »

Jésus réfléchit. Pareille chose était-elle possible ? Toute compréhension lui manquait pour cette façon de penser.

« Mais s'ils écoutaient eux-mêmes mes paroles au lieu de toujours chercher ce qu'elles pourraient renfermer de faux, s'ils acceptaient ce que j'apporte, ils pourraient précéder le peuple, être pour lui un véritable exemple et le diriger bien mieux qu'ils ne le font à présent. Ne comprennent-ils pas cela ? »

« Non, Maître, je crois que leurs pensées ne vont pas aussi loin », répondit le disciple d'un air découragé, et il ajouta en soupirant : « Il faudrait le leur dire, mais qui pourrait s'en charger ? »

« Je le leur dirai, » répliqua Jésus, « mais ils ne me croiront pas davantage qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. »

Tous deux se turent à nouveau et chacun suivait le cours de ses pensées.

Lorsque, vers le soir, ils firent halte loin de toute habitation humaine, les disciples pressèrent Jésus de leur en dire davantage sur le Temple qui se trouvait Là-Haut dans la Lumière.

Ils avaient accueilli chacune de Ses paroles et y avaient repensé tout en marchant. Toutefois, elles avaient eu un effet différent sur chacun d'eux. Certains voulaient savoir s'ils auraient le droit de voir un jour ce Temple ou même de pouvoir y servir.

Judas demanda si ce grand Temple était lui aussi fait d'or et d'argent ou bien s'il n'était qu'une image. Les autres ne comprirent pas cette question ; ils avaient tout simplement pensé, d'après ce qu'avait dit Jésus, qu'il y avait Là-Haut un Temple qui était encore plus beau que celui de Jérusalem, bien qu'il fût construit de la même façon.

Jésus eut du mal à faire comprendre à Ses disciples que la matière ne se prolongeait pas vers le Haut, mais que là-bas tout était plus lumineux, plus léger et moins compact. Ainsi, le Temple était de même genre que les esprits bienheureux qui y servaient.

Tant que Jésus parla, tous crurent Le comprendre. Mais plus tard, lorsqu'ils répétèrent Ses paroles et en discutèrent ensemble, ils effacèrent toutes les impressions que leur âme avait reçues ; elles continuèrent uniquement à vivre en eux de façon vague et confuse.

Cependant, Jésus était heureux de pouvoir parler avec Ses disciples de ce qui emplissait Son âme. Il voyait, levés vers Lui, leurs yeux pleins d'attente dans lesquels Il lisait une compréhension naissante. Pour une fois, Il n'avait pas besoin de faire des périphrases pour exprimer ce qu'Il voulait leur dire. Et Il parla du Père, de Dieu qui est l'Éternel, le Tout-Puissant.

« Qui d'autre que moi pourrait vous parler de Lui ? » demanda-t-Il avec un doux sourire.

« Personne n'a jamais vu Dieu. Seul le Fils Le connaît, seul le Fils peut vous parler de Lui. Sa Force dirige l'univers, Sa Force inonde tout, pénètre tout, anime tout. Par moi, le Fils, vous aussi avez reçu une partie de cette Force. C'est elle qui vous rend capables d'agir mieux et d'accomplir davantage que vous ne seriez en mesure de le faire sans elle. »

Judas secoua imperceptiblement la tête, mais cela n'échappa pas à Jésus qui demanda :

« Qu'est-ce qui ne te paraît pas clair dans mes paroles, Judas ? »

« Seigneur, je ne ressens pas la moindre force étrangère qui agirait à travers moi. Si elle m'emplissait moi aussi, je ne pourrais faire autrement que la ressentir ! »

« La réponse se trouve déjà dans tes paroles, Judas. Ne te creuse pas tant la tête et accepte tout plus simplement, comme cela vous est donné.

Tu te privas toi-même de ce qu'il y a de plus beau. Si tu veux ressentir la Force comme quelque chose "d'étranger", jamais tu ne pourras la recevoir. Tu dois vibrer si intensément dans les Lois de Dieu que rien de ce qui vient de Lui ne puisse te paraître étranger. Tu accueilleras alors la Force sans la ressentir spécialement. Ce n'est qu'à tes œuvres que l'on verra si elle est en toi. »

Il se tourna à nouveau vers les autres.

« Combien de fois déjà vous ai-je dit que c'est à vos œuvres que l'on reconnaît qui vous êtes ! Si vous êtes vraiment mes disciples, il faut que vous agissiez selon la Volonté de Dieu, mon Père. Si, par contre, vous êtes de ce monde, vos fruits seront creux. »

Tandis qu'Il parlait, une étoile se détacha là-haut dans le ciel et glissa vers la Terre. Étonnés, les disciples la suivirent des yeux.

« Vois, Seigneur, une étoile est tombée ! » s'écrièrent-ils. « La fin de toutes choses est-elle arrivée ? »

Jésus sourit :

« N'avez-vous jamais vu d'étoile filante ? Cela se produit fréquemment. C'est le signe que la fin de cette étoile est arrivée. »

« Les étoiles ne sont-elles pas éternelles ? » voulurent savoir certains.

Jésus leur demanda à son tour : « Savez-vous qui a fait les étoiles ? »

Stupéfaits, ils Le regardèrent.

« C'est Dieu qui les a faites. »

« Vous dites vrai. Mais alors, réfléchissez un peu : une chose créée peut-elle être éternelle ? Dieu seul est éternel, de même que ce qui est issu de Lui ; tout le reste est périssable et donc éphémère. Les étoiles elles aussi ont leur temps, et ensuite elles doivent disparaître. Je vous le dis : le Soleil, la Lune, les étoiles disparaîtront, ainsi que la Terre, mais les êtres humains qui agissent selon la Volonté de mon Père éternel pourront subsister. »

LES DOCTEURS DE LA LOI avaient entendu dire que Jésus parlait de Dieu comme étant Son Père. Ils s'en indignèrent, en oubliant qu'ils se nommaient eux-mêmes bien souvent des enfants de Dieu. Certains d'entre eux allèrent trouver Jésus et Lui demandèrent : « Comment oses-tu te permettre de dire que le Dieu éternel est ton Père ? »

Ils pensaient savoir à l'avance ce qu'Il répondrait et leurs objections étaient déjà prêtes. Cependant, Jésus répondit selon Son habitude par une autre question à laquelle ils ne s'attendaient pas.

« Qui a le droit d'appeler Dieu "Père", si ce n'est le Fils ? » dit-Il en les regardant calmement.

Ils perdirent leur superbe et s'écrièrent :

« Comment peux-tu prouver que tu es le Fils de Dieu ? » Et Jésus leur rétorqua :

« Vous voyez mes œuvres, et vous ne savez pas par quelle Force je les accomplis ? Vous entendez mes paroles, et vous pouvez douter ? Il ne vous serait donc d'aucune utilité que je vous dise que le Père Lui-même témoigne pour moi. Insensés que vous êtes, le pain de l'éternité vous est offert, et vous le dédaignez pour ramasser des pierres ! »

Étonnés, ils se concertèrent. « De quel pain veut-il parler ? Nous ne voyons pas de pain et nous ne lui en avons pas demandé non plus ! »

Mais plus ils en discutaient, plus ils s'embrouillaient ; c'est pourquoi ils décidèrent de demander à Jésus le sens de Ses paroles.

« Qu'entends-tu par pain ? Où est le pain que tu nous offres ? »

Plus Jésus s'efforçait de parler de façon simple et compréhensible, moins les docteurs de la loi Le comprenaient. Cela ne faisait aucun doute. Mais, cette fois, les disciples L'avaient compris, et Pierre s'emporta :

« Croyez-vous vraiment que le Maître parle de choses terrestres ? Le pain dont vous parlez nourrit le corps et ne sert à rien d'autre. Par contre, le pain que Jésus donne au monde pour le nourrir de Forces éternelles, ce sont les mots qui sortent de Sa bouche. Si vous les acceptiez, l'aide viendrait à vous, mais au lieu de cela, vous amassez des pierres qui ne peuvent vous être d'aucune utilité. »

Les docteurs de la loi regardaient Pierre avec stupéfaction. N'était-il pas un simple pêcheur ? Personne ne lui avait rien demandé. Cependant, ils ne trouvèrent rien à répliquer.

Jésus s'était assis sur un petit tertre. Immédiatement, beaucoup de gens se rassemblèrent autour de Lui ; ils s'installèrent par Terre ou restèrent debout par petits groupes. Les docteurs de la loi eux aussi se mêlèrent à la foule, mais Jésus ne leur accorda aucune attention. Son âme était saisie d'affliction en pensant au peuple qui était dirigé de façon erronée. Il aurait voulu le conduire comme un berger plein de sollicitude mais, tels des loups féroces, les docteurs de la loi intervenaient toujours et dispersaient leurs groupes.

Il exprima ces pensées. Il expliqua à ceux qui L'écoutaient combien le bon berger se donne de la peine pour le bien-être de chaque petit mouton : il le porte, le soigne, part à sa recherche et le ramène chez lui. De leur côté, les moutons obéissent à sa voix. Tous le comprirent, même les plus simples, et on eut l'impression que le peuple se pressait davantage autour de Jésus pour Lui montrer qu'il acceptait volontiers d'appartenir à Son troupeau.

Mais ensuite, Jésus parla des loups, et ceux qui, dans la foule, se trouvaient près des pharisiens, s'écartèrent de Lui, car ils avaient peur de ce que feraient les docteurs de la loi.

Ces derniers, toutefois, ne bougèrent pas. Ils voulaient en entendre davantage. Peut-être Jésus finirait-il malgré tout par faire une remarque imprudente.

Quant à Lui, Il continuait à parler en essayant de toucher l'âme de Ses auditeurs. Il s'exprimait avec toujours plus de chaleur. Aucun mot que ceux qui L'écoutaient auraient pu réprouver ou condamner ne franchit Ses lèvres. Et c'est sans avoir accompli leur mission qu'ils durent se retirer pour informer ceux qui les en avaient chargés.

Jésus sentait bien qu'Il était observé, même s'Il avait l'impression d'avoir parlé de façon tout à fait inoffensive. Son âme était oppressée par la méfiance et la haine qu'Il rencontrait à chaque pas.

Pendant la nuit, alors que tous les disciples dormaient, Jésus se leva et sortit pour s'entretenir avec Son Père. Il avait appris depuis peu que Jean, que l'on nommait le Baptiste, avait été décapité sur l'ordre d'Hérode.

Jean n'était nullement coupable ; il avait bien moins que Jésus provoqué le mécontentement des érudits. S'ils avaient assassiné Jean, que Lui feraient-ils à Lui, Jésus ?

Alors qu'Il en était là de Ses réflexions, Jésus releva la tête. Son visage était légèrement assombri par la tristesse, mais Il dit presque joyeusement : « Qu'ils fassent donc ce qu'ils croient devoir faire ! Alors ma Mission sera terminée et je pourrai retourner auprès du Père. »

Son retour dans Sa Patrie lui paraissait proche, tout proche. Il savait qu'il ne faudrait plus très longtemps pour que l'hostilité ouverte n'atteignît son but, mais Il savait aussi qu'Il ne devait rien faire par Lui-même pour accélérer les choses ; au contraire, Il devait être plus prudent que jamais et n'offrir à Ses ennemis aucune occasion favorable.

Ce n'était pas Lui qui devait provoquer la fin; Il devait la laisser venir d'elle-même. Comme elle était difficile, cette attente de la délivrance, aussi difficile que toute Sa mission ! Pourtant, Il l'assuma avec un courage renouvelé ; Il était plus conscient que jusqu'alors et voyait plus clairement toutes les difficultés qui se présentaient à Lui.

À PARTIR DE CETTE NUIT, Jésus sentit un nouveau lien Le relier à Sa Patrie et à Son Père. En toute conscience, et même en plein jour, au milieu des gens qui faisaient foule autour de Lui, Il pouvait se laisser pénétrer par la Force divine. Et, mieux encore, lorsque le dégoût de la fausseté et

du péché des hommes montait en Lui, comme cela arrivait souvent, des messagers de Dieu Lui apportaient aide et consolation.

Cette expérience consciente Le portait intérieurement bien au-dessus de tout ce qui avait pu L'atteindre jusqu'alors. Extérieurement, Il était entouré d'un lumineux éclat que seuls des yeux ténébreux ne pouvaient voir.

Même les disciples, qui étaient auprès de Lui journallement et à chaque heure, s'en rendirent compte. « Qu'arrive-t-il à notre Maître ? » se demandaient-ils. « Il devient plus beau chaque jour. » - « C'est la Divinité qui irradie de Lui », dit Jean tout songeur. - « Non, c'est la joie », dit Lebée. « Je connais cela chez Lui. Lorsqu'Il se réjouissait étant enfant, tout semblait s'éclairer autour de Lui. »

« Pourquoi devrait-Il se réjouir ? » voulut savoir Pierre. Mais Judas leur expliqua tout :

« Le moment arrivera bientôt où Il entrera à Jérusalem en tant que roi. Pensez donc, en tant que roi ! »

La plupart des disciples ne trouvèrent pas cela particulièrement extraordinaire. Philippe dit d'ailleurs de façon assez rude :

« Si Jésus devient roi des Juifs, Il ne sera plus là pour nous. Nous devrions nous réjouir d'être ensemble au lieu de nous représenter de telles images de l'avenir. »

Jésus remarqua leur conversation animée et attendit qu'ils viennent Lui poser des questions mais, comme rien ne se passait, Il appela auprès de Lui quelques-uns des disciples :

« Qu'est-ce donc qui vous agite ainsi ? »

Embarrassés, ils détournèrent les yeux. Pouvaient-ils Lui dire que le changement qui s'était produit dans Son apparence occupait toutes leurs pensées ? Finalement, Pierre rassembla son courage et dit :

« Seigneur, Tu deviens de plus en plus lumineux. Nous en cherchons la raison et nous ne parvenons pas à la trouver. »

Alors le Seigneur ne put s'empêcher de sourire de Ses disciples qui pensaient encore comme des enfants. Avec bonté, Il les appela tous autour de Lui et tenta de leur expliquer ce qui se passait en Lui.

Il parla de la nuit où Il avait clairement pressenti Sa fin prochaine, Il parla de la Force de Son Père qui, depuis lors, affluait en Lui avec plus d'intensité, puis Il ajouta :

« Vous tous pouvez recevoir cette Force, il vous suffit de vous ouvrir à elle. »

« Comment cela peut-il se faire ? » demanda Thomas avec fougue.

« Très simplement, comme tout ce qui est grand. Tout est en harmonie avec les Lois divines. Voyez le cep de vigne, » dit-Il en montrant un superbe cep dans le vignoble tout proche, « de ses racines monte la sève, et c'est ainsi que la force nutritive passe à travers lui jusqu'à sa plus haute extrémité. Mais elle se communique également à tous les sarments et à toutes les feuilles qui le composent, de sorte que chaque sarment peut porter des fruits. Mais là-bas, sur le bord, des mains scélérates ont arraché quelques sarments. Ils ne sont donc plus reliés au pied, ils se fanent, se dessèchent et ne sont plus bons qu'à être brûlés.

Je suis comme ce cep de vigne : la Force de mon Père afflue à travers moi... »

« Et nous sommes les sarments qui sont attachés à Toi ! » jubilèrent quelques disciples, tout heureux d'avoir si vite compris cette image.

« C'est par Toi que la Force se transmet à chacun de nous et qu'elle nous aide à accomplir la Volonté de Dieu. »

« Oui, » confirma Jésus, « sans moi, vous ne pouvez rien, mais si vous restez liés à moi, vous demeurerez par là même dans la Force de Dieu, car moi et le Père sommes un. N'oubliez pas cela : ne vous laissez pas arracher à moi, quoi qu'il arrive ! »

Il s'interrompit, voulant regarder Judas et lui demander s'il avait maintenant ressenti en lui un peu de la Force dont il avait douté récemment. Son cœur se pencha avec bonté vers ce disciple pour qui tout était particulièrement difficile en raison de son intellect trop développé.

Mais la place de Judas était vide. Là-bas dans le vignoble, il allait de-ci, de-là, et coupait les plus belles grappes pour eux tous. Lorsqu'il revint, il en offrit à Jésus.

Celui-ci regarda tristement le disciple.

« Le souci de notre bien-être physique ne pouvait-il pas attendre, Judas ? » demanda-t-Il avec une nuance de reproche dans la voix. « N'étais-tu pas, toi aussi, curieux de savoir quelles pensées me comblaient au point de transformer mon aspect extérieur, comme vous le dites ? »

« Seigneur, un seul doit penser pour tous », grommela Judas presque avec défi. « D'ailleurs, je crois connaître très exactement Tes pensées. »

Avec un léger soupir, Jésus se détourna. Il voyait clairement que ce disciple Lui échappait : il avait trouvé un autre maître.

Ensemble, ils savourèrent le raisin, puis les disciples parlèrent de ce qu'ils venaient d'entendre. Judas s'assit à l'écart. Il ne désirait pas apprendre de la bouche des disciples ce que Jésus avait dit auparavant. D'ailleurs, le Seigneur n'exprimerait tout de même pas Ses pensées ouvertement. Il était encore trop tôt pour cela. Mais maintenant, que disait Jésus ? Cela, il fallait qu'il l'entende ! Il se rapprocha discrètement.

Les disciples étaient revenus sur le début du discours de Jésus et Lui demandaient ce qu'Il avait voulu dire en parlant de Sa fin prochaine.

Avec bienveillance, le Seigneur accéda à cette demande :

« Vous voyez journellement à quel point les Juifs me haïssent et comme ils essaient de me prendre en défaut pour pouvoir m'écarter et peut-être même me tuer. Un jour, ils parviendront à leurs fins. Ils déformeront mes paroles afin d'avoir une raison de m'arrêter. Je sais que ce temps n'est plus éloigné. »

« Alors, Seigneur, n'allons plus dans les villes où les docteurs de la loi peuvent Te nuire », supplièrent les disciples. « Restons entre nous, ne nous montrons plus nulle part, et rien ne pourra T'arriver. »

« Croyez-vous que, de cette façon, je remplirais ma Mission ? » demanda Jésus, épouvanté que les disciples puissent avoir de telles pensées. « Je dois apporter au peuple juif le Salut de Dieu ; je dois à nouveau rassembler les renégats dans Son Temple. Comment pourrais-je accomplir cela si je reste éloigné de tout ? Mais si je fais la Volonté de Celui qui m'a envoyé, rien ne pourra m'arriver qui ne soit toléré par Lui. »

« Dieu Lui-même peut Te protéger si Tu fais Sa Volonté », dit Philippe avec assurance.

« Tu as raison, Philippe », approuva Jésus. « Dieu pourrait, s'Il le voulait, envoyer sur Terre des légions d'anges pour me protéger. Mais Il ne le fera pas, car les hommes doivent aller jusqu'au bout de ce qu'ils ont l'intention de faire. C'est dans leurs œuvres que doit se révéler celui qui a fait sien le Message de Dieu et sera digne de paraître un jour devant le Fils de l'Homme ».

« L'Amour est venu vers eux, mais ils ne le reconnaissent pas », continua Jésus tout pensif. « Et même si des anges descendaient du Ciel afin de témoigner pour moi, ils n'y croiraient pas davantage. Dès à présent, ils tissent eux-mêmes leur futur destin. L'humanité doit tomber jusqu'à ce qu'elle sombre dans les ténèbres. Toutefois, les quelques-uns qui auront cru en moi seront autorisés à voir le Fils de l'Homme lorsqu'Il viendra sur Terre pour le Jugement. »

Jésus se tut, et les disciples respectèrent ce silence.

Soudain, Judas le rompit :

« Qui est le Fils de l'Homme dont Tu parles souvent, Seigneur ? »

« Il est le Fils de Dieu ! » fut la réponse brève, mais donnée sur un ton bienveillant.

« Le Fils de Dieu ? Mais c'est Toi ! Donc, Tu reviendras un jour pour le Jugement ? Tu as pourtant dit que ce n'était pas Toi qui jugerais la Terre ? »

Il n'y avait rien d'irrévérencieux dans les paroles de Judas, mais uniquement une incompréhension totale. Malgré tout, Jésus lui répondit plus duement qu'à l'accoutumée.

« Ce que j'ai dit, je l'ai dit, et cela reste valable. Ce n'est pas moi qui viendrai pour le Jugement, c'est le Fils de l'Homme, comme cela est prévu depuis que la Terre existe. Tout comme moi, Il est Fils de Dieu. Toutefois, Il est en même temps Roi Là-Haut dans le Manoir éternel dont je vous ai parlé. Ses serviteurs gardent la Coupe de la Force divine et veillent à ce qu'au moment déterminé par Dieu, des flots d'eau vive se répandent dans l'univers, stimulants et régénérateurs. »

Jésus se tut. On sentait qu'Il avait encore bien des choses à dire mais, ayant regardé le visage de Ses auditeurs, Il fut poussé à n'en rien faire.

« Je pourrais vous en dire bien davantage sur cette magnificence infinie, mais vous n'êtes pas encore mûrs pour le comprendre. Celui qui viendra après moi, l'Esprit issu de Dieu, Celui qui jugera le monde sur l'ordre de Dieu, Celui-là vous révélera tout ! »

Jésus venait de parler du Fils de l'Homme qui jugerait le monde en tant que Fils de Dieu, et maintenant Il parlait de l'Esprit de Dieu qui devait venir pour le Jugement. Jésus avait raison : ils ne pouvaient vraiment pas comprendre.

Seul Jean examina ces paroles dans son cœur et s'efforça de les garder vivantes en lui. Les autres les oublièrent, car Jésus ne revint jamais sur cette question. Ses disciples n'étaient vraiment pas encore assez mûrs pour comprendre les mystères divins.

Et pourtant, Il se sentait poussé à leur communiquer tout ce qu'ils pouvaient saisir de l'abondance qui était en Lui. Bientôt, Il les quitterait ; ils devaient être armés pour ce moment-là. N'étaient-ils pas appelés à continuer Son œuvre ? Ils y étaient si peu préparés ! Certes, ils s'étaient transformés, ils étaient devenus moins égoïstes et plus sereins, leur vouloir était pur, leur croyance authentique, mais tout cela résisterait-il à la séparation ?

Chaque fois que l'occasion se présentait, Jésus parlait des vérités éternelles avec Ses disciples. Auparavant, Il avait souvent suivi Son chemin en silence, heureux que personne ne Lui adressât la parole. Il en allait différemment à présent. Dès qu'Il se voyait seul avec Ses disciples et ceux qui Le suivaient constamment, Il se mettait à parler et à poser des questions. Et c'est grâce à Ses questions que les disciples reconnurent tout ce qui leur manquait encore pour qu'ils comprennent vraiment.

Lorsque Jésus leur parlait de Dieu, ils écoutaient avec joie et pensaient avoir tout compris, mais dès qu'Il leur posait des questions, il devenait évident qu'ils n'étaient pas encore aptes à transmettre Son Message à d'autres. Toutefois, ce genre de conversation les réveillait, et ils avaient honte de voir Jésus se heurter si souvent à leur ignorance. Pleins de zèle, ils s'instruisaient les uns les autres, et leur vie en commun perdit ainsi son côté rigide qui avait si souvent déplu à Jésus.

Ils étaient heureux comme des enfants lorsqu'ils répondaient de façon juste, et Jésus ne manquait pas de poser aussi des questions auxquelles Il était sûr qu'ils répondraient correctement. Cela leur donnait une assurance qui, à quelques exceptions près, leur faisait défaut.

ENTRE-TEMPS, il avait été donné aux disciples de vivre un grand événement : à l'appel de Jésus, Lazare, que le Seigneur aimait, était sorti de sa tombe comme si sa mort n'avait été qu'un rêve.

Tous ceux qui avaient assisté à la scène en avaient été bouleversés. Après cela, quelles preuves fallait-il encore pour montrer que Jésus était le Fils de Dieu ?

Cependant, les docteurs de la loi étaient plus loin que jamais de reconnaître la Vérité. La nouvelle de ce qui s'était passé à Béthanie s'était répandue comme une traînée de poudre. On en parlait dans tout le pays. C'était tellement prodigieux que personne n'en rajoutait, comme cela se produisait bien souvent. Le fait en lui-même était stupéfiant : un mort, qui depuis quatre jours gisait dans sa tombe, avait été rappelé à la vie.

Il était grand temps de mettre fin aux agissements de ce Jésus ! Cela ne pouvait pas continuer ainsi ! Avait-on jamais entendu chose semblable ? Élie avait bien rappelé à la vie un garçon qui venait de mourir. Cela, Jésus l'avait fait Lui aussi à plusieurs reprises, mais ce que l'on racontait maintenant dépassait tout. Rien d'étonnant à ce que le peuple fit foule autour de Lui ! Et, à nouveau, les docteurs de la loi décidèrent d'envoyer quelqu'un se renseigner sur le pouvoir qui Lui permettait d'accomplir de telles choses.

Mais, pour le grand prêtre Caïphe, il n'était pas question d'écouter ni d'attendre.

« Nous devons nous saisir de ce Jésus, où qu'il se trouve. Mieux vaut faire mourir un seul être, même s'il n'a pas mérité la mort, plutôt que mettre tout un peuple en péril. »

Il était fier de sa sagesse. Mais Nicodème dit avec irritation :

« Depuis quand est-ce la coutume en Israël de juger quelqu'un sans l'entendre ? Si ce que l'on nous rapporte à présent au sujet de Jésus est la vérité, réjouissons-nous et remercions Dieu car, dans ce cas, Il est bien le Messie que nos pères attendaient. Qu'importe qu'Il soit né à Nazareth et non à Bethléem ! »

« Mais Il est né à Bethléem », dit quelqu'un. « Je sais parfaitement que Ses parents y ont séjourné à cause du recensement. »

« Et, après cela, vous pouvez encore douter ! » s'écria Nicodème, transporté de joie. « Ouvrez-vous, saluez le Messie, venez à Lui avec votre cœur et laissez-Le entrer à Jérusalem ! »

Caïphe se rendit compte qu'il ne pourrait rien obtenir pour le moment. Personne ne serait d'accord pour une arrestation. L'immense joie de Nicodème avait plus ou moins entraîné tous ceux qui l'avaient entendu, et ses paroles avaient enflammé les cœurs.

Et si c'était vrai ? Si Jésus était le Messie ? Dans le silence de la nuit, quelques docteurs de la loi allèrent à Béthanie, mais ils n'y trouvèrent pas

Jésus. Il s'était rendu avec Ses disciples à Éphrem, près du désert, et avait interdit à Lazare de dire où Il se trouvait. Jésus voulait être seul avec tous ceux qui l'accompagnaient. Ils étaient déjà plus d'une centaine à cheminer quotidiennement avec Lui, et il devenait de plus en plus important pour Lui de préparer ces âmes humaines à leur mission à venir.

N'ayant pas trouvé Jésus à Béthanie, certains des docteurs de la loi retournèrent à Jérusalem. Ils Le verraient une autre fois ! Mais les autres prirent la chose à cœur ; partout où ils allaient, ils demandaient quel chemin avaient pris Jésus et les siens, et c'est ainsi qu'ils parvinrent eux aussi à Éphrem peu après l'arrivée de Jésus.

Lorsque les disciples virent approcher les six docteurs de la loi, ils prévinrent Jésus, car ils craignaient pour leur tranquillité. Mais Jésus dit avec bonté :

« Laissez-les approcher et ne leur rendez pas le chemin plus difficile ! Ils ne veulent pas attenter à mes jours. »

Or, ces hommes se tenaient déjà devant Lui. Ils étaient venus de grand cœur, non pour se livrer à des investigations ou pour juger, mais pour voir Celui que leur âme attendait. Et, avec miséricorde, l'Amour de Dieu ouvrit les yeux de leur esprit, de sorte qu'ils virent la Lumière qui entourait Jésus. Ils virent aussi la Colombe planer au-dessus de Sa tête et, en proie à une profonde émotion, ils tombèrent à genoux.

« Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! » Telle fut leur prière.

Ils ne trouvèrent que les mots du psaume de David pour exprimer ce qui faisait déborder leur âme.

Une joie bienheureuse envahit Jésus. Des docteurs de la loi avaient reconnu la Vérité ! Des pharisiens avaient trouvé le chemin jusqu'à Lui et, par là même, celui qui mène à Dieu. Son activité n'avait donc pas été vaine !

« Père, je Te remercie d'avoir guidé ces cœurs », dit-Il, les yeux brillants.

Puis Il se tourna vers les hommes et, avec bonté, les aida à se relever.

Alors commença un échange de questions et de réponses, de requêtes et d'aide que, très étonnés, les douze suivirent attentivement. C'était tellement plus facile pour Jésus de parler avec des hommes qui Le comprenaient grâce à l'ancien savoir qu'ils portaient, non déformé, en eux. Évi-

demment, Il devait redresser ou rejeter bien des choses, mais leur âme réceptive trouvait tout naturellement la clé de Ses paroles.

Il leur annonça maintes choses qu'Il ne pouvait encore dire à Ses disciples et, au bout de quelques jours, ces nouveaux disciples - ils avaient demandé la grâce de le devenir - expliquaient déjà aux autres les paroles de Jésus de façon plus claire, plus compréhensible et surtout plus juste que ne l'avait jamais fait Judas.

Dans l'âme de ce dernier s'éveilla alors une jalousie dévorante. Il y avait des années qu'il cheminait avec Jésus, et ces docteurs, qui ne les avaient rejoints que depuis peu, comptaient déjà plus qu'eux tous pour le Maître !

Ce que pensaient les disciples ne pouvait échapper au regard du Seigneur. Comme il était regrettable que Judas retombât sans cesse dans ses anciennes fautes ! Ce poison ne devait pas ronger le cœur d'un disciple. Et Il appela les douze.

Ils prirent place autour de Lui comme ils avaient l'habitude de le faire. Puis Il commença à raconter.

Il leur parla d'un riche vigneron qui, n'ayant pas suffisamment d'aides au moment de la vendange, embauche ceux qu'il trouve. Cependant, il leur promet à tous le même salaire, qu'ils aient commencé leur travail le matin, à midi ou même vers le soir. Lorsque, au moment d'être payés, tous reçurent effectivement la même somme, ceux qui avaient travaillé le plus longtemps dans les vignes protestèrent. Le propriétaire du vignoble le leur reprocha en ces termes : « N'avez-vous pas tous reçu ce qui vous avait été promis ? Est-ce à vous de me dire ce que je dois donner ? Pourquoi êtes-vous jaloux des autres au lieu de vous réjouir d'avoir pu travailler et d'avoir reçu un salaire ? »

Jésus se tut et considéra les disciples. Certains ne comprenaient absolument pas pourquoi Il leur avait raconté cette histoire justement à ce moment-là. C'étaient ceux qui n'avaient pas murmuré intérieurement.

Quelques-uns cependant commençaient à se poser des questions. Ils comprenaient ce que leur Maître voulait leur dire, et ils avaient honte. Seul Judas n'était pas satisfait :

« Les journaliers n'avaient-ils pas raison, Seigneur ? N'était-il pas injuste que l'on ait fait si peu de cas de leur surcroît de travail ? »

Jésus regarda tristement le disciple.

« Judas, tu oublies que les ouvriers étaient à la rue, sans travail, et que si le vigneron ne les avait pas embauchés, ils auraient souffert de la faim.

Lorsqu'il les a engagés, ceux-ci se seraient même contentés de moins que ce qu'il leur promit. Ce n'est que lorsque les autres en reçurent autant qu'eux qu'ils émirent des exigences. Non, ils ont très mal agi en murmurant contre la bonté de leur maître. »

Jésus s'adressa ensuite aux autres et leur annonça qu'une période de travail intense allait à présent commencer pour eux. C'était précisément pour ce travail qu'ils étaient là ; leur récompense serait le salut de leur âme ! Il leur fallait être préparés pour accomplir correctement leur mission. Qui pouvait encore être envieux, alors que le Seigneur était heureux d'avoir trouvé des ouvriers sachant déjà manier l'outil de la parole ? Sur ce, Judas se leva et se rendit à Éphrem afin d'aller chercher des vivres. Soucieux, Jésus le suivit des yeux. Malgré tout Son Amour et toute Sa sollicitude, Il ne réussirait pas à retenir ce disciple. Et les mots qu'Il avait entendus quelques nuits auparavant se présentèrent soudain devant Son âme :

« L'un des tiens est une créature de Lucifer ! »

A présent également, ces mots semblaient résonner autour de Lui. « Une créature de Lucifer ! » Il pensa que tous les disciples devaient les entendre eux aussi, mais ils bavardaient avec insouciance ou méditaient sérieusement Ses paroles.

L'âme de Jésus fut saisie d'une immense pitié. Pauvre Judas !

QUELQUES JOURS plus tard, Jésus informa Ses disciples qu'Il comptait se rendre à Jérusalem pour la fête. Ils se mirent en route suffisamment à l'avance pour ne pas se trouver dans la terrible cohue de ceux qui se dirigeaient vers Jérusalem, mais cela ne servit à rien : à peine la nouvelle de la venue de Jésus s'était-elle répandue que les gens affluèrent de tous côtés. Le Maître ne trouvait de repos ni de jour ni de nuit.

Lazare vint à Sa rencontre et Le pria d'occuper avec les douze sa maison de Béthanie ; là-bas, la foule impétueuse serait sans doute plus facile à contrôler ou à écarter. Mais lorsque le bruit se répandit que Lazare, le ressuscité, se trouvait auprès de Jésus, le peuple demanda avec encore plus d'insistance à les voir tous deux.

Impuissants devant cet assaut, les disciples devinrent irritables. Jésus le leur reprocha : « Laissez-les, ils ne peuvent agir autrement ! Remémorez-vous le temps où, vous aussi, vous auriez tout risqué et tout fait pour me voir et être près de moi ! »

Ils avaient complètement oublié ce temps. Il leur semblait qu'ils avaient toujours été auprès de Jésus. Toutes les erreurs qu'ils avaient commises et toute la patience dont le Seigneur avait dû faire preuve à leur égard étaient effacées de leur mémoire. Ils n'avaient ni patience ni compréhension pour les autres. C'était grave.

Marie de Béthanie remarqua immédiatement qu'une certaine oppression pesait sur les disciples, ce qui la rendit soucieuse pour Jésus. Il avait besoin d'un entourage harmonieux et non de l'instabilité continuelle des disciples qui perdaient si facilement le sens de la mesure.

Quand l'apprendraient-ils ? Elle ne savait pas qu'elle possédait elle-même à un degré élevé ce qu'elle regrettait tant de ne pas trouver chez les autres. C'était précisément sa paix intérieure qui rendait si agréable pour Jésus Son séjour dans sa maison. Il n'y régnait aucune joie excessive, pas plus que la moindre manifestation désagréable d'irritation ou d'inquiétude. Déjà extérieurement, sa maison était d'une beauté simple et discrète, et chaque objet s'y trouvait à sa place ; de même, les pensées et les intuitions vibraient, belles et claires, à travers les différentes pièces.

Lazare et Marie y vivaient en parfaite harmonie. Seule Marthe, leur sœur aînée, qui était la fille de la première femme du père, avait une nature différente. Cependant, sous l'influence de son frère et de sa sœur, et surtout depuis qu'elle suivait Jésus, elle avait tempéré sa nature exubérante et agitée. Son besoin de servir avait pris des formes qui n'étaient plus importunes pour les autres.

Si quelqu'un pénétrait dans ce havre de paix sans être lui-même intérieurement en harmonie, il se faisait infailliblement remarquer, et Marie, à sa manière tranquille, faisait en sorte qu'il se transformât.

Jésus s'était rendu avec Lazare dans le jardin situé derrière la maison, et Marthe veillait fidèlement à ce que personne ne les dérangeât. Marie s'approcha alors des disciples.

« Pourquoi baissez-vous la tête ? Que vous est-il arrivé ? » voulut-elle savoir.

Aucun d'entre eux n'aurait refusé de répondre à Marie en laquelle ils voyaient une sœur bienveillante. Mais, avant qu'ils n'aient pu le faire, le regard de Marie se posa sur eux : « Où est Judas ? Pourquoi n'est-il pas avec vous ? Je ne l'ai pas vu non plus à table. »

« Peut-être est-il avec ceux qui se sont installés dehors », répondirent-ils. « Il s'isole souvent. Nous ne savons pas pourquoi. »

« Dès lors, qu'est-ce qui assombrit votre âme ? » demanda à nouveau Marie.

Ils donnèrent alors libre cours à leur désespoir. Jésus était mécontent d'eux, et Il avait toutes les raisons de l'être. Comment avaient-ils pu tout oublier à ce point !

Marie les regarda d'un air grave.

« A vrai dire, moi non plus, je ne le comprends pas », dit-elle pensive. « Vous ne voulez pourtant pas être des serviteurs infidèles ! Vous souvenez-vous de la parabole du serviteur auquel son maître a remis sa dette et qui a ensuite presque étranglé l'un des autres serviteurs pour des dettes moins importantes ? Au moment où Jésus vous a raconté cela, je savais déjà qu'Il voulait vous donner un avertissement. »

« Pourquoi ne pas nous l'avoir dit, Marie ? » l'interrompit Pierre en s'emportant.

« Tout doit-il toujours être dit ? » répliqua-t-elle. « N'aurait-il pas mieux valu que vous ressentiez vous-mêmes cet avertissement ? N'avez-vous donc pas encore compris que Jésus ne raconte jamais une parabole ou une histoire sans avoir une raison particulière de le faire ? Prenez garde à chacune de Ses paroles ! »

A présent, ils baissaient la tête encore davantage ; ils semblaient si bouleversés que Marie dut les consoler et les aider. Elle leur dit donc avec bienveillance :

« Vous laisser aller sans retenue à votre douleur n'arrange rien. Vous avez reconnu votre faute. Eh bien, agissez autrement à l'avenir et faites mieux ! La tristesse que vous ressentez à votre propre sujet ne peut en rien aider le Maître ; au contraire, elle trouble Ses jours terrestres. »

Puis elle poussa un profond soupir.

« Loin de nous l'intention de L'affliger ! » s'écrièrent les disciples dans leur désarroi.

Une confiance nouvelle emplit leur âme candide et non déformée, ouvrant ainsi la voie à la Force d'En-Haut dont ils avaient besoin pour aller leur chemin de la bonne manière.

« Le Maître a dit récemment qu'Il ne resterait plus très longtemps parmi nous », dit André. « Sais-tu quelque chose à ce sujet, Marie ? »

« Il ne m'en a rien dit, » répondit-elle, les lèvres tremblantes, « mais dans mon cœur, je le sens et je le sais : on peut compter les jours durant lesquels nous aurons encore la grâce d'avoir Jésus parmi nous. L'autre nuit, je L'ai vu, radieux et rayonnant comme un ange, suivre un sentier que je ne connaissais pas. Nous étions tous là dans la douleur et l'affliction, et nous Le suivions des yeux. Je suis persuadée que cette image me fut montrée pour affermir mon âme. »

LE LENDEMAIN, quelques Grecs vinrent à Béthanie. Ils rencontrèrent Philippe, que l'un d'entre eux connaissait, et ils s'adressèrent à lui :

« Nous voudrions tant voir Jésus, qui est le Christ. Certes, nous savons qu'Il est le Christ des Juifs, mais s'Il l'est réellement, Il ne repoussera pas des âmes qui désirent ardemment le salut ! »

Philippe leur demanda d'attendre et il entra dans la maison. Il y trouva André et lui demanda ce qu'il convenait de faire. Le disciple le regarda avec étonnement :

« Ce n'est pas à nous d'en décider. Viens, nous allons le demander au Seigneur. » Ils s'approchèrent donc de Lui pour Lui faire part de la requête des Grecs. « Je vais aller les rejoindre », décida Jésus.

Maintenant que Sa Mission touchait à sa fin, Il attirait des gens de différents peuples et de toutes conditions. Cela avait été prévu par la Volonté de Dieu, afin que Sa Parole fût répandue dans tous les pays.

Lorsque les hommes Le virent, ils Le reconnurent. L'un d'eux s'approcha, s'inclina et dit :

« Il m'est donné de voir les dieux auxquels nous croyons mais, en vérité, ni Jupiter ni Apollon ne sont aussi saints ni aussi purs que celui-ci. En vérité, Jésus est le Christ, l'être le plus élevé que le monde ait jamais vu ! »

Bouleversés, les autres s'inclinèrent à leur tour. Et Jésus dit :

« Hommes d'un pays ensoleillé, le salut est venu à vous, car vous avez su voir et reconnaître ceux qui vous entourent de façon invisible, mais

vous n'avez pas mis ce salut à profit. Au lieu de vous laisser conduire par eux vers Celui qui est le seul vrai Dieu, vous vous êtes arrêtés à eux et vous les avez adorés. Retournez auprès de votre peuple et rapportez ce que vous venez de voir. »

« Mais auparavant, Seigneur, parle-nous du vrai Dieu », supplièrent-ils.
« Nous en savons si peu à Son sujet. »

Jésus exauça leur requête.

C'était avec une joie toujours renouvelée que les disciples écoutaient ce qui leur était déjà connu.

Jésus parla des ténèbres qui entouraient la Terre et l'humanité au point que, d'ici peu de temps, tout sombrerait dans une profonde obscurité. Il expliquait toujours cela avec d'autres mots afin de le rendre proche du cœur des hommes, et les disciples se réjouissaient lorsqu'ils le comprenaient. Ils s'attendaient donc à ce que Jésus poursuivît en disant : « Mais lorsque les ténèbres menacèrent de tout engloutir, Dieu envoya Son Fils né en Lui afin qu'Il apportât la Lumière au monde. »

Ce jour-là, Jésus s'exprima autrement et il parla aux Grecs de la lumière qu'Apollon leur avait apportée jusqu'alors.

« A-t-elle été suffisante pour éclairer le monde, les âmes humaines et toutes vos actions ? » demanda-t-Il avec insistance.

« Non, Seigneur, elle n'a pas suffi. Nous avons alors appris que, quelque part sur Terre, le Christ était attendu, l'Oint de Dieu, et nous avons ardemment désiré Le rencontrer. Imagine notre joie, notre allégresse lorsque nous avons appris à Jérusalem que le Christ était là ! »

« La lumière n'était donc pas suffisante », dit Jésus en renouant patiemment le fil interrompu. « Il fallait par conséquent que vienne quelqu'un qui puisse apporter encore plus de lumière. Dans l'Olympe, où demeure Apollon, règne une lumière claire et rayonnante. Mais puisqu'elle ne suffisait pas, il fallait que descende sur Terre quelqu'un qui vienne de plus haut. Comprenez-vous cela ? »

Les Grecs acquiescèrent.

« Dieu voulait qu'une aide fût apportée aux hommes. Il eut pitié et envoya sur Terre une partie de Lui-même, car le Père et moi sommes un. N'oubliez pas cela ! Et le Fils de Dieu a pu puiser la Lumière tout en haut. Il peut vous annoncer Dieu comme aucun homme ne peut le faire.

Vos dieux auraient pu vous dire maintes choses sur Dieu, mais ils ne savent pas tout non plus. Ils ne L'ont jamais vu. Mais moi je L'ai vu dans toute Sa Magnificence. Je retournerai à Lui lorsque ma Mission ici-bas sera accomplie. C'est alors que la vôtre commencera. »

« Seigneur, » dit l'un des Grecs, un vieil homme aux traits nobles, « Seigneur, si Ta Mission consiste à apporter la Lumière au monde, Tu devras rester encore longtemps parmi nous ! Cela pourra prendre des centaines d'années avant que le monde ne redevienne lumineux. »

Jésus secoua la tête.

« Tu confonds “apporter la Lumière” et “faire la lumière”. Si j'apporte ici-bas la Lumière, la connaissance de Dieu et des Lois éternelles, cela doit suffire. Les petites flammes que j'ai allumées dans vos âmes devront désormais continuer à brûler jusqu'à ce qu'elles deviennent fortes, se propagent et finissent par enflammer le monde. Prenez soin de vos petites flammes ! Malheur à celui qui laissera s'éteindre sa flamme ! Il lui faudra brûler, non pas dans la Lumière de la Vérité éternelle, mais dans le feu où sont jetés les sarments inutiles. »

A ce moment précis, Judas, qui s'était tenu éloigné pendant deux jours, franchit la porte qui fermait le pâturage. Il regarda le groupe d'un air mécontent. Qu'était-ce ? Jésus recevait des Grecs à présent ! Les disciples ne pouvaient-ils pas être plus vigilants ? Il fit signe à Pierre de s'approcher et lui dit d'un ton impérieux : « Où aviez-vous donc la tête ? Comment avez-vous pu laisser des Grecs s'approcher du Maître ? Si les Juifs l'apprennent, ils deviendront méfiants, et il sera difficile pour Jésus de se faire proclamer roi ! »

« Que dis-tu là ? » gronda Pierre. « Jésus ne songe nullement à devenir roi. Il ne parle que de retourner dans Sa Patrie, et notre cœur est dans la peine rien qu'en y pensant. »

Jésus n'avait jeté qu'un bref regard à Judas lorsqu'il s'était approché. Au bout d'un moment, Il fit un signe de la main aux disciples pour qu'ils se taisent et, sans se laisser troubler, Il continua à parler :

« J'ai allumé la petite flamme de Lumière dans toutes les âmes de ceux qui cherchaient et qui sont venus à moi. Cependant, seuls quelques-uns parmi vous ont compris comment faire remonter du fond de leur âme assez d'huile pour que la mèche en soit imprégnée et brûle d'une flamme claire. Mais les ténèbres luttent contre mes petites flammes, car elles

savent que lorsqu'elles brûleront toutes comme il se doit, la Lumière deviendra si forte qu'elle dissipera toutes ténèbres. C'est pourquoi elles essaient dès maintenant d'éteindre ces flammes si délicates et allument des feux artificiels dont l'éclat éclipse provisoirement mes lumières. Or, les feux des ténèbres sont éphémères, illusoires et funestes. Ils brûlent comme les vapeurs malsaines que nous avons vues ces derniers temps au-dessus des marais. »

« Seigneur, » demanda Thomas inquiet, « pouvons-nous remarquer quand ces feux brûlent en nous ? »

« Certainement, Thomas, vous le pouvez », dit Jésus en le rassurant. « Sache que mes petites flammes brûlent dans l'âme alors que les feux des ténèbres flambent dans l'intellect. »

Thomas tourna machinalement la tête vers l'endroit où Judas s'était assis. Celui-ci rougit d'indignation.

« Seigneur, penses-Tu à moi en disant cela ? » demanda-t-il d'un ton de défi. D'une voix calme et sévère, Jésus répondit :

« Tu le sais. »

Alors Judas se leva et entra dans la maison. Tout en lui se révoltait. Lui dire cela à lui, à lui qui était si fier de son intelligence supérieure ! Il n'avait pas remarqué que Marie l'avait suivi. Elle posa doucement la main sur son épaule.

« Ne prends pas cela ainsi, Judas », lui dit-elle du fond du cœur. « Voistu, quand notre Seigneur t'avertit, Il le fait par Amour miséricordieux. Regarde en ton cœur et vois si tu peux encore y trouver un peu de sa petite flamme. Ensuite, éteins le mauvais feu qui menace de te consumer et de t'anéantir. Tu ne trouveras aucune paix avant de l'avoir fait. »

« Que sais-tu de ce qui se passe en moi, Marie ? » demanda Judas, mais il avait perdu son arrogance ; sa voix était triste.

« Judas, le rayonnement qui t'entourait, comme c'est le cas de tous ceux qui ont la grâce de vivre près de Jésus, a complètement disparu. Crois-tu que je ne m'en sois pas aperçue ? J'ai peur pour toi. Tu es pourtant Son disciple ! Les ténèbres vont-elles vraiment t'arracher à Lui ? Ressaisis-toi, Judas ! »

Deux grosses larmes roulèrent sur le visage amaigri du malheureux disciple. Il ne s'en rendit pas compte. Les paroles de Marie avaient fait ressortir tout ce qu'il y avait de bon en lui. Il la regarda :

« Je te remercie, Marie. Je vais chercher la petite flamme. Mais toi, dis à notre Seigneur que je regrette ce que j'ai fait. Oui, je le regrette ; je le regrette plus que tu ne le crois », ajouta-t-il avec véhémence.

Il quitta ensuite la maison et le jardin par une porte secondaire. Il prenait sa résolution au sérieux. Si, à ce moment-là, il était retourné auprès de Jésus, la flamme qui était en son for intérieur aurait peut-être été à nouveau alimentée. Mais il préféra rester seul et, une fois de plus, la lumière vacillante s'éteignit.

Pendant ce temps, Jésus parlait de la conversion du pécheur, de la joie qui règne même parmi les anges du ciel lorsqu'un égaré se retrouve sur le bon chemin. Fascinés, tous l'écoutaient.

Au bout d'un moment, l'un des Grecs demanda :

« Seigneur, qu'en est-il de la naissance ? Dans notre pays, certains enseignent qu'avec la mort tout est fini à jamais. D'autres disent qu'après la mort nous allons dans l'Olympe ou dans un autre lieu de félicité, et peut-être aussi dans un lieu de châtement, mais quelques-uns pensent que nous revenons sans cesse sur cette Terre. Qui a raison ? »

Il avait posé sa question avec humilité. Jésus sentait qu'elle était importante pour lui, et qui plus est, que cet homme était animé d'une foi solide qu'il voulait confirmer à tout prix.

Voilà pourquoi, au lieu de répondre, Jésus demanda :

« Quel enseignement te paraît être le bon ? » Et le Grec répondit avec fougue :

« Seigneur, si je devais croire que nous ne venons en ce monde que pour une courte vie et qu'ensuite nous disparaissions ou que nous continuons à vivre ailleurs, je ne pourrais que douter de la Sagesse de Dieu. Je suis de l'avis de ceux qui disent que nous pouvons et devons revenir jusqu'à ce que nous ayons atteint un certain but. »

« Et quel est ce but ? » demanda Jésus avec un vif intérêt.

« Pouvoir nous rapprocher de la Divinité », répondit le Grec en suivant son intuition, et Jésus le comprit.

« Tu vois juste », dit-Il avec bonté. Mais une tempête s'éleva alors parmi les disciples.

« Seigneur, Tu ne nous as encore jamais dit cela ! Pourquoi nous l'as-Tu caché ? Ai-je, moi aussi, déjà été sur Terre ? Étais-je aussi Juif à ce moment-là ? Quand ai-je déjà vécu ? Combien de fois ? »

Jésus leva la main, mais Il souriait.

« Vous avez vous-mêmes donné la réponse », dit-Il. « Vous ne m'avez jamais interrogé à ce sujet. Vous êtes d'ailleurs loin d'être assez mûrs pour cela. C'est pourquoi je ne vous en ai pas parlé. La seule chose qui vous importe, c'est d'en apprendre le plus possible sur votre passé au lieu de poser des questions sur le fait de renaître sur cette Terre. Ne vous suffit-il pas d'être à présent près de moi et de recevoir d'En-Haut Lumière et Force ? »

Puis Il s'adressa à nouveau au Grec qui lui plaisait tout particulièrement : « Fais en sorte que cette vie te rapproche de Dieu, et tu n'auras plus à porter ce vêtement terrestre qu'une seule fois. Lorsque le Fils de l'Homme séjournera sur Terre, il te sera permis d'être auprès de Lui et de Le servir, car je vois dans ton cœur la flamme brûler avec ardeur. »

Le Grec tomba à genoux et pria à voix basse, comme il avait l'habitude de le faire. Jésus posa la main sur sa tête et le bénit, et ce fut comme si un feu traversait et pénétrait cet homme. Plus tard, à Éphèse, sa ville natale, il construisit un temple pour Dieu, le Seigneur, et il annonça Dieu jusqu'à ce qu'un disciple de Jésus se chargeât de cette tâche.

IL SEMBLAIT QUE désormais le calme devait chaque jour être troublé à Béthanie.

Alors que, le matin suivant, assis sous les arbres du jardin, Jésus s'entretenait gravement avec Ses disciples et les Grecs, un voyageur s'approcha à pas précipités, comme s'il avait hâte d'arriver au but. Il entra impétueusement dans le jardin ; il était couvert d'une poussière qui témoignait d'une longue marche.

Surpris, Jésus leva les yeux : son frère Jacques était devant Lui.

« Jacques, toi ! » s'écria-t-Il. « Que m'apportes-tu ? »

« Moi-même, frère », dit, encore tout essoufflé, celui qu'Il interrogeait. « Je n'étais plus en paix à Nazareth. Depuis notre dernière rencontre, Jean

et moi, nous n'avons plus parlé d'autre chose. Nous savons qui Tu es. C'est devenu pour nous une certitude inébranlable. Mais, à partir de cet instant, il fut clair pour nous que notre place était auprès de Toi. Bien entendu, nous ne pouvions abandonner tous deux l'atelier et notre mère. Nous avons donc décidé que Jean irait avec Toi et que moi, je resterais à la maison pour m'occuper de la famille. Finalement, les choses se sont déroulées différemment ! » dit-il après une légère hésitation.

Jésus le pria de s'asseoir et demanda aux disciples d'apporter un peu d'eau au voyageur fatigué. Ce n'était toutefois plus nécessaire, car Marthe sortait déjà de la maison avec un repas.

Les disciples, qui avaient compris le signe discret de leur Maître, Le laissèrent seul avec Son frère. Avant de commencer à manger, Jacques alla se laver les mains et le visage. Il faisait tout avec des gestes précipités qui témoignaient de son agitation intérieure. Qu'est-ce qui avait bien pu perturber cet homme d'ordinaire si calme ? Jésus n'allait sans doute pas tarder à l'apprendre.

Entre-temps, Il réfléchissait à tout ce dont Il pouvait encore se souvenir concernant Jacques durant leur enfance. Celui-ci revint précipitamment, prit place près de Jésus et commença à manger comme le font les personnes qui sont fortement préoccupées. Jésus le laissa faire. Une fois sa faim assouvie, Jacques s'installa plus confortablement, croisa les mains et regarda Jésus, puis il demanda soudain :

« Alors, puis-je rester près de Toi, je ne veux pas dire pour quelque temps, mais pour toujours ? »

« Bien sûr que tu le peux, frère », répondit Jésus d'une voix douce.

Ainsi, l'un des siens venait tout de même à Lui. Il n'avait pas été blessé que Sa famille terrestre n'eût pas trouvé le chemin vers Lui, ni extérieurement ni intérieurement. Mais lorsque Jacques arriva et qu'il Lui parla de Jean, cela Lui fit malgré tout plaisir.

« Vois-tu, » reprit Jacques, « je voulais à vrai dire renoncer par Amour pour Jean, bien qu'il me semblât que ma vie en dépendait. Étant le plus fort des deux, je croyais qu'il était de mon devoir de rester à l'atelier. C'est alors que, ces derniers jours, nous avons entendu dire que les Juifs voulaient attenter à Ta vie. Que Dieu les maudisse ! »

A ces mots, le visage de Jésus s'était assombri. Jacques était très embarrassé.

« Non, je ne voulais pas dire cela mais je le pense ! »

Et voilà qu'il s'embrouillait encore davantage ! Il reprit donc :

« Nous avons entendu dire que les Juifs cherchent à Te prendre en défaut. Nous avons donc pensé que les bras les plus forts Te seraient utiles. Voilà pourquoi c'est moi qui suis venu. »

« Tu as bien fait de venir, Jacques », dit Jésus avec douceur.

« Cependant, ce n'est pas pour que tu te battes pour moi que j'ai besoin de toi, mais pour que je puisse te léguer une partie de la Vérité éternelle que je devais apporter au monde. Il faudra que tu œuvres parmi les Juifs. Tu comprends leur nature. »

« Frère, Tu parles exactement comme si Tu voulais nous quitter. Et pourtant, le moment n'en est pas encore venu. »

A partir de ce jour, Jacques resta parmi les disciples et, plus tard, se fondant sur cet entretien, il se reconnut le droit d'agir parmi eux avec autorité. Le soir même, les douze étaient réunis autour de Jésus. Les Grecs et Jacques se tenaient à l'écart. L'initiative en revenait au Grec que Jésus avait béni. Grâce à sa fine intuition, il savait quand le Fils de Dieu désirait être seul avec les disciples qu'Il avait choisis.

Tous étaient sur le point de s'installer pour prendre leur repas lorsque Jésus remonta le bas de Son vêtement dans Sa ceinture. Ils Le regardèrent avec étonnement. Qu'avait-Il l'intention de faire ? Comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle, Jésus prit un récipient plein d'eau et se mit à laver les pieds de celui qui était assis le plus près de Lui. C'était bien agréable après leur longue marche dans la poussière de la route, pensaient-ils, mais on aurait pu attendre que le repas fût terminé. Rien de semblable ne s'était jamais produit. Et que le Maître Lui-même leur rendît ce service les troublait tous. Avec la rapidité de l'éclair, certains se demandèrent :

« Serait-ce un exemple ? Aurions-nous dû agir ainsi, alors que nous n'y avons pas songé ? » D'autres se creusaient la tête : « Devrons-nous désormais nous laver les pieds avant le repas ? Nous nous sommes toujours lavé les mains. Le Maître veut-Il nous montrer que cela ne suffit pas ? »

Mais Pierre, qui ne pouvait faire autrement qu'exprimer ses pensées, se défendit lorsque son tour arriva : « Seigneur, il m'est absolument impossible de me laisser laver les pieds par Toi ! Mais si c'était moi qui Te rendais le même service, ce serait différent. »

Jésus, qui était déjà agenouillé devant lui, leva la tête et sourit : « Pierre, ne sens-tu donc pas que ce n'est pas seulement un acte terrestre ? Si je ne te lave pas les pieds, d'anciennes fautes resteront attachées à toi. »

A présent, Pierre avait compris ce que faisait le Seigneur, et il venait aussi de comprendre ce que son refus aurait pu signifier pour lui. Avec fougue, il balbutia : « Seigneur, s'il en est ainsi, lave-moi de la tête aux pieds ; j'en ai grand besoin ! »

A nouveau, Jésus sourit :

« Pierre, quand apprendras-tu à ne pas dépasser la mesure ? L'aiguille de ta balance oscille constamment d'un côté à l'autre ; tu veux toujours trop peu, ou trop. Ne crois-tu pas que je sache exactement dans quelle mesure tu as besoin d'être lavé ? Vous êtes purs grâce à votre solide bon vouloir. Vous avez accompli ce que vous pouviez faire. Je vous purifie à présent afin qu'aucune trace de fautes anciennes ne s'attache à vous et ne vous entrave ! Veillez à ne pas en faire naître de nouvelles ! »

En silence et d'une main légère, Jésus lava les pieds de Pierre et ceux des disciples suivants. Maintenant qu'ils savaient ce que signifiait cet acte, il leur était sacré. Ils n'osaient le troubler par la moindre parole. Et Jésus reprit :

« J'ai dit que vous étiez purs, mais cela n'est pas valable pour tous. L'un d'entre vous n'a pas réussi à arracher d'une main ferme les liens qui le rattachaient au monde. Je veux l'aider lui aussi, mais mon aide n'aura de valeur pour lui que s'il le veut lui-même. »

Les disciples se regardèrent craintivement. Quel pouvait bien être celui dont parlait ainsi le Seigneur ?

« Vous vouliez vous opposer à ce que je vous rende ce service que l'on considère comme avilissant », continua Jésus. « Vous savez maintenant pourquoi j'ai agi ainsi, mais j'avais encore une autre intention : je voulais vous donner un exemple pour vous montrer que, dans l'Amour du prochain, aucun travail n'est trop insignifiant. Suivez-moi aussi en cela.

Je suis venu de l'Amour éternel. Ce que vous les hommes appelez Amour n'est même pas un reflet de ce qu'est l'Amour qui vit Là-Haut dans la Lumière. J'ai voulu faire descendre sur cette Terre enténébrée une partie de cet Amour éternel. Cherchez-le dans mes actes et dans mes paroles afin de reconnaître ce qu'est le véritable Amour.

Et si vous l'avez tant soit peu pressenti, aspirez de toutes vos forces à ce qu'il devienne vivant en vous. Telle une source sacrée et purificatrice qui détruit et élimine tout ce qui est bas, il doit se répandre à travers tous vos actes, toutes vos paroles et toutes vos pensées. Aimez-vous les uns les autres d'un Amour fort et sévère. Ce n'est pas de l'Amour que d'enlever toute pierre du chemin d'autrui, que de parler en termes doucereux et flatteurs, alors que votre âme ressent tout autre chose. Le véritable Amour voit les fautes de l'autre et l'aide à les surmonter.

Je vais vous raconter une parabole : voyez les fleurs des champs. Elles ont besoin des rayons du soleil pour s'élever vers la lumière. Si Dieu portait à Sa Création un Amour semblable à celui des hommes, Il devrait dire : mes fleurs ne doivent jamais être privées de l'éclat du soleil qui doit nuit et jour effleurer et caresser fleurs et feuilles. Vous riez ? Vous voyez déjà ce qu'il adviendrait de ces plantes : ce seraient de très longues tiges sans force, sans couleur et sans fleurs, ou bien des broussailles desséchées. »

A présent, les pieds du dernier disciple étaient lavés. Jésus se releva, et ils s'assirent tous pour le repas. La tension qui s'était emparée d'eux disparut, et ils recommencèrent à parler. Mais Jean, que les paroles de Jésus avaient profondément bouleversé, osa demander :

« Seigneur, lequel d'entre nous n'est pas assez pur ? Est-ce moi ? »

L'espace d'un instant, les yeux de Jésus se posèrent, interrogateurs, sur le disciple qui L'avait toujours le mieux compris. Pourquoi posait-il une question aussi stupide ? Il devait bien savoir où il en était !

Mais Il ne lut dans les yeux de Jean qu'une douloureuse inquiétude dont Il voulut le délivrer. Il examina gravement le groupe des disciples et dit :

« L'un de vous me trahira. »

Ce mot tomba au milieu d'eux comme une pierre. Trahir ! Trahir Jésus ! Et ce serait l'un d'entre eux ! Aucun ne croyait cela possible, ni de sa part ni de celle des autres. Un flot de questions assaillit le Maître :

« Seigneur, est-ce moi ? Qui est-ce ? »

Judas ne posa aucune question. Ce qu'il avait en tête ne pouvait tout de même pas être une trahison !

Alors Jésus se tourna vers lui pour lui montrer qu'Il pénétrait ses intentions :

« Ce que tu veux faire, fais-le rapidement ! »

Les autres ne se doutaient pas de ce que signifiait ce « faire ». Quant à Judas, il fut parcouru de frissons ; il se leva de table et quitta la pièce.

L'atmosphère devint-elle plus légère lorsque Judas fut parti ? Inconsciemment, tous le ressentirent ; tout était devenu plus clair, plus beau, plus libre. Ce qui les avait opprimés auparavant avait disparu. Sans la moindre contrainte, ils se détendirent et jouirent pleinement de la présence de Jésus.

Après le repas, les Grecs, de même que Jacques, Lazare et ses sœurs, rejoignirent Jésus.

Et le Maître se mit à parler :

« Je ne serai plus longtemps parmi vous. Je me sens poussé à vous dire encore bien des choses. »

Pierre l'interrompit : « Seigneur, où vas-Tu ? Emmène-nous ! »

« Cette fois, tu ne peux pas me suivre, Pierre », répondit Jésus, sans lui faire remarquer qu'il l'avait interrompu. « Aspire de toute ton âme à pouvoir me suivre plus tard. »

« Seigneur, pourquoi ne puis-je Te suivre cette fois-ci ? La vie m'importe peu et je l'abandonnerais pour Toi avec joie. Je veux Te suivre ! »

« Pierre, Pierre, contente-toi de ce que je t'ai dit ; tu pourras me suivre plus tard. Auparavant, tu as encore beaucoup d'efforts à faire sur toi-même. Avant que le coq n'ait chanté trois fois, tu me renieras trois fois. »

Épouvanté, Pierre regarda le Seigneur qui le croyait capable d'une chose pareille. Il donnerait ses biens et son sang pour Jésus s'il le fallait, et le Maître croyait que lui, Pierre, pourrait Le renier ! Cependant, Jésus poursuivit :

« Je vous dis dès aujourd'hui que je vais vous quitter pour que, lorsque le moment sera venu, vous puissiez continuer vaillamment votre route. Ne craignez rien, ni pour vous ni pour moi ! Je vais au Père. Mais, en partant, je vous prépare le chemin pour que vous puissiez me suivre plus tard. »

« Seigneur, lorsque Tu ne seras plus auprès de nous, comment trouverons-nous le chemin que Tu nous prépares ? À quoi le reconnâtrons-nous ? » demanda Thomas, toujours prudent.

« Thomas, » répondit le Maître, « je vous ai parlé du Père, et je vous ai ainsi montré le chemin qui conduit à Lui. Je suis le chemin qui mène à Lui, je suis la Vérité et la Vie. Nul ne vient au Père que par moi ! »

Philippe supplia alors :

« Seigneur, montre-nous le Père avant de nous quitter ! »

« Combien de fois vous l'ai-je déjà dit : moi et le Père, nous sommes un », répondit le Seigneur.

« Regardez-moi, et vous verrez le Père ! Vous pouvez aussi Le reconnaître dans Ses œuvres, de même que dans celles que j'accomplis en Son nom. »

Et, une fois de plus, Il leur parla du Père et de la Force qui, à travers Lui, était descendue sur eux tous. Alors Jacques, le frère du Seigneur, se leva, alla vers Jésus et dit :

« Seigneur, ce n'est que depuis hier que je suis auprès de Toi. Si Tu nous quittes maintenant, que vais-je devenir ? Je n'ai encore rien senti de la Force que Tu as offerte à tous les disciples. Je veux Te servir, même lorsque Tu seras retourné auprès de Dieu. À moi aussi, donne-moi de Ta Force. »

Ces paroles résonnèrent, suppliantes. La décision de Jacques était sérieuse.

« Va en paix, Jacques », reprit Jésus. « La Force d'En-Haut se répandra, même lorsque je ne serai plus parmi vous. Si vous vous ouvrez comme il se doit, elle pénétrera en vous et vous rendra plus forts. Elle viendra à vous pour vous consoler, vous exhorter et vous aider. Aussi longtemps que, sur Terre, un seul être humain la désirera ardemment, elle lui sera accordée jusqu'à ce que vienne le Fils de l'Homme, qui apportera un renouvellement de la Force de Dieu. »

L'un des Grecs demanda alors :

« Christ, cela est-il aussi valable pour nous, ou seulement pour eux ? » Et Jésus répondit : « N'ai-je pas dit : aussi longtemps qu'un être humain la désirera ardemment ? C'est intentionnellement que je n'ai pas dit : un Juif, car la prérogative des Juifs prend fin à partir de maintenant. Elle sera donnée à un autre peuple et, avec elle, la bénédiction du Père. Conduisez-vous de telle sorte que vous puissiez renaître au sein de ce peuple lorsque le Fils de l'Homme viendra pour le Jugement. »

« Seigneur, » soupira André, « penser à Ton départ est pénible. Nous serons comme des orphelins lorsque Tu nous quitteras. »

« Je ne veux pas vous laisser orphelins », dit Jésus en les consolant. « Je vous enverrai la Force, l'Esprit qui vient de Dieu. Il vous conduira et vous guidera à ma place. Je vous laisse ma paix, la paix que le monde ne peut donner ni enlever. Restez dans cette paix, et vos âmes pourront devenir fortes. Dans le monde, vous éprouvez de la crainte, mais consolez-vous, j'ai vaincu le monde ! »

Après le repas, Jésus se rendit avec les siens à Gethsémani. Une fois là, Il s'isola ; tous remarquèrent qu'Il voulait être seul. Personne ne Le suivit.

Il s'assit près d'un petit buisson, là où Il avait toujours aimé s'arrêter. Il leva les yeux vers le ciel nocturne ; quant à Son âme, elle séjournait dans la Lumière.

« Père, » soupira-t-Il, « mon Père ! L'heure est à présent venue où il m'est permis de me détacher de la Terre que j'ai foulée selon Ta sainte Volonté.

C'est avec un cœur plein d'Amour et de miséricorde que je suis venu dans le monde, mais l'humanité aimait les ténèbres plus que la Lumière. Elle ne m'a pas écouté. Cependant, aux quelques-uns qui ont écouté ma Parole, j'ai donné tout ce que Tu m'avais confié. Ils savent que tout cela venait de Toi, Père Éternel. Ils savent que tout ce qui est à moi est également à Toi. Nous sommes indissolublement Un. J'ai attaché ces âmes à moi avec un lien solide. Elles sont ainsi reconduites vers Toi.

Père, je Te le demande pour elles : ne les laisse pas se perdre ! Garde-les dans Ta Vérité, dans Ta Parole et dans Ta Lumière jusqu'au jour où viendra le Fils de l'Homme pour le Jugement ! Alors je les Lui confierai afin qu'elles Le servent également. Elles doivent Lui appartenir comme elles m'appartiennent à présent.

Père, je T'en supplie : ne laisse pas s'éteindre la flamme de la connaissance qui leur a été donnée. Donne-leur, par Amour pour moi, de puissants aides. Je les ai gagnées chèrement, ne les laisse pas tomber dans les chaînes de Lucifer ! Je ne Te demande pas de les enlever au monde dès maintenant. Je sais qu'elles doivent parfaire leur évolution, et c'est pourquoi je Te demande de faire en sorte qu'elles soient protégées.

Je ne Te prie pas seulement pour ceux qui furent mes disciples et mes compagnons sur le chemin de ma vie, je ne Te prie pas seulement pour tous ceux qui ont accueilli ma Parole et l'ont traduite en actes ; non, Père, je Te prie aussi pour tous ceux qui, grâce à leurs œuvres, viendront à Toi ! Père, le monde ne Te connaît pas, mais moi je Te connais et je peux me présenter devant Toi. Accorde-moi ce que je T'ai demandé ! »

Jésus se tut pendant un instant. C'était comme si la Force la plus sublime Lui était prodiguée, puis Il reprit : « Père, je Te remercie de m'avoir donné l'assurance que ma prière a été entendue. Maintenant, je peux plus facilement aller vers ce qui m'attend. Je repose dans Ton Amour, mes disciples sont protégés dans mon Amour. Par là même, ils reposent aussi en Toi. Père, je Te remercie ! »

Et l'endroit où Jésus priait fut inondé de Lumière. Des anges L'entouraient pour L'isoler des hommes pendant qu'Il parlait avec le Père.

Jésus devait par avance surmonter toute amertume et toute souffrance, car Dieu voulait Lui éviter d'éveiller la pitié chez Ses ennemis. Les serviteurs de Dieu pouvaient Lui apporter force et aide jusqu'à ce que Son âme fût suffisamment libérée pour Lui permettre de ressentir comme un simple rêve ce qu'Il allait encore vivre sur cette Terre.

Jésus venait tout juste de rejoindre Ses disciples lorsque Judas arriva et, avec lui, les soldats qui devaient s'emparer du Maître. Celui-ci se laissa faire sans rien dire et sans résister.

Il savait que Dieu avait permis que les ténèbres déploient toute leur puissance contre Lui. Il ne pensait plus à Lui-même, mais Son âme, qui était emplie d'Amour divin, souffrait à la pensée du sort que ces hommes se forgeaient. Et parmi les rares paroles que Jésus prononça au cours de Son dernier jour terrestre, il y eut la prière suivante : « Père, ne considère pas la faute dont se chargent ces gens. Ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Or, à l'heure où Jésus mourut, le ciel s'assombrit, le soleil perdit son éclat, et les êtres humains, qu'ils soient près ou loin, furent saisis d'une grande crainte. Mais ce ne fut là qu'un simple signe terrestre du profond abîme qui s'était creusé entre la Lumière qui entoure Dieu et le monde.

Dieu le Seigneur abandonna l'humanité aux voies qu'elle avait elle-même choisies ; seuls ceux pour lesquels avait prié la bouche divine du Fils furent encore guidés.

Le rideau du Temple se déchira de haut en bas afin que les hommes puissent voir que Dieu ne voulait plus demeurer auprès d'eux.

Et, d'un bout à l'autre de l'univers, retentit une voix pleine de colère : « Malheur à toi, humanité, qui n'as pas voulu être aidée ! Tu as assassiné l'Amour éternel. À présent, aucune aide ne te sera plus apportée ! »

LORSQUE JÉSUS fut décédé, Joseph d'Arimathie, un prince juif qui aimait Jésus de toute son âme, se rendit auprès de Pilate pour lui demander l'autorisation de descendre le corps de la croix et de l'inhumer. Pilate en éprouva un grand soulagement et accéda sans hésiter à cette requête. Il avait énormément souffert après que Jésus eut été condamné à mort. Il était convaincu de l'innocence de Jésus ; bien plus, il avait été tout près de reconnaître ouvertement Son enseignement. Il était saisi de terribles remords pour ne pas L'avoir défendu avec plus de fermeté.

A Joseph d'Arimathie se joignit Nicodème qui, en tant que docteur de la loi, savait embaumer les corps. Aidés de quelques fidèles, ils descendirent de la croix avec Amour et précaution le corps inanimé et le transportèrent dans un tombeau qui n'avait jamais servi et que Joseph avait fait préparer pour lui-même sur ses terres. Là, ils le couchèrent dans des linges précieux et des plantes aromatiques, tandis que leur visage était inondé de larmes, mais ils n'en éprouvaient aucune honte.

Ils n'avaient pas prononcé un seul mot depuis qu'ils avaient touché le corps de Jésus. Mais à présent qu'ils devaient recouvrir du suaire les traits qu'ils aimaient plus que tout au monde, Joseph joignit les mains et s'écria avec ferveur :

« Mon Dieu et mon Seigneur, je Te remercie ! » Alors Nicodème tomba à genoux lui aussi et pria :

« Jésus, Toi qui es le Fils de Dieu, pardonne-nous, à nous les hommes ! »

Et, dans le tombeau, tout devint très clair ; des êtres de Lumière montaient la garde.

JÉSUS fut encore lié à la Terre pendant quarante jours avant de pouvoir rejoindre le Père, le jour où tous les cieux étaient ouverts.

Durant ce délai, Il se montra, tantôt ici, tantôt là, aux disciples et à d'autres qui L'avaient accompagné. Quelques-uns de ceux qui eurent la

grâce de Le voir annoncèrent avec une grande joie : « Nous avons vu le Seigneur ! Il est sorti du tombeau ! Il chemine dans Son corps, sur cette Terre. »

Et, bien au-delà du cercle des disciples, la nouvelle se propagea dans tout le pays des Juifs.

D'autres, à qui il fut aussi donné de Le voir, gardèrent cette expérience dans leur cœur, tel un précieux trésor. Parmi eux se trouvait Marie de Béthanie.

Toute pensive, elle se tenait un soir dans son jardin, à la place préférée de Jésus. Son chagrin d'être séparée du Seigneur avait été atténué parce qu'elle savait combien Il désirait retourner au Père. Il était délivré de tout ce qui était terrestre ; l'ingratitude des humains, dont Il avait souffert, ne pouvait plus L'atteindre. Le cœur de Marie débordait de gratitude parce qu'elle avait été jugée digne de Le servir.

Mais elle était en peine à cause de Judas. Comment ce disciple si intelligent et si sûr de lui avait-il pu tomber si bas ! Elle l'avait toujours placé un peu au-dessus des autres jusqu'au moment où elle s'aperçut qu'il suivait des voies erronées.

« Comment cela a-t-il été possible ? » soupira-t-elle. C'est alors que s'éleva la voix bien connue :

« Cela t'étonne-t-il vraiment, Marie ? »

Jésus se tenait devant elle. C'était bien Lui, et pourtant ce n'était pas tout à fait Lui. Lumineux et clair, presque transparent, c'est ainsi qu'Il lui apparut. Il était aussi plus grand qu'Il ne l'avait jamais été. Mais c'étaient bien Ses traits, transfigurés par un immense bonheur. Marie se prosterna devant Son Maître, qui lui dit :

« Marie, le péché est apparu dans le monde parce que les hommes ont placé leur propre volonté avant la Volonté de Dieu. Judas lui aussi accordait la primauté à son intellect ; c'est ce qui l'a fait tomber. Je te le dis : n'oublie pas cette expérience ! Chaque fois que tu vivras à nouveau sur Terre, efforce-toi de propager la notion que l'intellect doit être un instrument pour l'esprit humain. S'il est mal dirigé, il devient l'instrument de Lucifer, pour la perte de l'humanité ! »

Avant que Marie n'eût pu répondre, Jésus avait disparu. Elle ne parla à personne de ce qu'elle avait vu et entendu. Elle garda les paroles de Jésus

au plus profond de son âme et pria Dieu de lui accorder, au cours de ses vies futures, la force d'agir d'après elles.

NICODÈME se tenait près du tombeau de Jésus. Il savait qu'il ne L'y trouverait pas, mais il était sans cesse attiré vers ce lieu où il avait vu les traits de Jésus pour la dernière fois. À présent, il ne pourrait plus jamais Le voir ! Une profonde tristesse se mêlait à la gratitude d'avoir pu malgré tout reconnaître le Fils de Dieu.

Et soudain, Jésus fut près de lui. Nicodème crut qu'il était lui-même déjà mort sans s'en être aperçu. Il ne pouvait s'expliquer autrement cette apparition. Mais Jésus lui dit affectueusement :

« Tu dois encore rester quelque temps sur Terre, Nicodème, afin de continuer à témoigner pour moi, comme tu l'as fait jusqu'à présent.

Ensuite, tu pourras entrer dans le Royaume éternel. Tu as fait tout ce que tu as pu. »

« Seigneur, » jubila Nicodème, « je peux donc encore Te remercier de tout ce que Tu as été pour moi depuis que, jeune garçon, Tu vins au Temple. Sois remercié pour tout ! »

Jésus le regarda avec une grande bonté. Puis Nicodème se retrouva seul, le cœur rempli d'une joie bienheureuse.

EN TOUT DERNIER LIEU, Jésus apparut à Ses disciples alors qu'ils étaient réunis en pensant à Lui. Il s'avança au milieu d'eux et dit :

« Que la paix soit avec vous ! Ayez confiance. Je retourne à présent auprès de mon Père. Le chemin qui mène à Lui est désormais libre pour vous. »

Deuxième récit :

Jésus de Nazareth

→ Une grande animation régnait à la fontaine. Des femmes et des jeunes filles remplissaient leur cruche d'argile. Elles devaient attendre leur tour. Pendant ce temps, joyeux bavardages et taquineries allaient bon train.

Elles n'étaient pas toujours aussi unies que ce jour-là. Toutes leurs conversations portaient sur les « nouveaux venus » : un couple qui s'était établi depuis peu dans la localité. L'homme acceptait tous les travaux qu'on lui proposait. Ces gens ne semblaient pas très aisés, bien que la femme eût une certaine distinction et qu'elle portât des vêtements de bonne qualité.

« Vous pouvez me croire, ce sont des Juifs », dit une femme assez âgée qui, sa cruche déjà pleine, était restée à côté des autres. Elle ne pouvait pas s'en aller avant d'avoir communiqué ce qu'elle savait. « Mais il est peu probable qu'ils soient mari et femme », ajouta-t-elle.

« Pourquoi ne le seraient-ils pas ? » demanda une jeune fille.

« Elle est trop jeune pour cet homme âgé », lui répondit-on.

Les femmes étaient bien trop absorbées par leur conversation pour remettre la jeune curieuse à sa place.

« Je crois pourtant qu'il est son mari ! » dit l'épouse du doyen du village. « Il l'entoure de tant de sollicitude, il cherche avec tant d'amour à lui rendre la vie agréable ! Et l'enfant ! Je n'en ai encore jamais vu d'aussi charmant ! » s'écria-t-elle avec enthousiasme. « L'avez-vous déjà regardé quand il dort ? Ne dirait-on pas qu'il descend directement des dieux ? »

« Il me plaît encore davantage quand il est éveillé. On peut alors voir ses yeux rayonnants et d'un bleu profond. Je n'ai jamais rien vu de plus beau », dit une autre.

L'enfant dont elles parlaient, un petit garçon d'environ six mois, avait été couché avec soin dans une corbeille au tressage ajouré, posée aux pieds de sa mère. Ses petits membres étaient merveilleusement bien proportionnés, des boucles claires et fournies entouraient sa tête d'une

auréole de lumière. Son petit nez droit semblait contredire ceux qui affirmaient qu'il était Juif.

Sa mère leva les yeux de son ouvrage et regarda son enfant. Un sourire illumina ses beaux traits empreints de gravité.

Son abondante chevelure noire tombait en deux nattes épaisses sur ses épaules et encadrait son visage fin et pâle. Ses mains actives étaient fines et blanches elles aussi.

Elle mit son ouvrage de côté, prit l'enfant dans ses bras et l'emmena devant la porte de la petite maison qui ne comportait que deux pièces.

Toujours en bavardant, les femmes revenaient de la fontaine avec leur cruche pleine. Tantôt l'une, tantôt l'autre s'arrêtait auprès de Marie – tel était le nom de la jeune mère – pour lui dire un mot gentil au sujet de son petit garçon qui leur plaisait à toutes.

« Sais-tu, Marie, ce que j'ai dit hier à mon époux ? » dit une jeune femme. « Ton enfant a quelque chose de particulier : quand on le regarde, toute tristesse s'envole. Vois-tu, j'étais pleine d'inquiétude aujourd'hui parce que notre chèvre est malade. Mais depuis que ton enfant m'a souri, mes soucis me paraissent insignifiants. Au fait, comment s'appelle-t-il ? »

« Nous l'avons appelé Jésus », dit Marie dont les joues s'étaient colorées d'une rougeur passagère en entendant ces compliments.

On aurait dit que le petit avait compris son nom. En riant, il s'empara d'une des nattes noires qu'il lâcha tout à coup pour tendre ses petits bras.

« Voici le père qui arrive ! » dit Marie. « Nous sommes contents, n'est-ce pas, mon petit Jésus ! »

« Comme il est intelligent ! » dit élogieusement la voisine qui prit alors sa cruche et poursuivit son chemin après les avoir salués aimablement.

Un homme portant toutes sortes d'outils traversa la rue. Son vêtement était couvert de poussière, mais fait de bonne et solide étoffe. Ses cheveux et sa barbe grisonnants conféraient à son visage une certaine gravité. Par contre, ses yeux avaient une expression d'infinie bonté. Dès le premier regard, on se sentait attiré par cet homme vieillissant.

En voyant l'enfant lui tendre les bras avec empressement, il posa ses outils sur le sol et le prit dans ses bras. Le petit garçon s'empressa de glisser ses mains dans sa barbe en broussaille ; elles avaient l'habitude de

ce jeu. Marie se baissa et ramassa les outils sans que Joseph s'en rendît compte, tant il était absorbé dans la contemplation de l'enfant.

Ils n'habitaient que depuis peu dans la petite localité égyptienne où ils s'étaient établis à la demande expresse de Marie. Joseph qui chez lui à Nazareth, possédait un atelier prospère et une maison avec des dépendances, avait tout quitté par amour pour elle et, à présent, il devait se contenter des maigres gains d'un journalier. Toutefois, il n'avait pas hésité un seul instant lorsque Marie l'avait supplié avec tant d'insistance. De toute façon, ils ne resteraient pas toujours ici : cette pensée le consolait lorsque la nostalgie du pays le gagnait.

Le garçon, qui était sa joie et son réconfort, était attaché à lui avec une tendresse plutôt rare chez un enfant aussi jeune.

Marie n'avait pas encore retrouvé son rire enjoué de jeune fille, mais Joseph espérait tout du temps et de ce séjour en pays étranger où personne ne la connaissait. Il était content que Marie ne fût pas malheureuse à ses côtés. Elle finirait bien par retrouver sa gaieté.

Ils parlaient rarement entre eux des événements qui étaient liés à la naissance de l'enfant. Ils n'avaient jamais revu la merveilleuse étoile, pas plus que les formes lumineuses qui se tenaient auprès de sa couche. Ces souvenirs s'étaient estompés peu à peu.

Et pourtant, il y avait autour de Jésus de petits et de grands êtres lumineux qui le protégeaient et jouaient avec lui. Un sourire passait souvent sur sa jolie petite bouche.

Quiconque le voyait ainsi ne manquait pas de demander : « Que peut-il bien voir pour avoir l'air si heureux ? »

Il se réjouissait également lorsque sa mère chantait doucement d'une voix mélodieuse un psaume ou quelque autre chant. Elle remarqua bientôt avec quelle attention il écoutait. L'enfant prêtait aussi l'oreille au chant des oiseaux. Par contre tout bruit trop fort ou déplaisant lui faisait peur et dans ce cas il lui arrivait même de se mettre à pleurer.

En cours de route, ils étaient arrivés un jour dans une localité où on les avait renvoyés d'une voix rude et d'un ton désobligeant. L'enfant s'était alors mis à pleurer, sans qu'il fût possible de l'apaiser.

Dans une circonstance analogue, Joseph avait dit un jour à sa manière réfléchie : « Jésus entend avec son âme ».

Marie l'avait regardé avec étonnement :

« Est-ce possible ? » avait-elle demandé sans comprendre. Pour toute réponse, il avait souri.

→ Le petit garçon se développait plus vite que les autres. Il y avait dans le voisinage beaucoup d'enfants du même âge avec lesquels Marie pouvait comparer son fils. Alors que d'autres mères vivaient difficilement les différentes étapes de la croissance de leur enfant, Marie les vivait sans peine et avec joie.

« Ton enfant a déjà plusieurs dents », dit une voisine toute surprise. Son fils à elle avait de la fièvre, et aucune dent ne perceait.

« Moi-même, je ne m'en suis aperçue qu'aujourd'hui ! » répondit Marie presque gênée. « Il les a eues sans mal, elles sont apparues tout à coup. »

Il en allait ainsi pour tout : c'était là tout à coup ! Un jour, il se mit debout et se tint sans chanceler sur ses mignons petits pieds. Puis, peu de temps après, il fit ses premiers pas, non pas avec prudence et hésitation, mais comme s'il ne pouvait absolument pas en être autrement.

Joseph rentra de son travail à l'improviste, Marie était en train de laver et ne pouvait prendre l'enfant tout de suite. Alors, en poussant un cri d'allégresse, celui-ci alla vers son père qui, au comble de la joie, le prit dans ses bras.

« Par amour pour moi, il a fait ses premiers pas sur Terre ! » Cette pensée traversa l'âme de cet homme réfléchi, tandis que le cœur de Marie était rempli de fierté parce que son enfant, qui était en avance sur tous les autres, l'était également pour marcher.

Dès que Jésus fut en mesure de marcher seul sans être obligé de chercher un appui quelconque, il se mit à explorer le minuscule jardin attenant à la maison. Marie était douée pour cultiver les fleurs et en prendre soin.

Son travail conduisait Joseph dans de nombreuses propriétés. Partout où il découvrait des fleurs qui ne se trouvaient pas encore dans son jardin, il demandait des boutures ou des graines. Il savait qu'il ferait ainsi une grande joie à sa femme. Mais depuis qu'il avait remarqué combien le

petit se réjouissait lui aussi de la diversité des fleurs, il montrait encore plus d'empressement à rapporter constamment à la maison de nouvelles plantes.

Parfois, il revenait avec des branches ou des fleurs coupées. Mais lorsqu'elles finissaient inévitablement par se faner et par mourir, le petit en était tout attristé, alors qu'il lui était totalement indifférent qu'une fleur se flétrisse sur sa tige dans la nature.

Tout en travaillant, Joseph réfléchissait à la chose. Quelle différence l'enfant pouvait-il bien trouver entre une fleur qui se fanait dehors ou à l'intérieur ? Était-il possible qu'il ressentit la mort d'une fleur coupée comme un acte de violence ? Il devait en être ainsi ; cela concordait également avec d'autres gros chagrins que l'enfant, d'ordinaire si enjoué, pouvait soudain éprouver.

Ses parents avaient été invités à une fête par des voisins. Ils avaient emmené l'enfant avec eux. Il y avait sur la table de petits oiseaux rôtis. Voulant faire plaisir à l'enfant, la voisine lui dit :

« Regarde, Jésus, toi aussi tu peux manger de ces gentils petits oiseaux. »

À sa grande stupeur, l'enfant éclata en amers sanglots. Il quitta brusquement la table. Les adultes se regardèrent, fort embarrassés. Joseph se leva alors et le suivit.

« Tu es triste parce que les oiseaux ont dû mourir si jeunes ? » lui demanda-t-il calmement.

Le petit fit oui de la tête, tandis que ses larmes redoublaient.

« Tu n'es pas obligé d'en manger, Jésus », dit affectueusement son père en caressant ses boucles soyeuses. Puis il ajouta, comme poussé par une force inconnue :

« Mon enfant, je te promets que, chez nous, nous ne tuerons jamais d'oiseaux et que nous n'en mangerons pas non plus. »

Tout heureux, l'enfant qui n'avait pas encore deux ans leva les yeux vers lui en souriant. Les fruits et le pain étaient sa nourriture préférée, et encore n'en mangeait-il que très peu.

« S'il mange si peu, sa croissance sera certainement retardée », déclarèrent les voisins.

Pourtant, il grandissait à merveille, et toutes les maladies dont souffraient les autres enfants lui furent épargnées.

→ À cette époque, une forte tempête souffla sur la région. Elle fut suivie d'une pluie torrentielle qui menaçait de tout inonder.

La chaumière louée par Joseph était vétuste, et la tempête en arracha presque entièrement la toiture. La pluie s'abattit librement dans les deux petites pièces.

Tandis que les parents se regardaient, soucieux, Jésus se tenait en riant au milieu de l'eau qui lui arrivait déjà aux chevilles et continuait à monter. Il frappait dans ses petites mains en offrant son visage à la pluie qui tombait à flots.

« Comme c'est beau ! » ne cessait-il de s'écrier.

Joseph devait à présent songer à remettre la petite maison en état.

Mais, après avoir examiné les dégâts, il s'aperçut qu'il serait pratiquement impossible de la réparer. Il en parla à sa femme.

« Ne penses-tu pas, Marie, que le moment est venu de rentrer chez nous ? » demanda-t-il avec circonspection. « Si nous devons rester ici plus longtemps, il faudrait que je construise une nouvelle chaumière, alors que nous pourrions nous arranger pour quelque temps. »

Marie sentait à quel point Joseph était fortement attiré par Nazareth, mais elle croyait ne pas encore être capable de supporter les regards et les bavardages des voisins. Elle avait presque surmonté sa nostalgie de Créolus, mais elle redoutait la rencontre avec sa mère. Bien qu'une voix en elle la poussât à se dominer par amour pour Joseph, elle répondit :

« Restons encore un an ici. J'espère qu'après ce délai tout sera plus facile. »

Et, sans faire d'objections, Joseph se mit à construire une nouvelle chaumière. Ce fut une source de joie pour Jésus. Il n'avait encore jamais vu son père au travail. Or, Joseph était un autre homme lorsqu'il exerçait son métier. Il perdait son côté maladroit et hésitant. Il maniait la hache avec sûreté et adresse, les copeaux volaient et, en poussant des cris de joie, Jésus courait de-ci, de-là pour les ramasser.

Il ne quittait plus son père. En ouvrant de grands yeux, il observait sa façon de faire et acceptait volontiers de rendre toutes sortes de menus

services. Il n'était jamais gênant et semblait ressentir ce que voulait Joseph. Le lien qui les unissait devenait de plus en plus fort et leur compréhension mutuelle grandissait sans qu'il fût besoin de paroles.

En général, Jésus parlait peu. Jamais il ne babillait pour ne rien dire à la manière des enfants. S'il disait quelque chose, il s'exprimait de façon claire et intelligible, et ses questions témoignaient d'une réflexion précoce et personnelle. Lorsqu'il se rendit compte que Marie ignorait bien des choses qu'il voulait savoir, il s'adressa de plus en plus souvent à son père qui, par amour pour lui, réfléchissait profondément.

La chaumière était terminée. Elle n'était guère plus grande que l'ancienne, mais plus solide, et surtout plus jolie. Joseph avait disposé des bancs de bois le long des murs de la grande pièce, ce qui plaisait à Jésus. Dans la petite chambre, il y avait par terre des couches solides ; il ne restait plus qu'à les remplir de paille; jusqu'alors, la pièce entière en avait toujours été jonchée.

Joseph transforma la vieille cabane en resserre pour ses outils. Il eut à nouveau un établi et travailla désormais davantage à la maison qu'à l'extérieur. Il lui semblait ne plus pouvoir se passer de la compagnie du petit garçon. Il installa un petit établi tout près du grand. Les joues en feu, l'enfant y travaillait, et Joseph admirait beaucoup ce qu'il confectionnait.

Un jour, Jésus avait fabriqué une petite voiture bancale dont les roues refusaient de tourner. Il l'apporta à son père, qui se réjouit et complimenta l'enfant.

« Pourquoi dis-tu que cette voiture est jolie, père ? » demanda Jésus pensif. « Nous voyons bien tous deux qu'elle ne vaut rien puisque les roues ne tournent pas. »

« Il est facile d'y remédier, mon enfant », répondit le père. « Cela mis à part, je ne vois pas ce qui manque à cette voiture, mais je vois le travail que tu as fourni. »

Joseph prit un couteau et, en un tour de main, il remédia au défaut de la voiture. Jésus le regarda faire avec attention, puis il retourna à son établi et se mit au travail avec zèle. Deux jours plus tard, il apportait à son père une nouvelle voiture qui, cette fois, était parfaitement construite.

« Tu vois, père, tu peux me complimenter pour celle-ci, car j'ai appris quelque chose », dit joyeusement cet enfant de trois ans.

Il s'ensuivit tout naturellement que Jésus était moins souvent avec sa mère. Il ne lui manquait pas, car les travaux de la maison et du jardin l'absorbaient entièrement. De plus, elle faisait parfois un brin de causette avec l'une ou l'autre des voisines.

Ce n'était que lorsqu'elle travaillait au jardin que Jésus accourait pour l'aider. On voyait alors combien il observait tout avec attention.

« Mère, » dit-il un jour, « il nous faut planter les roses de l'autre côté de la maison. Elles n'aiment pas le plein soleil de midi. »

Marie regarda le petit en souriant.

« Comment le sais-tu, Jésus ? Se seraient-elles plaintes auprès de toi ? »

« Non, mais je vois comme elles inclinent leurs petites têtes à l'heure de midi », répliqua gravement l'enfant. « Plusieurs d'entre elles ne s'en remettent pas par la suite. Chez la voisine, elles sont de l'autre côté de la maison et elles ne souffrent pas. Là-bas, elles sont beaucoup plus belles que chez nous. »

Il taillait inlassablement des tuteurs pour soutenir les plantes ou les pousses trop faibles.

« Nous devons les aider », disait-il avec gentillesse.

Aider était la raison d'être de sa jeune vie. Il était tout naturel pour lui d'aider son père et sa mère. Il intervenait aussi quand il voyait quelqu'un se donner du mal, mais il préférait toujours aider dans l'ombre.

Il n'aimait pas prendre part aux jeux bruyants des enfants du voisinage, bien qu'ils l'eussent souvent invité. Marie désapprouvait ce penchant à la solitude.

« Mère », demanda-t-il, « pourquoi les enfants jouent-ils ensemble ? »

Étonnée, elle répondit :

« Parce que cela leur fait plaisir. »

« Vois-tu, » dit le petit, « j'ai bien plus de plaisir à être avec père... ou avec toi », ajouta-t-il après un instant. « Si c'est seulement pour le plaisir, je ne suis donc pas obligé de jouer avec les autres enfants ? » dit-il en levant ses grands yeux vers sa mère.

« Non, Jésus, si cela ne te fait pas plaisir, tu n'es pas obligé de jouer. Mais, dis-moi, » demanda-t-elle, « pourquoi n'aimes-tu pas jouer avec les autres ? »

« Ils crient tellement, et puis ils bousculent les petits et les battent; ça ne me plaît pas. »

« T'ont-ils battu toi aussi ? » demanda la mère, qui croyait enfin avoir trouvé la raison de son refus.

« Évidemment, mais pour moi cela n'a aucune importance », dit tranquillement cet enfant de trois ans. « Je peux me défendre, même contre les plus grands. Mais se battre n'est pas jouer ! »

« Là où il y a des garçons, cela ne va pas sans une certaine brutalité », lui expliqua sa mère.

Mais, à son grand étonnement, elle apprit quelque chose à son tour :

« Alors les jeunes êtres humains sont pires que les petits animaux ! Les jeunes chiens et les jeunes chats se chamaillent eux aussi, mais ils ne se font aucun mal. C'est charmant de les voir faire, alors qu'on est triste en regardant les garçons. »

Dès lors, il ne fut plus jamais question pour Jésus de jouer avec d'autres enfants s'il n'en avait pas lui-même envie.

→ L'année que Marie avait demandée était à présent écoulée. Même Jésus avait remarqué que son père était attiré par son pays. Pourquoi donc sa mère voulait-elle rester ici ? Joseph lui avait raconté beaucoup de choses sur Nazareth, et Jésus se réjouissait à la pensée de rentrer à la maison.

Alors Joseph se décida à parler une fois encore à Marie. Il se fit plus pressant qu'auparavant, et elle se rendit compte qu'elle ne devait plus s'opposer à son désir. C'est ainsi que l'on décida de retourner à la maison.

On acheta un âne. Un âne ! Aussi loin que remontaient les souvenirs de Jésus, c'était le premier animal qui leur ait appartenu. Ce compagnon gris-brun et hirsute faisait le bonheur de l'enfant. Ils étaient inséparables. Quand le père travaillait à l'atelier, l'animal aux longues oreilles devait y être lui aussi, sinon Jésus n'aurait su qui choisir ! Dans un coin de l'atelier, l'âne trouva son foin et sa litière.

Puis ce furent les préparatifs pour le long voyage. Tout cela réjouissait l'enfant, d'autant plus que les yeux du père, d'ordinaire si graves, brillèrent à présent de joie. Nazareth devait être un endroit merveilleux pour que le seul fait d'y penser changeât le père à ce point ! La mère, par contre, n'était pas aussi gaie qu'à l'accoutumée ; le surcroît de travail devait en être la cause.

Un jour que le garçon regardait avec allégresse tous ces préparatifs, sa mère lui demanda :

« Ne regrettes-tu pas de tout abandonner ici, Jésus ? Tu ne reverras certainement jamais notre chaumière ni le jardin. »

« Si cela fait plaisir au père, je pars volontiers. De toute façon, nous ne sommes pas d'ici ; c'est à Nazareth que nous sommes chez nous ! » s'empressa-t-il d'ajouter. « Père m'a raconté qu'il recueille déjà depuis longtemps des graines pour que nous ayons à la maison les mêmes fleurs qu'ici. »

Non, il n'était pas triste, cela se voyait. Le jour du départ, il mit joyeusement sur son dos son petit baluchon et marcha vaillamment à côté de l'âne, en tenant la main de son père. L'âne portait sa mère et une partie des ustensiles du modeste ménage dont on n'avait pas voulu se séparer. Marie pleura en prenant congé des voisines. Pourquoi sa mère pleurait-elle ainsi ? Aimait-elle tellement ces gens ?

« Ta mère a beaucoup de peine à quitter cet endroit où elle a été très heureuse », expliqua le père.

« Ne pourra-t-elle plus l'être à Nazareth ? » demanda Jésus.

Sans réfléchir, le père laissa échapper :

« Elle sera bien plus heureuse car, là-bas, il y a un temple de Dieu, ce dont nous avons été privés ici. »

« Alors, elle a tort de pleurer », trancha l'enfant.

→ Le voyage se passa de façon bien plus agréable que celui de l'aller trois ans auparavant. Marie et son époux savaient cette fois où diriger leurs pas, ils n'allaient plus vers l'inconnu. De plus, tous leur faisaient bon accueil à présent ; nulle part, ils ne demandaient en vain l'hospitalité.

Même si ceux auxquels ils s'adressaient avaient d'abord eu l'intention de refuser, il leur suffisait de jeter un regard sur le petit garçon pour

changer d'avis. Et lorsque les lèvres enfantines disaient de surcroît : « Tu es bon de nous aider », ils se sentaient largement récompensés.

Lors de ce voyage, une chose frappa tout particulièrement la mère. Jésus était un enfant au cœur affectueux, qui ne pouvait faire autrement que donner de l'amour sans compter, mais cet amour se manifestait toujours en actes, rarement par des paroles et jamais par des caresses. Et c'était toujours lui qui donnait. Si, attirées par son charme, certaines personnes voulaient le cajoler, il savait se dérober sans être impoli. Si on lui offrait quelque chose, il donnait autre chose en échange, ne serait-ce qu'un regard rayonnant qui comblait l'âme de l'autre.

Dans une localité, une femme lui fit cadeau d'une paire de sandales ; les siennes étaient complètement usées et on n'en trouvait pas à acheter. Tout heureux, Jésus remercia, puis il demanda : « Ces sandales sont-elles celles de ton enfant ? »

La femme répondit affirmativement. Le petit dit alors :

« Ce doit être un gentil garçon, qui t'apporte de la joie, car il a pris bien soin de ses sandales ! »

« Tu as raison, c'est un garçon très gentil », dit la femme ravie. Puis elle se tourna vers Marie en demandant :

« Quel âge a ton fils ? »

« Un peu plus de trois ans. »

« Eh bien, tu auras beaucoup de satisfaction avec lui », ajouta la femme toute surprise et, longtemps encore, elle suivit des yeux ceux qui s'éloignaient.

N'aurait-on pas dit qu'une rayonnante clarté entourait cet enfant en qui tout était lumineux ?

De temps en temps, Jésus avait le droit de monter sur l'âne avec sa mère. Il le faisait très volontiers, surtout vers le soir lorsque ses petits pieds étaient fatigués et endoloris. Cependant, il remarqua que, chaque fois qu'il montait sur l'âne, le père prenait l'un des baluchons et le portait. Le père, qui était si fatigué ! Cela ne devait pas être. À partir de ce moment-là, il ne demanda plus jamais à monter sur l'âne, et il refusait aimablement quand son père le lui proposait.

→ Ils étaient en route depuis plus de deux mois lorsqu'un soir ils virent devant eux une bourgade dans la clarté du soleil couchant. Jésus regarda son père : il avait l'air radieux !

« C'est Nazareth ! » s'écria le petit avec allégresse. « Je le vois, il me suffit de regarder le père. »

« Oui, c'est Nazareth », dit Joseph dont la voix tremblait. « Ici, nous sommes chez nous, mon enfant. Il n'y a rien de plus beau que d'être chez soi ! »

Jésus réfléchissait.

« Sommes-nous ici chez nous pour toujours ? » demanda-t-il.

Ils étaient arrivés à la fontaine où, à cette heure, de nombreuses femmes étaient réunies. Certaines reconnurent les voyageurs et les saluèrent en leur posant de nombreuses questions. Très étonné, Jésus se tenait à l'écart. C'était donc ainsi quand on rentrait chez soi ?

Le père avait hâte de continuer. Il voulait revoir son foyer.

La nouvelle de son retour s'était répandue comme une traînée de poudre et l'avait précédé. Avant même qu'il ait vu sa maison, le compagnon auquel il avait tout confié trois ans auparavant arriva en courant.

« Maître, maître, » s'écria-t-il hors d'haleine, « comme c'est bien que tu sois de retour ! Tout se languit de toi, la maison, le jardin, l'atelier, et nous tous », conclut-il, un peu gêné.

« Est-ce là Jésus ? » demanda-t-il en se penchant vers l'enfant fatigué qu'il prit dans ses bras.

Contre toute attente, celui-ci se laissa faire de bon gré.

« Tu es Lebbée, l'aide du père ? » dit-il d'un ton interrogateur. « Alors, je te connais déjà ; le père m'a beaucoup parlé de toi. »

Ainsi fut conclu un pacte qui devait durer jusqu'à la mort.

On était arrivé à la maison. À son grand soulagement, Joseph au comble de la joie trouva tout en parfait état. Lebbée et les autres avaient veillé fidèlement sur les biens du maître pendant son absence.

Marie regardait autour d'elle, les yeux vides. Pour le moment, ce pays ne signifiait rien pour elle. Peut-être la vie serait-elle impossible ici ? Jésus tira Joseph par son vêtement.

« Regarde la mère, qu'a-t-elle donc ? »

« La nostalgie de l'Égypte, mon enfant ! » dit Joseph dont la joie commença à se ternir.

« Il ne faut pas être triste, père ! » supplia l'enfant. « C'est plus beau ici qu'en Égypte. La mère s'en apercevra. »

« Tu as raison », dit Joseph en se consolant rapidement. « Il faut d'abord qu'elle se sente chez elle ici. Toi et moi, nous sommes déjà chez nous. »

Puis, se tournant vers sa femme, il dit :

« Marie, je vais chercher ta mère. »

C'était justement ce que Marie redoutait le plus, et il le savait. Mais il pensa que plus vite leur serait donnée l'occasion de se revoir, mieux cela vaudrait. Il fallait bien que cela arrivât tôt ou tard. Il se hâta donc de partir avant que sa femme ait pu l'en empêcher.

Fatiguée, Marie se laissa tomber sur un banc tandis que Jésus courait dans la pièce spacieuse et examinait tout ce qu'il y avait à voir.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et une vieille femme franchit le seuil en toute hâte :

« Marie ! »

« Mère ! »

Un cri de joie fusa des deux côtés ; la mère et la fille tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Tout ce qui les avait séparées était oublié ! Radieux, Joseph se tenait à côté d'elles. Quant à Jésus, il prit la main de la vieille femme en disant :

« Tu es ma grand-mère ? »

La femme se pencha alors vers le petit. Il lui semblait n'avoir encore jamais rien vu d'aussi ravissant.

« Jésus ! Tu es Jésus ? »

Il la laissa docilement le prendre dans ses bras, appuya sa petite tête fatiguée contre elle et, tombant de sommeil, il dit :

« Grand-mère, j'ai faim. »

Ils ne purent s'empêcher de rire ; il avait parlé pour eux tous.

→ Une autre vie commença. Jésus regardait avec étonnement ce « nouveau père ». Ce n'était plus celui qui, en Égypte, travaillait à la journée et gagnait chichement sa vie dans un misérable atelier.

Maître dans l'exercice de son métier, il travaillait dans des ateliers spacieux, au milieu de compagnons et d'apprentis. Les commandes affluaient ; chacun se réjouissait que ce charpentier qui connaissait si bien son métier fût de retour. Et avec le travail revint la prospérité dont Joseph avait toujours été entouré et à laquelle il était habitué. On ne disait plus : « Il ne faut pas y songer », ou : « Nous n'avons pas d'argent pour cela. » Il y avait toujours de l'argent.

Pour Marie aussi, ce fut le bien-être qui va de pair avec une vie sans soucis. Elle put prendre une servante pour les gros travaux, et c'était bien ainsi, car une nouvelle et jeune vie allait faire son entrée dans la maison.

La grand-mère était également une source d'étonnement pour le garçon. La vieille femme était bonne pour eux tous, et pourtant elle pouvait à l'occasion être très dure envers les autres. Un jour, alors qu'elle renvoyait durement un mendiant, les yeux de Jésus se remplirent de larmes.

« Grand-mère, pourquoi parles-tu de façon aussi désobligeante ? » dit-il.
« Cet homme ne peut absolument pas voir combien tu es bonne. »

Elle prit peur. L'enfant n'avait-il pas raison ? Comment pouvait-elle être aussi dure ? Mais il y avait tant de mendiants, et si l'on donnait à l'un, les autres voulaient aussi quelque chose ; on n'en finissait jamais ! Une fois de plus, elle venait adroitement d'endormir la voix de sa conscience qui s'était réveillée. Lorsqu'elle expliqua à Jésus les raisons de son comportement, il secoua sa petite tête. « Grand-mère, tu adresses toi aussi des requêtes à Dieu chaque jour. Tout le monde le fait, et Il ne vous renvoie pas. Pourquoi les hommes ne suivent-ils pas l'exemple de Dieu ? »

« Mon enfant, quelles idées as-tu là ? » allait rétorquer la vieille femme, mais Jésus n'abandonna pas.

« Dis, grand-mère, pourquoi les hommes ne sont-ils pas avec les autres comme ils voudraient que l'on soit avec eux ? Pendant notre long voyage, nous avons dû si souvent demander aux autres un gîte pour la nuit ou quelque chose à boire. »

La femme fut tellement frappée que cela ne la laissa plus en paix. Le lendemain, elle rencontra l'épouse du rabbin et lui raconta la chose. Celle-ci le dit à son mari, si bien que Rabbi Méhu voulut voir « l'enfant précoce », comme il l'appelait. Il convint avec la grand-mère qu'il se rendrait un soir chez elle quand son petit-fils s'y trouverait. Ainsi fut fait.

Méhu les trouva tous deux absorbés dans une discussion animée ; ils étaient penchés sur un tas de lentilles qu'ils triaient ensemble. Quel était donc cet enfant ? Ce que l'on chuchotait était-il vrai ? Il ne ressemblait nullement à Joseph, mais il n'avait rien non plus de sa mère. Il paraissait aussi lumineux et aussi clair qu'un enfant de prince et n'avait pas l'air d'être le fils d'un simple charpentier.

Méhu cacha tant bien que mal sa surprise et les salua tous deux.

Aimable et candide, l'enfant lui rendit son salut.

« Eh bien, petit Égyptien, » lui dit Méhu, « te plais-tu dans notre pays ? »

« Je ne suis pas Égyptien », se défendit Jésus. « Je suis Juif, et je suis né à Bethléem. »

« Crois-tu en Dieu, le Seigneur ? » poursuivit le rabbin.

« Peut-on avoir connaissance de Lui et ne pas croire en Lui ? » répliqua l'enfant avec modestie.

Méhu allait répondre que beaucoup de gens avaient connaissance de Dieu sans Le reconnaître, lorsqu'il se rappela qu'il avait affaire à un enfant âgé de moins de quatre ans. Mais il ne voulait pas non plus mettre fin à cet entretien qui promettait d'être très intéressant. Il cherchait en vain un moyen de renouer la conversation quand Jésus le dispensa de cette peine en levant vers lui ses grands yeux bleus et en demandant avec candeur :

« Grand-mère t'appelle Rabbi, es-tu prêtre dans le temple de Dieu ? »

Méhu l'affirma en se demandant où allait mener cette entrée en matière.

« Est-ce que chacun peut te demander ce qu'il ne comprend pas ? » s'enquit l'enfant. Méhu acquiesça de nouveau et l'invita à l'interroger sur ce qu'il voulait savoir. Alors Jésus lui dit tout simplement et comme une chose parfaitement naturelle :

« Où irons-nous après la mort ? »

« Si notre vie a été agréable à Dieu, nous serons autorisés à aller auprès de Lui et à vivre sur les marches de Son trône », dit Méhu en essayant de se mettre à la portée de l'enfant.

Pendant, Jésus n'était pas satisfait.

« Mais si Dieu est le Très-Haut, comment un être humain peut-il parvenir auprès de Lui ? »

Il prenait sa question à cœur ; Méhu, qui le sentait, tenta pourtant de donner une réponse évasive.

« Des anges aimables nous portent vers Lui », affirma-t-il d'un ton chaleureux.

Le silence se fit pendant quelques instants. Les adultes remarquaient bien qu'il se passait quelque chose chez l'enfant. Ils attendaient sa réponse avec impatience ; la grand-mère se demandait avec inquiétude ce que son incompréhensible petit-fils allait encore dire.

Jésus avait l'air très grave lorsqu'il déclara :

« Je ne crois pas que les anges nous portent. Nous serons obligés de faire seuls chaque pas, sinon cela n'a aucune valeur. Lorsque, dans l'atelier de mon père, un apprenti se fait aider par un compagnon, il doit refaire lui-même le travail. C'est exactement ce que Dieu exige des humains. »

Méhu s'effraya. Quel enfant était-ce donc ? Dieu voulait-Il éveiller secrètement un prophète ? Il fallait veiller sur ce garçon ! Il prit aimablement congé et, plongé dans ses pensées, il se rendit à l'atelier du charpentier. Il trouva Joseph qui attendait son fils dans le jardin.

Méhu s'adressa à lui avec amabilité et lui posa des questions au sujet de Jésus. Ce que Joseph lui raconta le conforta dans son intention de s'occuper de l'enfant autant qu'il le pourrait.

→ La joie avait fait son entrée dans la maison de Joseph : un petit frère s'était joint à Jésus. C'était un petit garçon aux cheveux noirs, tout à fait différent de lui ; par contre, il ressemblait à ses parents. Ils l'avaient nommé Jacques, et Marie était entièrement absorbée par ses joies et ses soucis de mère.

Jésus admirait les petits membres du bébé et ses yeux d'un noir profond. Quand personne ne se trouvait dans la chambre, il pouvait rester longtemps près du berceau à s'entretenir avec le petit. La mère, qui observait souvent ses fils à la dérobée, affirmait au père que les deux enfants se comprenaient réellement.

→ La nouvelle du retour de Joseph et des siens s'était également répandue dans les faubourgs reculés de Nazareth. De près et de loin, parents et amis venaient les saluer.

Ces visites ne plaisaient guère à Jésus. On lui posait tant de questions, et les gens parlaient de choses tellement insignifiantes, alors qu'ils n'étaient pas capables de répondre aux questions les plus importantes. Au début, il écoutait toujours avec le plus vif intérêt tout ce qu'ils avaient à dire, mais il s'aperçut bien vite que personne n'était aussi avisé que son père Joseph, et il continua à chercher un appui auprès de lui.

Cependant, il n'avait plus le droit de venir à l'atelier aussi souvent qu'autrefois. Tant d'hommes, de compagnons et d'apprentis s'y trouvaient à présent qu'à vrai dire il n'y avait plus de place pour lui. Parfois, il se faufilait auprès de son père, qui ne le renvoyait jamais et prêtait toujours une oreille attentive à ses questions. Mais un jour, l'un des compagnons se mit à rire de quelque chose qui tenait tout particulièrement à cœur à Jésus. Cela rendit le garçon timide et encore plus renfermé. Les jeunes gens exubérants avaient surnommé le petit « le rêveur ».

Puis il y eut une nouvelle visite : une grande et belle femme, accompagnée d'un garçon à peine plus âgé que Jésus. Une immense joie envahit le cœur de ce dernier en le voyant. Qu'était-ce donc qui l'attirait si fortement vers le petit Jean ?

Sans poser la moindre question, il courut vers lui et le serra dans ses bras en jubilant. Il sentit que la même joie ardente s'éveillait en Jean. Ils allèrent dans le jardin, loin des grandes personnes. Ils se suffisaient à eux-mêmes. Ce qui vivait dans l'âme de l'un emplissait également celle de l'autre. Ce furent des heures bénies !

Élisabeth prit congé beaucoup trop tôt et elle emmena Jean avec elle, bien que les deux enfants eussent aimé rester ensemble.

Pendant des jours, Jésus ne parla de rien d'autre que de Jean. Il supplia sa mère de rendre bientôt cette visite et de l'emmener. Elle le lui promit. Elle avait remarqué elle aussi que Jésus, qui ne réclamait jamais de compagnon de jeux, avait trouvé là un enfant de même nature que la sienne.

Tant que Jacques fut encore tout petit, Jésus se sentit heureux d'avoir son frère pour lui seul. Mais plus le petit grandissait, plus il devenait évident qu'il n'était en rien différent des autres enfants. Il recherchait la compagnie des garçons du voisinage alors qu'il s'ennuyait auprès de Jésus.

Heureusement, plusieurs frères et sœurs arrivèrent, de sorte qu'il y eut toujours quelque chose à admirer, à gâter et à aimer. Mais dès que les petits commençaient à devenir indépendants ils s'éloignaient de Jésus et se rapprochaient de Jacques en qui ils reconnaissaient un frère avec lequel ils étaient en affinité. Jésus en avait pris l'habitude et ne s'en attristait pas.

Mais, pour le moment, Jésus et Jacques étaient encore seuls tous les deux. Il apportait à son petit frère tout ce qu'il croyait susceptible de lui faire plaisir. Toutefois, quelque chose à manger ravissait davantage le petit qu'une belle fleur au parfum délicat.

→ Joseph avait confié l'âne à son aîné, comme il se plaisait à nommer Jésus depuis la naissance de Jacques. Il savait qu'il lui faisait ainsi une grande joie, car Jésus était toujours aussi attaché à l'« Égyptien », et le petit âne le lui rendait bien. S'il y avait une commission à faire dans le voisinage, Jésus pouvait monter l'Égyptien. C'étaient des journées particulièrement heureuses, que l'âne semblait apprécier lui aussi.

Dès que Jacques commença à marcher d'un pas chancelant sur ses petites jambes robustes, Jésus voulut le mettre sur l'âne. Mais Jacques prit peur et, même plus tard, on ne put le décider à monter l'Égyptien, qui resta donc la propriété incontestée de l'aîné.

Rabbi Méhu venait de temps en temps prendre des nouvelles de l'enfant. À chaque fois, la mère toute fière ne manquait pas d'amener Jacques, et plus tard aussi la petite Miryam ; elle ne comprenait pas que le docte rabbin n'éprouvât pas la même joie avec ces beaux enfants qu'avec Jésus.

Lorsque le garçon eut cinq ans, Méhu eut un entretien sérieux avec Joseph.

« Maître, quelles sont tes intentions pour ce garçon ? » demanda le prêtre.

« Je pense qu'il sera charpentier et qu'il reprendra l'atelier après moi. Je suis âgé et ne pourrai plus subvenir bien longtemps aux besoins des miens. Ce sera alors à Jésus de s'en charger, et il le fera volontiers », ajouta-t-il.

Méhu fronça les sourcils.

« Charpentier ! Un enfant avec des dons pareils ! Joseph, tu ne parles pas sérieusement ! Ne vois-tu pas que Jésus est totalement différent de tous les enfants de son âge ? »

« Et d'après toi, Rabbi, que doit-il faire ? » rétorqua Joseph.

« Il devrait étudier afin de devenir prêtre du Très-Haut. Joseph, songe à ce que cela signifie : être prêtre de Dieu ! »

« C'est justement parce que j'y ai bien souvent réfléchi que je ne souhaite pas donner mon consentement. Jésus a sur Dieu des idées bien à lui, qui pourraient le mettre en désaccord avec ce qui est enseigné au temple. Je veux éviter cela. D'autre part, je ne voudrais pas non plus lui enlever ses idées, car elles sont grandes. »

« Mais, Joseph, lorsqu'il lui sera donné d'apprendre ce qu'on enseigne au temple, peut-être abandonnera-t-il de lui-même ces idées qui te paraissent si élevées. Il est encore trop jeune pour que nous décidions si nous voulons vraiment faire de lui un prêtre de Dieu. Je voudrais seulement que tu me permettes de l'instruire ; s'il devient plus tard charpentier, le savoir qu'il aura ainsi acquis ne pourra lui nuire, et s'il décide de devenir un érudit, il est bon que nous commencions de bonne heure. »

Méhu avait parlé avec chaleur. Le fils du charpentier lui tenait tout particulièrement à cœur. Il reprit :

« Joseph, peux-tu me faire part de l'une ou l'autre des grandes idées qui surgissent dans la petite tête de ton fils ? »

Malgré le ton ironique de ces paroles, Joseph sentit le vif intérêt du rabbin ; c'est pourquoi il consentit à répondre. Il n'avait jamais eu la

parole facile, mais maintenant il lui était doublement difficile de parler. Il commença donc en hésitant :

« Nous disions récemment que nous sommes des enfants de Dieu, alors Jésus a dit : “Père, crois-tu vraiment que nous sommes des enfants de Dieu ? Nous sommes Ses créatures ! C’est Lui qui nous a créés. Dernièrement, tu as fait faire dans l’atelier une statue en bois. Est-elle devenue ton fils pour autant ?” »

« Comment cet enfant peut-il avoir de telles pensées ? » demanda Méhu presque avec impétuosité. « Qui l’influence ? »

« Personne, Rabbi. Il est tellement renfermé qu’il ne parle pas de ces choses, si ce n’est avec moi. Je me réjouis qu’il le fasse, car cela m’oblige à réfléchir longuement au sens profond que renferment ses paroles candides. »

Rabbi Méhu repartit tout songeur. Joseph avait évidemment raison de dire que l’esprit qui se manifestait chez cet enfant s’accordait mal avec l’enseignement qui était dispensé au temple, mais c’était justement pour cela qu’il ne voulait pas renoncer à l’instruire.

Ainsi, dès l’âge de cinq ans, Jésus entra à l’école du rabbin qui ne tarda pas à se rendre compte qu’il devait l’instruire à part. L’enfant comprenait avec une rapidité étonnante tant que Méhu parlait très simplement de Dieu et du divin. Mais dès qu’il ajoutait des interprétations aux faits ou aux récits, quelque chose en Jésus s’y opposait. Son visage perdait alors son expression radieuse pour devenir pensif et souvent même douloureux.

Méhu s’en aperçut très vite et, chaque fois que le rayonnement qu’il aimait tant disparaissait, il se demandait : « Qu’ai-je encore dit ? » Il découvrit alors que c’étaient toujours les interprétations des docteurs de la loi qui étaient cause de ce changement chez l’enfant. Étaient-elles trop élevées pour son esprit juvénile ? Cela aurait pu être le cas pour tout autre enfant mais, dès qu’il s’agissait de la connaissance de Dieu, Jésus saisissait sans aucun mal ce qu’il y avait de plus difficile. Il devait donc y avoir une autre raison. Méhu, qui se faisait vieux, songeait et réfléchissait, sans toutefois trouver de solution satisfaisante. Un jour que l’enfant était assis devant lui, le visage profondément marqué par la douleur, il demanda :

« Dis-moi, Jésus, ce que je dis te fait-il mal ? »

Jésus le regarda et répondit avec franchise :

« Pas tout, Rabbi. Tu dis beaucoup de choses belles et vraies, mais ce que tu viens de dire n'est pas exact. »

Le rabbin n'aurait accepté de personne une telle accusation, mais la bouche enfantine avait prononcé ces mots avec tant de naturel qu'il voulut en avoir le cœur net.

« Mon enfant, dis-moi ce qui te paraît faux. »

« Tu as dit que Dieu se révèle aujourd'hui encore aux docteurs de la loi, car eux seuls sont en mesure de Le comprendre. Ils seraient donc favorisés entre tous les humains ! Rabbi, crois-tu vraiment que Dieu fasse de telles différences ? N'est-Il pas la Justice ? »

« Qu'est-ce que cela a à voir avec la justice ? » demanda le rabbin au comble de la surprise. Les docteurs de la loi, qui consacrent leur vie entière à la lecture des Saintes Écritures, doivent évidemment être favorisés en compensation. »

« Et ceux qui agissent pendant toute leur vie selon les Commandements de Dieu, comme mon père Joseph, ne sont-ils pas meilleurs que les érudits ? »

« Tu ne comprends pas ces choses, mon enfant. Tu es encore trop jeune. »

C'est ainsi que le rabbin coupa court à toute discussion, mais ces paroles demeurèrent vivantes en son âme.

Jésus se tut et retourna à ses difficiles exercices d'écriture.

Une autre fois, Méhu parla du Messie attendu.

« Il viendra dans tout le faste et toute la splendeur du ciel. Les anges et les hommes Le serviront. L'allégresse et la jubilation seront sur la Terre, car Il déliera tous les liens, Il rendra tous les êtres humains libres et heureux ! »

Méhu avait parlé avec une vive émotion, car il faisait partie de ces Juifs pour lesquels Celui qui viendrait était l'unique soutien et la seule espérance.

L'enfant écoutait attentivement, les mains jointes.

« Tous, Rabbi ? » demanda-t-il songeur. « Les pécheurs aussi ? »

« Il n'y aura plus de pécheurs à ce moment-là. Ils se convertiront tous au Seigneur. Mais les païens des autres peuples qui ne croient pas en Dieu seront damnés pour l'éternité. Ils brûleront dans le feu parce qu'ils n'ont pas reconnu Dieu ! »

La voix calme de l'enfant se fit à nouveau entendre :

« Mais si personne ne leur a parlé de Dieu ? »

On n'avait encore jamais questionné ainsi le rabbin. Que devait-il répondre ? Existait-il des gens qui n'avaient encore jamais entendu parler de Dieu ? Bien sûr qu'il y en avait ! »

« Mon garçon, tu me poses des questions auxquelles je ne peux répondre. Le Messie en décidera. »

« Je le crois aussi », dit Jésus satisfait.

→ L'instruction de Jésus, qui durait une heure ou deux, commençait le matin dès que le rabbin avait terminé son service au temple ; après quoi, l'enfant courait à la maison où toutes sortes de tâches l'attendaient. De très bonne heure, il s'était déjà occupé de l'Égyptien ; il ne l'oubliait jamais. D'ailleurs, on n'avait nullement besoin de lui rappeler ce dont il avait été chargé, et s'il faisait un travail à contrecœur, cela ne se remarquait pas. La mine joyeuse, il vaquait à ses menues occupations, câlinait ses frères et sœurs et trouvait toujours le temps de se glisser dans l'atelier pour aller voir son père.

« Quand serai-je assez grand pour pouvoir travailler avec toi en tant que compagnon, père ? » demanda-t-il un jour avec une insistance particulière.

Joseph réfléchit avec la pondération qui lui était propre. Il ne voulait rien promettre qu'il ne pût tenir par la suite.

« Je pense que le moment en sera venu quand tu auras douze ans », promit-il.

Jésus contempla ses doigts. Douze ! C'était impossible à trouver ! « Permits que ce soit dix, père ! » supplia-t-il.

Joseph sourit.

« Disons que, si à dix ans tu en as toujours autant envie qu'aujourd'hui, j'essaierai, Jésus. »

Tout joyeux, l'enfant le remercia. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était être auprès du père. Cependant, il rendait aussi à sa mère toutes sortes de menus services à la maison et au jardin. Il était infatigable, tout particulièrement pour prendre soin des fleurs et récolter les fruits. Il allait aussi très volontiers à l'étable où il fallait s'occuper de nombreux animaux. Mais sa mère n'aimait guère qu'il aidât les domestiques. N'était-il pas le fils du maître ?

Ou peut-être pensait-elle parfois encore à son père, si noble et si chevaleresque ? Physiquement, Jésus lui ressemblait de plus en plus. Son maintien était incontestablement celui d'un Romain de la plus noble lignée. Contrairement aux enfants juifs, il portait la tête haute et saluait plus volontiers avec des mots qu'en inclinant son corps de façon exagérée, ce qu'il avait dû apprendre à faire, tout comme eux.

→ Les années qui suivirent se déroulèrent dans le calme. Méhu était souffrant et devait souvent suspendre son enseignement. Au cours de ces semaines, Jésus, qui savait maintenant lire couramment, apprenait des passages entiers des prophètes ou des psaumes. Cela lui plaisait davantage que d'entendre Méhu essayer de lui expliquer les arguties des docteurs de la loi.

Or, il y avait longtemps que le rabbin ne pouvait plus se charger du service du temple. Un docteur de la loi, jeune et fort intelligent, était venu de Jérusalem pour le remplacer. Naturellement, il se chargea aussi d'instruire les quelques garçons qui fréquentaient l'école du temple. Il était donc inévitable qu'il demandât pourquoi l'un d'entre eux recevait une instruction particulière.

« J'y trouve du plaisir », dit Méhu de façon évasive. « Ce garçon est plus jeune que les autres et sa nature est bien différente de la leur. Même maintenant, j'aimerais le garder et reprendre son instruction dès que possible. »

« Cela est contraire au règlement, Méhu, tu le sais bien », dit sèchement le jeune zélateur. « Je verrai moi-même ce jeune Jésus qui se croit meilleur que ses camarades. »

Jésus reçut l'ordre de venir le lendemain à l'école avec les autres garçons. Il ne se demanda pas un instant s'il devait obéir ou non à cet ordre.

Mais quel vacarme régnait dans la petite pièce exiguë et malodorante ! Il fut salué par des exclamations.

« Regardez, voilà le rêveur ! » lui cria-t-on lorsqu'il entra.

Rabbi Jéhu profita de cette interpellation pour demander qui avait déjà été appelé ainsi autrefois. Les garçons souriaient bêtement, personne ne le savait. Mais Jésus donna une réponse claire et assurée et parla de Joseph et de ses frères de façon si captivante que Jéhu remarqua bientôt qu'il avait affaire à un esprit exceptionnel.

Après la leçon, il garda l'enfant pour continuer à l'interroger, et le résultat fut qu'il instruisit lui aussi Jésus à part. Il attendait beaucoup de ces heures.

Jésus avait été appliqué avec Méhu, bien qu'il se fût rendu chez lui sans éprouver de joie particulière, mais les heures passées auprès de Jéhu devinrent pour lui une corvée. Il se gardait bien de questionner le maître sur ce qu'il ne comprenait pas, car ses réponses étaient encore plus incompréhensibles ; de plus, elles lui étaient données d'un ton si sévère que l'enfant se renferma en lui-même.

Le maître ne remarquait pas que le visage de son élève changeait d'expression. Il se rengorgeait de toute la sagesse des docteurs de la loi et s'efforçait de donner à l'enfant une impression durable de leur sagacité.

Un jour, Jésus rentra de l'école et dit :

« Père, dois-je continuer à suivre les cours ? Je sais lire, écrire et compter, et les autres garçons n'en apprennent pas davantage. »

« Mais tu dois en apprendre plus qu'eux, mon Jésus », dit Joseph avec bonté. « Rabbi Méhu veut faire de toi un docteur de la loi. Songe un peu, notre petit Jésus va devenir docteur de la loi ! » Mais la joie qu'il s'était attendu à lire sur le visage de l'enfant de sept ans ne se montra pas. Jésus regarda son père avec effroi.

« Moi, un docteur de la loi ! Un hypocrite ! Un menteur ! Père, tu ne peux exiger cela de moi ! »

L'angoisse vibrait dans la voix de l'enfant, et Joseph en fut touché jusqu'au fond du cœur.

« Non, mon enfant, si cela t’effraie, tu ne seras pas docteur de la loi. J’étais loin de penser que tu avais une si mauvaise opinion de ceux qui nous instruisent. »

Jésus ne répondit pas. La tête basse, il était là devant son père qui ne l’avait encore jamais vu ainsi et qui, pour l’encourager, demanda :

« Dis-moi, Jésus, que voudrais-tu donc être ? »

Sortant de ses profondes réflexions, presque inconsciemment, l’enfant répondit :

« Quelqu’un qui aide. »

« Que veux-tu dire par “quelqu’un qui aide ?” Explique-moi cela plus clairement. »

« Je voudrais aider tous les êtres humains, tous ceux qui commettent des péchés et ne le savent pas, tous ceux qui n’ont jamais entendu parler de Dieu. Oh ! le rabbin dit qu’à cause de cela, ils devront brûler dans le feu éternel. Ce n’est pourtant pas leur faute si personne ne leur a annoncé Dieu ! »

D’ordinaire si joyeux et d’humeur égale, l’enfant avait lancé ces mots presque avec passion. Comme la détresse avait dû pénétrer profondément en son âme ! Joseph se reprochait de n’avoir pas parlé plus tôt avec lui de ces questions.

« Viens, Jésus, allons faire un tour. En chemin, nous pourrons parler de tout ce qui nous touche, toi et moi », dit-il simplement.

L’enfant poussa un soupir de soulagement. Maintenant, tout allait s’arranger. Quand le père saurait que la sagesse des docteurs de la loi était souvent fautive, il abandonnerait de lui-même tous ses projets.

Ils marchèrent ensemble à travers champs et, à la suite de la décision qu’ils prirent, Jésus connut son premier ennemi acharné.

Vers le soir, Joseph alla trouver Jéhu.

« Rabbi, j’ai à te parler. »

Avec des mots simples, Joseph exposa que, grâce à la bonté des prêtres, Jésus avait appris tout ce qu’un enfant de son âge pouvait comprendre. En apprendre davantage serait trop pour le moment et surchargerait son jeune esprit.

« C'est à moi de prendre une telle décision, Joseph. Je ne me permettrais jamais de me mêler de ton travail de charpentier », l'interrompit Jéhu avec hauteur.

« Si ce travail de charpentier était destiné à ta maison, j'y consentirais volontiers », dit tranquillement Joseph. « Jésus est mon fils. »

Jéhu eut un rire blessant.

« Ne me raconte pas d'histoires ! C'est justement parce qu'il n'est pas ton fils qu'il doit servir Dieu pour effacer la tache de ses origines. »

« Ne nous disputons pas sur ce point, Jéhu. J'en ai fait mon fils devant les hommes avec tous les droits qui s'y rattachent. Malheur à celui qui oserait l'insulter ! »

La voix du charpentier avait résonné avec tant de colère que Jéhu jugea préférable de se raviser.

« Eh bien, n'en parlons plus. C'est tout à ton honneur d'avoir accepté cette charge. Combien de bouches as-tu à nourrir dans ton foyer ? Trois ou quatre ? »

Joseph ne répondit pas. Il était profondément peiné que Jéhu fût lui aussi au courant du secret de la naissance de Jésus. Combien de temps encore l'enfant pourrait-il l'ignorer ?

« Laisse ton fils continuer à suivre mon enseignement », dit Jéhu qui cherchait à le persuader. Mais il n'y parvint pas.

Joseph tint bon. Dorénavant, il occuperait le garçon dans son atelier, et Jésus n'aurait plus de temps pour étudier.

« D'ailleurs, il sait lire couramment, » ajouta Joseph, « et il pourra par conséquent apprendre par cœur tout ce qu'il voudra. »

Rabbi Jéhu s'emporta, mais cela ne servit à rien. Joseph, d'ordinaire si calme et si humble, demeura inflexible. Il tenait la promesse qu'il avait faite à Jésus. En apparence, les deux hommes se séparèrent en paix, mais Joseph savait que Jéhu leur en voulait, à lui et à son fils.

Jésus vint à sa rencontre sur le chemin du retour, le regard interrogateur. Joseph caressa avec bonté ses boucles claires.

« Ne t'inquiète pas, Jésus. À partir de demain, tu seras apprenti-charpentier »

« Père ! » s'écria joyeusement le garçon, et Joseph se sentit largement récompensé.

À l'atelier, le jeune garçon s'occupait avec zèle et application aux côtés de Joseph. Il était au comble du bonheur quand les yeux de son père se posaient sur son travail et qu'un signe de tête lui indiquait que tout allait bien.

→ C'est à cette époque qu'une autre petite sœur vint au monde, mais seulement pour repartir quelques semaines plus tard. Alors que cet événement ne laissa aucune trace sur Jacques et Miryam, il fit une profonde impression sur l'âme de Jésus. Il passait tout son temps libre au chevet du bébé malade dont il calmait souvent les gémissements en posant sa fine main sur la petite tête brûlante.

Finalement, la mère demanda au père de libérer Jésus dans l'intérêt de la petite Anna, car personne ne savait mieux que lui calmer les souffrances de l'enfant. Il resta donc jour et nuit auprès du lit de douleur, et toutes sortes de pensées traversaient sa jeune âme.

« Pourquoi Dieu envoyait-Il une âme dans le monde pour la rappeler ensuite aussi rapidement ? »

Dieu ne faisait rien qui n'ait un sens profond, il le savait. Quelle était donc la raison cette fois-ci ?

« Petite sœur, pourquoi dois-tu souffrir ? Pourquoi dois-tu repartir ? » murmurait souvent le garçon au chevet de l'enfant, mais sa question restait sans réponse.

Un soir, la petite était plus calme qu'à l'ordinaire. La main de Jésus était posée sur son front. Soudain, le garçon se rendit compte que le front de la petite fille se refroidissait. Effrayé, il la regarda.

Ses traits cireux, souvent crispés par la douleur, s'étaient détendus ; ils étaient inondés de paix, si bien que le petit visage était comme transfiguré. Jésus ne pouvait en détacher ses yeux. Et là, qu'était-ce ? Une figure lumineuse était debout à côté de la couche. On aurait dit la petite Anna, mais plus grande, plus claire, plus belle. Et Jésus crut même entendre une voix :

« Il m'est donné de repartir avant d'être obligée de voir l'incompréhension que tu rencontreras. Je ne l'aurais pas supporté. »

Était-ce là l'explication de la mort prématurée de la petite ? Lui avait-elle parlé ? La forme avait disparu, il ne restait plus que le corps sans vie dans le petit lit. Qui pouvait-il interroger au sujet de ces paroles étranges ?

La mère entra, regarda l'enfant morte et se livra aux lamentations habituelles. Pourquoi agissait-elle ainsi à présent ? Il y avait tant de choses incompréhensibles chez la mère ! Elle avait dit si souvent qu'elle souhaitait que l'enfant et elle fussent bientôt délivrées. Tant qu'Anna avait été en vie, elle s'était si peu occupée de l'enfant !

Jésus quitta précipitamment la pièce et alla voir son père. Il le trouva seul dans l'atelier, prêt à entendre toutes les questions qui tourmentaient son fils. Mais lui non plus ne trouva pas de réponse au grand « pourquoi ».

« Nous devons accepter cela de la main de Dieu, Jésus ; nous savons que c'est ce qui est juste pour nous. »

« La figure que j'ai vue était-elle l'âme de ma sœur Anna ? » demanda Jésus avec insistance.

« Je le crois, mon fils, mais tu ne dois en parler à personne. Les autres ne le comprendraient pas et te prendraient pour un menteur. »

Le père et le fils en reparlèrent souvent entre eux jusqu'à ce que Joseph eût constaté que l'âme bouleversée de l'enfant avait retrouvé son équilibre.

→ Peu de temps après, la grand-mère tomba malade. Elle ne l'avait encore jamais été, et elle savait qu'elle ne guérirait pas.

« Envoie-moi Jésus », demanda-t-elle à sa fille qui venait la voir chaque jour. « Il est resté auprès de la petite Anna avec tant de patience qu'il pourra peut-être aussi adoucir un peu mes souffrances. »

Jésus arriva. Voir souffrir sa grand-mère lui faisait mal. Un lien solide l'unissait à cette vieille femme austère, qui l'aimait plus que tout au monde.

« Souffres-tu beaucoup, grand-mère ? » demanda-t-il avec beaucoup d'inquiétude.

Bien qu'il n'aimât pas cueillir les fleurs, il en avait apporté un gros bouquet de différentes couleurs. Il les disposa dans une cruche en grès

bleu qu'il plaça de telle sorte que la malade pût les voir. Ensuite, il s'approcha doucement de la couche et mit sa main sur les yeux de la vieille femme.

« Cela me fait du bien ! » dit-elle avec un soupir de soulagement, et le garçon laissa sa main une heure durant pour que sa grand-mère pût dormir.

Après ce court sommeil qui la réconforta, il s'occupa d'elle avec une grande sollicitude.

« Comme il m'est agréable de t'avoir auprès de moi, Jésus », dit-elle tout heureuse. « Personne ne s'y entend aussi bien que toi pour soigner les malades. On croirait que tu as déjà été malade toi-même. »

Il lui sourit.

« Faut-il donc toujours avoir tout ressenti soi-même pour pouvoir aider les autres ? » demandai-t-il.

« Petit questionneur que tu es ! » s'écria-t-elle, amusée. « Tu réponds toujours à une question par une autre ! Peu m'importe d'où vient ton savoir ; ce qui compte pour moi, c'est que tu l'aies et que tu puisses soulager les autres. »

« C'est aussi le plus important pour moi », dit-il.

Les jours passaient. L'état de santé de la grand-mère était stationnaire. Il y avait des moments où elle ne souffrait pratiquement pas et où l'on reprenait espoir, puis venaient à nouveau des journées pénibles.

Ce jour-là avait été particulièrement difficile. Elle n'avait pas eu une demi-heure de répit, bien que Jésus eût posé sa main délicate tantôt ici, tantôt là.

« Jésus, tu verras que je ne me relèverai pas de cette couche », dit-elle, épuisée.

« Et après, grand-mère ? » dit gravement le garçon en fixant sur elle ses yeux rayonnants.

« Après ? »

Elle se tut un instant, puis elle s'écria soudain : « Ah, Jésus ! Cet "après" est terrifiant ! Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi ! »

« Ne crois-tu pas qu'il te sera permis d'aller vers Dieu, grand-mère ? Rabbi Méhu, qui est décédé récemment, me disait que les morts vont jusqu'au trône de Dieu. »

« Mon enfant, les corps sont enterrés, tu l'as bien vu toi-même. Qu'est-ce qui peut alors aller vers Dieu ? » demanda-t-elle avec angoisse.

« Mais, grand-mère, tu as une âme ! »

« Je ne sais pas, Jésus, ce n'est peut-être qu'une idée des prêtres », dit-elle avec lassitude. « Je n'ai encore vu aucune âme. »

« Mais moi, j'en ai vu une », s'empressa de dire Jésus.

En voyant la stupeur de la vieille femme, il lui parla de l'âme de la petite Anna et de sa rencontre avec elle.

« Est-ce bien vrai, Jésus ? Ne dis-tu pas cela uniquement pour me consoler ? » voulut savoir la grand-mère, qui ajouta immédiatement :

« Tu ne m'as encore jamais menti, comme le font les autres enfants. Je te crois. Ô, Jésus, si tu savais à quel point il est réconfortant de savoir qu'une partie de nous continuera à vivre ! »

« Grand-mère, notre âme vient de Dieu. Dieu est éternel, donc il doit aussi y avoir quelque chose d'éternel dans notre âme, ou du moins quelque chose qui continuera à vivre éternellement si nous l'avons mérité. N'es-tu pas de cet avis, toi aussi ? »

« Tu as raison, Jésus, si nous l'avons mérité. Mais, l'ai-je mérité ? Voistu, j'ai souvent fait des choses qui n'étaient pas justes devant Dieu. »

« Mais tu l'as toujours regretté, et tu as fait mieux ensuite. Grand-mère, rassure-toi. Dieu t'aide à mourir. »

« Dieu... m'aide... à mourir ! » dit doucement la vieille femme, et un merveilleux sourire passa sur ses traits fanés. Elle ouvrit une fois encore les yeux, qu'elle avait déjà fermés, regarda son petit-fils et dit :

« Dieu ! »

Le garçon ressentit une impression étrange. Comme sa grand-mère avait merveilleusement prononcé ce seul mot, exactement comme si elle voyait Dieu et s'agenouillait en adoration devant Lui ! Il avait raison : en ses derniers instants, elle avait été autorisée à voir le Fils de Dieu, mais Jésus, lui, ne le savait pas.

Il attendit, en souhaitant ardemment que l'âme lui apparût et lui parlât, mais il ne vit ni n'entendit rien. Un sentiment d'abandon l'envahit alors ; quelqu'un qui l'aimait l'avait quitté. Il courut à la maison en pleurant pour annoncer la mort de sa grand-mère.

Et toutes ces choses affreuses qu'il redoutait recommencèrent : les lamentations funèbres, les horribles femmes que l'on payait pour pleurer, sans que leur âme éprouvât le moindre chagrin. Sa mère déchira ses vêtements avec violence et s'accusa d'avoir été une mauvaise fille pour la défunte.

Lui aussi, il aurait dû se lamenter, mais cela lui était impossible. Une fois la première explosion de douleur passée, il n'avait plus de larmes. Muet à côté de l'enveloppe inanimée, il suivit cette âme à des hauteurs qu'il ne pouvait se représenter.

« Malgré toute sa douceur, c'est pourtant Jésus qui a le cœur le plus dur de tous nos enfants », dit la mère le soir à Joseph.

Ce dernier la regarda avec étonnement.

« Il n'y a personne qui soit plus affectueux que lui », dit-il.

« Vois comme les autres manifestent leur douleur au sujet de leur grand-mère défunte, alors que lui, il ne trouve rien à dire. Or, il conviendrait que, étant l'aîné des petits-fils, il fût le premier à faire l'éloge de sa grand-mère », dit la mère sur un ton de reproche.

« C'est justement parce qu'il ressent les choses profondément qu'il se tait. Il souffre de ces lamentations purement extérieures. Laisse-le, Marie ! » La grand-mère était inhumée, et la vie reprit son cours sans elle. Au début, elle manqua douloureusement à Jésus. Mais il s'y habitua peu à peu et s'attacha d'autant plus à son père.

Joseph n'était plus aussi frais et dispos qu'auparavant ; il était pâle et il lui fallait de temps à autre poser l'outil qu'il avait en main. Ce que personne n'avait encore remarqué, le fils l'observait avec inquiétude.

« Père, ménage-toi », supplia-t-il. « Je vais me donner encore plus de peine à l'ouvrage, et Lebbée peut bien te remplacer lui aussi. Assieds-toi au soleil dans le jardin et repose-toi. »

Joseph refusa. Il n'était pas malade, mais seulement fatigué, comme c'était normal à son âge.

Jésus s'adressa alors à sa mère qui berçait contre son sein un nouveau petit frère.

« Mère, il faut que tu décides le père à se ménager davantage. Il a l'air si épuisé. »

Marie regarda son aîné avec effroi. Qu'avait donc ce garçon ? Il venait une fois de plus de découvrir quelque chose qu'elle n'avait pas encore remarqué, elle qui était pourtant la femme de Joseph. N'était-ce pas elle qui était la mieux placée pour juger de son état de santé !

« Mon enfant, ne te mêle donc pas de tout ! » dit-elle du ton irrité qu'elle employait fréquemment pour lui parler. « Le père ne manquera pas de se reposer dès qu'il en éprouvera le besoin ! »

Jésus se tut. Il avait constaté que c'était la meilleure façon d'agir avec sa mère. S'il essayait de lui expliquer une chose qu'elle ne voulait pas comprendre, elle élevait aussitôt la voix sur un ton déplaisant qui lui faisait mal. Et il n'avait encore jamais réussi à convaincre sa mère.

Bien qu'il s'en défendit, Joseph ressentait lui-même qu'il n'était plus comme avant. Quelque chose le minait ; il se sentait toujours si fatigué ! Il était certainement préférable de suivre le conseil de son fils. Jésus comprenait les choses comme il le fallait et son cœur affectueux lui dictait une sagesse qui dépassait son intelligence. La nuit, lorsqu'il ne dormait pas, Joseph repensait parfois à la naissance de Jésus et aux chants de louanges des anges. Cet enfant était certainement quelqu'un d'exceptionnel.

Il en parla à Marie et la pria de redoubler d'affection envers Jésus et de tenir compte de ce qu'il dirait lorsque lui, Joseph, ne serait plus auprès d'elle.

Mais Marie ne voulut rien savoir. Elle éclata en sanglots.

« Tu ne dois pas me quitter. Qu'advientra-t-il de moi et de tous nos enfants ? Ce n'est pas bien de la part de Jésus de t'encourager dans de telles pensées ! » Joseph fut donc obligé de consoler Marie, alors qu'il aurait tellement voulu parler de ce qui viendrait « plus tard ».

Et ce fut encore à Jésus qu'il dut confier tout ce qu'il souhaitait. Son fils l'écouta avec une attention et une compréhension qui dépassaient de loin son âge. Il savait que, si son père parlait de ces choses, il ne quitterait pas

ce monde une heure plus tôt pour autant, mais avoir tout réglé au mieux lui faciliterait son départ et lui rendrait plus léger le temps qu'il devait encore passer au milieu d'eux.

Puis Joseph se rétablit. Personne ne vit plus en lui le moindre signe d'épuisement ou de maladie. Il travaillait avec entrain à l'atelier avec ses compagnons, plaisantait à la maison avec ses enfants qui grandissaient et entourait son épouse de sollicitude. Cependant, sa plus grande joie était Jésus, comme cela avait toujours été.

Le jeune garçon grandissait et devenait plus fort, mais ses membres restaient fins. Jamais on n'entendait un mot grossier ou déplaisant sortir de sa bouche, jamais il ne faisait quelque chose de répréhensible.

→ Jésus entrait dans sa douzième année. Joseph eut alors un entretien avec sa femme. Le moment était venu pour eux de l'emmener à Jérusalem où les gens affluaient de toute part pour la fête pascale. Le jeune garçon devait lui aussi voir le Temple dans toute sa splendeur et être autorisé y adorer Dieu avec eux.

Marie acquiesça. Aller à Jérusalem était aussi une source de joies multiples. Le voyage à lui seul, en compagnie des voisins et des amis, était déjà une fête. Et, sur place, on ne pouvait évidemment pas rester continuellement au Temple pendant huit jours. On était tout naturellement amené à rendre visite à des parents et à faire des achats, ce qui occupait les esprits pendant longtemps.

Lorsque Jésus apprit que, cette fois, il lui était permis d'accompagner ses parents à Jérusalem, il devint très silencieux. Une seule pensée remplissait sa jeune âme : il t'est donné de voir le Temple de Dieu !

Assurément, ils avaient aussi un temple à Nazareth, mais ce n'était qu'une faible reproduction de la Maison de Dieu proprement dite, qui avait été construite par Salomon. Sa splendeur devait être indescriptible ! Aucun mot ne franchit ses lèvres, mais ses yeux se mirent à briller et à rayonner. Même sa mère s'en aperçut.

Peu avant Pâques, elle lui donna son nouvel habit de fête, qu'il osa à peine toucher. Il devait le porter dans son baluchon et ne le revêtir qu'à Jérusalem. Mais on lui avait aussi donné un vêtement neuf pour la route. Ses frères et sœurs étaient en admiration devant leur grand frère qui était autorisé à se rendre à Jérusalem, dans la ville de Dieu ! Le jour du départ

arriva enfin. Jésus avait pensé qu'il pourrait marcher à côté de Joseph. Mais telle n'était pas la coutume. Une très longue colonne s'organisa. Les hommes allaient en tête par deux, trois ou quatre, selon leurs conversations. Puis venaient les femmes dans leurs plus beaux atours. Elles s'entretenaient avec animation de tout ce qui leur tenait à cœur. Hélas ! ce n'étaient que pensées et soucis quotidiens ! Jésus avait cru que, sur le chemin de Jérusalem, on ne pouvait que prier et louer Dieu !

Après les femmes venaient les enfants : c'était un groupe impressionnant de garçons auxquels se mêlaient quelques filles. Les hommes chargés du service d'ordre fermaient la marche, ils devaient veiller à ce que les enfants ne s'égarèrent pas. Les garçons n'aimaient que trop se pourchasser et se quereller. On le leur interdit, mais ils avaient le droit de bavarder à leur aise, comme les grands.

Jésus marchait au milieu d'eux. Personne ne faisait attention à lui. Son âme cherchait Dieu ; il allait pénétrer dans Son Temple. Il n'était que recueillement et attente.

À chaque halte, son père venait le voir mais, au milieu de tous ces gens, ils pouvaient à peine échanger quelques mots, et encore moins parler de ce qui touchait leur âme à tous deux. Peut-être en irait-il autrement à Jérusalem ? Jésus serait logé dans la même auberge que ses parents ; c'était du moins ce qu'il espérait.

Traditionnellement, la route était divisée en petites étapes pour éviter la fatigue. On faisait chaque jour exactement le même trajet que celui que les ancêtres avaient parcouru et l'on s'arrêtait toujours aux mêmes endroits. De cette façon, il fallait près de cinq jours pour arriver à Jérusalem. Enfin, les créneaux de la citadelle apparurent. Sion ! Que de pensées ce mot évoquait en Jésus !

Ce n'était pas en vain qu'il avait lu et relu les Saintes Écritures. Tout cela était vivant en lui. Toute fatigue s'était envolée. Il ne comprenait pas qu'en vue de la ville promise, on pût encore s'arrêter pour la nuit ! Le lendemain matin, ils firent enfin leur entrée dans Jérusalem avec beaucoup d'autres personnes et, avant toute chose, ils se rendirent à l'auberge qu'ils avaient retenue.

Jésus fut autorisé à revêtir son vêtement de cérémonie, et on lui dit que, pendant toute la semaine, c'était là qu'il devait revenir lorsqu'il aurait

faim ou qu'il serait fatigué. Sa mère serait toujours avec les femmes. Son père voulait lui montrer le Temple : il s'en faisait une joie depuis longtemps. Mais ensuite, Joseph serait obligé de rester avec les hommes, et Jésus avec les enfants. Il était assez grand pour se débrouiller seul.

Le garçon, qui avait écouté attentivement, fit un signe de tête. Il comprenait qu'il devait en être ainsi, mais il regrettait de ne pouvoir être plus souvent auprès de son père auquel il aurait certainement bien des choses à demander.

Il se rendit donc au Temple en tenant la main de Joseph qui l'exhortait constamment à faire attention au chemin qu'il prenait, afin de pouvoir retrouver l'auberge à tout moment. Le visage de Jésus rayonnait, comme transfiguré. Plus d'un regard émerveillé se posait sur lui. Tel un fils de roi, il avançait en toute dignité, paré de ses boucles châtain clair qui retombaient sur ses épaules.

Joseph le remarqua et s'en réjouit. Ce n'était pas un mal que les gens voient quel enfant extraordinaire se rendait au Temple. Quant à Jésus, il était parfaitement naturel, et cette admiration ne pouvait lui porter préjudice.

Lorsqu'ils franchirent le portail du Temple, le garçon osait à peine respirer. Maintenant, on allait se trouver directement en présence de Dieu !

Tout d'abord, ils arrivèrent sur le parvis qui était occupé jusque dans ses moindres recoins par des marchands et des changeurs. Tous marchandaient et vociféraient, criaient et se querellaient.

« Père, seraient-ce là les âmes damnées qui ne sont pas autorisées à paraître devant Dieu ? » demanda Jésus, écœuré par de telles pratiques.

Ceux qui l'entouraient se mirent à rire. Jésus ne s'en aperçut pas. Un vieil homme lui dit :

« Tu as raison, petit. Je crains bien qu'aucun de ceux-ci ne puisse s'approcher du trône de Dieu. »

L'enfant acquiesça avec gravité, et l'homme demanda à Joseph : « Est-ce votre garçon ? Veillez sur lui, il fera parler de lui un jour ! »

Avant que Joseph ait pu répondre, le vieil homme avait disparu dans la foule.

Une fois le parvis traversé, on entra dans le sanctuaire. Comme le cœur de Jésus battait ! Quelle splendeur ! Il serra plus fort la main de son père. Il n'avancait qu'avec hésitation. Ils firent le tour du Temple en silence. Comme il n'y avait pas de service divin à ce moment-là, ils pouvaient tout regarder.

Ensuite, Joseph remit son fils à un docteur de la loi qu'il connaissait, afin qu'il le conduisit vers un groupe de garçons de son âge qu'on instruisait à l'écart, dans un coin du Temple..

Le docteur de la loi fut lui aussi séduit par ce garçon aux yeux bleus rayonnants. Il se mit à lui parler, et ce qu'il entendit lui plut énormément. Jésus répondit avec naturel à toutes les questions et, encouragé par l'amabilité de l'érudit, il le questionna à son tour, comme il en avait l'habitude.

Au lieu de conduire le jeune garçon dans le coin réservé aux enfants, le prêtre l'emmena dans une salle à colonnes où des docteurs de la loi venus de partout étaient réunis en grande conversation.

« Voyez ce que je vous amène ! » s'exclama-t-il. « J'ai trouvé ici un jeune docteur de la loi qui peut répondre mieux que vous tous à plusieurs de vos questions ! »

Jésus leva les yeux vers celui qui parlait : plaisantait-il ? Mais le docteur de la loi lui rendit amicalement son regard.

« N'aie pas peur de répondre, Jésus, quand on te questionnera. Dis-leur ce que tu sais de Dieu. Ce n'est pas en vain qu'il est dit : dans la bouche des enfants et des mineurs, Tu as préparé Tes louanges. »

Jésus fut autorisé à s'asseoir sur l'un des sièges bas entourant le cercle des érudits qui délibéraient. Son nouvel ami prit place à côté de lui et, avide d'apprendre, Jésus prêta une oreille attentive à tout ce que disaient ces hommes.

Il y avait beaucoup de choses qu'il ne comprenait pas, car nombreux étaient ceux qui s'exprimaient de façon confuse. Mais ce qu'il comprenait, il l'accueillait en lui. Depuis combien de temps n'avait-il pas entendu pareille sagesse ? Là aussi, bien des choses lui faisaient mal, mais davantage encore lui semblaient fort belles et agréables à entendre.

Soudain, l'un des hommes à cheveux blancs se tourna vers lui et lui demanda :

« Dis-moi, Jésus, comment te représentes-tu Dieu ? »

« Peut-on se représenter Dieu ? » demanda l'enfant à son tour. « Il remplit l'âme tout entière ; on Le ressent, on sait qu'Il existe, on vit en Lui, mais on ne peut ni se Le représenter ni L'imaginer parce qu'Il est invisible. »

Les docteurs de la loi se regardèrent, stupéfaits de la réponse de l'enfant.

« Qui a été ton maître, Jésus ? » voulut savoir l'un d'eux.

« C'est Rabbi Méhu qui m'a instruit », répondit le jeune garçon de sa voix claire.

« Rabbi Méhu ? » Parmi les docteurs de la loi qui l'avaient connu, qui aurait pu penser qu'il avait une telle sagesse ?

Ils continuèrent à parler sans faire attention à l'enfant. Quant à lui, il écoutait, et son âme s'éleva à des hauteurs inaccessibles à ceux qui s'entretenaient ainsi.

Une fois encore, un homme d'un certain âge se tourna vers lui en demandant :

« Jésus, dis-nous quel Commandement de Dieu te semble le plus important ? »

Le jeune garçon n'hésita pas un seul instant :

« Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. »

« Donc, » s'enquit un autre, « tu penses qu'il suffit d'aimer Dieu ? Et qu'en est-il du crime, du vol et de tous les autres péchés ? »

« Lorsqu'on aime Dieu comme il se doit, on ne peut rien faire de mal », fut la réponse donnée d'un ton ferme.

« Dis-moi, mon enfant, as-tu toujours aimé Dieu de la sorte ? » le questionna un troisième.

Jésus joignit les mains.

« Oui, depuis que je peux penser ! »

« Et n'as-tu jamais rien fait de mal ? »

« Non. »

Les hommes se turent, émus. Cet enfant disait la vérité, ils le voyaient, ils le sentaient. Il était donc possible de vivre de façon irréprochable aux yeux de Dieu ? Comme ils se sentaient honteux devant cet enfant !

Lorsque les hommes se séparèrent pour rentrer chez eux ou à l'auberge, le nouvel ami de Jésus le prit par la main. Cet enfant était trop précieux pour qu'on le laissât errer dans les rues. Il le reconduisit lui-même à l'auberge et le remit à son père, mais il ne dit rien de ce qui s'était passé.

« Reviens demain au même endroit du Temple », lui dit-il en prenant congé. Jésus acquiesça.

Le lendemain, sans attendre ses parents qui avaient encore toutes sortes de choses à faire, Jésus s'empressa de se rendre au Temple. Il trouva son chemin dans le dédale des rues et des ruelles comme s'il était guidé. Il arriva avant les docteurs de la loi et se tint à côté des sièges vides. Un serviteur du Temple le renvoya.

« Ne sais-tu pas que ce sont les docteurs de la loi qui se réunissent ici ? » dit-il au garçon d'un ton péremptoire. « C'est là-bas que tu dois aller, là où les enfants se rassemblent, si tant est qu'ils soient admis dans le Temple », ajouta-t-il avec hargne.

Il faisait partie de ceux qui aiment faire preuve d'autorité, ne serait-ce qu'envers les faibles et les mineurs.

Sans mot dire, Jésus alla docilement dans le coin du Temple où un jeune rabbin instruisait plusieurs garçons. Obéissant à l'ordre de ce dernier, il s'assit sur l'une des chaises et écouta. On ne lui posa pas de questions. Le rabbin se contentait d'enseigner, sans demander si ses auditeurs pouvaient le suivre.

Entre-temps, les docteurs de la loi s'étaient rassemblés, attendant inconsciemment le jeune garçon si intelligent.

« À qui est cet enfant ? » demanda l'un d'eux. Et l'ami de Jésus répondit qu'il était le fils d'un charpentier de Nazareth.

« Il n'a pas l'air d'un Juif, il ressemble plutôt à un Romain », dit le supérieur des docteurs de la loi.

« Mais c'est bien un Juif », dit un autre. « Ses réponses prouvent qu'il vit dans notre foi depuis son enfance. Quel âge peut-il avoir ? »

L'ami de Jésus put également répondre à cette question :

« Il a douze ans. »

« Douze ans ? » dirent les hommes très étonnés. « Il parle comme un sage ! »

« Veillons sur ce garçon. Dieu fera de lui un prophète. »

Comme Jésus ne venait pas, ils commencèrent leurs entretiens. Mais l'un d'entre eux regarda autour de lui jusqu'à ce qu'il découvrit Jésus là-bas, dans le coin des enfants, la tête comme entourée d'une lumineuse clarté.

« Comme ses boucles brillent ! » pensa-t-il. Mais ce n'étaient pas ses boucles dorées qui rayonnaient ainsi.

Le docteur de la loi alla doucement jusqu'à Jésus et lui toucha l'épaule. Tout heureux, l'enfant se leva, salua et fut tout de suite prêt à suivre l'érudit.

Quant au rabbin, il fut très étonné.

« Que pouvait bien avoir fait cet enfant qui était resté là tranquillement assis à ses pieds ? Et voilà qu'on le chassait du Temple ! »

Mais son étonnement s'accrut lorsqu'il vit que le docteur de la loi prenait le jeune garçon par la main pour l'emmener là où l'on débattait les questions les plus importantes et que les autres interrompaient leur discussion pour saluer l'enfant. Jésus put alors reprendre la place qu'il avait occupée la veille.

Tous pensaient que les questions qui étaient à l'ordre du jour dépassaient de loin sa compréhension ; c'est pourquoi personne ne lui demanda quoi que ce soit. De son côté, il écoutait et retenait ce qui lui semblait important.

Lorsque les docteurs de la loi se levèrent à l'heure de midi, ils lui demandèrent :

« Pourquoi es-tu allé avec les enfants ? »

« On m'y a envoyé, Rabbi. Vous n'étiez pas encore là, et le serviteur a fait son devoir. »

« Singulier garçon que tu es, pourquoi ne lui as-tu pas dit qu'il t'était permis d'être ici ? »

« Il ne m'aurait pas cru. Je l'ai lu sur son visage. De plus, il ne fallait pas déclencher une dispute dans la Maison de Dieu. Tu m'as quand même trouvé, et je m'en suis réjoui. »

« Quand tu reviendras tout à l'heure, attends dehors près de la petite porte jusqu'à ce que l'un d'entre nous arrive, et tu entreras avec lui. »

« Merci, Rabbi », dit Jésus tout heureux.

Tous se réjouirent que l'enfant fût à nouveau avec eux. Même s'il ne parlait pas, il émanait de ses yeux remplis d'attente quelque chose qui influait sur les pensées des docteurs de la loi. Ils y réfléchissaient à deux fois avant de parler, pour qu'aucune parole inconsiderée ne vînt troubler l'âme de l'enfant. Cela ne leur était encore jamais arrivé. Ils auraient eu honte d'en convenir, mais il en était ainsi.

Ce furent pour Jésus des journées on ne peut plus riches. Chacun de ces hommes cherchait à lui procurer une joie toute particulière. Ils avaient déjà remarqué qu'ils n'y parviendraient pas avec des futilités. L'un d'eux lui apporta un beau fruit.

« Je te remercie, Rabbi », dit Jésus. « Ma mère va être contente. »

« N'aimes-tu pas les fruits ? Pourquoi ne le manges-tu pas toi-même ? »

« Rabbi, ma mère s'en réjouira plus que moi. »

Mais lorsqu'on lui montrait les objets dont on se servait lors des fêtes solennelles, ou bien de précieux écrits anciens, les yeux de l'enfant brillaient et son regard rayonnait de félicité.

Le grand-prêtre, qui voulait donner à ces yeux-là un éclat tout particulier, lui promit d'un air mystérieux :

« Écoute, Jésus, le dernier jour de la fête, lorsque la foule se sera dispersée, il te sera donné de jeter un regard avec moi dans le Saint des Saints. »

« Dans la Demeure de Dieu sur Terre ? » demanda Jésus, le souffle coupé devant pareille perspective.

« Oui, mon enfant, dans la Demeure de Dieu chez les hommes ! » confirma le prêtre en se disant : comme nous pensons rarement

aujourd'hui au sens profond de ce lieu ! Comme ce qui est sacré devient pour nous banal !

→ Le dernier jour était arrivé. Pour la dernière fois, les visiteurs avaient pu unir leurs voix dans les psaumes et les prières. À présent, ils se hâtaient de quitter le sanctuaire comme s'ils ne pouvaient prendre assez vite le chemin du retour. C'était un matin ensoleillé, fait pour voyager à pied dans la joie.

Jésus se trouvait auprès des docteurs de la loi qui voulaient tous échanger encore une parole avec lui.

« N'aimerais-tu pas devenir toi aussi docteur de la loi, Jésus ? » lui demanda-t-on.

« Je n'y tiens pas. Je serai charpentier », répondit-il tranquillement.

« Charpentier ! Que dis-tu là ? Pourquoi veux-tu exercer un métier, toi qui es fait pour tout autre chose ? »

« Il faudra que je remplace mon père qui ne va pas tarder à nous être enlevé », expliqua l'enfant avec gravité. « Je n'aurai alors plus de temps pour autre chose. »

« Jésus, réfléchis à ce que signifie être docteur de la loi, être prêtre ! Tu pourras toujours prier dans le sanctuaire ! »

« Je peux aussi prier dans l'atelier en travaillant », répliqua-t-il. « Mais si j'étais docteur de la loi, je devrais dire bien des choses qui ne sont pas vraies. Et cela, je ne le peux pas. »

Le grand-prêtre vit que la foule s'était dispersée. Puis on éteignit les cierges. Il prit l'enfant par la main et le conduisit vers le rideau qui fermait le Saint des Saints. Un silence solennel les avait gagnés tous deux.

Le grand-prêtre écarta alors le rideau. Il n'avait eu l'intention que de l'entrouvrir, mais on aurait dit que des mains invisibles faisaient le reste. Les yeux du jeune garçon s'agrandirent. Il tomba à genoux. Bouleversé par ce qui se passait là grâce à son concours, mais sans qu'il en ait conscience, le vénérable grand-prêtre posa ses mains sur la tête lumineuse.

« Que le Seigneur te bénisse et te protège ! »

Il avait prononcé cette bénédiction d'une voix tremblante.

Lorsque Jésus se releva quelques instants plus tard et que le rideau se referma en bruissant, il se pencha sur la main du vieillard qui venait de le bénir et la baisa. Il quitta le Temple d'un pas léger.

De son côté, le grand-prêtre retourna auprès des autres ; son visage était comme transfiguré. Il ne pouvait exprimer ce qui avait envahi son âme.

Cependant, les autres n'avaient pas cessé de parler de cet enfant remarquable. Pour eux tous, la présence de ce garçon avait été le couronnement de la fête.

Quelques jours plus tard, le grand-prêtre, qu'un enfant avait conduit en présence de Dieu, décéda.

→ Après avoir quitté le Temple, Jésus s'était arrêté sur les larges marches, encore tout étourdi par ce qu'il avait vu et vécu. Le soleil l'éblouissait, et il dut fermer les yeux. Il entendit alors des exclamations : son père et sa mère arrivaient en toute hâte. Tandis que son père, tout content, saisissait la main du jeune garçon, sa mère se mit à le gronder :

« Où étais-tu ? Nous t'avons cherché avec angoisse ! Nous croyions que tu avais quitté le Temple avec les autres enfants. Or, nous avons appris que tu n'as été avec eux qu'une seule fois et pour très peu de temps ! Qu'est-ce que tu as bien pu faire ? Nous pensions pouvoir te faire confiance ! »

Jésus regarda droit dans les yeux sa mère qui se tenait quelques marches plus bas que lui.

« Il m'a été donné de voir la Demeure de Dieu chez les hommes ! » répondit-il, encore entièrement pris par ce qu'il venait de vivre.

Ses parents ne le comprirent pas, mais l'expression de son visage montrait qu'il n'avait rien fait de mal, comme des voisins mal intentionnés avaient voulu le leur faire croire. Sur le moment, ils s'en contentèrent. Ils se hâtèrent de rejoindre le cortège, et lorsqu'ils furent arrivés, Joseph garda son fils à ses côtés.

Jésus se trouva donc dispensé de la fâcheuse obligation de parler avec les enfants et de supporter leurs moqueries. Et son âme revécut les événements des derniers jours. Pourquoi le Saint des Saints lui avait-il

paru si familier ? Il avait l'impression de l'avoir déjà vu. Pourtant, c'était là chose impossible !

→ La vie quotidienne avait repris son cours. On travaillait avec ardeur dans la maison, mais surtout à l'atelier. Bien des choses étaient restées en suspens parce que l'avis du maître avait fait défaut. Il fallait rattraper ce retard. C'est ainsi que le souvenir des journées passées à Jérusalem s'estompa chez les autres, avant tout parce qu'il était mêlé à toutes sortes de choses profanes.

Mais Jésus, qui n'avait vécu que dans le Temple, portait en sa jeune âme un trésor de connaissances et de savoir qui ne cessait de grandir à mesure qu'il y repensait.

→ Les symptômes de l'ancienne maladie de Joseph réapparurent. Cette fois, il semblait bien que son corps ne pouvait plus se défendre. Joseph dut s'aliter et il se rendit bientôt compte qu'il ne se relèverait plus.

Comme la première fois, il essaya de parler à Marie, mais elle était si peu raisonnable dans sa douleur égoïste qu'il dut y renoncer. Jésus, par contre, avec le calme et la compréhension d'un adulte, parla de tout ce qui préoccupait son père. Ces quelques jours de maladie leur montrèrent à tous deux combien ils étaient étroitement unis.

Le dernier soir, alors que Joseph serrait sur son cœur la main de Jésus parce qu'elle lui procurait calme et force, Jésus dit soudain :

« Père, je te remercie de tout ce que tu représentes pour moi. Je sais que tu n'es pas mon père en ce qui concerne mon corps, mais tu as été le père de mon esprit. Il ne s'est jamais adressé à toi en vain. Je te remercie. »

Les yeux de Joseph s'ouvrirent tout grands. Jésus savait qu'il n'était pas son père, et il s'était tu jusque-là ! Quelle grandeur d'âme ! Ah ! comme Jésus était infiniment grand en tout ! Les hommes sauraient-ils le reconnaître ? Ou bien son chemin serait-il semé de ronces et de pierres par suite de l'incompréhension humaine ?

« Jésus, » dit-il d'une voix tremblante, « il me semble que je n'ai vécu que pour toi ! »

Peu après, il rendit l'âme sans avoir à lutter, soutenu affectueusement par les mains de son fils.

Jésus eut beaucoup de mal à se décider à informer sa mère du décès de Joseph. Toutes ces choses horribles allaient recommencer !

Après une prière silencieuse, qui lui en donna la force, il se rendit auprès de Marie.

Son enfance avait pris fin, la vie revendiquait ses droits.

→ Joseph était enterré. Les lamentations mortuaires s'étaient tues et la vie quotidienne avait repris son cours.

À la maison, l'absence du père se faisait à peine sentir. Il avait tranquillement vaqué à ses occupations, laissant à Marie le soin de prendre toutes les dispositions nécessaires. Sur ce point, rien n'avait changé.

Pâle et silencieux, Jésus travaillait à l'établi du père. Le fils ne voulait pas confier à d'autres mains le soin de terminer une seule des pièces que le père avait commencées. Tout en accomplissant son ouvrage, il dialoguait en silence avec le défunt. Il lui semblait l'entendre répondre à ses questions et lui donner des directives lorsqu'il ne parvenait pas immédiatement à terminer l'une ou l'autre des pièces.

Les compagnons et les apprentis respectaient « le jeune maître », comme ils appelaient Jésus. On n'entendait aucun mot grossier en sa présence, ni aucune des plaisanteries de mauvais goût que Joseph n'aimait guère non plus, mais qu'il n'avait jamais réussi à interdire tout à fait. À présent, ils se taisaient d'eux-mêmes.

Un seul compagnon, qui du reste travaillait là depuis peu, jugea cette contrainte insupportable. En bougonnant, il se plaignit à Lebbée et dit qu'un atelier n'était pas une chambre d'enfant. Alors le premier compagnon l'éconduisit avec quelques paroles sévères :

« Si tu n'es pas bien ici, va gagner ton pain ailleurs ! » Et le mécontent partit.

Dans l'atelier, où tous travaillaient encore selon l'esprit de l'ancien maître, Jésus n'eut aucun mal à maintenir l'ordre et la discipline dans le même sens que Joseph. Mais à la maison, maintes choses, que l'on pouvait sans doute attribuer à l'influence imperceptible de Joseph, commencèrent à se relâcher.

Un jour que ses frères et sœurs se mettaient bruyamment à table et commençaient à se servir, Jésus dit doucement :

« Mère ! »

Elle crut qu'il voulait lui faire remarquer que les petits n'avaient pas respecté son droit d'aînesse et s'étaient servis avant lui. Agacée, elle lui dit :

« Ne te crois pas si important, tu pourrais t'en repentir un jour ! »

Cela lui avait échappé, et aussitôt elle le regretta amèrement.

Mais Jésus n'avait pas saisi le sens de ses paroles ; ce n'est que plus tard qu'il le comprit. Sur le moment, il dit tout aussi doucement que précédemment :

« La prière ! »

« Tu as raison », répondit la mère. « Quelle est cette façon de prendre la nourriture comme des animaux, sans remercier le Seigneur de Ses dons ? Réparez immédiatement cela ! » et elle se mit à dire la prière à la hâte sans tenir compte du fait que les enfants n'étaient pas recueillis.

Après le repas, Lebbée parla à la maîtresse de maison. Les compagnons et les apprentis prenaient part au repas. Il n'était pas convenable qu'en leur présence Jésus fût remis à sa place par sa mère de façon aussi désobligeante. Qu'allaient-ils en penser ! De plus, Jésus était dans son droit !

Marie ressentit la justesse de ces paroles, mais elle s'en irrita. C'était toujours Jésus qui lui causait des ennuis. Il en était déjà de même du temps de Joseph ; allait-il continuer à en être ainsi ?

Elle éconduisit sèchement Lebbée, mais elle n'osa tout de même pas se montrer trop cassante. Sans le premier compagnon, il était impossible de faire fonctionner l'atelier, elle le savait bien. Tant que les quatre enfants étaient encore si petits, elle ne pouvait se passer des revenus que procurait ce travail.

Jacques, l'aîné des enfants de Joseph, n'avait que douze ans. Il est vrai qu'à cet âge Jésus aidait déjà à l'atelier, mais Jacques était d'une autre nature. Il se sentait plus attiré par le bétail et les champs. Il s'occuperait certainement un jour de la propriété.

Marie pensait que c'était bien ainsi. De cette façon, l'atelier resterait le bien incontesté de l'aîné. N'en avait-il pas acquis le droit ? D'ailleurs, Joseph avait désiré que Jésus jouisse de tous les privilèges liés au droit d'aînesse. Elle ne voulait toutefois pas l'encourager dans ce sens, il devait rester modeste et éviter toute prétention.

Les trois robustes garçons accaparaient entièrement son temps et ses forces. Il était tout de même plus difficile qu'elle ne l'avait pensé d'élever des garçons sans leur père. Les autres femmes de son âge n'étaient pas obligées de se passer si tôt d'un époux. Elle voyait une fois de plus combien il avait été peu sage d'épouser un homme tellement plus âgé qu'elle ! À vrai dire, Joseph ne s'était pas occupé de l'éducation des enfants, et pourtant, les petits étaient beaucoup plus difficiles à élever qu'auparavant.

Lorsqu'elle ne pouvait venir seule à bout des garçons, elle appelait Jésus à l'aide pour qu'il les punisse, mais il ne le faisait jamais. Il leur parlait avec bonté et leur montrait ce qu'il y avait de stupide et de laid dans leur conduite. La plupart du temps, il réussissait à amener les petits coupables au repentir. Mais parfois, ils se butaient ; c'était surtout Jacques qui s'opposait à l'autorité de l'aîné. En pareille circonstance, il lui lança un jour :

« Ne t'imagines surtout pas que tu as le droit de me dire quelque chose. C'est moi l'aîné. Toi, tu n'es que toléré ! »

Blanc comme un linge, Jésus quitta la pièce et se rendit à l'atelier.

Miryam, qui avait entendu ces vilaines paroles, éclata en sanglots et courut chez sa mère pour accuser Jacques.

Marie prit peur. Comment l'enfant avait-il appris cela ? Sans doute l'un des valets en avait-il parlé. C'était grave, car c'en était fini de la paix à la maison à présent. Jacques avait raison ! Il était incontestablement l'aîné. Ou bien la volonté de Joseph suffisait-elle pour attribuer à Jésus la première place ?

Ne pouvant trouver de solution, elle alla trouver le prêtre. Il n'était là que depuis peu et ne savait rien de ces « vieilles histoires ». Il écouta les paroles de la veuve avec la plus grande attention.

« La meilleure solution serait de te remarier, Marie. Il y aurait de nouveau un homme à la maison. Vous pourriez envoyer Jésus à l'école du

Temple de Jérusalem. La paix ne serait alors plus compromise. Aimerais-tu prendre Lebbée pour époux ? »

Non, cette solution ne convenait pas à Marie. Si elle se remariait – et qui pouvait dire que cela n’arriverait pas, jeune et jolie comme elle l’était encore – elle épouserait un homme jeune et alerte, issu d’une famille noble, mais pas un charpentier usé par le travail, et qui avait été jusqu’alors son subordonné.

Elle le dit carrément au prêtre. Il la regarda en souriant. Il l’avait jugée exactement telle qu’elle se montrait là.

« De toute façon, tu peux envoyer Jésus à Jérusalem », conseilla-t-il. « On dit qu’il est tellement intelligent. »

Elle baissa la tête.

« Je n’ai pas le droit d’ordonner à Jésus quoi que ce soit qu’il ne veuille pas faire », dit-elle en soupirant. « Joseph a bien précisé que Jésus devait être seul à décider de sa vie ; personne n’est autorisé à s’immiscer dans ses décisions. L’atelier de menuiserie et toute l’affaire avec ce qu’elle rapporte lui appartiennent. Il n’est même pas obligé de subvenir à nos besoins. S’il veut changer de profession, il faudra que je lui rachète l’atelier et la clientèle, comme s’il s’agissait d’un étranger. »

« Puisqu’il en est ainsi, » dit le prêtre avec circonspection, « je ne comprends pas pourquoi tu es venue, Marie. Tout est pourtant clair. Vis en bons termes avec ton aîné pour qu’un jour il ne te refuse pas son soutien ! » conclut-il en souriant.

Mais Marie n’avait guère envie de rire. Outrée, elle demanda : « En somme, Joseph avait-il le droit de prendre des dispositions pareilles ? »

« Je ne peux pas te le dire pour le moment, Marie », répondit le prêtre que l’entretien commençait à agacer. Je me renseignerai sur la façon dont Joseph a adopté Jésus. Tout dépend de cela. Reviens demain. »

Marie s’en retourna, tout aussi préoccupée qu’auparavant. Le lendemain, elle se retrouva de bonne heure devant le prêtre.

« Ton mari fut magnanime, Marie », dit-il en l’accueillant. « Joseph a pris ta faute sur lui et il a déclaré devant le Conseil des Anciens qu’il avait abusé de toi. En conséquence, Jésus est son fils aîné avec tous les

droits qui s'y rattachent. Tu ne peux rien faire d'autre que clouer le bec à ton deuxième fils et être en bons termes avec Jésus. »

Donc Joseph, le pieux Joseph, avait menti ! Menti ! Marie n'en revenait pas, et elle fut prise d'une vive indignation. Lui, qui réprouvait le mensonge partout où il le rencontrait, il avait menti ! Mais pourquoi ? Par amour pour elle ! Pour la protéger, elle qui était si faible !

Une immense honte envahit Marie. Au cours des dernières années, elle avait vécu à côté de son époux presque dans l'indifférence ; maintenant seulement, elle reconnaissait le trésor d'amour et de sollicitude qu'elle avait possédé. Et une voix dit en elle :

« Prends garde, Marie, de ne pas agir de même avec Jésus ! »

Elle rentra chez elle, plongée dans ses pensées. Puis elle fit venir Jacques. Il fut obligé d'avouer qui lui avait dit ces méchantes paroles au sujet de Jésus.

« Ce n'est pas vrai, Jacques, entends-tu ? » dit-elle en s'emportant.

« Ce n'est pas vrai ! »

« Vraiment ? » rétorqua le garçon avec un rire effronté.

Les joues de Marie s'empourprèrent. Elle châtia l'enfant dans un accès de colère jusqu'à ce que, décontenancé, il promît de ne plus jamais répéter de telles paroles. Elle crut ainsi avoir réglé cette pénible affaire.

Mais Jésus vint la trouver le soir même.

« Pourquoi as-tu dit à Jacques que ce qu'il sait n'est pas vrai ? » demanda son fils d'un ton las. « Il est venu me trouver en pleurant, et moi, je ne savais que lui dire. Je ne pouvais tout de même pas accuser ma mère d'avoir menti. »

« Ce n'est que de cette façon que j'ai pu faire taire cet enfant impertinent qui nous aurait tous exposés aux commérages », dit la mère pour se justifier. Et elle rapporta à son fils ce que Joseph avait fait pour elle autrefois.

Toujours plus claire, l'image de Joseph rayonnait dans l'âme de Jésus.

« Nous ne reviendrons plus sur ce sujet », conclut Marie, tout heureuse d'en avoir fini. « Tu es l'aîné selon la volonté de Joseph et, grâce au sacrifice de Joseph, il en sera ainsi. » Quelques mois s'écoulèrent dans le

plus grand calme. Les plus jeunes frères et sœurs, qui ne s'étaient laissés entraîner que par Jacques, obéissaient à présent, étant donné que leur frère aîné s'était calmé. Mais cette situation agréable fut de courte durée. Jacques était d'une nature trop différente pour que tout en Jésus ne manquât pas de l'irriter. En le voyant aider sa mère une fois le travail fini et effectuer tout naturellement les menus services que le père avait rendus jadis, Jacques se moqua de lui :

« Jésus, tu devrais porter des vêtements de femme. Tu n'es pas un homme. Tu es la fille aînée de notre mère ! Fille, fille que tu es ! »

Et allègrement, les plus jeunes frères firent chorus. Jésus leur sourit avec bonté.

« Notre mère aurait bien besoin de deux filles, » dit-il, « Miryam est encore bien petite, et vous aidez si peu. »

Une autre fois, Jacques rentra de l'école du temple, furieux.

« Je n'aime pas du tout que l'on me cite toujours Jésus en exemple. D'abord, je n'ai aucun plaisir à étudier. De plus, un fils aussi savant à la maison suffit amplement. Jésus est intelligent pour nous tous. »

« Nous apprendrons ensemble chez nous, Jacques », proposa Jésus. « Je t'expliquerai tout ce que tu n'as pas compris à l'école, et tu seras très content de savoir lire un jour par toi-même. »

Jacques se détourna avec impatience.

« Maître d'école ! »

Jésus s'aperçut bientôt que les garçons étaient toujours beaucoup plus difficiles à diriger quand il était avec eux. Et pourtant, il n'avait que les meilleures intentions à leur égard. Il chercha en vain ce qu'il pourrait changer en lui pour ne pas troubler la paix. On aurait dit que sa seule présence suffisait pour faire ressortir tout ce qu'il y avait de mauvais chez les enfants. Même la mère s'en aperçut et en fit le reproche à son aîné.

Un jour, après une scène fâcheuse de ce genre, Miryam suivit en secret le grand frère auquel elle était passionnément attachée et, en voyant ses yeux se remplir de larmes, elle lui dit :

« Il ne faut pas pleurer, Jésus ; ces méchants garçons n'en valent pas la peine. Ils sont tellement différents de toi ; ils le ressentent eux-mêmes, et cela ne leur plaît pas. »

Comme Jésus la regardait, tout surpris, elle poursuivit avec fougue :

« Oui, il en est bien ainsi, tu peux me croire ! Ils sont jaloux de ta bonté de cœur, de ta démarche paisible, de la noblesse de ton maintien et... et... » Elle ne trouvait plus rien à dire pour le moment, et Jésus intervint en souriant :

« Mais, petite, s'ils sont jaloux de ma bonté de cœur – comme tu dis – qu'est-ce qui les empêche d'être bons eux aussi ? C'est tellement facile ! »

« Oui, pour toi, c'est facile, mon grand », dit affectueusement Miryam. « Mais les trois autres, surtout Jacques, ne peuvent pas être bons sans faire un effort, et ils ne veulent pas faire cet effort. Ils s'imaginent que tu obtiens tout sans mal, et ils voudraient qu'il en soit de même pour eux. Et c'est parce qu'ils ne peuvent y arriver qu'ils se moquent de toi et qu'ils sont méchants. »

La petite sœur avait reconnu et expliqué assez exactement l'état d'âme de ses frères. Après réflexion, Jésus dut admettre qu'elle avait raison. Il décida alors d'aider ses frères d'une autre façon. Le soir, il les réunissait autour de lui et leur racontait des histoires. Il reprenait ce qu'il avait lu dans les Saintes Écritures, parlait des patriarches et de leur activité, ainsi que de Macchabée, le héros d'Israël.

Il glissait aussi de petites anecdotes qui lui étaient dictées par les circonstances. C'étaient celles que tous préféraient. Ils s'apercevaient à peine qu'une leçon quelconque y était liée. C'étaient des histoires qu'on n'avait jamais entendues et dans lesquelles il s'agissait d'êtres humains comme eux, ce qui leur conférait un grand charme. Marie elle aussi s'asseyait volontiers auprès des enfants avec son ouvrage lorsque Jésus racontait.

Au cours de ces soirées, celui qui était d'ordinaire tellement silencieux pouvait devenir très éloquent. Il arrivait parfois que ressorte la gaieté inhérente à sa nature profonde. Il savait rire comme aucun des autres enfants, et son rire avait une sonorité si cristalline et si légère que Marie en était frappée. Pourquoi Jésus n'était-il pas toujours ainsi ? Elle oubliait que les événements qui s'étaient produits à la maison avaient refoulé la gaieté de son aîné, et que c'était elle qui avait étouffé ce rire.

Jésus parlait aussi de leur père aux petits et il essayait de maintenir son souvenir vivant en leur âme. La mère écoutait avec étonnement : comme Jésus, qui n'était même pas le fils de Joseph, avait compris le père ! Comme il expliquait parfaitement sa façon d'agir et comme il exposait clairement sa façon de penser !

Celui que Jésus décrivait ainsi n'était pas l'homme un peu lourd qu'elle avait le plus souvent vu en Joseph. C'était un israélite croyant, candide et pieux, qui se dépensait sans compter pour les siens. Si elle l'avait vu sous ce jour, que de peines leur auraient été épargnées à tous deux !

De nouveau, la voix se fit entendre en son for intérieur :

« Fais attention, Marie, et tire la leçon de tout cela ! Ne permets pas que Jésus souffre en se sentant incompris auprès de toi ! »

Que signifiait cette voix ? Son fils était-il privé de quelque chose ? Il avait tout ce dont il avait besoin. Ou peut-être se trompait-elle ? Ne répétait-il pas sans cesse qu'il avait trouvé auprès du père une réponse à chacune de ses questions et une grande compréhension pour tout ce qu'il ressentait ? Où trouvait-il cela à présent ? Sans doute était-il assez grand pour s'en passer !

Cependant, comme elle ne parvenait pas à faire taire sa voix intérieure, elle demanda un jour à son fils s'il avait encore autant de questions non résolues qu'autrefois.

« Plus, mère, bien plus », répondit-il à sa grande surprise.

« Pourquoi ne m'interrogues-tu pas, mon fils ? » dit-elle avec bonté.

Il cacha son étonnement, mais ne sut que répondre. Toutefois, le désir d'aider s'était réveillé en Marie, qui insista pour que Jésus posât au moins l'une de ses questions.

« Mère, où étions-nous avant de venir sur Terre ? » demanda-t-il sans avoir à réfléchir longuement.

Il était clair que cette question le préoccupait grandement. Mais qu'allait-elle répondre ? Bien qu'elle eût elle aussi cherché dans sa jeunesse, il ne lui serait jamais venu à l'idée de poser une question pareille.

« Pourquoi voudrais-tu le savoir ? » demanda-t-elle à son tour. « Ne te suffit-il pas que nous soyons ici à présent ? »

Jésus secoua la tête.

« Cela ne peut me suffire, car je sens que je vivais déjà avant de venir ici. D'ailleurs, nous avons tous dû exister avant. C'est sans doute ce qui explique que nous soyons si différents les uns des autres. Pense donc, mère, » dit Jésus avec empressement, lui d'ordinaire si taciturne, « il faut bien qu'il y ait une différence si, jusqu'à notre venue sur Terre, il nous a été donné de séjourner dans l'un des royaumes lumineux, ou si nous nous sommes consumés dans les ténèbres, ou même si nous avons vécu auparavant sur Terre comme certains le prétendent ! »

La mère, qui ne comprenait pas, regarda fixement son fils. Quelles pensées avait-il donc ? Il fallait s'occuper de lui, sinon il s'égarerait sur de fausses voies ! Mue par cette crainte, elle lança :

« Je ne te comprends pas, Jésus. Point n'est besoin de réfléchir à ces questions. Suis ton chemin dans la crainte de Dieu et ne te creuse pas la tête au sujet de choses qui ne te regardent pas. Laisse aux docteurs de la loi le soin de répondre à de telles questions. Mais si tu ne peux pas t'en sortir, va trouver le prêtre ! »

Jésus ne put s'empêcher de sourire.

« Tu vois, mère, combien le père me manque ! Il avait réponse à toutes mes questions, et la réponse qu'il me donnait me permettait de comprendre tout de suite. »

« Tu vas bientôt affirmer que le père était un érudit ! » se moqua-t-elle gentiment.

Elle était tout de même un peu peinée que Jésus l'écartât dans une certaine mesure.

« D'ailleurs, tu devrais aller au temple beaucoup plus souvent. À l'exception de l'office du sabbat, tu ne prends part à aucune réunion. De cette façon, tu en arrives à cogiter sans cesse, ce qui n'est pas bon à ton âge. Jésus, promets-moi de fréquenter davantage la Maison du Seigneur. »

« J'essaierai, mère », répondit-il.

Et, effectivement, il essaya. Mais il ne fallut pas longtemps pour qu'il fût rebuté par l'état d'esprit qui régnait dans ces réunions. Au lieu de chercher ensemble le lien avec Dieu, comme il s'y était attendu, on se

réunissait pour régler toutes sortes de questions litigieuses. À vrai dire, seul le prêtre avait le droit de prendre la parole.

Jésus voulut faire une nouvelle tentative pour contenter sa mère. Il alla trouver le prêtre et lui demanda l'autorisation d'assister à une réunion d'adultes.

Le rabbin le regarda avec surprise.

« Te crois-tu trop sage pour rester avec tes semblables, Jésus ? » demanda-t-il sèchement.

« Non, Rabbi, mais je voudrais apprendre », répondit tranquillement Jésus.

« Eh bien, viens ce soir à la réunion des hommes, jeune maître charpentier ; peut-être t'y montreras-tu tout aussi à la hauteur de ta tâche qu'à l'atelier ? »

Puis, après une courte pause, il demanda :

« Au fait, quel âge as-tu ? »

« J'ai seize ans, Rabbi. »

Le soir, le cœur battant, Jésus se rendit au temple. Le seul fait que la réunion ait lieu dans le temple, plutôt qu'à l'école du temple, lui conférait à ses yeux une certaine dignité.

Les hommes entrèrent bruyamment et en traînant les pieds ; ils s'assirent en bavardant. Personne ne fit attention au jeune garçon qui se tenait à l'écart. Enfin, le rabbin arriva.

« Aujourd'hui, nous avons un auditeur », dit-il aux hommes. « Assieds-toi là, Jésus. »

Puis il commença à lire un passage d'Isaïe : « Alors les yeux des aveugles s'ouvriront et les oreilles des sourds entendront. »

Il fit remarquer aux hommes qu'il s'agissait là du Messie annoncé qui, lors de Sa venue, accomplirait tous ces miracles. Et ils se surpassèrent en descriptions de tout ce que le Messie ferait pour le peuple.

« Et toi, Jésus, qu'en penses-tu ? » demanda le prêtre en se tournant vers celui qui écoutait modestement.

Sans aucune timidité, Jésus dit doucement, mais distinctement :

« Isaïe n'aurait-il pas plutôt pensé ici aux aveugles et aux sourds en esprit ? »

Les hommes se regardèrent. Personne n'avait encore expliqué ce passage de cette façon. Que voulait-il dire par là ?

« Continue, Jésus », dit le prêtre d'un ton encourageant. « Dis-nous ce que tu entends par aveugles en esprit. »

« Tous les êtres humains qui ont des yeux pour voir la magnificence de Dieu et ne Le reconnaissent pas, et tous ceux qui ont des oreilles pour entendre Sa voix et ne l'entendent pas. »

Jésus avait dit cela comme quelque chose qui allait de soi.

Le prêtre l'écoutait avec intérêt. Ce jeune homme avait dû fréquenter une bonne école !

« Ce sont tes maîtres qui t'ont appris cela ? » demanda-t-il avec plus d'amabilité que jusqu'alors.

« Je le sais, mais je ne saurais dire d'où me vient ce savoir », répondit Jésus, qui aurait tant aimé dire qu'il l'avait appris de Méhu. Mais il savait que ce n'était pas le cas.

« Dis-nous à présent comment on peut entendre la voix de Dieu », voulut encore savoir le prêtre.

« En vérité, il a été donné aux élus de Dieu de l'entendre ; nous, nous la percevons en notre for intérieur ou grâce aux événements qui nous entourent. »

Il n'y avait rien à redire à cette réponse, car elle avait été faite avec modestie.

À l'issue de la réunion, le prêtre lui annonça qu'il pourrait dorénavant assister à toutes les rencontres des hommes. Jésus remercia, mais sans éprouver de joie particulière. Il s'était attendu à davantage. Sans doute le souvenir des journées passées à Jérusalem revivait-il en son âme. Mais il espérait que, ici également, cela pourrait s'améliorer et devenir plus beau.

Quant aux hommes, ils racontèrent chez eux que Jésus était si intelligent que le prêtre lui-même prenait plaisir à ses réponses. Les femmes en parlèrent au cours de leur travail et rapportèrent la chose à Marie, qui fut

très fière de l'érudition de son fils. Elle lui témoigna alors une certaine considération qui lui faisait mal.

Plus que jamais, il se retirait en lui-même et essayait de trouver en son for intérieur la réponse aux questions qui le préoccupaient. Il y réussissait la plupart du temps, ce qui le rendait heureux et lui donnait confiance.

Les réponses qu'il donnait lors des réunions témoignaient du même état d'esprit. Elles s'écartaient bien souvent des idées reçues. Mais le prêtre s'en réjouissait en silence.

C'est alors que ce dernier fut appelé dans une autre ville. Il fut remplacé par un docteur de la loi zélé et intolérant. En apprenant que Jésus était autorisé à prendre part aux réunions des hommes, il s'emporta. C'était un scandale ! Quand bien même ce jeune homme serait aussi avisé que le prétendait le prêtre qui partait, de telles exceptions ne sauraient tout simplement être tolérées ! Ce serait assurément cultiver la vanité et la présomption.

« Avant de juger, écoute et observe », conseilla à son confrère celui qui s'en allait. « Jésus est vraiment quelqu'un d'extraordinaire. Nous ne devons pas lui appliquer la règle générale ! »

Ce désaccord irrita Rabbi Baruch au point qu'il ordonna que Jésus assistât dorénavant aux réunions des mineurs et ne se permît plus de venir à celles des adultes.

Un serviteur du temple apporta ce message chez Marie, qui en fut très inquiète. Elle crut que son fils avait commis une faute quelconque. Jésus la tranquillisa à ce sujet, mais le fait d'être ainsi écarté le blessa profondément.

Calme comme toujours, il entra dans le temple et prit part à la réunion des jeunes. Rabbi Baruch dirigeait ces heures autrement que son prédécesseur. Il posait des questions, mais celles-ci étaient tellement faciles que Jésus n'avait jamais besoin de réfléchir. Par contre, ses réponses déplaisaient profondément au rabbin.

« Jésus, si seulement tu pouvais t'habituer à parler aussi simplement qu'un enfant ! Avec tes réponses si singulières, tu ne fais que troubler les autres. »

Cette fois, ce fut au tour de Jésus d'être troublé. Il avait répondu ce que son cœur lui dictait. Il ne pouvait rien dire d'autre. S'il réfléchissait à la façon d'assembler ses mots différemment et s'il s'exprimait de manière à plaire au rabbin, celui-ci croyait qu'il ne connaissait pas la réponse et continuait à poser des questions.

« Tu vois, Jésus, j'ai bien fait de ne plus t'admettre aux réunions des adultes », dit Baruch triomphalement. « Tu ne peux même pas répondre aux questions les plus simples. »

Les autres se mirent à rire. Baruch voulut humilier Jésus encore davantage. Il pensait qu'il était indispensable que ce jeune homme qui avait perdu son père ne devînt pas trop sûr de lui.

« Jésus, dis-moi comment le péché est venu dans le monde », demandait-il d'un ton péremptoire.

Quelle question ! Combien de fois Jésus n'y avait-il pas réfléchi ! Il répondit calmement :

« Parce que les êtres humains ont fait passer leur volonté avant celle de Dieu ! »

Déconcerté, le rabbin regarda fixement le jeune homme, puis il se tourna vers son voisin :

« Thaddée, dis-le, toi ! »

Et Thaddée récita comme une chose apprise par cœur :

« Ève mangea la pomme et en donna aussi à manger à Adam. »

« Bien ! » approuva le maître. « Tu vois, Jésus, c'est ainsi que tu devrais répondre, de façon aussi simple et aussi candide. »

La réunion était terminée. Les jeunes rentrèrent chez eux, non sans se quereller en cours de route et sans singer le maître dont le langage affecté prêtait à rire.

De son côté, Jésus s'empressa de se rendre sur les tombes de Joseph et de sa grand-mère. Une fois là, il s'assit par terre et, saisi d'une profonde tristesse, il baissa la tête. Des larmes coulaient sur ses joues. Elles n'avaient rien à voir avec les réprimandes du maître, pas plus qu'avec les moqueries de ses camarades, mais elles venaient du sentiment d'être

totallement incompris. En effet, il n'y avait personne pour le comprendre, personne pour partager ce qu'il éprouvait.

« Seigneur, Toi qui es tout-puissant, Toi qui m'as envoyé dans ce monde pour y accomplir une certaine mission, ne m'abandonne pas ! » pria-t-il avec ferveur. « Sans Ton aide, je ne puis suivre ce chemin difficile ! »

Et il obtint immédiatement l'aide demandée. Une force merveilleuse, telle qu'il n'en avait jamais ressenti de pareille, le pénétra et reconforta son âme fatiguée, si bien qu'il rentra à la maison avec des forces nouvelles.

→ Quelque temps après, Marie vint à l'atelier où seuls Jésus et Lebbée travaillaient encore, tandis que les autres avaient déjà terminé.

« Écoutez-moi tous les deux, j'ai à vous parler », commença-t-elle, et Jésus s'aperçut que sa mère avait le cœur gros.

Il la conduisit affectueusement jusqu'à un banc et dit en plaisantant :

« Si j'avais su que tu viendrais nous voir ici, nous nous serions arrangés pour avoir un coussin. »

Son but était atteint. La gêne que Marie éprouvait à entamer la conversation l'avait quittée. Elle expliqua que Jacques lui causait du souci. Il aimait fréquenter les domestiques, mais cela ne contribuait pas à améliorer ses habitudes. Cependant, si elle lui défendait d'aller les voir, il ne faisait rien de bon et, à treize ans, il était trop âgé pour jouer et se quereller avec les garçons plus jeunes du voisinage. Or, elle avait trouvé une solution : envoyer Jacques à l'atelier pour qu'il puisse être surveillé par Jésus et Lebbée. Il avait besoin d'une discipline sévère.

Cette perspective ne semblait guère enchanter Lebbée, mais ce n'était pas à lui de décider. Jésus commença par demander :

« Qu'en dit Jacques ? Voudra-t-il être charpentier ? »

« Je ne le lui ai pas demandé », répondit brièvement Marie. « Il sera bien obligé d'obéir. Je voulais d'abord savoir si toi et Lebbée, vous accepteriez de vous charger de ce garçon turbulent. »

« Si Jacques accepte de venir, je suis prêt à le former », dit Jésus d'un ton décidé. « Mais je ne voudrais pas le forcer. Peut-être une autre solution se présentera-t-elle ? »

Or, Jacques vint volontiers. Il pensait sans doute que son frère était trop jeune et trop doux pour tenir énergiquement les rênes. Mais là, il se trompait car, lorsqu'il le fallait, Jésus pouvait être très ferme. Il était dur envers lui-même, et il exigeait aussi beaucoup des autres dès qu'ils avaient accepté de travailler. C'est ainsi qu'il y eut au début mainte colère et plus d'une contrariété, jusqu'à ce que Jacques se fût rendu compte qu'on ne plaisantait pas avec Jésus. Alors il se soumit. Et, à partir de ce moment-là, il en alla autrement : la présence de son frère faisait ressortir tout ce qu'il y avait de bon en lui. Jamais il n'était plus docile, plus gai et plus appliqué qu'en compagnie de Jésus.

Les frères travaillaient côte à côte. À la grande joie de Jacques, Jésus l'avait dispensé de l'école du temple, car un enseignement journalier n'aurait pu être compatible avec le travail à l'atelier que si l'apprenti avait été bon élève, ce qui n'était pas le cas de Jacques. Son frère Jean, pourtant plus jeune, savait déjà mieux lire que lui.

L'entente entre les frères se faisait plus harmonieuse de jour en jour. Jacques levait des yeux admiratifs vers le jeune maître en voyant combien il était estimé de tous et quel travail de qualité il exécutait. De son côté, Jésus avait plaisir à travailler avec ce garçon exubérant, qui était si différent de lui.

Joseph était-il comme lui lorsqu'il était jeune ? C'était peu probable ! Il ne pouvait imaginer son père aussi expansif et aussi typiquement Juif que Jacques. D'où pouvait bien lui venir son sens du commerce ? Ce que Jésus trouvait difficile, à savoir calculer les frais et le prix d'un travail, Jacques l'avait rapidement saisi.

Il calculait plus vite que tous les autres, et si adroitement que l'on fit un plus grand bénéfice sans que la clientèle eût à s'en plaindre.

Tout aurait donc été pour le mieux si Jésus n'avait regretté une chose : les heures de travail dans le calme, pendant lesquelles il pouvait s'abandonner à ses pensées et trouver en lui-même une réponse à maintes questions qui le préoccupaient. À présent, avec ce frère si loquace et toujours en mouvement à ses côtés, c'en était fait de sa tranquillité ! Il fallait donc la chercher ailleurs.

Jésus commença à faire de longues promenades solitaires après le travail et, en conséquence, il abandonna les réunions dans le temple. À dix-sept

ans, il se trouvait de toute façon trop âgé pour cet enseignement destiné à des enfants et auquel Jacques prenait déjà part. Évidemment, Rabbi Baruch n'était pas content, mais il n'avait aucun moyen de contraindre cet élève plus âgé à suivre les cours. Il s'en plaignit à Marie qui, exceptionnellement, se rangea du côté de son fils.

Elle expliqua au rabbin que Jésus travaillait à l'atelier en tant que patron et qu'il était entièrement pris par sa tâche. Personne ne pouvait exiger qu'il s'assît sur le même banc d'école que des jeunes garçons et des adolescents. De plus, ses soirées lui étaient nécessaires pour s'aérer les poumons après avoir respiré l'air empoussiéré de l'atelier tout au long de la journée. Baruch dut s'incliner.

→ Plusieurs années s'étaient écoulées dans le calme.

L'un des compagnons avait travaillé avec quelques apprentis sur un chantier extérieur. S'étant absentés toute une semaine, ils rentrèrent fatigués, comme toujours. Mais, au lieu de percevoir leur salaire et de regagner immédiatement leur demeure comme à l'accoutumée, ils se pressèrent autour de Jésus ; ils avaient quelque chose d'important à lui communiquer.

« Maître, » dit le compagnon avec enthousiasme, « nous avons entendu dire qu'un prophète est apparu en Israël. Il parcourt le pays et il prêche. »

Un prophète ? Jésus était tout ouïe.

« L'avez-vous vu ? »

« Non, il est de l'autre côté du Jourdain, à plusieurs jours de voyage d'ici, mais les gens affluent vers lui, de près et de loin. Et lorsqu'ils repartent, ils sont entièrement pénétrés de ses paroles. Ils disent qu'il prêche de façon impressionnante et autrement que les docteurs de la loi. »

Jésus aurait bien voulu en apprendre davantage, mais le compagnon ne put rien lui dire de plus.

« Autrement que les docteurs de la loi ! » Ces mots ne le laissèrent pas en paix. Ce prophète annonçait-il réellement Dieu ou seulement une sagesse humaine présentée sous une autre forme que jusqu'alors ? Jésus pourrait-il trouver la réponse à ses questions ?

Jour et nuit, il ne pouvait s'empêcher de penser au prophète. Lorsque quelqu'un venait de l'extérieur, il l'interrogeait. Chacun avait quelque

chose de nouveau à rapporter. Quelques mois plus tard, on apprit que le prophète, qui se nommait Jean, baptisait sur les bords du Jourdain.

Le désir qu'éprouvait Jésus d'entendre et de voir par lui-même se fit toujours plus impérieux. C'était surtout la nuit que la certitude qu'il trouverait le but de sa vie grâce à sa rencontre avec cet homme envahissait son âme. Il avait toujours eu l'impression d'attendre quelque chose de particulier. Cette attente allait-elle prendre fin à présent ?

On pouvait se passer de lui à l'atelier, et il ne manquerait à personne à la maison, excepté à Miryam. Pour une fois, il pouvait se permettre de quitter la maison pendant une semaine ou deux. Mais il devait d'abord en parler à sa mère. Le comprendrait-elle ?

La sachant seule dans sa chambre, il entra. C'était tellement inhabituel que le cœur de Marie se mit à battre plus fort. Que voulait son fils ? Il avait l'air tellement grave !

« Mère, chère mère, réjouis-toi avec moi ! » dit Jésus, étrangement ému. « Je crois que je vais trouver la réponse à toutes mes questions. »

Étonnée, Marie regarda son aîné si déconcertant. Elle ne s'était pas attendu à cela.

Il lui parla du prophète qui parcourait le pays des Juifs. Un voisin venait d'apporter la nouvelle digne de foi que Jean baptisait sur les bords du Jourdain, non loin de Jérusalem. Lui, Jésus, voulait se mettre immédiatement en route pour aller le trouver. Il voulait le voir et l'entendre par lui-même. Il était certain que Jean pouvait répondre à toutes ses questions.

Ce projet ne plut guère à Marie. Elle le lui dit franchement :

« De tout temps, tu t'es posé des questions et tu as été un rêveur qui a refusé les enseignements des docteurs de la loi. Et à peine un novateur est-il arrivé que tu t'empresses d'aller le voir ! »

Marie craignait non seulement pour le salut de l'âme de son fils, mais elle craignait davantage encore que cette façon d'agir ne donnât lieu à des démêlés avec les prêtres et à des ennuis dans la localité. « Réfléchis, mon fils, il nous faut vivre ! Nous ne pouvons pas nous permettre de nous brouiller avec quiconque. »

« Mère, mon âme a aussi le droit de vivre et, justement maintenant, elle est assoiffée ! »

Jésus avait lancé ces mots comme un cri de détresse.

« Tu ne dois pas employer des paroles grandiloquentes à tout propos ! » dit Marie sur un ton de reproche. « Si ton âme est assoiffée, assiste plus souvent aux offices ! Quelqu'un de la communauté t'accompagnera-t-il au moins ? »

« Je préfère partir seul, » répondit-il, « et je ne souhaite en parler à personne d'autre. »

« Si le père vivait encore, il parviendrait bien à te dissuader de tes projets », dit Marie sans réfléchir, uniquement pour dire quelque chose. En fait, Joseph aurait vraisemblablement été du côté de Jésus, et ce dernier le savait.

« Père serait certainement venu avec moi. Maintenant, je pars seul. À l'atelier, tout est organisé de telle sorte que je puisse facilement m'absenter pour quelque temps. Au revoir, mère ! »

« Tu veux partir, bien que tu vois que je me fais du souci ? » s'écria la mère. « Que tu es donc obstiné malgré ta douceur ! On croit pouvoir à chaque instant te diriger à sa guise, mais dès qu'il s'agit de ton "âme", c'en est fini de ton obéissance. »

« Ne faut-il pas qu'il en soit ainsi ? Ne sommes-nous pas seuls responsables de notre âme ? Mère, ne nous fais pas à toi et à moi inutilement de la peine. Je pars, et je serai bientôt de retour. Que de belles choses j'aurai alors à raconter ! »

Il adressa encore un salut affectueux à sa mère consternée, puis il partit pour de bon, de ce pas léger qui n'appartenait qu'à lui.

Marie le suivit des yeux. L'irritation qu'elle avait éprouvée devant son entêtement fit bientôt place au plaisir d'admirer sa belle silhouette et sa démarche légère et assurée. Elle éprouva même de la joie à le voir se débarrasser d'une mollesse excessive pour devenir un homme sûr de lui et sachant ce qu'il voulait.

→ Et Jésus se dirigea vers le Jourdain. Libérée du travail et du bavardage des humains, son âme s'ouvrait et pouvait accueillir tout ce qui parlait de Dieu alentour : la clarté du soleil, le vert des prairies, le bleu

des montagnes au loin, le chant des oiseaux et les fleurs épanouies ! Comme la Création était belle là où les êtres humains ne se mettaient pas en avant, en se croyant extrêmement importants !

Au bout de deux jours, Jésus était arrivé au Jourdain dont les flots reflétaient le soleil et le bleu du ciel. Il avait appris en cours de route qu'il devait se diriger vers le sud-est. Au fur et à mesure qu'il avançait, de plus en plus de gens se joignaient à lui. Ils affluaient de chaque localité et de chaque petite vallée : tous voulaient aller vers Jean.

Y avait-il tant d'âmes alentour qui étaient encore à la recherche de Dieu ? Les êtres humains n'étaient donc pas aussi corrompus que Jésus l'avait cru jusqu'alors ! Évidemment, il ne tarda pas à constater qu'un grand nombre de curieux s'étaient joints au groupe, et cela lui fit mal. Ils troublaient les autres dans leur marche recueillie, on le ressentait très nettement.

Jésus se tenait le plus possible à l'écart, mais il ne pouvait passer inaperçu. Il était entouré de lumière, et la lumière émanait de lui.

Plus le cortège se rapprochait de l'endroit où Jean baptisait, plus la foule devenait dense. C'était une véritable marée humaine, et ceux qui venaient d'arriver devaient se frayer un passage.

Pendant près d'une journée, Jésus resta debout sur une petite élévation et regarda. Qu'avait-il attendu au juste ? Comment s'était-il représenté un prophète du Très-Haut ?

Celui qui se tenait là sur les bords du Jourdain était un homme de taille moyenne et de noble apparence. Il était maigre ; un simple vêtement de laine flottait autour de son corps et de ses membres. Il avait noué une corde autour de ses reins. Mais ses yeux étaient comme des soleils et ses paroles retentissaient au loin avec une sonorité toute particulière, sans qu'il eût besoin de faire le moindre effort.

Ce que Jésus entendit de ces paroles amenées par le vent pénétra profondément en son âme, lui apportant la réponse à plus d'une de ses questions.

Le lendemain, sa décision était prise : « Il faut que je me fasse baptiser ; alors seulement je me serai rapproché d'un pas de mon but inconnu ».

Une fois cette décision prise, Jésus commença lui aussi à se frayer un passage à travers la foule. Mais, comme il n'avait pas recours à la force et que, de temps à autre, il se contentait de demander avec amabilité qu'on voulût bien le laisser passer, il lui fallut une journée entière pour arriver à proximité des disciples de Jean qui étaient chargés de maintenir l'ordre.

Jean venait de baptiser les derniers, et le groupe suivant était encore loin. Jésus descendit à son tour vers le Jourdain ; son âme était remplie d'une telle nostalgie que sa poitrine était près d'éclater. Et Jean, qui avait le don de reconnaître la valeur ou l'absence de valeur de chacun de ceux qui sollicitaient le baptême, vit en Jésus ce qu'il n'avait encore jamais rencontré : un être entièrement pur ! Il ne pouvait tout de même pas le baptiser ! Comme il se sentait indigne, comparé à lui !

Il traduisit sa pensée en paroles :

« Seigneur, ce n'est pas à moi de Te baptiser ! Ce serait plutôt à moi de Te demander le baptême. »

D'un ton ferme et décidé, Jésus dit :

« Je te demande le baptême, Jean ! »

Et le Baptiste accéda à Sa demande.

Alors le bandeau tomba des yeux spirituels de Jésus : Il vit qui Il était, et pourquoi Il avait été envoyé sur la Terre. Tandis que l'eau qui ruisselait de la main du Baptiste coulait sur Son front, Il dit doucement pour Lui-même : « je le suis ! »

Ce ne fut pas une lente prise de conscience mais, comme illuminé par un éclair, Jésus eut soudain nettement en Lui la réponse à toutes les questions qu'Il portait en Son âme.

Il regarda le Baptiste : soudain, ses traits Lui semblèrent familiers. « Vois, un messenger de Dieu au milieu des humains ! » entendit-Il en Son âme et, ô merveille, le Baptiste semblait vivre quelque chose d'analogue : enfin quelqu'un qui Le comprenait ! Si seulement Il pouvait le garder auprès de Lui ! Mais ce désir était à peine né que Jésus Lui-même vit qu'il devait y renoncer. Le Baptiste était appelé à œuvrer en d'autres lieux.

Or, Jean fut lui aussi rempli de la même nostalgie :

« Seigneur, permets-moi de T'accompagner ! » supplia-t-il.

Mais Jésus ne put y consentir. Il fut dur pour Lui de repousser celui qui Le suppliait ainsi. Jean le comprit sans paroles. Il inclina la tête en silence. Ils échangèrent encore un regard pénétrant, qui sembla les toucher au plus profond de leur âme, puis Jésus le quitta. De nombreuses personnes s'étaient approchées. Il voulait les éviter.

Il se dirigea vers des lieux plus isolés. Où aller ? Peu Lui importait, pourvu que ce fût loin du bavardage des humains ! Il Lui fallait être seul avec Ses pensées !

Le vent du soir Le caressait doucement, des sons délicats semblaient l'envelopper : « Tu es mon Fils ! »

Dieu Lui avait-Il vraiment parlé ? Ou bien l'avait-Il seulement entendu au plus profond de Son âme ? Il savait qu'Il était le Fils de Dieu, une partie de l'Éternel dont Il ressentait constamment la présence. Il était indissolublement uni à Lui. Voilà pourquoi Sa connaissance de Dieu était si différente de celle des docteurs de la loi. Il ne pouvait même pas leur en vouloir de dire souvent des choses fausses : c'étaient des êtres humains !

Maintenant, Il se rendait compte qu'Il était d'une tout autre nature que celle de ces gens qu'Il ne pouvait comprendre. Il n'avait rien de commun avec eux, excepté Son corps physique qu'Il ressentait la plupart du temps comme une enveloppe, mais bien souvent aussi comme un fardeau.

Tout s'enchaînait : une réponse en amenait une autre. Devant la clarté cristalline qui comblait maintenant Son esprit, Il était presque saisi de vertige.

Les étoiles étaient apparues au firmament, la lune éclairait Sa route d'une douce lumière.

Jésus parla une dernière fois avec Jean, puis Il marcha toute la nuit en direction de Nazareth. Il ne s'en rendait pas compte, tant Il était absorbé par tout ce qui L'assaillait. Il savait qu'Il se trouvait devant Sa Mission proprement dite. Sa vie tranquille, faite de labeur à l'atelier, était terminée.

Il voulait retourner encore une fois à la maison qu'Il avait considérée jusqu'alors comme Son foyer, mais ensuite il fallait que soient rompus les liens qui L'attachaient à Sa mère, à Ses frères et à Sa sœur, aux compagnons et aux voisins. La plupart du temps, les liens de ce genre L'avaient opprimé !

Marie se lamenterait. Il ne pouvait en tenir compte à présent. Sa voie était toute tracée. Il Lui fallait trouver le calme au plus vite pour reconnaître Sa Mission.

Sans faire la moindre halte, Il rentra à Nazareth par le chemin le plus court. La certitude qui L'animait semblait également donner des forces à Son corps. Il marcha sans arrêt, prenant à peine quelque nourriture.

→ À son retour, tous le saluèrent avec joie. Marie qui, sans se l'avouer, craignait que son fils ne devînt un disciple et un adepte du Baptiste, poussa un soupir de soulagement en le voyant devant elle. Sans lui, l'atelier avait semblé aux compagnons vide et sans lumière ; ses frères et sa sœur se réjouissaient de ce qu'il aurait à leur raconter. Il allait et venait comme dans un rêve. Si seulement c'était déjà le soir !

Pour le moment, Jésus était tranquillement assis auprès de sa mère qui voulait l'informer de bien des choses, mais il l'arrêta d'un simple geste de la main.

« Ne parlons pas de cela, mère ! » dit-il fermement, sur un ton qui attira son attention. « J'ai des choses de la plus haute importance à te communiquer. La maison et l'atelier sont en d'excellentes mains ; Jacques sera pour toi un appui et un aide précieux. Je lui cède de plein gré mon droit d'aînesse. Je n'ai d'ailleurs jamais eu d'autre intention. Que l'atelier et tout ce qui en dépend lui appartiennent ; il saura le gérer comme il se doit. »

« Mais toi, Jésus ? » demanda la mère, prise d'une peur indicible. « Pourquoi te dessaisis-tu de tout ? Il ne te restera plus rien ! »

« Mère, il faut que je puisse suivre mon chemin sans être entravé. Tout ce dont j'aurai besoin me sera donné, j'en suis certain. Ma route me conduit bien loin de la maison et de tout ce qui s'y rattache. »

« Mon fils, quelles sont tes intentions ? » demanda Marie inquiète. « Avoue-le, tu veux te joindre au prophète qu'on appelle le Baptiste. Tu veux parcourir le pays comme si tu ne descendais pas d'une famille honnête et bien établie ! »

De nouveau, il la fit taire d'un geste de la main. Comme ces quelques jours avaient transformé Jésus !

« Mère, il n'est pas dans mes intentions de me joindre à Jean. J'ai reçu de lui ce qu'il pouvait me donner, et je dois à présent continuer à chercher. Dès que ma voie se dessinera clairement devant moi, je devrai la suivre, seul ou avec d'autres. »

« Et où va te conduire cette voie ? » demanda sa mère avec angoisse.

Elle ne comprenait plus son fils. Plus ? Elle ne l'avait jamais compris !

« Sur l'ordre de Dieu, je veux apporter aux humains la Lumière et la Vérité qu'ils ont perdues au cours des temps. Il faut qu'ils les retrouvent s'ils ne veulent pas sombrer totalement dans leurs péchés. »

Ces paroles venaient du plus profond de son être et, en les prononçant, il les vivait.

« Tu te crois donc prophète ? Jésus, ne te laisse pas égarer par des idées erronées ! Qui te dit que tu possèdes toi-même la Lumière et la Vérité que tu veux apporter aux autres ? »

« Mon Père... » Marie l'interrompit d'un ton cinglant.

« Ton père ? Ne t'imagines pas avoir reçu de lui la connaissance de Dieu ! »

Elle voulait lui faire mal, elle allait lui dire que son père était un Romain qui ne savait absolument rien du Dieu d'Israël et qui vénérât encore les dieux ; cependant, elle ne put parvenir à ses fins.

Jésus la regarda et lui dit avec le plus grand calme :

« Peu m'importe à qui je dois mon enveloppe terrestre ! » Puis il se tut. Devant l'incompréhension totale qu'il rencontrait chez sa mère, il ne dit rien de ce qu'il aurait encore voulu lui annoncer.

« Et tu ne demandes pas non plus ce que moi, ta mère, je deviendrai ? », s'écria-t-elle, indignée. « Tu veux m'abandonner, oubliant tout ce que j'ai fait pour toi ? »

« Mère, » dit-il d'une voix douce, « essaye de me comprendre, et tu pourras m'accompagner sur ma route. Il n'y aura alors aucune séparation entre nous. » Il avait parlé dans le sens spirituel, et elle le prit au sens terrestre.

« Tu n'y penses pas, Jésus ! Je devrais quitter ma maison et mes biens pour parcourir le pays avec toi à cause d'une idée quelconque ? »

Elle était hors d'elle ; tout sentiment plus tendre s'était envolé.

Jésus soupira. Ce n'était pas lui qui serait privé de sa mère, il le savait, mais c'était sa mère qui se rendrait inutilement la vie et le trépas plus difficiles si elle ne se laissait pas guider. Il se leva et prit amicalement congé de cette femme bouleversée à qui il n'avait plus rien à dire.

Il alla tout droit dans la chambre où Jacques était couché. Son entrée fit sursauter le jeune homme. Lui non plus ne comprit pas entièrement ce que lui dit Jésus. Pourquoi l'aîné voulait-il soudain renoncer à tout ? Ne pouvaient-ils garder l'atelier à eux deux ? Jacques éclata en sanglots. Si Jésus partait, il voulait le suivre !

L'âme de Jésus fut pénétrée de joie. Il y avait peut-être là un bon terrain pour recevoir un jour son Message. Il caressa doucement les cheveux noirs et ébouriffés de son frère.

« Calme-toi, Jacques. Notre mère ne peut pas encore se passer de nous deux. Il faut que tu prennes ma place. Mais plus tard, quand Jean sera plus grand, tu pourras venir à moi... si toutefois tu veux encore venir », ajouta-t-il doucement.

« Je voudrai toujours venir, toujours ! » s'écria Jacques avec fougue, et il se jeta au cou de Jésus. « Tu peux compter sur moi. » Et il tint parole !

Le dernier entretien de Jésus fut avec Lebbée auquel il recommanda les siens. Cet homme fidèle le comprit mieux qu'il ne s'y était attendu. Il avait gardé en son âme maintes paroles que Joseph avait dites jadis et, à présent, elles portaient leurs fruits.

Il ne restait plus à Jésus qu'à se rendre dans la chambre où dormaient ses deux plus jeunes frères et sa sœur qui ne se réveillèrent même pas, puis il quitta la maison. Telle une promesse, l'étoile du matin se levait.

L'âme en paix, Jésus se dirigea vers l'est et marcha vers le désert afin de se préparer intérieurement à Sa haute Mission.

Troisième récit :

Jésus l'Amour de Dieu

→ L'allégresse que les hommes éprouvèrent lors de la naissance du Fils de Dieu disparut au moment même où s'éteignit l'Étoile de Bethléem. La lumière n'avait pu éclairer leurs cœurs que pour peu de temps seulement.

C'est ainsi que les trois mages venus d'Orient trouvèrent le long chemin qui les conduisit auprès de l'Enfant Divin. Le reconnaissant, ils s'agenouillèrent devant la crèche et déposèrent leurs présents. Cependant, ils transformèrent par là leur mission spirituelle en un acte basement matériel. Ils auraient dû s'offrir en personne ainsi qu'il en avait été décidé d'En-Haut. C'est pour cela qu'ils vivaient sur Terre ! Ils devaient protéger l'Envoyé de Lumière ; au lieu de cela, ils retournèrent dans leur patrie. Ils avaient failli à leur mission et rendu leur vie inutile.

Marie et Joseph, eux aussi, reconnurent dans l'enfant le Messie tant attendu. Tous deux croyaient que Jésus était le Sauveur... mais ensuite, les nombreux petits soucis de la vie quotidienne étouffèrent en eux cette foi. Les souvenirs de la Sainte Nuit de Bethléem se firent de plus en plus rares. Tout sombra dans l'oubli.

Ainsi Jésus grandit, incompris, à peine considéré. Sa présence donnait aux hommes la Lumière, aux faibles la Force, aux pusillanimes le courage, mais jamais on ne lui en fut reconnaissant.

Pour Jésus, le monde était beaucoup plus beau que ne le voyaient ses semblables. Ses yeux prêtaient à la nature un éclat nouveau. Aussi longtemps qu'il fut enfant, la Terre lui parut magnifique. Le cœur léger, il suivait le droit chemin, se réjouissant de tout ce qui était beau, répandant bénédiction et joie autour de lui. Toute plante, tout animal lui étaient familiers. Ils lui parlaient leur langage et Jésus comprenait tout. Une herbe qui s'inclinait lui disait bien davantage que des paroles humaines.

Les hommes lui étaient d'autant plus étrangers que la nature lui était familière. Jésus regardait leur façon de faire sans comprendre. Leurs chemins étaient aussi confus que leur langage. Selon lui, leur vie incohérente n'avait pas de sens. Son âme tressaillait douloureusement lorsqu'il entendait leurs paroles dures et injustes et qu'ils ergotaient à

propos de Dieu et de leur destin. Pourquoi les hommes étaient-ils si différents des animaux ? Pourquoi tout ce qu'ils faisaient était-il si difficile à comprendre ? Lorsqu'ils souffraient, que la douleur mettait une ombre sur leur visage, l'âme du jeune garçon en était lourdement oppressée. Simple et candide, de loin, il leur envoyait ses pensées secourables et portait en son cœur l'ardent désir de pouvoir s'approcher d'eux, de leur tenir la main pour que son Amour leur rende la gaieté.

Une extrême timidité le retenait, le forçait de rester à l'écart. Un abîme infranchissable semblait s'ouvrir entre Jésus et les hommes.

À mesure que Jésus grandissait, la vie des hommes le préoccupait de plus en plus. L'enfant en lui s'endormit, l'adolescent s'éveilla. Jésus perçut plus clairement les faiblesses des hommes. Maints mobiles de leurs actions lui devinrent compréhensibles. Mais toujours il se demandait comment il se faisait que les hommes ne se rendent pas compte qu'il leur fallait vivre autrement afin de donner une forme plus belle à leur vie terrestre. Ils voyaient pourtant que leur façon d'agir ne leur apportait, ainsi qu'à leurs frères, que malheur au lieu de bonheur. – Pourquoi n'en tiraient-ils pas la leçon ? Ces questions montaient en lui :

– Ils prient Dieu comme je Le prie. Pourquoi ne reconnaissent-ils pas leurs erreurs ? Ne sont-ils pas tout comme moi des êtres humains ? Si seulement je pouvais aller vers eux, leur montrer leurs fautes, les aider !

Que veux-tu ? Qui es-tu, pour vouloir conduire les hommes ? Les prêtres ne sont-ils pas là pour cela ? Voudrais-tu par hasard devenir prêtre toi aussi ?

Un serrement de cœur l'empêcha d'approfondir ses réflexions. Non, Jésus ne voulait pas être comme les prêtres, hypocrites et faux. Il voulait rester pur, indépendant. Il luttait contre les forces qui s'éveillaient en son âme, car il avait déjà appris à connaître le monde et son jugement. Il devenait silencieux et renfermé. Il s'astreignait à rester calme lorsque les hommes suivaient de fausses voies. Il devenait de plus en plus étranger à Joseph et Marie. Tous deux sentaient qu'ils ne possédaient pas la clef de son âme. Ils étaient certains que Jésus renfermait en lui plus qu'il n'exprimait.

Et cependant, sa retenue ne pouvait l'empêcher d'être remarqué partout ! On parlait de lui à la synagogue et dans la rue. On l'arrêtait pour

lui demander conseil lorsqu'on le rencontrait. On allait chez ses parents pour en savoir davantage. Marie se sentait épiée en tout. Elle commença à craindre pour son fils et le pria de se taire. Jésus regarda gravement sa mère. Avait-elle honte de lui ? Voulait-elle le changer pour qu'il devienne comme les autres ?

« Faut-il que je devienne comme eux tous qui sont malheureux par leur propre faute ? Ferai-je ainsi plaisir à ma mère ? Elle devrait au contraire s'affliger de me voir devenir mauvais ! »

La vie de Jésus était tiraillée par des sentiments contradictoires. Il aspirait ardemment à ce qu'il lui soit permis d'être seul, seul une fois avec Dieu pour pouvoir Lui soumettre toutes les questions restées sans réponse. Il souhaitait trouver un être humain qui le comprendrait, qui pourrait le conseiller ou tout au moins lui dire :

« Ce que tu ressens intuitivement est conforme à la Vérité, bien que tous les hommes soient de tout autre nature que toi ! »

Partout son jeune âge lui était un obstacle, on ne le prenait pas au sérieux. On l'écoutait, on lui demandait son avis ; pourtant les hommes prenaient soudain conscience qu'ils écoutaient parler un adolescent et non un adulte.

Tant que Jésus parlait, les hommes étaient captivés. Ils écoutaient attentivement ses paroles chaleureuses et sages et oubliaient qu'ils s'étaient crus plus intelligents. Ils reconnaissaient alors leur propre insuffisance. Sans ménagement, Jésus leur montrait leurs faiblesses. C'était fait de leur attention ! Il devenait la risée de ses auditeurs, on dénaturait ses paroles, on leur prêtait de bas mobiles, de sorte que Jésus se retirait fièrement sans répondre. Rude était l'école par laquelle il devait passer sur Terre. Il lui fallait apprendre à tout connaître et à supporter en lui le contre-coup de toutes les faiblesses humaines.

Et de nouveau il se demandait : « Pourquoi ne puis-je mépriser tous ceux qui me font souffrir ? Pourquoi, malgré tout, les aimer et vouloir les aider ? Des coups ne pleuvent-ils pas sur moi dès que j'essaie de m'approcher d'eux ? N'ont-ils pas mal interprété chacune de mes paroles ? »

Et toujours il devait écouter la voix qui répondait en lui :

« Il te faut aller ton chemin, tel qu'il est tracé pour toi ! Avant que tu ne changes toi-même, il faudra que tous les hommes changent ! »

Ainsi passèrent les années... Joseph mourut... Jésus, alors, était près de lui. Les ultimes paroles de Joseph, le visage transfiguré du mourant furent pour Jésus inoubliables. Ils trempèrent sa volonté. Avec Joseph, disparut l'homme qui lui avait montré la plus grande compréhension. Ils n'avaient jamais parlé beaucoup ensemble. Joseph était laconique et taciturne, mais Jésus avait toujours reconnu l'amour que Joseph lui témoignait et la joie que celui-ci éprouvait en voyant son travail. Ses dernières pensées de bénédiction pour son père aplanirent à celui-ci son chemin dans l'au-delà.

Jésus se sentit plus solitaire encore. Il attendait inébranlablement un événement qui, pour lui, devait être décisif. Il s'en faisait souvent une image et était convaincu de reconnaître et de saisir l'occasion dès qu'elle se présenterait. Il savait aussi que par là il ferait de la peine à sa mère, ce qui pourrait les séparer à jamais. Lors de ces réflexions, il prit tout en considération et pourtant il ne pouvait rien y changer. Il suivrait son chemin, le monde entier dût-il s'y opposer.

Or, un jour, le moment tant attendu arriva. Jésus le saisit aussitôt. Un nom fut prononcé ! Et ce nom était pour Jésus la réponse à son attente.

Jean-Baptiste ! Un prophète qui prêchait dans le désert, qui baptisait les hommes, leur donnait la Vérité, les consolait dans leur détresse !

Jésus entendit parler de Jean et fut convaincu qu'il devait aller à sa rencontre comme tant d'autres. Il avait besoin de ses conseils.

La lutte qu'il dut engager avec Marie avant de rejoindre Jean était toute intérieure. Ils luttèrent longtemps volonté contre volonté. Sans se laisser déconcerter, Jésus opposait sa conviction à la force extrême dont Marie était capable. Elle combattit avec toute l'énergie du désespoir, mais dut pourtant se soumettre au plus fort. La décision prise, ils s'entretinrent calmement et tranquillement.

→ Peu de temps après, Jésus partit trouver Jean. Lorsque la ville de Nazareth fut derrière lui, il respira, comme libéré d'une lourde oppression. Inondé de soleil, le monde s'ouvrait devant lui et Jésus sentit une joie inconnue le submerger. De nouveau, comme pendant son enfance, le monde lui parut indiciblement beau et magnifique. Il voyait avec d'autres yeux. Devant lui se tenait le but vers lequel il pouvait

s'élancer, libre de toute entrave. Ce qui l'avait tourmenté des années durant, s'était évanoui comme un mauvais rêve.

« Libre ! libre ! » jubilait-il intérieurement.

C'est ainsi qu'il arriva au Jourdain, le cœur léger, fier et sûr de lui. Des ondes de force l'enveloppaient et agissaient magnétiquement sur les autres hommes. Accompagné d'une foule immense, Jésus s'approcha du Baptiste et écouta les paroles du prophète.

– Faites pénitence ! Le Royaume de Dieu est proche !

Ces paroles réveillèrent en Jésus un vivant écho. Il avait dit les mêmes paroles aux hommes qui n'avaient pas voulu l'écouter.

Le lendemain, tous ceux qui se croyaient purifiés de leurs péchés allèrent se faire baptiser. Jésus vit la colonne des pénitents et vit même plus encore : il remarqua qu'aucun d'eux ne s'était amendé, les traits de leurs visages étaient certes transfigurés par l'extase, mais non purifiés de toute faute. La plupart d'entre eux s'adonnaient à une illusion. Ce faisant, ils reçurent le baptême sans en être dignes.

Jésus avançait lui aussi vers le fleuve. Il observait les hommes plus attentivement encore. Ça et là, mais très rarement, il reconnaissait un vouloir sincère, et cela suffisait à lui redonner toute sa joie.

« C'est pour ce petit nombre que je veux vivre. »

Le grand moment approchait. Il devait se présenter devant le Baptiste. Lentement il s'avança vers lui. Il vit l'œil scrutateur de Jean fixer chacun avant de l'immerger dans les flots. Et, chaque fois, les paroles qu'il adressait comme viatique aux baptisés étaient différentes. Jean reconnaissait les faiblesses de chacun avec une inexorable acuité. A présent, la voie était libre devant Jésus. Il fit encore un pas et se trouva en face de Jean.

Durant quelques secondes, les yeux insondables du Baptiste s'agrandirent, puis ils reprirent leur expression première. Mais sa voix trembla lorsqu'il dit :

– C'est moi qui devrais te demander le baptême, étranger !

– Je te prie de me donner le baptême, Jean ! dit Jésus fermement.

Alors le Baptiste l'immergea à son tour. On entendit un grondement venant d'en-haut et Jean vit la Colombe descendre au-dessus de Jésus. Incapable de proférer une seule parole, il tomba à genoux devant lui.

Jésus le releva et lui parla. Alors il se calma et continua à baptiser.

A la tombée de la nuit, Jean chercha Jésus dans la foule et le trouva. Ensemble, ils traversèrent le vaste camp des pèlerins jusqu'à la tente de Jean. Ils y pénétrèrent silencieusement et s'assirent.

Et de Jean jaillit la parole qu'il avait gardée en lui toute la journée.

– Seigneur, c'est Toi ! Celui qui doit venir !

En signe d'assentiment, Jésus inclina silencieusement la tête ; lui aussi en avait la certitude. Les paroles de Jean-Baptiste n'étaient plus nécessaires pour éclairer Jésus. Depuis qu'il avait reçu le baptême, il savait qu'il était issu de Dieu Lui-même pour montrer à l'humanité, une fois encore, le chemin qui conduit au Père, pour lui annoncer la Lumière et une vie nouvelle, et, par la Parole, combattre les ténèbres menaçantes.

La Force qui émanait de lui était si puissante que Jean pouvait à peine la supporter. Tel un raz de marée, cette Force devait déferler sur Israël, secouer les hommes pour qu'ils prennent conscience. Une seule parole de Jésus réussirait bien mieux auprès des hommes que si lui, Jean, prêchait toute sa vie durant !

« Si seulement je pouvais travailler à tes côtés, Seigneur, si seulement je pouvais rester près de toi ! »

Les paroles de Jean étaient une prière.

Jésus le regarda d'un air songeur, puis il baissa la tête et dit d'une voix basse mais catégorique :

Tu es le premier homme qui m'ait reconnu ! Tu seras le premier homme à me quitter.

Effrayé, Jean fixa le Fils de Dieu, mais Jésus sourit pour le tranquilliser.

Il te sera permis de retourner vers la Lumière, Jean. Bientôt tu échangeras ce monde contre un autre, bien plus beau.

Et Jean le comprit. Mais il ne pressentait pas quelle douleur l'attendait avant que la mort ne le délivre. Il savait qu'il s'était attiré la haine de beaucoup par la rigueur de ses paroles. Plus d'un, qui était venu vers lui

en rampant et en implorant son aide, avait éprouvé son impitoyable dureté.

Par quelques paroles, Jean arrachait aux hommes tout faux-semblant. Sa franchise ne pouvait être supportée de tous. Il savait qu'il n'était que le précurseur d'un autre plus élevé que lui, il voulait mettre les hommes en garde contre le Jugement à venir et les rendre attentifs à leurs faiblesses.

Jean fit ses adieux à Jésus pour toujours ; il savait qu'il ne le reverrait pas...

→ Jésus passait sa vie en solitaire, à l'écart des hommes. Il pouvait enfin apaiser son profond désir de solitude. Et, ainsi qu'il l'avait souhaité, il communiquait avec Dieu dans le calme qui l'entourait. Peu à peu son corps physique put alors supporter la Grande Force de Lumière qui reposait en lui et le pénétrait depuis qu'il avait été investi de sa Mission, le jour de son baptême.

La complète harmonie entre le corps et l'esprit n'était pas encore atteinte et Jésus, qui le savait, demeura éloigné des hommes tant que cet accord ne fut pas réalisé. Il savait bien que chaque minute était précieuse, que les hommes avaient plus que jamais besoin de sa parole, mais un début prématuré pourrait avoir des suites néfastes pour son corps.

Examinant tout avec soin et n'agissant que selon les Lois divines, Jésus passait ses jours à préparer ce qui devait être accompli.

Pendant cette période, la plus sereine de sa vie terrestre, il parlait avec Dieu et ne faisait qu'un avec son Père céleste.

Jésus vécut au désert trois années durant qui semblèrent passer comme un jour. Habituellement, combien longues paraissent ces années à un homme qui attend un accomplissement ! Pendant ce temps, tout son corps se transformait. Jésus ne prit conscience de cette transformation extérieure que lorsqu'il décida subitement de retourner parmi les hommes. Il sut que son temps était venu. Il ne pouvait rester seul plus longtemps.

Songeur, Jésus était assis devant la grotte où il avait toujours passé ses nuits et qui avait été son foyer durant ces trois années. Une fois encore, il fit dérouler son passé devant lui, ce qui avait été sa vie jusqu'à cette heure. Une nouvelle fois, il revécut pleinement toutes les splendeurs qu'il lui avait été donné de percevoir dans la solitude. Chaque souffle fut un

remerciement au Père. Ce fut pour lui cette heure indiciblement solennelle que les hommes ne peuvent que pressentir en leur intuition la plus intime.

Et, pendant son recueillement, Jésus vit où en était l'humanité ; il vit tous les fils embrouillés, tous les chemins erronés que suivaient les hommes.

- Père, je t'en prie, donne-moi la Force de la Lumière pour que j'éclaire les ténèbres !

C'est alors que Lucifer s'approcha de lui.

Jésus resta calme, malgré sa souffrance. Lucifer dit :

- Je veux t'aider à accomplir ton œuvre sur Terre. Mon pouvoir est grand, je tiens les hommes par des fils invisibles et ils agissent suivant ma volonté. Je veux faire de toi le maître des mondes. Ta puissance doit dominer tous les hommes.

Jésus répondit :

- Comment le valet pourrait-il réussir à élever son maître ? A moins que celui-ci ne lui soit soumis ! Éloigne-toi de moi, Lucifer !

L'esprit des ténèbres alors le quitta.

→ Jésus fit son entrée dans le monde et le trouva plus ténébreux encore qu'il ne l'avait craint. Face aux hommes... il était seul ; personne ne le connaissait, personne ne s'inquiétait de lui... et pourtant ils avaient besoin de lui ! Comparé au nombre de ceux qui craignaient la Lumière et cherchaient à l'éviter, le nombre des chercheurs était minime. Des prêtres sans scrupules avaient accaparé la domination des âmes. Agissant arbitrairement, ils exploitaient les hommes à des fins personnelles. Jésus parcourait le pays et prêchait. Petit à petit, des auditeurs se manifestèrent. Voulant entendre le nouveau prophète, le peuple accourait.

Mais les hommes couraient au devant de quiconque venait leur parler. Ils ne faisaient aucune distinction et les écoutaient tous tant qu'ils ne parlaient pas contre les pharisiens et les scribes. Cela seul transformait leur intérêt en railleries. Ils se moquaient de l'orateur et l'abandonnaient.

Seul Jean avait exercé sur les masses un pouvoir plus grand que les pharisiens. Durement et en peu de mots, il avait dit aux hommes la Vérité, mais avec cette conviction intérieure qui pénètre dans les âmes des

auditeurs, même lorsque ceux-ci s’y opposent. En réalité, ils n’étaient nullement railleurs. Ils avaient seulement perdu la foi. Ils n’avaient pas non plus la volonté de se dresser contre la Force de la Lumière. Par contre, ils se laissaient dominer par les ténèbres et étaient malheureux au fond d’eux-mêmes, mais ne le laissaient pas voir.

Jésus le reconnut bien vite et son Amour pour les hommes grandit. Si les paroles de Jean, son précurseur, étaient dures et frappaient impitoyablement, celles de Jésus étaient d’une si grande bonté, emplies de tant d’Amour, qu’elles touchaient le cœur des hommes, les pénétraient et continuaient à y agir. Les hommes avaient l’impression que soudain une corde sensible avait été touchée, leur faisant mal, et éveillant en eux une douleur leur rappelant tout bas une chose oubliée depuis longtemps.

Leurs cœurs étaient comme frappés par des éclairs de lumière, bouleversants et libérateurs.

Ils se sentaient attirés de plus en plus fortement par « le prédicateur du désert », comme on l’appelait. Sa présence les captivait toujours plus profondément. Son nom était propagé à travers le pays à la vitesse de l’éclair.

Jésus parla au bord de la mer de Galilée. Ses auditeurs formaient une foule immense. Par des paraboles, il rendit la Parole de Dieu compréhensible au peuple. Le peuple d’Israël était paresseux dans sa façon de penser. Il lui fallait constamment chercher de nouvelles voies pour lui expliquer l’objet de ses paroles.

Jésus parla aux hommes comme on parle aux enfants, infatigablement, avec une patience inépuisable. Et comme des enfants, les hommes posaient aussi des questions. Ils voulaient toujours savoir autre chose. Leurs questions étaient en partie si insensées que Jésus se demandait :

– Me comprendront-ils jamais ?

Comme le flot humain grossissait de plus en plus, Jésus demanda du secours à Dieu, un secours terrestre. Après chaque prédication, il était presque renversé par l’énorme foule de ceux qui, se pressant autour de lui, posaient des questions. Par leurs propos raisonneurs, les pharisiens essayaient de lui tendre des pièges. Jésus pénétrait leurs desseins et s’emportait. Devant les hommes, ses réponses mettaient à nu leurs âmes et dévoilaient leurs intentions.

C'est ainsi que s'éveilla leur haine qui le guettait continuellement.

→ Deux frères habitaient au bord du lac de Génésareth ; gens simples, ils vivaient de la pêche. Eux aussi avaient entendu parler du prophète qui parcourait le pays et apportait aux hommes une sagesse encore jamais entendue. Mais, comme ils n'avaient pas le temps de se libérer de leurs occupations, ils espéraient toujours que Jésus viendrait parler aussi dans leur région. Un soir qu'ils se rendaient au large pour rentrer leurs filets, André se mit à parler de Jésus, tandis que son frère Simon l'écoutait sans mot dire. André attendait patiemment. Il recommençait inlassablement son récit. Enfin, il demanda sans ambages :

– Pourquoi ne parles-tu pas, Simon ? D'habitude, la parole ne te fait jamais défaut !

Pensif, Simon regardait devant lui. Il finit par rompre le silence :

– Jusqu'à présent nous ne nous sommes jamais inquiétés des prophètes, André. Nous avons toujours trop de travail. Et je pense qu'en ce moment nous devons surtout nous occuper de la façon dont nous pouvons gagner notre vie.

Nous n'avons jamais vu cet homme qui enthousiasme les foules, nous sommes bien trop simples pour comprendre ce qu'il dit. Pourquoi nous creuser la tête, André ?

– Et si ce prophète était celui de qui notre peuple espère tant ?

Simon se tut de nouveau. Mais André insista :

– Et s'il est le Messie, Simon ? Alors continueras-tu à vivre en silence, à lancer et à retirer tes filets jour après jour ? Dis-moi, Simon, que ferais-tu si ce Jésus était le Messie ?

– Alors, dit Simon gravement, je changerais de nom et je commencerais une nouvelle vie sous un nouveau nom !

André se tut...

Lorsqu'ils eurent tiré leur barque sur le rivage et vidé les filets pleins dans des paniers, un homme passa près d'eux, revint sur ses pas et leur parla. André se troubla, se mit à bégayer, et, tout confus, se pencha sur ses paniers.

Simon scruta l'étranger. L'homme n'avait dit que quelques mots, mais ceux-ci troublèrent André. Il n'était pas sûr que son impression soit juste ; de plus, il craignait la réaction de son frère. Mais Simon, plus sûr de lui, questionna l'étranger :

– Es-tu celui qu'on dit être le plus grand prophète jamais connu en Israël ?

– Je le suis ! dit Jésus.

– Alors, il faudrait que je réalise ce que j'ai promis aujourd'hui ! répliqua Simon.

Jésus dit :

– Suivez-moi ! Je veux faire de vous des pêcheurs d'hommes !

Et les frères quittèrent tous leurs biens et suivirent Jésus, Simon abandonna son ancien nom et dorénavant se fit appeler Pierre.

André et Pierre prièrent Jésus de les autoriser à raconter sa vie à leurs amis Jacques et Jean, ce qu'il leur accorda.

Lorsqu'ils entendirent parler de Jésus, Jacques et Jean désirèrent le voir. Eux aussi reconnurent en lui le guide tant attendu. Ils le suivirent joyeusement, abandonnant tout ce qu'ils possédaient. Ils furent les premiers disciples qui devaient être aux côtés de Jésus.

Il dut d'abord les guider pour qu'ils se débarrassent tout à fait de ce qui était « ancien ». Il fallait qu'ils deviennent des hommes entièrement nouveaux. Mais cela semblait présenter des difficultés insurmontables. Ils s'efforçaient sincèrement de saisir les paroles du Maître, mais tout ce qu'ils entendaient était trop bouleversant pour eux.

Jésus devait les traiter, eux aussi, comme des enfants. Cependant, leur simplicité et leur modestie leur permit néanmoins de se rapprocher peu à peu de Jésus dans leur compréhension. La fierté les gagnait lorsqu'ils entendaient parler Jésus, fierté d'être seuls autorisés, en tant qu'hommes, à rester près de lui. Ils voulaient l'avoir pour eux seuls et cherchaient à écarter les étrangers qui s'approchaient pour le questionner. Il leur était difficile de distinguer ceux qu'ils devaient éloigner.

De nombreux malades imploraient le secours de Jésus. Ils croyaient qu'il avait le pouvoir de les guérir et ne se laissaient pas écarter. Et Jésus guérissait et aidait lorsqu'on l'en suppliait. La nouvelle des miracles était

colportée dans tous les pays. De ville en ville, une foule toujours plus grande se joignait à lui. Les gens cheminaient avec Jésus des journées entières. Partout, dans chaque ville, les portes des riches s'ouvraient devant Jésus et ses disciples. Ils étaient estimés et honorés partout où ils allaient. Une seule ville ne voulait pas reconnaître Jésus, sa ville natale... Nazareth.

Malgré les prières réitérées de ses disciples, Jésus différait toujours le moment de prendre la parole à Nazareth. Il savait que les gens de cette ville ne lui témoigneraient qu'animosité.

Souvent il pensait à sa mère qui certainement se consumait de crainte à son sujet. Cependant, elle seule, il ne pouvait la secourir ; car elle ne voulait pas de son aide. Il s'affligeait de ce que Marie ne puisse se dominer et il dut l'éconduire lorsqu'elle vint le voir. Il savait qu'elle venait le sommer de revenir en arrière et il en était déçu.

Un froid s'établit entre eux, toute liaison était rompue. La douleur voulait s'emparer de Jésus lorsque Marie se détourna de lui et le quitta.

Jésus dut laisser partir un être humain sans pouvoir lui dire un mot. Ce fut dur, mais c'était là le seul secours qu'il put offrir à Marie.

Lorsque ses disciples le questionnaient, ne pouvant comprendre qu'il se contentât d'observer sans intervenir, il lui fallait sans cesse répondre :

– C'est par sa conviction seule qu'un homme peut faire ce qui est juste. Cela ne lui servirait de rien de suivre seulement mes conseils.

– Ne vivons-nous donc pas d'après ta parole, Maître ? N'est-ce donc pas un conseil quand tu nous dis de faire pénitence ?

Jésus comprit qu'ils ne pouvaient faire la différence, ni saisir la nuance entre un conseil personnel et ses paroles adressées aux hommes pour qu'ils retrouvent le chemin qui mène à Dieu. Il répondit :

– Si je disais à un homme, sans qu'il m'en eût prié : à partir de maintenant, prends un autre chemin, et s'il m'obéissait sans savoir pourquoi, il ne pourrait jamais reconnaître que l'ancien chemin était erroné. Il lui faudra d'abord trébucher sur son chemin et sentir combien il est pénible d'y marcher, alors je peux lui dire : en voici un autre, essaie-le et vois s'il te semble meilleur. Me comprenez-vous ?

Ils inclinèrent la tête. Jésus sourit, puis continua :

– Quand je dis : « Faites pénitence ! », l’homme peut choisir la voie qu’il veut prendre à cette fin. Il n’y a pas deux hommes qui puissent emprunter la même. Les motifs qui les conduisent sont trop différents. L’un préfère celle qui est raide et qui mène rapidement vers le haut, l’autre la voie facile qui demande plus de temps.

Jean interrogea le Maître du regard. Jésus lui fit un signe d’encouragement. Puis Jean demanda :

– Alors la voie raide est la meilleure ?

– Toutes deux sont équivalentes. Celle qui est raide est pénible et peut provoquer facilement une chute. Celle qui est large et commode peut faire oublier facilement le but, elle arrête l’élan des hommes et les endort.

Découragés, les disciples regardèrent le Seigneur. Ils voulurent poser d’autres questions, mais Jésus vit qu’ils ne comprenaient pas.

– Maintenant vous aimeriez me demander : Que devons-nous donc faire pour être sauvés ? Je vais vous répondre pour qu’enfin vous compreniez.

La vie ne vous est pas donnée pour que vous viviez facilement comme vous le désirez !

La vie vous est donnée pour que vous en fassiez l’expérience ! Soyez donc toujours vigilants ! Apprenez par vos échecs, apprenez par votre bonheur.

Regardez autour de vous, vous n’êtes pas sur la Terre pour la mépriser ! Il vous faut apprendre à la connaître, car vous portez des corps qui en proviennent. Je vais encore une fois vous donner les lois qui vibrent dans la création et auxquelles vous êtes soumis vous aussi. Mettez à profit le temps qui vous reste encore jusqu’à l’heure du Jugement.

→ Le peuple s’était de nouveau réuni autour du Maître et de ses disciples. Ils écoutaient avec recueillement et voulaient en entendre davantage. Alors Jésus s’assit sur une colline et la foule venue pour entendre ses paroles s’étendit à ses pieds.

Et Jésus dit :

*« Heureux ceux qui acceptent simplement la Vérité
car le Royaume des Cieux leur appartient. »*

Ne ressassez pas mes paroles, n'ergotez pas à leur sujet, vous n'en viendriez jamais à bout. Ne dites pas à vos semblables l'émotion qu'elles vous causent, car ils sont d'un genre différent et ne feraient que réagir à leur façon, ce qui vous troublerait.

*Heureux ceux qui sont doux et patients
car ils domineront la Terre.*

Apprenez à attendre, apprenez à vous modérer et vous posséderez un jour le pouvoir de soumettre d'autres hommes. C'est par la maîtrise de soi que l'on maîtrise autrui.

*Heureux ceux qui doivent supporter la souffrance
car ils seront consolés.*

Ne vous plaignez pas si la souffrance vous accable. Supportez-la et soyez forts ! Aucun mal ne peut vous approcher si vous ne l'avez provoqué. Mais tirez-en la leçon et corrigez-vous au plus profond de vous-mêmes ; alors le mal vous abandonnera et vous serez libres.

*Heureux ceux qui implorent la Justice
car ils l'obtiendront.*

Si vous croyez souffrir injustement, regardez ceux qui vous entourent et réparez toutes les fautes que vous avez jamais commises envers eux, même si vous croyez être dans votre droit. Aucun être humain n'a le droit d'en faire souffrir un autre ! Si vous êtes pur en ce domaine, personne ne vous fera souffrir injustement ; ils seront honteux devant votre grandeur d'âme.

*Heureux les miséricordieux
car ils obtiendront la Miséricorde.*

Mais ne vous trompez pas en pratiquant une fausse miséricorde, demandez-vous au contraire si votre bon vouloir profite véritablement aux hommes.

*Heureux les pacifiques
car ils seront appelés enfants de Dieu.*

Porter la paix en soi, transmettre la paix aux hommes exige une telle pureté d'âme que peu d'hommes seront déjà sur Terre appelés enfants de Dieu. L'homme qui porte vraiment la paix en lui, la paix divine, sera soulagement et baume pour son prochain, il guérira ses blessures par sa seule présence !

*Heureux ceux qui souffrent pour la Justice
car le Royaume des Cieux leur appartient.*

Souffrir pour la Justice signifie souffrir pour la Vérité. Tout accepter, vaincre tout, afin de pouvoir rester vrai, voilà ce qu'il y a de plus dur pour l'homme lors de sa pérégrination. Cela veut tout dire : vivre juste, vivre vrai, jusque dans les moindres détails ; mainte lutte, mainte souffrance en seront les conséquences. Ce sera l'expérience de la vie, l'expérience véritable durant toute la pérégrination de l'homme. Tel devrait être son chemin pour que la voie vers le Royaume des Cieux lui soit ouverte.

*Heureux ceux qui ont le cœur pur
car ils verront Dieu.*

Ces mots contiennent tout ; c'est ce que l'homme peut acquérir de plus grand : *Voir Dieu dans Ses œuvres*. Son cœur doit être pur, clair comme le cristal afin qu'aucun voile ne trouble sa vue. Voir c'est reconnaître ! L'homme qui est pur de cœur est parvenu à l'accomplissement ; il peut s'élever vers la Lumière ».

→ Lorsque Jésus eut terminé, il se fit un profond silence. Les pensées et les impressions des hommes se lisaient sur leurs visages. Mais ce n'étaient pas les traits des hommes que Jésus regardait au préalable pour reconnaître la façon dont ils avaient accueilli son message. Il les connaissait et espérait qu'au moins certains auraient conservé quelque chose de ce qu'il avait annoncé.

Il savait que la compréhension s'éveillait lentement chez les hommes ; leur nostalgie du savoir véritable ne pouvait plus être étouffée. Cela rendait Jésus joyeux et reconnaissant envers Dieu.

→ À cette époque, les disciples l'entourèrent plus étroitement. D'autres disciples se joignirent à eux. Beaucoup s'approchèrent de Jésus ; il dut en refuser plusieurs mais il en accepta certains.

Ses compagnons permanents étaient douze disciples issus de toutes les couches de la population. Des frictions furent donc inévitables au début de leur vie commune. Ils se retrouvaient par petits groupes et devaient pourtant vivre tous ensemble pour Jésus. Ils commencèrent à s'accuser mutuellement devant lui et il lui fallut une patience infinie pour les mettre tous d'accord. Ils étaient encore beaucoup trop inexpérimentés en tout pour pouvoir remarquer la douleur qu'ils causaient par là à leur Maître.

C'est ainsi que, lors d'une dispute, Jésus les regarda si tristement qu'ils se turent, déconcertés. Jésus se détourna, car jamais encore ils ne s'étaient disputés en sa présence. Honteux, ils s'approchèrent et le prièrent de leur pardonner. Mais Jésus ne les écouta pas, il les quitta pendant la nuit et continua seul son chemin.

Peu de temps après, alors qu'il prêchait, il les vit assis parmi les auditeurs, le regardant avec désespoir. Il eut pitié d'eux et leur permit de revenir auprès de lui. A partir de ce moment, ils furent unis. Ils s'étaient rendu compte que seule la vie près de leur Maître était possible pour eux et ils essayaient de se corriger pour plaire à Jésus.

Jésus vit leur bonne volonté et les sermonna avec bonté :

« Croyez-vous que la vie à mes côtés vous profitera si vous voulez avoir raison et si chacun veut en remontrer aux autres ? Aucun d'entre vous n'est assez pur pour se soucier de la pureté de son prochain. Appliquez-vous à devenir simples, peu importe que vous soyez issus des classes riches ou du petit peuple. Tout un chacun a une mission en accord avec ses dispositions ; s'il veut s'y consacrer entièrement, il n'a pas de temps à perdre en paroles futiles.

Vous tous, vous écoutez ma Parole et vous promettez de vous y conformer. Comment puis-je le croire puisque je ne vois aucun résultat ? Ma semence ne lève pas ! Vous devez agir dans ma Parole pour que l'humanité puisse s'édifier à votre exemple lorsque je ne serai plus. »

Les disciples ne purent supporter plus longtemps l'affliction de leur Maître. Pour la première fois, ses paroles s'imprimaient en eux comme au fer rouge, car leurs âmes étaient complètement ouvertes. Durant leur

solitude, ils s'étaient retrouvés et étroitement unis. Dorénavant, ils voulaient vivre côte à côte. Leur présomption puérile les quitta pour toujours ! L'harmonie et la joie régnaient parmi les disciples, et Jésus parcourait à nouveau le pays avec eux.

Dans chaque ville, Jésus était accueilli par les plus riches et les notables, on était heureux de pouvoir l'héberger. Mais le peuple attendait son aide et les Romains toléraient Jésus en silence ; ils connaissaient le pouvoir immense qu'il avait acquis sur le peuple, et ils ressentaient sa bienfaisante activité. Jamais Israël n'avait été aussi calme que maintenant où Jésus exhortait à la paix.

En vain, les pharisiens essayaient de l'entraver, de le brouiller avec les Romains. Avec calme il les repoussait sans cesse. Sa parole « donnez à César ce qui est à César » fut rapportée aux gouverneurs romains, et leur fit plaisir. Les manières surnoises des pharisiens envers Rome leur étaient désagréables et odieuses. Ils savaient que c'étaient eux qui attisaient toujours le mécontentement du peuple. Ils connaissaient la haine qu'ils inoculaient au peuple contre les publicains et étaient soulagés de ce que Jésus ne craignît pas de s'asseoir parmi les publicains et d'être leur hôte.

Du temps de Jésus, le peuple d'Israël n'était plus capable de se gouverner lui-même ; il était depuis trop longtemps sous une domination étrangère. Les longues années de servitude avaient fait naître en lui des attitudes propres aux esclaves. Le peuple gémissait, se lamentait, souffrait sous la domination de Rome, mais ne faisait aucune tentative pour s'en délivrer car, au fond, c'était ainsi beaucoup plus facile pour le pays. Une hostilité qui n'osait ouvertement se montrer germe en secret.

Les pharisiens en étaient les meneurs cachés. Jamais ils ne montraient leur haine devant les Romains. En apparence, ils étaient partisans de Rome, mais clandestinement ils attisaient et provoquaient la résistance. Et si les Romains, forts de leur droit souverain, attaquaient ouvertement, des lamentations se faisaient entendre jusqu'à ce que, plein de mépris, on renoncât à en demander raison aux Juifs.

Jésus voyait tout cela clairement et se demandait souvent pourquoi il lui avait fallu naître précisément parmi ce peuple. Lié à son corps terrestre, il se débattait avec ce problème qui lui coûtait mainte lutte silencieuse. Il s'efforçait de trouver ce qui avait pu l'attirer en Israël.

Cette question préoccupait aussi ses disciples. Ils se rendaient compte de la différence évidente entre la nature inconsistante du peuple et l'attitude ferme et consciente de leur Maître. Un jour ils questionnèrent Jésus à ce sujet :

– Pourquoi a-t-il fallu que tu naisses en Israël, ce pays privé de tout droit ? Est-ce réellement pour l'unique raison que les prophètes l'ont annoncé depuis des temps immémoriaux ?

– Non, ce n'est pas à cause des prophètes car, lorsqu'ils ont fait leurs prédictions, ce n'est pas moi qu'ils ont annoncé ! Ils ont annoncé celui qui viendra après moi. J'ai été envoyé, sinon Israël, et ainsi le dernier reste pouvant encore revendiquer ce nom ancien, aurait dû être anéanti et avec lui ce qui était resté bon. Je vais essayer de sauver Israël, de l'affranchir à nouveau. Je ne veux libérer qu'un petit nombre de ce peuple jadis élu et lui rendre sa force. Mais c'est à lui de décider s'il sera libre ou s'il restera éternellement esclave.

– Israël combattra donc les Romains ?

– Vous ne me comprenez pas ! je ne veux pas la guerre. Rome n'est pas l'ennemi d'Israël. Israël ne peut que remercier Rome car, grâce à Rome, Israël ne s'est pas endormi. L'ennemi qu'il faut combattre se trouve en chacun de vous. Si vous l'exterminiez en vous, alors votre liberté spirituelle et votre ascension seront assurées et vous ne resterez pas asservis. Et ceux qui vous dominent actuellement auront également bientôt disparu. Que vous enseignent vos prêtres ? Par quoi vous troublent-ils ? Ont-ils une seule fois essayé d'éveiller en vous autre chose que l'envie, la malveillance et la lâcheté ?

Croyez-vous pouvoir ainsi prétendre à l'acquiescement ?

A quoi vous sert d'avoir le libre arbitre, pourquoi vivez-vous ? Pour jouir de votre paresse peut-être ? Vous faut-il donc tout accepter et laisser d'autres penser pour vous ?

Je vais vous dire pourquoi j'ai dû être un fils de votre peuple.

Israël est le pays le plus désolé et il est dominé par un peuple qui a atteint actuellement son apogée.

Je sème dans cette terre presque décomposée et, après la moisson, le vent portera les grains par-dessus la mer jusqu'à Rome. C'est la dernière

mission de Rome de les répandre sur toute la Terre. Ensuite viendra sa décadence.

Jean dit lentement :

– Alors tu aurais pu naître tout aussi bien à Rome, Seigneur ?

Pierre s’interposa avec véhémence :

– Et que serait-il advenu de nous ?

Jésus sourit, puis tranquillement dit :

– Pourquoi vous disputer ? Ne vous suffit-il pas que je sois là ? Tu as raison, Jean. Si j’étais né à Rome, mon chemin serait plus facile. Même alors, ma Parole serait parvenue jusqu’à vous et vous seriez devenus mes disciples. Ainsi, c’est moi qui vous ai cherchés, autrement c’eût été à vous d’aller à ma recherche.

Pierre en convint aussi mais, par la suite, des pensées concernant certaines possibilités s’éveillèrent en lui auxquelles il ne put imposer silence. Aucun des disciples ne serait entré dans ses vues, Pierre le savait, excepté Judas Ischariot. Il commença à en parler avec lui et ensemble ils envisagèrent toutes les éventualités. Jésus, qui le savait, se taisait.

→ C’était à Arimathie. Alors que Jésus avait longuement parlé au peuple, et avec insistance, un pharisien s’avança.

Jésus le vit venir et le regarda fixement. Avec hypocrisie, le pharisien s’inclina profondément et, se frottant les mains, commença :

- Il y a longtemps que j’entends parler de ta sagesse, Maître. Veux-tu répondre à quelques-unes de mes questions ?

Ils commençaient tous ainsi. Jésus, qui connaissait la manière des pharisiens, répondit brièvement :

– Questionne !

De nouveau, le pharisien s’inclina :

– Tu es tellement sage, Maître, que le peuple est subjugué par ta parole. Tous les hommes qui louent ton nom veulent suivre ta doctrine, comment est-il alors possible que les hommes qui t’entourent constamment se permettent de mépriser les Commandements de Dieu, sans que tu leur en demandes raison ? N’as-tu pas dit toi-même que nous devons les respecter ?

– Quel est le commandement que mes disciples ont violé ?

– Le commandement de la sanctification du Sabbat. Ils ne respectent pas non plus les périodes de jeûne, ils négligent les ablutions prescrites.

Jésus lança un regard furtif à ses disciples : l'indignation se lisait sur tous les visages. Puis, se tournant vers le pharisien :

– Tu prononces des paroles graves, rabbi. La sanctification du sabbat ! L'homme devrait observer chaque jour une heure de sabbat. Il ne lui sert à rien de passer, conformément au rite prescrit, le jour fixé par les hommes comme jour de repos. Cela également, vous l'avez interprété au sens terrestre.

– L'homme peut sanctifier le sabbat chaque jour, pour lui-même, mais autrement que vous l'avez conçu ! Les ablutions avant le sabbat doivent être la purification de l'âme, le nettoyage de toute souillure qui la recouvre et les périodes de jeûne ne signifient pas l'abstinence ; mais les privations, bien que terrestres, doivent être d'une autre nature.

Celui qui se recueille dans la solitude, qui se libère de toute pensée basse et quotidienne, qui n'est pas l'esclave de ses convoitises et qui s'approche pieusement de son Dieu dans la prière, celui-là respecte le sabbat et le sanctifie ! Il s'est lavé de toute souillure, il a jeûné tout en absorbant seulement ce dont son corps avait besoin.

– Ainsi, tu veux abolir ce que Moïse nous a légué ?

– Je ne suis venu ni pour abolir, ni pour évincer les prophètes. Je suis venu pour accomplir, pour compléter ce que les prophètes vous ont légué, car vous l'avez mal conservé, vous l'avez transformé selon vos conceptions pour qu'il vous soit plus facile de dominer le peuple. Chaque prophète vous a secoués de votre torpeur, mais vous vous êtes toujours rendormis. A présent, je suis venu moi aussi. Par là Dieu vous a placés pour la dernière fois en face de la décision à prendre. Vous ne disposez que de peu de temps. Comblez les lacunes que vous avez laissées dans votre construction, je vous en fournis les matériaux. Mais gardez-vous, pharisiens, qu'auparavant elle ne s'effondre sur vous et ne vous ensevelisse !

Le pharisien regarda Jésus d'un air furieux, car il l'avait démasqué devant le peuple entier. En criant, il voulut s'élaner sur Jésus et le frapper.

A cet instant, un homme sortit de la foule et jeta le forcené à terre. Haletant, le pharisien se releva après être resté étendu peureusement quelques instants dans l'attente des coups. Mais, voyant qu'on le laissait tranquille, il s'esquiva, accompagné des cris moqueurs de la foule. Et Jésus leva le bras, les hommes se turent. Ils le regardèrent, emplis d'attente :

– Pourquoi vous moquez-vous de cet homme ? Croyez-vous avoir une raison de le faire ? Ne devriez-vous pas vous affliger d'avoir jusqu'à présent suivi de pareils chefs ? Aveuglement et sans réflexion ! N'avez-vous pas la responsabilité de tout examiner avant de dire oui ? Fallait-il que je vienne pour démasquer ce genre d'homme ?

Honteux, ils baissèrent la tête. Même les plus endurcis ressentaient l'amour qui se manifestait à travers ses paroles réprobatrices.

Alors Jésus se tourna vers l'homme qui l'avait protégé.

– Je te remercie de ton intervention.

Il lui sourit. L'homme supplia Jésus du regard.

– Seigneur, veux-tu être mon hôte dans cette ville ? Et Jésus l'accompagna dans sa maison.

L'homme s'appelait Joseph et était le plus riche d'Arimathie ; c'est pourquoi on le nommait Joseph d'Arimathie. Il était le descendant d'une vieille famille et portait le titre de prince. Sa maison était grande et spacieuse ; elle accueillit Jésus avec tous ses disciples.

Joseph d'Arimathie offrit son palais à Jésus.

– Prends tout ce qui m'appartient, Seigneur ! Laisse venir le peuple vers toi, qu'il te cherche, mais ne parcours pas le pays à la recherche des hommes !

Jésus répondit :

– Je suis envoyé pour chercher les égarés et pour les ramener au Père, ma demeure n'est pas de cette Terre, mais près de mon Père. Mais lorsque le Fils de l'Homme viendra, vous, les hommes, vous devrez lui construire la demeure la plus magnifique que la Terre ait jamais portée. Il habitera parmi vous et entrera et sortira tous les jours de chez vous. Mon temps est de courte durée, mais pas si court que je ne puisse tout vous dire. Suivez moi et vivez selon mes paroles, alors je ne serai pas venu en vain !

Joseph se tut longuement, puis il dit :

– Mais comment puis-je te servir, Seigneur ?

– Ne me sers pas, moi, mais sers Dieu en donnant la preuve à tous les hommes qui te sont soumis qu’obéir et gouverner peut unir les hommes harmonieusement.

Et Joseph d’Arimathie se tut. Mais, dans son for intérieur, les paroles du Fils de Dieu le vivaient et illuminaient toute son existence.

→ Parmi les disciples, il y en avait un qui devait lutter fortement contre son intellect ; c’était Judas Ischariot.

Au cours de leurs pérégrinations, il restait près de Pierre qui aimait parler avec lui. Ainsi, un jour, Judas lui demanda :

– Ne crois-tu pas que ce serait magnifique si notre Maître était roi des Juifs ? Un vrai roi qui puisse gouverner les hommes. Tout ne lui serait-il pas beaucoup plus facile ?

Pierre répondit tranquillement :

– Notre Maître est bien plus qu’un roi des Juifs, il est roi du Ciel et son royaume est immensément grand. Laisse donc ces sottes pensées, Judas.

– Alors tu crois que Jésus peut dominer l’univers en prononçant un seul mot, s’il le veut ?

– Si grand est son pouvoir qu’il pourrait aussi détruire le monde, mais il ne voudrait jamais faire chose pareille, sinon il ne serait pas ici sur Terre pour nous sauver, nous pauvres pécheurs.

Judas se tut. Ils continuèrent leur chemin en silence. Judas rêvait de splendeurs et de fastes terrestres. Il était convaincu que le peuple couronnerait Jésus roi s’il le voulait. Judas ne pouvait se défaire de cette idée et pensait que ce serait merveilleux d’être vraiment souverain, de dominer des milliers d’êtres qui seraient contraints de le servir. Jusqu’à présent, c’était toujours lui le serviteur. Maintenant qu’il pouvait enfin accéder au pouvoir, Jésus le lui refusait. Combien d’hommes n’avaient-ils pas offert leur fortune ! Que n’aurait-on pu réaliser avec cet avoir ? Non, que Jésus veuille laisser échapper tout cela, c’était de la folie. Ne pensait-il pas à l’avenir ? Ils ne pouvaient éternellement cheminer sur la grand-route sans avoir un foyer, un toit au-dessus de leur tête. Il leur faudrait pourtant se reposer un jour, ce serait alors peut-être trop tard pour ses

projets actuels ; ils étaient réalisables en ce moment, si seulement Jésus le voulait. Pourquoi s’y opposait-il ? Et Judas résolu d’agir à la place de son Maître.

Cependant, il questionna Jésus au préalable :

– Seigneur, pourquoi ne penses-tu pas à assurer tes vieux jours ? Pourquoi ne gardes-tu pas une partie du superflu que l’on t’offre ?

– N’as-tu pas entendu, Judas, ce que j’ai répondu à ceux qui m’offraient leurs biens et leur argent ?

Mais Judas ne céda pas :

– Ne disais-tu pas que nous étions là pour te protéger matériellement, Maître ? Cela implique également que nous cherchions à t’épargner la misère. Tu ne dois pas te sacrifier sans penser qu’un jour tu pourrais te trouver dans le besoin. Nous, tes disciples, nous voulons assurer ta subsistance, c’est pourquoi tu dois nous permettre d’accepter pour toi.

– N’as-tu pas entendu ce que je disais : Ne vous souciez pas du lendemain, à chaque jour suffit sa peine. Sonde ton cœur, Judas, afin de ne pas confondre l’égoïsme avec la bienveillance ! Non, ne te défends pas ! Ne m’as-tu pas toujours fait confiance ? Pourquoi veux-tu agir à présent de ton propre chef ? Si la foi te fait défaut, alors prends les richesses qui te sont offertes, mais reste loin de moi !

– Seigneur, dit Judas, tu prends ma sollicitude pour de l’égoïsme, crois-moi...

– Depuis quand me méprendrais-je au sujet de mes disciples, Judas ? N’ai-je pas toujours vu jusqu’au fond de leur cœur ? Tes paroles me font mal, va !

Alors Judas resta en arrière et suivit longtemps Jésus du regard tandis qu’il avançait aux côtés de Jean.

Depuis cette mise au point, Judas ne connut plus de repos. Sans cesse il se rappelait les paroles de son Seigneur et essayait en vain d’oublier le blâme qui brûlait en lui et ne le laissait pas en paix.

Peu à peu, il commença à scruter les paroles de Jésus avec une acuité intellectuelle dont il n’avait jamais encore fait preuve de sa vie. Cherchait-il des lacunes ou des contradictions dans les paroles de son Maître ? Jésus ne remarquait-il donc pas le changement de son disciple ?

Il ne lui fit aucune réprimande sur sa conduite. Et pourtant, tous les autres disciples étaient surpris des manières renfermées et de l'entêtement de Judas.

Cependant, le silence de Jésus était pour Judas la plus sévère punition qui pût le frapper. Le sommeil le fuyait et, peu à peu, il tomba malade. Il savait que Jésus attendait qu'il vienne implorer son pardon, mais déjà Judas ne pouvait plus revenir en arrière.

Il endurait les plus terribles tourments lorsque Jésus était attaqué, lorsque les pharisiens l'approchaient pour lui poser des questions pièges. Il priaït pour que Jésus fasse quelque chose d'extraordinaire, un miracle qui les forcerait tous à croire. Les guérisons étaient bien considérées comme des miracles, mais on pouvait les expliquer également par l'intellect. Les hommes dont s'occupait Jésus n'étaient-ils pas tous croyants ? Avait-il jusqu'à présent voulu guérir un homme doutant de la Force ?

Judas désirait ardemment que Jésus fasse pour une fois une action qu'on ne pourrait prétendre expliquer par l'imagination humaine. Alors il serait soulagé, il irait voir Jésus et, pleurant de bonheur, se jetterait à ses genoux et implorerait son pardon !

Dieu avait-il exaucé cette prière ? Judas en était convaincu, car ce qu'il avait tant désiré se réalisa.

Jésus approchait d'une ville. Depuis des heures déjà, le peuple affluait et saluait le prophète avec des cris d'allégresse. Chaque fois que Jésus quittait une ville ou un village, les hommes l'accompagnaient sur une longue distance et, à son approche, la population de l'autre ville venait loin à sa rencontre.

De cette façon, les disciples étaient de moins en moins souvent seuls avec leur Maître. Ils le regrettaient tous, car traverser la campagne aux côtés de Jésus était pour eux ce qu'il y avait de plus beau. Jésus leur était alors beaucoup plus proche ; il parlait avec chacun et participait à toutes leurs plaisanteries. Les disciples l'avaient d'autant moins souvent à eux qu'il devenait plus connu du peuple et que davantage de monde se pressait autour de lui.

A présent qu'ils approchaient de la ville de Capharnaüm, les routes étaient noires de monde. Les disciples commencèrent à se plaindre de la

chaleur et de la bêtise du peuple qui rendait les routes encore plus poussiéreuses et plus insupportables. Ils eurent beaucoup de peine à écarter les curieux, les quémandeurs, les questionneurs qui tous voulaient approcher Jésus.

Mais Jésus prononça des paroles d'apaisement. De cette façon, il dut non seulement réprimander le peuple, mais aussi ses disciples. C'était toujours lui le plus patient et tous, adultes et enfants, le reconnaissaient à cela. Ils se pressaient autour de lui, même s'ils ne l'avaient jamais vu.

Judas les précédait de loin, laissant une grande distance entre les autres et lui-même. Tous voyaient que Judas, ne pouvant supporter le voisinage de son Maître, fuyait. Soudain, il chercha à se frayer un passage ; il écarta brutalement les gens qui lui barraient la route, traînant derrière lui un homme qui avait du mal à le suivre.

Haletant et rouge de chaleur, Judas s'arrêta devant Jésus. Il poussa l'homme d'un pas afin qu'il se trouve face à face avec Jésus. Un temps d'arrêt se produisit. L'interminable cortège humain s'immobilisa. Jésus demanda à l'homme qui portait un uniforme de centurion romain ce qu'il désirait. Après une courte hésitation, il dit :

– Seigneur, mon enfant se meurt, il n'y a plus d'espoir si tu ne viens pas lui rendre la santé !

alentour, le peuple mécontent gronda :

– Qu'attend donc ce Romain de notre prophète ? Qu'il s'en aille, c'est un païen !

Mais Jésus ne tint pas compte de la remarque. Il considéra d'abord longuement le Romain, puis lui dit : – Je guérirai ton enfant. Je te suis, va devant !

C'est alors que l'homme se retourna et précéda Jésus en direction de la ville. Cependant Judas, qui l'avait amené à Jésus, espérait qu'ici enfin aurait lieu le miracle si ardemment attendu.

A Capharnaüm, la foule était si dense le long des rues que les disciples furent obligés de se frayer un passage à coups de poing devant la maison du centurion. A l'intérieur, les pleureuses gémissaient et se lamentaient déjà. La fille du Romain était morte.

Judas tressaillit, son attente devint fébrile. Il était tendu, voulant savoir ce que ferait Jésus.

En entendant les pleureuses, le Romain faillit s'effondrer à l'entrée de la maison. Mais une main se posa sur son épaule.

– Aie confiance, tu n'es pas seul. Je t'ai promis du secours et je t'aiderai. Je te rendrai ton enfant !

Puis Jésus pénétra dans la chambre d'où provenaient les lamentations. A son entrée, les femmes se turent. Jésus leva la main et montra la porte, mais personne ne bougea. Il regarda le Romain :

– Si tu veux revoir ton enfant, chasse ces femmes qui me gênent !

Pierre s'approcha de son Maître. Déconcerté, il l'avait suivi.

– Seigneur, ne vois-tu pas que l'enfant est morte ? Je t'en supplie, quitte cette maison !

Alors Jésus se fâcha. Ses yeux étincelaient, menaçants. Jamais encore Pierre ne l'avait vu ainsi.

- Allez-vous en, tous, allez aussi loin que vous le pourrez. Laissez-moi seul. Comment osez-vous me donner un conseil ?

Il se retourna et laissa Pierre qui se retira tout honteux.

Seul, face à l'enfant morte, il s'approcha tout près de la couche. Pendant un moment, il ferma les yeux et parut être ailleurs. Jésus devait d'abord apaiser le courroux qu'avait éveillé en lui la méfiance de ses disciples. Son âme devait se calmer avant de rappeler la vie dans le corps qui était déjà en train de se refroidir.

Ces preuves répétées de l'incapacité de tous ses disciples lui faisaient mal. Et dire que dans toutes les situations critiques auxquelles il se trouvait confronté, ils lui retiraient leur confiance !

L'amour l'envahit à la vue du visage calme et paisible de la jeune morte. Cette enfant était heureuse et maintenant il la rappelait dans ce monde de discorde et de désarroi. Jésus vit la vie de l'enfant, son karma ; il vit également qu'elle devait revenir sur Terre où trop de fils la retenaient encore. Il vit aussi le fil qui reliait toujours l'âme au corps. Il n'était pas encore coupé et tiendrait encore plusieurs jours, l'enfant étant parti trop brusquement.

– Petite fille, lève-toi ! Je te rappelle sur cette Terre pour que, grâce à la force que je vais te donner, tu puisses achever ta vie selon la Volonté de Dieu !

L'âme de l'enfant revint lentement dans le corps. Jésus remarqua comment la vie ranimait la dépouille déjà raide en faisant de nouveau circuler le sang.

Il attendit que l'enfant ouvrît les yeux et lui sourît avant de tomber dans un profond sommeil. Alors seulement, il appela ses parents.

Sans attendre les remerciements des parents au comble du bonheur, Jésus quitta doucement la chambre et sortit de la maison. Les disciples l'attendaient dehors et Jésus, de nouveau rayonnant et serein, se joignit à eux. En plaisantant, il exprima sa surprise qu'ils soient restés près de lui malgré leur frayeur ! Ils voulurent s'excuser, mais les mots leur manquèrent. En silence ils suivirent Jésus.

La nouvelle de ce miracle que Jésus avait réalisé pour la première fois se répandit rapidement dans toute la ville. Jamais encore Jésus n'avait été fêté aussi triomphalement que ce jour-là. On lui amenait une foule de malades et, infatigablement, Jésus imposait ses mains sur leurs corps leur prodiguant, pour les guérir, une force nouvelle.

La foi délivrait les hommes de tout élément destructeur qu'ils avaient dans le sang.

Et Judas ne put se contenir plus longtemps : il lui fallait aller trouver Jésus. Il s'approcha humblement de son Maître, voulut lui parler, mais ne le put. Jésus le regarda en silence, puis lui demanda doucement :

– Te fallait-il vraiment cette preuve pour te redonner foi en moi ? N'as-tu pas honte de vouloir me parler maintenant de reconnaissance ? Judas, si tu ne peux pas croire du fond de l'âme, s'il te faut tous les jours de nouvelles preuves, des preuves qui ne peuvent pas être motivées par la raison, alors tu dois me quitter. Pars, construis-toi une maison et agis selon ta nature, amasse des richesses terrestres si tu y trouves plus de satisfaction. Je n'ai jamais cherché à te retenir. Mais si tu veux rester près de moi, n'espère jamais qu'un pouvoir temporel remplisse ta vie. Vous tous qui voulez être mes disciples, vous devez savoir que je ne puis vous donner que des richesses spirituelles. Mon royaume n'est pas de ce monde !

Et Judas le quitta et pleura.

Après cette explication, Jésus le traita avec plus de bonté que tous les autres disciples, de sorte que Jacques lui demanda un jour :

– Seigneur, pourquoi aimes-tu Judas plus que nous ? N’avons-nous pas plus de mérite à tes yeux ? N’est-ce pas toujours Judas qui éprouve des doutes ?

Jésus répondit :

– Comme tu parles sottement, Jacques ! Aucun d’entre vous n’a davantage besoin de mon amour que Judas. C’est pourquoi je lui donne plus, comme tu dis. Mais méfie-toi de parler de ta foi ! Certes, Judas a des doutes, mais si tu crois ne pas y être sujet, je te le dis, tu te trompes ! N’est-ce pas douter de ma justice que de me poser des questions comme celle-là ? N’apprendrez-vous jamais à me comprendre ?

Jacques baissa la tête. Il avait honte. Mais Jésus continua :

– Si la façon d’agir de votre prochain vous semble injuste, ne vous érigez pas en juge, car chacun se juge lui-même ! Ne faites pas attention à Judas, mais à vous-mêmes, prenez garde qu’à la fin il ne vous manque ce qu’il y a de plus important : la connaissance de vous-mêmes.

Jacques ne dit plus rien et resta muet lorsqu’il entendit d’autres disciples faire les mêmes réflexions. Cependant, Jean se dit :

– Comme le Maître nous connaît bien, rien ne lui échappe. Il prononce chaque parole avec conviction. Si seulement je pouvais acquérir cette force intérieure et cette clarté.

Et Jean s’approcha de Jésus et lui demanda :

– Seigneur, que dois-je dire aux hommes s’ils me demandent pourquoi tu es l’hôte des publicains et pourquoi tu dédaignes les maisons des riches ?

Jésus sourit :

– Dis aux hommes que je suis l’hôte de ceux chez qui je rencontre la Vérité. Et que la Vérité ne considère pas l’habit de l’homme, mais le fond de son âme. Mais ne t’es-tu pas également posé cette question depuis longtemps, Jean ? Tu t’étonnes que nous nous asseyions à une table modeste, parce que telle est ma volonté, et que nous dédaignons la table

des riches. Il faudrait que je vous conduise un jour dans une maison où la curiosité nous invite et attend de nous des représentations. Il faudrait qu'une fois vous soyez humiliés par des allusions qui ne me touchent pas, mais qui vous blesseraient, vous et votre vanité, alors vous ne demanderiez plus : « Seigneur, pourquoi fréquentes-tu les maisons des publicains ? »

Avec une patience constante, Jésus devait ainsi répondre à de nombreuses questions. Il lui semblait parfois que l'aveuglement de ses disciples l'empêcherait d'atteindre ce qu'il voulait. Eux qui vivaient près de lui depuis si longtemps, combien peu ils avaient saisi ses paroles jusqu'à présent ! Leurs questions lui rendaient souvent la vie pénible. N'était-ce pas toujours et partout la présomption humaine qui formulait ces questions ? Ne reconnaissaient-ils leurs fautes que s'il les leur montrait ?

Qu'ils arrivent dans une ville inconnue, parmi des hommes inconnus ou qu'ils rencontrent au cours de leurs pérégrinations des gens s'attachant à eux avec une obstination tenace et n'étant satisfaits qu'après avoir obtenu une réponse à toutes leurs questions, Jésus devait toujours surveiller ses disciples pour qu'ils ne parlent pas trop. La plupart étaient sans malice et ne comprenaient pas les questions qui leur étaient également posées.

Ainsi ils arrivèrent un jour dans une ville où ils rencontrèrent une jeune femme qui ne quitta plus Jésus. Pierre essaya de la renvoyer, mais elle ne cessait de supplier. Elle voulait parler à Jésus seule et sans témoin. Finalement, Jésus s'aperçut qu'il se passait quelque chose dans son dos ; il entendit le parler vif de la femme et le refus bref de Pierre.

Il s'arrêta et regarda derrière lui. Alors Pierre s'approcha vivement :

– Seigneur, cette femme ne cède pas, elle veut te parler, dis-lui toi-même que ce n'est pas possible ! Car... il s'approcha tout près de Jésus, ...c'est une femme de mauvaise vie. Un habitant de la ville me l'a dit !

Jésus hocha légèrement la tête, puis il fit signe à la femme d'approcher. Étonné, Pierre recula.

– Tu désires me parler ? Dis-moi ce que tu veux.

La femme scruta Jésus du regard, puis elle supplia d'une voix lasse :

– Vois comme ils me méprisent tous, Seigneur ! Je ne peux parler en leur présence. Ce sont eux qui m’empêchent de commencer une vie nouvelle. Ils me rappellent toujours mes fautes et m’évitent partout où ils me voient. Ils éloignent leurs enfants lorsque je traverse la rue et menacent de me lapider.

Jésus ne dit mot, il continuait son chemin tranquillement et la femme cheminait à ses côtés sans qu’il l’en empêchât.

Ils quittèrent la ville et la femme marchait toujours à côté du Seigneur. Aucun des disciples n’osait faire de supposition. Des heures passèrent ainsi. Puis Jésus s’arrêta.

– Qu’attends-tu de moi puisque tu ne rentres pas ?

– Une parole, Seigneur : Que mes fautes puissent être pardonnées.

– Tu as porté des accusations lorsque je voulais savoir ce que tu désirais. Tu n’as trouvé que plaintes et gémissements. C’est pourquoi je n’ai pu t’aider. A présent, je vais te donner un conseil. Va dans un autre pays et commence la nouvelle vie à laquelle tu aspirés. Travaille du matin au soir afin d’oublier tout ton passé. Tu es jeune et tu peux encore rattraper tout ce que tu as négligé.

– Seigneur, sur moi pèse ma faute que je n’ai pas expiée. Jamais elle ne me laissera trouver la paix ! Alors, voyant la grande détresse de la femme, Jésus dit dans sa clémence :

– Va en paix, tes péchés te sont pardonnés !

Les disciples gardèrent un profond silence. Ils virent le visage extasié de la jeune femme et reconnurent que Jésus ne refusait jamais son aide. Pour tous, il était un roc.

Journellement, ils voyaient comment il délivrait les hommes en bénissant et comment il les réprimandait avec bonté. Il était inimaginable pour eux qu’un jour, à peu de chose près, ils en fassent autant.

Et pourtant Jésus le répétait souvent. Ils étaient heureux de rencontrer chez lui une si grande confiance. Ils avaient beau imaginer avoir une opinion personnelle et se vanter d’eux-mêmes et de leur savoir, ils ne pouvaient jamais croire aux capacités qui devaient naître un jour en eux.

Certes, chacun avait ses devoirs, chacun s’efforçait de les remplir. Cependant, ils s’apercevaient que tout laissait encore beaucoup à désirer.

Ils s'en plainquirent à Jésus qui les consola et leur répéta tout ce qu'ils n'entendraient jamais assez.

– Quand cela arrivera-t-il, Seigneur ? Demandèrent-ils.

Jésus devint très grave.

– Cela arrivera lorsque je ne serai plus parmi vous, lorsque vous aurez beaucoup souffert et que, grâce à cette souffrance, vous comprendrez mes paroles qu'à présent je vous adresse si souvent en vain. Aucun de vous n'échappera à la douleur, car elle seule peut vous faire mûrir, vous préparer à votre tâche.

Voyez, je suis venu pour vous montrer le chemin qui conduit au Père. Je suis issu de l'Amour et je serai toujours l'Amour qui soutient la Terre. Je vous soutiens par beaucoup de fils invisibles pour que vous ne tombiez pas. C'est pour cela que je vis parmi vous et que je vous apporte la Parole. Seul un petit nombre d'hommes l'accueilleront comme je le désire ; mais s'ils agissent dans le sens qui est le mien, la Lumière éclairera la Terre avant que la fin n'arrive. Vous devriez être ceux qui sont le plus proche de moi. Ah, si seulement il en était ainsi ! Si vous compreniez mes paroles que je vous redis sans cesse ! Voyez, il n'est pas juste que vous croyiez avoir déjà conquis le ciel parce que vous êtes mes disciples. Ils sont peu nombreux ceux qui sont proches du Royaume céleste. Purifiez-vous de tout ce qui est ancien !

Vivez sans faire beaucoup de discours, gardez le silence et écoutez votre voix intérieure afin de vous voir tels que vous êtes !

Que votre langage soit simple. Gardez-vous des affirmations dans chaque phrase que vous prononcez. Que votre langage soit Oui ou Non ! Et lorsque vous priez, observez le même commandement. Ne priez pas pour entendre votre voix, mais priez parce que vous en avez besoin intérieurement. Ne risquez une prière que si votre âme s'éveille, soit dans la joie, soit dans la douleur. Toute prière faite dans la présomption ou par habitude est un sacrilège envers Dieu ! Que Son Nom vous soit trop sacré pour que vous le prononciez à chaque occasion !

Je vais vous dire ce que vous pouvez solliciter par la prière, ce à quoi un mot suffirait. Mais vous êtes des hommes de cette Terre et vous ne connaîtrez pas la Parole avant que vous ne viviez au Paradis.

N'allez pas non plus dans la rue pour prier Dieu. Évitez de prier en public, car le recueillement vous ferait défaut. Cherchez la pièce la plus calme où vous pourrez vous approcher de votre Dieu !

Et alors demandez la Force vivante qui doit vous pénétrer si vous voulez vivre. Tout vient de cette Force, ce qui est et ce qui sera. Elle se manifeste dans tout ce que vos yeux peuvent voir et également dans ce qui est caché à votre regard. Et dans la Force de la Lumière commencera votre ascension, dans cette Force commence tout ce dont vous avez besoin pour la vie. Mais sachez que vous ne pouvez l'accueillir que lorsque vous êtes tout à fait purs et que votre âme est ouverte.

Accueillez les paroles que je vais vous donner afin de ne pas invoquer Dieu sans en être digne :

Toi qui es notre Père,
Que par notre vie Ton Nom soit sanctifié,
Que Ton règne vienne à nous,
Que Ta volonté soit faite,
Donne-nous notre pain quotidien,
Pardonne-nous nos offenses,
car nous avons pardonné
à tous ceux qui nous ont offensés,
Ne nous laisse pas succomber à la tentation,
Délivre-nous du mal !

Et si vous priez en ces termes, n'ânonnez pas vos mots plusieurs fois de suite en croyant obtenir par là un secours plus rapide. Faites que ces requêtes ne deviennent jamais une habitude quotidienne – elles sont trop sacrées. Elles contiennent tout ce qu'un homme peut demander.

Jésus se tut et partit en silence, laissant les disciples perdus dans une profonde méditation. Une intense agitation s'était emparée de leurs âmes et réveillait tout ce qui reposait encore en elles. Les Paroles du Maître déclenchèrent chez Judas une profonde contrition. L'espace d'un instant, il s'était reconnu. Puis il maudit son intellect qui lui suggérait sans cesse des pensées qui le torturaient.

Ne nous laisse pas succomber à la tentation !

Si en un homme s'élevait cette prière, c'était bien en Judas. Mais grand était le danger car, son intellect ayant de nouveau remarquablement travaillé, c'est avec logique qu'il avait pu suivre. Durant un court moment il s'était rendu compte qu'il avait toujours volontairement succombé à la tentation, c'était cela qui l'avait bouleversé et poussé à cette fervente prière.

Le silence se fit dans le cercle des disciples. Ils n'étaient pas joyeux comme à l'accoutumée ; ils baissaient la tête et n'échangeaient que des paroles strictement nécessaires. Ils voulaient, semble-t-il, prouver ainsi combien ils prenaient leur amendement au sérieux. Ils commencèrent à faire les dévots !

Jésus dut assister à tout cela et la colère le gagna lorsqu'en face de lui, la mine résignée, ils répondaient d'une voix faible à ses paroles comme s'ils étaient malades.

Tout à coup, la tempête se déchaîna. Jésus se dressa devant eux et sa voix retentit, sévère et tranchante :

– Hypocrites que vous êtes, vous ai-je parlé du fond du cœur pour que vous défiguriez mes paroles et que vous me montriez l'image de toutes les bêtises que vous tenez cachées dans votre tête ? Que vous prend-il de rester là comme si vous alliez vous évanouir ? S'il vous est impossible de me comprendre, dites-le ouvertement, mais ne ridiculisez pas mes paroles ! Si je vous ai ordonné de vous taire, pourquoi le comprendre seulement de la façon qui vous paraît la plus facile ? Croyez-vous donc que je ne vois pas que des pensées vous traversent, pensées qui équivalent aux paroles les plus frivoles ?

Vous ai-je interdit la gaieté ? Vous ai-je défendu de me parler pour que vous soyez là devant moi comme si vous vouliez tomber à genoux ? Avez-vous donc perdu tout bon sens pour agir de façon aussi incroyable ? Qu'est-ce donc qui tout à coup vous rend muets en ma présence ? Peut-être la pensée que vous êtes des hommes ? Comment puis-je vous croire puisqu'autrefois vous discutiez entre vous et avec d'autres de ma façon

de faire ? N'avez-vous pas montré ouvertement vos doutes et vos critiques ? Et maintenant, tout doit être changé d'un seul coup ?

Non, vous êtes devenus hypocrites, tous ensemble, l'un entraînant l'autre ! Trouvez-vous déjà mes exhortations superflues que vous essayiez de me tromper à présent ? Espérez-vous ainsi que je me taise ? Qu'est-ce qui vous retient ? Partez, si cela vous semble à ce point insupportable !

Et Jésus sortit rapidement, les laissant consternés.

Un soupir de soulagement traversa le groupe. Pierre eut le courage, pestant contre lui-même, de s'accuser à haute voix. Leurs yeux se dessillèrent et tous virent combien leur conduite était incroyablement stupide.

Le lendemain, lorsque Jésus réapparut, tout recommença comme avant. Pierre gronda son frère André d'avoir pris sa ceinture ; Jean, debout devant la maison, chantait et Jacques rit bien haut d'une plaisanterie. Alors Jésus sourit également et son salut matinal reçut une réponse unanime. Dans le cercle, tout était devenu vraiment clair à présent. Ils avaient maintenant saisi ce que Jésus voulait d'eux.

C'est par là que l'action publique proprement dite des disciples commença. Des forces nouvelles grandissaient en eux et les comblaient. Ils en prirent conscience avec une très grande joie intérieure et leurs visages rayonnaient de bonheur. Un des disciples surtout, qui s'était constamment tenu un peu à l'écart, car la foi véritable lui manquait encore, fut avant tous les autres subitement délivré de tous les liens qui avaient entravé son essor.

Ce disciple s'appelait Thomas. Il était déjà d'un âge mûr et, obéissant à une inspiration soudaine, il avait quitté sa famille pour suivre Jésus. Plus tard, des soucis et des doutes l'accablèrent, lui ôtant tout repos. Dès lors, Thomas fut le premier qui, léger et libre, commença la nouvelle vie, entraînant tous les disciples dans son sillage. Jésus vit avec joie le changement qui s'opérait en lui.

Dans les villes, les gens commençaient à l'entourer et à l'écouter attentivement, car il développait les paroles du Maître. Il s'entendait à expliquer aux gens beaucoup de choses qu'ils ne pouvaient saisir dans les propos de Jésus. Une si grande chaleur, une conviction si persuasive se

manifestaient dans ses paroles que les hommes les plus simples étaient entraînés et suivaient ses explications en retenant leur souffle.

Pierre s'était transformé en un homme si ferme et conscient de son but qu'il devint un soutien pour les disciples lorsqu'ils étaient entre eux. A partir de ce moment, sa vraie nature se révéla.

Mais il était clair pour tous qu'ils devaient tout d'abord protéger la vie de leur Maître et surveiller avec vigilance tous ceux qui voulaient s'approcher d'eux. Tel un cercle protecteur, ils entouraient Jésus. Il en était grand temps, car les attaques sournoises des ennemis du Fils de Dieu se faisaient chaque jour plus fréquentes. Des traits étaient envoyés de toutes parts.

Une coalition, formée par les pharisiens, s'était constituée contre Jésus. Ceux-là passaient des nuits entières à délibérer sur les possibilités de s'emparer du prophète qui les mettait tous en danger et menaçait leur existence. Le peuple n'allait-il pas jusqu'à douter de leur interprétation des lois des prophètes ?

Ce Jésus de Nazareth devenait par trop populaire ; partout le peuple s'attroupait, même si on ne faisait que parler de lui. Ils décidèrent de l'accuser devant les Romains de vouloir inciter le peuple à la révolte. Résolument, certains allèrent trouver le gouverneur de l'empereur pour exposer leurs griefs contre le rebelle.

Face à ce haut fonctionnaire de l'empereur, le visage sombre et inquiet, ils parlèrent longuement, avec force détails pour couvrir le vide de leurs accusations. Le gouverneur les écouta tranquillement. Comme ils n'en finissaient pas, il étouffa poliment un bâillement et leur demanda :

– Qui est donc ce malfaiteur que vous croyez si dangereux pour Rome ? Ne voulez-vous pas prononcer son nom pour que nous puissions intervenir ? De nouveau, ils se mirent à discourir, alors le Romain se leva et se dirigea vers la porte ouverte qui donnait sur le balcon. En effet, de forts éclats de voix et même quelques appels isolés montaient de la rue. Les pharisiens se regardèrent, outrés que cet ennemi détesté ne daignât même pas les écouter. Un homme qui menaçait le trône de Judée était-il à ce point insignifiant pour ces Romains ?

A ce moment, le Romain revint dans la pièce.

– Eh bien, vous êtes toujours là ! Comment s'appelle donc le malfaiteur que vous accusez ?

– Jésus de Nazareth !

Le Romain éclata d'un rire retentissant, qui s'enfla de plus en plus, de sorte que les pharisiens se regardèrent surpris. Ce rire semblait ne rien leur annoncer de bon. Ils ne s'étaient pas trompés, car le rire s'arrêta brusquement.

– Jésus de Nazareth ! Voilà la raison de votre long discours. Voyez-là... Il montra le balcon : entendez-vous les cris du peuple ? Voici que l'homme, que vous appelez un traître, fait son entrée dans la ville, accueilli avec joie par le peuple. Je crois bien que cet homme est dangereux, mais pas pour nous, les Romains ; par contre, il l'est pour vous, misérables hypocrites ! Osez encore une fois pénétrer dans cette maison avec l'intention de vous servir de moi pour vos desseins ! Cet homme sera sous la protection des Romains tant qu'un Romain habitera ce pays ! Dehors !

Ils sortirent rapidement. Leur haine grandit démesurément, leur ravit le sommeil et ne les lâcha plus.

Le soir, Jésus et ses disciples étaient les hôtes du gouverneur de l'empereur. Après le repas, le Romain s'approcha de Jésus.

– Seigneur, sois prudent afin de ne pas devenir la victime des pharisiens. Ils te poursuivent d'une haine sans bornes. Ils sont venus aujourd'hui chez moi et t'ont accusé de trahir Rome ! Je les ai mis à la porte, non sans les avertir, mais ils ne cèderont pas et essayeront de te nuire en tout.

Jésus sourit et dit pour le tranquilliser :

– Je te remercie, Marc, de m'avoir défendu, mais je ne crains pas ces gens-là. Il me faut continuer mon chemin jusqu'au bout. Je ne veux pas faire attention à ceux qui veulent y faire obstacle. Je sais que je suis dangereux pour leur autorité, mais je ne puis les ménager puisque le peuple verra maintenant quels étaient les chefs auxquels il s'est confié. Chaque jour, tous ceux qui veulent me nuire s'approchent de moi, et chaque jour ils posent des questions-pièges qui pourraient causer ma perte. Ils prêchent dans les synagogues que je veux abolir la religion. Le peuple écoute leurs discours, mais si le lendemain je parle dans la même synagogue, alors ces mêmes hommes écoutent ma parole pour venir

ensuite m'avouer ce dont les pharisiens m'ont accusé. Ce combat entre la Lumière et les ténèbres durera tant que je serai ici. Partout les rayons de la Lumière les aveuglent et dévoilent leurs ténébreuses intentions. Or, les hommes commencent à y voir clair. Voilà ma victoire !

Marc avait écouté en silence ; il réfléchissait. Puis il interrogea Jésus du regard :

– Comment se fait-il que tu sois différent de tous les Juifs, Maître ? D'où tiens-tu ces manières que je n'ai jamais remarquées chez eux, cette façon de tenir la tête, ton attitude, ton langage... tout en toi est libre et fait autorité. Tu pourrais être un Romain, un des plus fiers et de la plus noble descendance, tant ton charme est grand !

Jésus resta silencieux. Et Marc continua :

– Vois, je suis vieux et je vis dans ce pays depuis ma jeunesse. Je connais les Juifs mieux que mes compatriotes, ils me sont familiers jusque dans leurs sentiments les plus cachés. Je connais les impulsions qui les font agir. J'ai reconnu les bons et les mauvais parmi eux. Leur nature s'exprime dans leur attitude, dans leurs mouvements. Plus que pour n'importe quelle race, leur apparence extérieure les trahit au premier regard. Ils ne sont jamais contents, ils veulent toujours vivre dans les meilleures conditions, et cela le plus facilement possible. Et comme ils sont trop lâches pour lutter honnêtement à cette fin, ils restent des valets.

C'est la décadence visible d'une époque de l'humanité. Quand je pense que tous les peuples doivent suivre le même chemin et qu'un jour Rome, à son tour, ne vaudra pas mieux que ces Juifs moribonds, je me demande où est la clé de toutes les énigmes que nous pose la vie. Nous, les Romains, nous croyons aux dieux et les Juifs croient en un Dieu unique, toujours invisible pour eux. Où est donc la Vérité ? La Judée se meurt, son Dieu meurt-Il avec elle ? Est-ce que la croyance de Rome conquerra le monde ?

– Je vais te répondre Marc, car tes questions en valent bien la peine. Tu as raison, la Judée se meurt et pourtant une partie subsistera ; elle se répandra de nouveau sur la Terre entière. Tel un signe visible des Lois qui vibrent dans la Création, il y aura, jusqu'à ce que vienne le Fils de l'Homme, des Juifs sur Terre. Et par là commencera le grand Jugement

qui réveillera la création à une vie nouvelle. Une fin de cycle viendra pour la Terre, le tri du bien et du mal.

Israël est le peuple qui le premier entendit l'Appel de Dieu et Israël sera le dernier peuple à entendre la voix du Fils de l'Homme. Poussé intérieurement, obéissant à une voix qui exige le maintien de la lignée, Israël subsistera jusqu'à la fin et donnera un sang toujours nouveau à l'ensemble du peuple expirant. Tel un aimant, il attirera constamment ce qui est en affinité avec lui et, lorsque son âme se sera atrophiée jusqu'à être méconnaissable, alors la fin sera venue.

Rome est fière et peut encore dominer longtemps, mais sa croyance en des dieux est caduque et sera remplacée par la croyance en un Dieu unique. Rome aussi disparaîtra, à l'exception d'une petite fraction. C'est de cette façon que tous les peuples, sauf un seul, dont on ne sait encore rien aujourd'hui, prolongeront leur agonie jusqu'au Jugement dernier. Et, avant la fin, la Force de la Lumière les entraînera une dernière fois vers une autorité et un pouvoir éphémères. Tous ces moribonds, réunissant leurs forces, se liguèrent pour se dresser contre ce seul peuple jeune et neuf afin de l'anéantir. A cette époque, des religions en nombre incalculable prétendront toutes être la seule vraie. Mais elles s'anéantiront mutuellement.

Une terrible lutte pour le pouvoir s'engagera, telle que la Terre n'en a jamais vécue. La haine rendra les peuples aveugles et fous.

Ils jouiront jusqu'au dégoût, mais de façon éphémère, de tous les plaisirs de la Terre. Les humbles seront élevés et les puissants abaissés. Ce sera le terme de toutes les confusions. Puis la fin approchera à une vitesse vertigineuse.

Le Dieu que les anciens Juifs adorent sous le nom de Jéhova déploiera alors Sa souveraine Magnificence sur Terre également.

Marc resta longtemps silencieux et son regard se perdit au loin. Puis l'expression de son visage changea, ses traits semblèrent se déridier ; des souvenirs lui vinrent et il commença à raconter, d'abord à voix basse, puis de façon de plus en plus animée :

– Lorsque je quittai Rome pour m'établir ici dans le pays sous le règne d'Hérode, j'étais jeune encore. Je ne voulais pas être guerrier. Je n'avais pas le désir de conquérir le monde par l'épée, je voulais continuer les

affaires de mon père, ici au pays des Juifs. Je voulais, plus tard, vivre à Rome dans l'aisance et sans soucis. La vie à Rome était chère ; moi, j'étais jeune et devais donc d'abord gagner par mon travail ce que la vie à Rome dévorerait.

– Je me fis construire une maison à Nazareth, la ville où tu es né...

– Je suis né à Bethléem, interrompit Jésus.

– Mais tu as vécu à Nazareth ?

– Mes parents y habitaient.

Marc réfléchit, puis il continua :

– Je ne sais pourquoi, Seigneur, je veux faire revivre devant toi le temps que j'ai passé à Nazareth ; mais un souvenir m'est venu à l'instant même où tu as parlé de Celui qui doit venir.

– Parle, Marc, dit Jésus.

– Entre-temps, j'avais réussi et j'étais devenu riche ; j'aurais pu retourner à Rome depuis longtemps, mais je me sentais toujours retenu dans cette ville ; je ne pouvais partir. Des amis venus du pays natal visitèrent ma maison et insistèrent pour que je retourne à Rome, mais ils ne purent me convaincre. Puis, un jour, un jeune Romain, un guerrier, vint habiter chez moi. Celui dont je me souvins à l'instant en te regardant. Sa jeunesse avait été dure, son éducation franchement spartiate. Ce fut le seul homme qui aurait pu m'inciter à rejoindre ma patrie ; il fit naître en moi le désir de voir si la jeunesse romaine lui ressemblait.

Il ne resta que quelques jours dans ma maison. Il allait et venait sans trouver de repos, il rentrait toujours tard dans la nuit, ne dormait pas non plus, mais marchait dans sa chambre jusqu'à l'aube comme s'il était traqué ; puis il quittait de nouveau la maison. Je voyais combien il souffrait et j'aurais bien voulu l'aider, mais il était inabordable et entièrement renfermé sur lui-même.

A son départ, il me confia qu'il était venu chercher une jeune fille à Nazareth. J'en fus quelque peu déçu. Plus jamais il ne revint en Judée, je n'entendis plus parler de lui. Qui sait où le sort l'a conduit ? Il voulait demander son congé, mais par la suite il partit de nouveau en expédition. Au fond, ce n'était qu'un guerrier. Je n'aurais jamais pu m'imaginer qu'il puisse rester tranquillement à la maison.

A nouveau il regarda Jésus, puis ajouta encore :

– Il me semble que ce jeune guerrier se trouve aujourd’hui de nouveau devant moi, tellement tu lui ressembles. Voilà ce qui te donne l’air d’être si étranger parmi les Juifs. Tu as un visage de Romain. Tu possèdes la fierté d’un Romain. Mais quelque chose s’y ajoute encore, une chose que je ne saurais définir, mais qui m’a attiré irrésistiblement vers toi !

Jésus sourit en entendant les paroles de Marc, puis il dit :

– C’est la Lumière que j’apporte au monde. Aussi, je te le dis :

Je suis la Vérité et la Vie. Personne ne vient au Père que par moi !

Alors Marc, bouleversé, s’agenouilla devant Jésus et pleura.

Et Jésus l’accueillit comme disciple.

Le lendemain, Jésus enseigna à la synagogue, mais aucun pharisien ne se montra. Ils craignaient Marc. Toute la ville savait que Jésus était l’hôte du gouverneur romain et chuchotait en cachette qu’il était l’ami des Romains et voulait abolir les traditions.

Un profond silence envahit la synagogue lorsque Jésus y entra. La méfiance avait été semée parmi les hommes ; il ne lui fut pas difficile de deviner que dorénavant les pharisiens commençaient à le combattre sournoisement. Ils n’osaient plus lui poser de questions parce qu’ils s’étaient ridiculisés devant le peuple. A présent, ils répandaient de faux bruits que les mauvaises langues colportaient très volontiers.

Jésus commença :

– Hommes de peu de foi, pourquoi vous laissez-vous toujours séduire par le malin ? Pourquoi acceptez-vous chaque morceau qu’on vous jette en pâture sans l’examiner ? Et s’il était empoisonné ? Je vous le dis, il sera trop tard lorsque vous vous en rendrez compte !

La méfiance se lisait toujours sur les visages, et l’un des assistants s’écria :

– Tu nous enseignes la paix, Maître. Veux-tu dire que nous devons nous soumettre sans souffler mot ? Tu as dit : si quelqu’un te donne un soufflet sur la joue droite, tends-lui également la joue gauche ! Nous, par contre, nous voulons enfin secouer le joug des Romains. Mais tu es leur ami, tu

habites dans leurs maisons et tu nous méprises peut-être parce que nous sommes assez bêtes pour te faire confiance !

Il se fit un silence de mort. Déjà, voulant protéger Jésus, les disciples s'approchaient, car eux aussi avaient remarqué l'attitude menaçante du peuple. Mais de la main Jésus leur fit signe de rester en arrière. Il fixa celui qui l'avait interpellé.

– S'il en était comme tu le dis, je n'aurais pas besoin de parcourir le pays pour prêcher devant vous. Depuis quand Rome s'occupe-t-elle de vous enseigner sagement la soumission ? A-t-elle besoin de le faire ? N'est-elle pas plus puissante que tous les peuples de la Terre ? Ses guerriers sont partout, dans tous les pays, et vous croyez qu'elle cherche à vous séduire par de belles paroles ?

Vous voulez devenir libres ? Vous le dites. C'est votre premier et votre dernier mot, mais aucun d'entre vous n'aurait le courage de s'affranchir. Libérez-vous d'abord intérieurement car vous êtes chargés des chaînes de l'esclave, alors vous pourrez aussi vous débarrasser des liens que Rome vous a mis.

Regardez autour de vous. Ne voyez-vous donc pas que l'un barre la route à l'autre ? Que tous les hommes ne travaillent qu'à s'anéantir mutuellement ? Travaillez l'un pour l'autre et non contre l'autre ! Et de quelle façon vivez-vous dans vos maisons ? Qu'est-ce qui lie le mari à la femme, qu'est-ce qui enchaîne celle-ci au mari ? Est-ce donc là l'amour qui les unit ?

Vous auriez tant de choses à critiquer en vous-mêmes et vous ne cessez d'observer votre prochain pour découvrir ses fautes. Aime ton prochain comme toi-même, et bien des choses que tu condamnes actuellement te paraîtront plus compréhensibles.

C'est ainsi que Jésus parla aux hommes et, lorsqu'il eut terminé, ils l'avaient suffisamment compris pour être à nouveau convaincus que ce qu'il leur disait était la Vérité. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils le décevaient sans cesse et qu'ils le faisaient souffrir. Ils acceptaient son grand Amour comme si c'était une grâce qu'ils accordaient ainsi à Jésus.

Ils ne retenaient qu'une infime partie de ses paroles. Seul un petit nombre approfondissait assez ce précieux savoir pour qu'il porte des fruits.

Lorsqu'il eut parlé, ils sortirent dans la rue et les disciples prièrent Jésus de les accompagner hors de la ville afin d'être seuls. Après que les disciples eurent écarté les curieux qui voulaient aussitôt les suivre, ils allèrent en pleine campagne.

Comme autrefois, ils se mirent tous en cercle autour de Jésus et écoutèrent attentivement ses paroles. La joie les inondait d'être à nouveau seuls avec leur Maître, sans tous ces étrangers. Et Jésus, qui s'était levé pour s'asseoir un peu à l'écart sur une pierre, pensait :

« Les hommes sont bien comme des enfants ; ils font tant de bêtises. Il me faut les conduire par la main et les exhorter sans cesse, sinon ils ne savent pas pourquoi ils sont là.

Qu'il me faille toujours enseigner la même chose, que je ne puisse chercher aucun repos, jamais être seul, c'est cela ma vie sur cette Terre ... Ils sont toujours là à me questionner. Si seulement un ardent désir les y poussait, j'en serais heureux, mais ils questionnent uniquement par curiosité.

C'est inutile, je ne pourrai pas les aider, ils ne le veulent pas ! Ils n'acceptent pas de secours parce qu'ils ne souffrent pas de détresse matérielle. S'ils étaient pauvres, une étincelle pénétrerait en leur âme. Et encore, rien n'est moins sûr ! Il semble qu'il n'y ait aucun espoir. On me hait, je suis persécuté par d'ignobles desseins. Peut-être un jour atteindront-ils leur but abject. La nostalgie de m'en retourner est si grande. Mon Père, je voudrais remonter auprès de Toi ! »

Avec lassitude, Jésus se leva. Il était grave et presque triste lorsqu'il revint avec ses disciples. Tous s'en aperçurent et en furent affligés. Ils sentirent que Jésus s'était un peu éloigné d'eux et n'osèrent pas troubler son silence.

Jean cheminait à côté de son Maître. Il attendit longtemps qu'il parlât. Les autres marchaient à une grande distance devant eux et Jésus était seul avec Jean. Alors il rompit le silence :

– Jean, je sais que je ne resterai plus longtemps parmi vous et je dois te parler de bien des choses encore. Non, ne m'interromps pas, je sais qu'il en est ainsi. Vois, on me poursuit d'une haine toujours grandissante, on détruit sans cesse ce que j'ai créé. Aujourd'hui les hommes m'accueillent avec des cris d'allégresse et demain ils ne voudront plus m'écouter parce

que quelqu'un aura dit du mal de moi. On ne respecte plus rien sur cette Terre, il n'y a plus de limites. Les gens n'ont pas honte de parler de tout comme s'ils avaient le droit de tout juger. Ils ont même l'audace de disséquer ma Parole pour y trouver des lacunes. Je ne crains pas qu'ils aient prise sur moi, non. J'ose tout pour le petit nombre de ceux qui cherchent encore la Vérité. C'est pour vous seuls que je crains, ils déchargeront toute leur haine sur vous lorsque je ne serai plus là.

– Seigneur, supplia Jean, ne parle pas de cette façon, que deviendrons-nous lorsque tu ne seras plus des nôtres ?

– Vois-tu, c'est ce que je pense aussi. Que deviendrez-vous ? Vous ne tenez pas compte de la réalité ; par contre, vous vous fiez aveuglément à l'avenir, vous croyez qu'il sera tel que vous vous l'imaginez. Ne vous y trompez pas ! L'avenir dira si vous avez gravé mes paroles au fond de votre cœur. Elles doivent être enracinées en vous, assez solidement et assez profondément pour que rien ne puisse avoir prise sur elles ! Dis-le aux autres, Jean, je l'ai si souvent répété, peut-être le prendront-ils plus à cœur si c'est un être humain qui le leur dit.

Il y a encore une chose que j'aimerais bien te confier. Tu connais ma mère. Tu sais que son amour maternel l'égaré. Et pourtant, j'espère toujours qu'elle se ravisera et retrouvera le bon chemin. Lorsque nous étions ses hôtes à Nazareth, nous nous sommes parlés ouvertement pour la première fois depuis des années. De nouveau, sa vraie nature avait repris le dessus.

Ma mère m'a demandé si j'étais celui qui apporte le Jugement et j'ai démenti, car le fils de l'Homme viendra après moi !

Or, je sais qu'elle lutte et doute que je sois le Fils de Dieu. Elle ne peut le comprendre et veut étouffer en elle la voix qui affirme que je le suis ! Lorsque je vous quitterai, reste auprès de ma mère, Jean. Elle le reconnaîtra, même si c'est à ma dernière heure. Il faut qu'alors elle le reconnaisse, ou jamais ! Elle dépérirait si elle devait rester seule sans un être qui la remonte et la console. Veux-tu accéder au seul désir que je t'adresse, Jean ?

– Oui, Seigneur !

Jésus regarda les yeux clairs et francs de son disciple et retrouva sa gaieté. Plus jamais Jésus ne fit allusion à cet entretien, plus jamais il ne

parla de sa mort prochaine. Personne ne se doutait des souffrances qu'il endurerait pour l'humanité, car il était toujours plein d'allant et de joie. Il faisait preuve d'une inlassable patience et donnait aux hommes les explications qu'ils demandaient. Son amour était inépuisable.

Aucun de ses disciples, sauf Jean et André, ne se doutait de la profonde douleur que Jésus éprouvait à cause des hommes. Ces deux disciples, qui paraissaient doux et rêveurs, étaient les plus sensibles. Ils souffraient en silence avec Jésus. Ils voyaient comme ses yeux se fermaient lorsqu'un mot dur prononcé par un homme le touchait tel un reproche. Ils savaient que, par amour des hommes, il cachait la douleur qui se lisait dans ses yeux, car il ne fallait pas qu'ils le voient souffrir.

Et il en était ainsi. Même la plupart des disciples ne savaient pas que, tel un fardeau insupportable, la vie pesait sur le Fils de Dieu. Grâce à sa présence, ils étaient tous heureux et ne pensaient pas que le chagrin pût l'affliger.

Tous ignoraient la nostalgie qui de toute sa force, attirait son âme vers la Lumière. Jésus était malade de cette nostalgie. En de pareils moments, les paroles des hommes l'atteignaient comme autant de piqûres d'épingles. Jésus restait éveillé des nuits entières, à l'écoute d'autres voix que celles des ténèbres qu'il percevait constamment ; elles entonnaient un chant terrible et toujours plus menaçant. Il lui semblait être vraiment seul ; c'était comme si le ciel aussi s'était fermé pour lui.

– Père ! M'as-Tu abandonné ? Pour combien de temps encore ? Quand me permettras-Tu de retourner auprès de Toi ?

Et lorsque le soleil se levait de nouveau, Jésus lui aussi était pénétré de clarté et de joie ; la nature le réjouissait alors que les hommes le rebutaient toujours davantage.

Et il se remettait à l'œuvre avec la Force nouvelle que Dieu faisait affluer en abondance vers Son Fils. Jésus était reconnaissant de cette source intarissable.

Dès lors, il voyait le moi profond des hommes, et il y reconnaissait toutes choses.

Lorsqu'ils se tenaient hypocritement devant lui, il en était affligé et lorsqu'ils s'approchaient de lui et lui posaient des questions pour des raisons qui les avilissaient, la compréhension du genre humain lui faisait

défaut. Plus son regard les pénétrait, plus sa confiance en eux diminuait. Et pourtant, ils lui faisaient pitié. Il ne pouvait les abandonner avant de les quitter pour toujours. Il est impossible à l'être humain d'analyser les émotions qui secouaient l'âme du Fils de Dieu, car jamais un homme ne sera en mesure de les pressentir. Dans sa plus grande pureté, il ne pourrait éprouver que les effets de cet amour divin, mais jamais cet amour lui-même.

Jésus avait tout dit aux hommes. Dans chaque ville, dans chaque localité, il avait recommencé dès le début, il avait expliqué la vie aux enfants des hommes. Il séjournait dans un endroit éloigné des semaines entières et y enseignait. Et Jésus pressentait parfois que, des centaines d'années plus tard, sa Parole lacérée et dénaturée toucherait à nouveau des hommes. Quel immense danger si les hommes transmettaient, déformée, sa Parole aux autres générations !

→ Les disciples prièrent Jésus de venir avec eux à Jérusalem et également d'y prêcher. Mais Jésus ne voulait pas aller dans cette ville. Il ne l'avait jamais visitée, même quand il séjournait dans les environs. Les gens qui désiraient le voir faisaient une marche de plusieurs heures pour écouter sa Parole en plein air.

Non loin de Jérusalem habitaient deux sœurs dont Jésus était souvent l'hôte. Elles étaient plus proches de lui que les autres femmes. Vivant seules, Marthe et Marie passaient leur temps à attendre Jésus et, quand enfin il revenait, leur maison était parée comme pour une grande fête. C'est ainsi qu'un véritable cercle d'amis s'y réunissait constamment et animait la demeure si calme d'ordinaire.

Jésus se réjouissait des jours et des semaines qu'il devait y passer et qui lui offraient chaque fois une détente. Alors que Marthe affairée s'occupait du bien-être matériel de ses hôtes, Marie, assise aux pieds de Jésus, écoutait ses paroles pleines de bonté. Elle accueillait tout si simplement, ne connaissait aucune lutte et menait une vie heureuse.

Et Marthe la grondait en souriant de ce que la vie lui semblât un jeu d'enfant. Jésus souriait en entendant ces paroles et prenait le parti de Marie. Un jour, il fit allusion au fait qu'il ne resterait plus longtemps parmi elles, ce qui effraya profondément les deux sœurs. Elles ne pouvaient plus imaginer leur vie sans Jésus !

Les disciples racontaient aux deux sœurs tous les événements des derniers mois et ne se sentaient pas peu fiers de tout ce qu'ils disaient. Ils voyaient les femmes écouter attentivement et ne pouvaient citer suffisamment de détails sur les miracles que Jésus avait faits. Mais ils ne passaient pas non plus sous silence le nombre de fois où eux-mêmes avaient douté.

Et lorsque Jésus se joignait aux disciples et écoutait leurs récits, il les priait de se taire, et eux ne comprenaient pas pourquoi. Jésus savait que toute rumeur publique ne contribuait qu'à troubler les paroles que l'âme humaine avait saisies à peu près clairement.

– Pourquoi faut-il toujours qu'un événement extérieur vous bouleverse ? N'avez-vous jamais vu l'éclat des yeux d'un enfant, les larmes d'un homme qui, se tenant à l'écart à demi caché, buvait mes paroles ? Voilà, je vous le dis, le succès que mes paroles ont trouvé auprès des hommes ! De cela, mon cœur se réjouit. Peu m'importe qu'ils viennent me dire : Maître, c'était exaltant ! Je ne vois absolument pas ceux qui parlent ainsi, mais j'entends les soupirs de soulagement de ceux qui sont asservis en eux-mêmes, je vois les larmes de délivrance ruisseler sur les joues, jeunes ou vieilles, et je lis dans le cœur de ceux qui sont incapables de faire l'éloge de mes discours.

Gardez plutôt le silence sur le fait que j'ai guéri un corps malade et sachez que je ne puis guérir aucun corps dont l'âme ne soit guérie au préalable ! Vous vous étonnez que le pécheur le plus endurci ait obtenu mon assistance, alors que je l'ai refusée à l'homme qui agit toujours correctement et est estimé partout ! Lequel d'entre vous a le droit de juger les actes d'un être humain ? Celui que, selon votre opinion, vous appelez un pécheur endurci, porte souvent en lui un monde d'aspiration à la pureté, et celui que précède une renommée d'honnête homme ne connaît, dans sa suffisance, que lui, et rien que lui. Je vous le dis : le droit terrestre n'est pas un droit !

Souvent déjà je vous ai expliqué tout cela et devrais perdre courage si je pensais que vous, mes disciples, ne saisissiez chaque fois que le côté extérieur des choses. Comment alors les autres hommes doivent-ils accueillir mes paroles ? Je me vois seul et vous restez à l'écart, en marge. Vous ne voulez, ni ne pouvez faire le pas qui vous rapprocherait entièrement de moi.

– Seigneur, supplia Jean, pourquoi blâmes-tu si impitoyablement chaque faux pas que nous faisons, tandis que tu offres inlassablement l’amour et l’indulgence à tous ceux qui t’injurient et t’offensent ?

– C’est parce que je vous aime, vous, mes disciples, que je suis si sévère. C’est parce que je veux vous faire avancer encore sur votre chemin que je dois vous admonester. Attends-tu d’un chien qu’il te comprenne ? Non. Mais l’homme qui prétend devant les autres être celui qui t’est le plus proche, tu voudrais qu’il le soit réellement, et non seulement en paroles. Il doit te comprendre. Voyez, je n’exige même pas cela, car il vous serait impossible de me comprendre. Mes chemins ne sont pas vos chemins ! Mais ce que j’apporte aux hommes, la Parole qui leur fut donnée par Dieu, c’est elle que vous devez comprendre ! Il faut que vous la connaissiez, sinon une mort certaine vous attend.

Saisissez-en donc enfin la nécessité ! Vous êtes les hommes qui sont constamment avec moi, vous êtes les piliers sur lesquels je veux bâtir le nouveau Royaume. Il faut le préparer. Il doit briller sur la Terre entière et forcer les hommes à s’insérer dans sa rectitude. Qu’advient-il de ce Royaume si vous, les piliers, vous vous effondrez dans la première tempête ? Comment pourrai-je remplir ma mission si les hommes n’accueillent pas ma Parole ?

A nouveau, les disciples furent profondément honteux, car un tel désespoir ressortait des paroles de Jésus qu’ils en furent effrayés en leur for intérieur. Leur état était-il tellement inquiétant pour que le Maître en soit si mécontent ? Comment se faisait-il que Jésus pût, malgré tout, être infiniment bon avec eux ? Aurait-il par hasard oublié leur négligence ?

Non, Jésus n’oubliait rien mais, selon sa nature, il ne pouvait longtemps tenir rigueur à ses disciples. Ils s’efforçaient chaque fois si sincèrement de mieux faire que, si forte que fût sa colère, il leur pardonnait toujours. De jour en jour ils changeaient, mais ne s’en rendaient pas compte. Ils ne se doutaient pas que, peu à peu, ils commençaient malgré tout à vivre ainsi que Jésus le leur montrait en paroles et en actes.

→ Une ombre assombrit le visage de Jésus, lorsqu’il apprit l’arrestation de Jean-Baptiste. Il avait souvent cherché à savoir où il séjournait, mais Jean semblait introuvable. C’est alors qu’il reçut la nouvelle qu’Hérode le gardait prisonnier et avait décidé sa mort. Jésus s’en inquiéta. Avec ses

disciples il alla trouver Marc et le pria d'intervenir auprès d'Hérode pour que Jean soit libéré.

Mais Marc arriva trop tard. Il apprit, horrifié, que Jean-Baptiste avait été décapité.

Dès lors, il se fit encore davantage de souci pour la vie de Jésus. Il ne connaissait pas tous les Romains qui pouvaient exercer le pouvoir en Judée. N'était-il pas possible que Jésus aussi puisse perdre un jour la vie de la même façon ? La haine des pharisiens était si grande qu'ils tenteraient d'agir de même envers lui. Or, tous les Romains n'étaient pas assez scrupuleux pour protéger la vie d'un Juif même si, après avoir pris des renseignements précis, on n'avait rien à lui reprocher. Jésus, il est vrai, était connu ; ce n'était pas quelqu'un d'insignifiant dont la vie n'avait de valeur pour personne. Et pourtant un malheur pouvait arriver avant qu'on en soit informé. En général, on ne faisait pas grand bruit pour un Juif.

Marc fit part de toutes ces craintes à Jésus. Ils étaient de nouveau assis côte à côte comme autrefois. Jésus était grave. Le meurtre de Jean lui avait ôté toute joie au cœur. Il était affligé par la perte de cet être qui n'avait apporté au monde que des bienfaits et qui, somme toute, avait aimé les hommes comme personne. Jésus entendit les paroles de Marc, mais n'y prêta pas attention. Elles passèrent et se perdirent quelque part sans être saisies.

– Seigneur, dit Marc avec insistance, tu n'écoutes pas mes paroles et pourtant elles sont remplies d'inquiétude pour toi !

Alors Jésus se tourna vers lui :

– Ne te soucie pas de moi, Marc ! Je ne puis rien faire que je n'y sois obligé. Tout est ainsi décidé. Je ne quitterai ce monde ni plus tôt ni plus tard que prévu. Les êtres humains sont libres dans leur volonté. Ils peuvent même me tuer s'ils le veulent. Comme eux, je porte un corps et suis donc soumis aux mêmes lois terrestres. Ils peuvent me prendre ce corps comme ils peuvent m'arracher mes vêtements et je ne peux rien faire !

– Mais n'es-tu donc pas leur Seigneur ? Un signe de ta main, ils sont pétrifiés et ne peuvent faire ce qu'ils veulent.

Jésus secoua la tête.

– Vous, les humains, comme vous vous représentez petitement la Toute-Puissance ! Je suis le Fils de mon Père qui forgea les Lois, je suis une partie des Lois elles-mêmes. Comment pourrais-je alors dévier ces Lois de façon arbitraire ? Cette enveloppe est-elle plus qu’une simple substance terrestre parce que je la porte ? Doit-elle pour cette raison faire exception, d’autres lois doivent-elles être instaurées pour elle ?

Marc se tut ; il reconnut que ses propos étaient absurdes. D’une voix presque défaillante, il ne fit qu’une objection qui devait excuser ses paroles :

– Lorsque ce corps ne sera plus, alors Seigneur, toi non plus tu ne seras plus parmi nous ; nous serons abandonnés et la nuit nous entourera de nouveau.

Jésus lut dans cet aveu l’immense crainte de l’homme devant les ténèbres. A nouveau, il pria Dieu de lui accorder quelque temps encore jusqu’à ce qu’il eût enflammé la Lumière dans l’âme de ce petit groupe. Comme un bienfait, il ressentit l’impossibilité de pouvoir prévoir sa fin sur Terre, le fait d’être séparé de l’avenir par un mur et de ne vivre que pour le présent. Il pensait en silence :

– Ce serait insupportable si le Père ne m’avait pas accordé cette grâce. Je suis homme et pourtant ne le suis pas. Il me faut respecter toutes les lois humaines bien que je voie clairement leurs lacunes. Tout ce que je fais doit être absolument inconcevable aux hommes qui vivent près de moi. Ma présence doit les gêner ; certes, je vois sur leurs visages que plus ils vivent avec moi, plus ils deviennent craintifs. Si contenues qu’elles me paraissent être, des irradiations émanent hors de mon corps. Mais cette proximité constante les réjouit-elle ? Mes disciples ne sont-ils pas souvent à tel point épuisés que je me fais du souci pour eux ? Les hommes ne peuvent-ils jamais supporter la pression de la Lumière, aussi endiguée soit-elle ?

Il fallait que Jésus change sans cesse de disciple à ses côtés, car aucun d’entre eux ne pouvait supporter de rester constamment près de lui. Avant même qu’ils ne s’en aperçoivent, Jésus savait qu’il ne devait plus les laisser approcher. C’est ainsi qu’il les faisait venir l’un après l’autre et évitait celui qui était déjà resté presque trop longtemps près de lui. Mais les disciples ne le comprenaient pas.

Ils cherchaient en eux-mêmes la cause qui pouvait expliquer ce changement, alors que Jésus ne pensait absolument pas qu'ils puissent être blessés par sa façon de faire. Il agissait presque toujours si naturellement et inconsciemment qu'il n'y pensait même pas. Et jamais un disciple n'eut le courage de lui demander l'explication de ce retrait subit.

Un jour, ils voulurent se défendre et cherchèrent des excuses. Ils croyaient être mal jugés par Jésus et être victimes d'une injustice. Mais, sans les écouter, Jésus leur dit seulement qu'ils se nuisaient à eux-mêmes lorsqu'ils s'adressaient à lui en voulant toujours avoir raison, visant ainsi à le faire revenir sur sa décision.

– Songez que tout retombe sur vous, qu'aucune de vos paroles ne peut me toucher. Si quelqu'un croit souffrir injustement, il ne doit pas le proclamer à haute voix. Qu'il supporte en silence ce qui lui semble si pénible puisqu'il se croit innocent. L'homme a beaucoup de choses à réparer et pas seulement des fautes datant de quelques années. Toute douleur, toute peine a une cause. Ne soyez pas stupides, ne vous tourmentez donc pas ; en vous lamentant vous ne feriez qu'aggraver votre situation. Acceptez joyeusement ce que la vie vous apporte. Mettez tout à profit de sorte que la bénédiction seule puisse en résulter, alors vous serez bientôt délivrés d'un énorme poids.

Ainsi, lorsqu'ils ne pouvaient plus rester à côté de Jésus, les disciples pensaient qu'une faute ou une négligence quelconque en était la cause. Ils se mirent à peser chacune des paroles qu'ils avaient prononcées à côté de Jésus et ils se perdaient en mornes cogitations.

Il ne leur était pas facile de passer sans cesse de jour en jour d'un état à un autre ; il leur en coûtait aussi de surmonter leur propre vanité. Jusqu'à ce que Jésus leur eût rappelé de ne pas considérer comme une faveur qu'il s'occupât d'eux. Alors ils furent tout dépités, car c'était bien là ce qu'ils s'étaient imaginés. Pierre bombait fièrement le torse chaque fois qu'il pouvait cheminer aux côtés de Jésus ou s'asseoir près de lui pendant le repas. Les autres disciples l'entendaient également ainsi. Ils traitaient avec un respect particulier celui qui était autorisé à rester près de Jésus.

Les paroles que prononça ensuite Jésus leur enlevèrent toute illusion et les ramenèrent si brutalement à la raison qu'ils se traitèrent d'insensés.

– N’êtes-vous pas tous égaux à mes yeux, que vous vous imaginiez que je puisse avoir une préférence tantôt pour l’un, tantôt pour l’autre ? Si vous voulez jouer le rôle de favoris, alors allez donc à la cour ! Une telle vie suscite des intrigues. Honte à vous !

On n’en finissait jamais. Toujours il fallait éviter de nouveaux écueils. Les disciples ne trouvaient pas le temps de souffler. Ils n’auraient jamais pu dire : nous sommes au but. Consciemment et inconsciemment, ils travaillaient sur eux-mêmes sans se douter que c’est le sort de l’homme d’œuvrer de cette façon. Tant que les hommes existeront, il en sera toujours ainsi.

Seul Jean réfléchissait à ce sujet. Il demanda un jour à Jésus s’ils ne pourraient jamais devenir tels qu’il soit content d’eux. Plein de bonté, Jésus lui répondit :

– Vous croyez pouvoir tout atteindre sur cette Terre ! Comment toi, mon disciple, peux-tu le supposer ? L’homme avance de degré en degré ; il monte, redescend, interminablement. Tout n’est que recommencement. Quand vous aurez atteint le point culminant, il n’y aura pas de repos ; il vous faudra ensuite continuer dans d’autres sphères qui imposent à l’évolution humaine des exigences plus élevées. Efforcez-vous de devenir tels que sur Terre vous vous soyez accomplis.

– Seigneur, pouvons-nous ici-bas déjà être parfaits ? Nos faiblesses ne nous ont-elles pas toujours surpris au moment précis où nous nous croyions le plus assurés ?

– Vous n’avez pas seulement perdu la connaissance de Dieu, mais vous avez aussi perdu la foi en vous-mêmes. Les forces qui reposent dans l’homme sont illimitées, mais il ne les utilise pas, il les laisse dépérir. Avant de commencer un travail, il fait appel à la pensée et se laisse dominer par elle. Et la mémoire de l’homme qui, selon la loi, est soumise à la Terre, ne peut saisir, tant elle est limitée, que l’esprit devrait lui être supérieur. Doutant de ses forces, il rabaisse lui-même l’esprit, ses doutes le paralysent et le font ensuite toujours reculer davantage au lieu de le faire progresser.

Jean pressentit vaguement que l’inconcevable nostalgie qui s’élevait en lui de façon toujours plus véhémement pourrait bien être le commencement d’une vie nouvelle. Il se sentait mal à l’aise en pensant qu’il ne pouvait

encore céder entièrement à cet élan promoteur. Son âme, la première, se préparait à prendre son essor, mais un lien la retenait encore, empêchant son ultime affranchissement.

→ Les hommes n'attendaient de Jésus que des miracles ; ils étaient alors convaincus d'avoir devant eux un Envoyé divin. Cependant, il suffisait aux disciples d'être auprès de Jésus sans échanger une parole avec lui pour être convaincus qu'Il était le Fils de Dieu. Lors des prédications de Jésus, un abîme les séparait déjà des auditeurs. Ils n'accueillaient plus littéralement ses paroles avec l'intellect, mais avec l'intuition. Ainsi prenaient-ils part à la Force de la Lumière produite par le langage de Jésus, ce qui leur donnait bien davantage. Ils devinrent plus humbles et plus profonds. Jésus le vit avec une joie émue. La Lumière commençait à s'éveiller en eux. Le danger que le premier coup de vent venu puisse à nouveau tout éteindre, était enfin écarté ! Ce fut le début d'une époque d'harmonie parfaite qui plaça les disciples comblés dans une atmosphère de pure joie de vivre. Judas, le raisonneur, avait lui aussi pris son essor ; il était libre et pouvait vibrer à l'unisson avec les autres.

Les disciples avaient enfin réussi à former un cercle protecteur autour de leur Maître. Jésus ressentait cela de façon si bienfaisante qu'il donnait aux hommes à pleines mains et avec plus de joie que d'habitude le savoir qu'il portait en lui. Jésus leur donnait davantage qu'ils ne pouvaient comprendre et se réjouissait de pouvoir le faire.

Il ne fixa pas seulement les règles de la vie en commun et celles de la vie individuelle ; il donna aussi des choses qui, à vrai dire, étaient supraterrrestres. Même si les hommes ne pouvaient suivre et saisir toutes ses paroles, elles éveillaient en eux la nostalgie du Paradis. Et cette nostalgie devait être ancrée en eux s'ils voulaient jamais y retourner. L'homme devait porter en lui, consciemment et inconsciemment, le désir de se retrouver un jour là-haut, dans sa patrie spirituelle.

Cependant, le fait d'être attiré par une force irrésistible se manifestait plutôt par leurs actes que par leurs paroles. Car, plus que mille belles paroles peu sincères, chaque bonne action rapprochait davantage l'homme de ce but élevé. C'est pourquoi Jésus les exhortait en ces termes :

– Si vous voulez faire le bien, ne dites pas votre nom à haute voix avant d'avoir commencé. Demandez-vous toujours pourquoi vous voulez faire

une bonne action, ne vous laissez pas entraîner par des mobiles qui pourraient renforcer l'estime que les hommes ont de vous. C'est en secret que vous devez donner aux pauvres de votre superflu ; autrement, vous n'en retireriez aucun profit. Habituez-vous à être bons sans que le prochain ne s'en doute.

Lorsque Jésus eut ainsi parlé, un jeune homme s'approcha de lui et demanda :

– Seigneur, que dois-je faire pour gagner le ciel ?

Jésus fixa le jeune homme avec gravité ; il vit ses riches vêtements, ses bijoux précieux et, cachée sous la beauté extérieure de tout cela, son âme qui dépérissait.

– Ta question est-elle sincère ou bien veux-tu uniquement un conseil que tu ne respecteras pas au cas où il te gênerait ?

Le jeune homme rougit légèrement, puis dit franchement :

– Je n'ai suivi de conseil d'aucun homme, car je n'en ai jamais demandé. Mais puisque, depuis aujourd'hui, je sais que ma vie, telle que je l'ai vécue jusqu'à présent, est sans valeur, je te supplie de m'aider.

Alors Jésus se pencha vers lui et lui dit à voix si basse que seuls ceux qui étaient tout près purent entendre :

– Donne aux pauvres toutes les richesses qui t'appartiennent, travaille de tes propres mains pour gagner ton pain, alors la vie te semblera pleine de sens et tu seras heureux. Ainsi tu aplaniras ton chemin vers le Royaume céleste.

Le jeune homme rougit de nouveau et eut un mouvement de recul, puis son corps se redressa, perdit pour la première fois sa molle attitude et fit pressentir l'éveil de sa volonté.

– Je vivrai selon ton conseil, Seigneur ! dit-il et il se retira.

Mais certains qui avaient entendu ce conseil, secouèrent la tête et ne comprirent pas pourquoi la félicité d'un être humain devait dépendre du fait de faire don de tous ses biens. Chacun de ceux qui l'avaient entendu prit ce conseil pour lui. C'est ainsi que naquirent des erreurs aux suites inimaginables. Jésus le savait et n'y pouvait rien changer. Ses paroles circulaient de bouche à oreille et furent diversement comprises par chacun de ceux qui les recevaient et les colportaient.

Et lorsque Jésus arrivait dans une ville nouvelle où son nom était déjà connu, les gens affluaient et racontaient, pleins d'enthousiasme, qu'ils avaient dès à présent compris son enseignement grâce aux paroles transmises par ceux qui les avaient déjà entendues. Étonné, Jésus écoutait ses interlocuteurs qui se croyaient tellement intelligents. Mais il fut horrifié de voir ce qu'on avait fait de son enseignement et regrettait amèrement de n'avoir aucune possibilité d'empêcher cela. Ils parlaient de ses miracles en y ajoutant les plus ridicules mensonges. Jésus avait parlé aux hommes en paraboles et ils en faisaient des événements qu'Il devait lui-même avoir vécus.

C'est ainsi qu'un jour Jésus avait raconté que des milliers d'hommes s'étaient rassasiés des miettes laissées après un festin. Les gens qui entendirent cette parabole la prirent à la lettre. Ils croyaient l'incroyable ; ils étaient convaincus que Jésus, dans le désert, avait même nourri cinq mille personnes de miettes tombées à terre ! Ce fait soulevait partout l'émerveillement, car il leur fallait entendre de pareilles choses afin de pouvoir croire. Et Jésus dut faire un effort pour les convaincre que ce miracle n'en était pas un, car :

« Le flux de Lumière qui traverse la création est si grand que les hommes n'en accueillent qu'une partie et laissent tomber à terre bien des choses sans les considérer. Et ce qu'ils éparpillent comme des miettes suffirait à rassasier des milliers, voire des millions d'êtres humains ! Vous avez confondu ce qui vous touche de près, votre nourriture terrestre, avec la nourriture spirituelle.

Et pourtant, le pain qui fait vivre votre corps dépend également de ce que vous méprisez. Si le courant de la Force issue de la Lumière qui pénètre toute la création tarissait un jour, vous dépéririez ainsi que l'univers ! Vous n'auriez plus de nourriture, ni de vie. Pensez-y lorsque vous accueillez mes paroles. Ne cherchez pas à les expliquer à votre façon, mais accueillez-les selon les explications que je vous donne.

Je viens de la Lumière et j'ai envoyé un flot de radiations à travers toutes les sphères. Je retournerai à la Lumière lorsque surviendra le renouvellement de la Force. Chaque année, Dieu fait jaillir Sa Lumière dans la création et c'est alors seulement que je puis retourner vers Lui. Je serai porté sur les ondes de Lumière dans le Royaume de mon Père. Et si l'on prenait mon corps terrestre avant l'heure du déversement de la Force,

il me faudrait attendre jusqu'à ce que je puisse m'unir au divin rayon de Lumière, jusqu'à ce que Dieu s'ouvre à moi ! »

Jésus se tut. Qu'avait-il donc dit aux hommes par là ? Il leur avait fait entrevoir une loi qui le portait, lui aussi, une loi qui était divine et que seul le Divin pouvait comprendre.

Il jeta un regard scrutateur autour de lui... Incompréhension totale ... même chez les disciples. Se rappelleraient-ils au moins ces paroles lorsqu'il serait retourné auprès du Père ? Jésus savait que le jour de son rappel n'était plus éloigné. Il désirait à présent quitter cette Terre, puisqu'il avait dit tout ce que les hommes devaient savoir. Il ne lui restait qu'un chemin à parcourir, celui de la ville qu'il aimait le moins : Jérusalem !

Il éprouvait une véritable aversion en entendant ce nom qui résonnait comme un sarcasme à son oreille. Jérusalem devait être la ville suprême et les hommes avaient rabaissé au niveau d'une caricature ce qui, dans le spirituel, correspondait à la notion de ce nom.

Jésus pensait à contre-cœur au moment où il pénétrerait dans cette ville. La ville des pharisiens, la seule où, par ruse et perfidie, ces hypocrites régnaient encore. C'est là que siégeaient tous les grands prêtres qui, faisant sans cesse obstacle à son œuvre, avaient dirigé toute l'opposition. Il devait affronter ces gens, lutter contre eux pour l'humanité. Lui, avec sa franchise, s'opposait à leur sournoiserie ! La nausée monta en Jésus, le dégoût de rencontrer sans cesse sur son chemin le serpent dans toute son abjection.

Les disciples, par contre, étaient heureux, car la prise spirituelle de Jérusalem était leur rêve, leur plus cher désir.

– Seigneur, veux-tu vraiment pour la fête pascale venir avec nous dans cette ville qui est la première du pays ?

Jésus les regarda tristement. Il ne comprenait pas la joyeuse attente qui se lisait si distinctement sur leurs visages.

– Seigneur, tu es triste ! Pourquoi ? N'as-tu pas combattu les pharisiens en tout lieu, pourquoi ne veux-tu pas déclarer la guerre à ceux-là ? Tu les chasseras hors du temple, le peuple ne veut entendre que toi et renoncera volontiers à ces menteurs. Tu verras comme on t'accueillera triomphalement à ton entrée.

Jésus répliqua :

– Vous devriez me connaître pour savoir que je n’attends pas d’être acclamé par les hommes et vous devriez savoir que de telles allusions me font mal. Il me faudrait être vaniteux pour que les raisons que vous énumérez puissent me décider à aller de bon cœur à Jérusalem. Non... Je suis las... Las à en mourir ! J’ai suivi mon pénible chemin avec joie et sans crainte, je l’ai suivi jusqu’au bout. La fin est proche !

Je ne veux pas encore vous en parler. Il ne me reste que peu de temps et ce temps me semblera plus long que ma vie terrestre tout entière. Nous allons reprendre la route en direction de Jérusalem et nous réunir avec nos amis chez Marthe et Marie. Une fois encore je veux avoir la paix autour de moi avant d’affronter Jérusalem !

Les disciples étaient déconcertés, ils ne comprenaient pas la profonde affliction de leur Maître et en discutaient entre eux. Mais l’un d’eux se tenait à l’écart, ne prenait pas part à leurs entretiens... Judas Ischariot. Depuis longtemps déjà, il était retombé dans ses anciens doutes.

Il allait son chemin en se creusant la tête, et continuait à rester en arrière. Personne ne remarquait ce changement frappant, car tous avaient désappris à s’occuper des affaires de son prochain. Chacun avait compris qu’un homme ne pouvait jamais en secourir un autre, même avec la meilleure volonté, si l’autre refusait intérieurement ce secours.

Or, Judas refusait tout ce qui pouvait l’aider. Des doutes le tourmentaient, doutes sur la perfection de Jésus. Judas doutait que Jésus fût un Fils de Dieu... et Judas était avide du pouvoir !

Son ambition lui inspirait toutes ces pensées qui n’avaient qu’un seul but : pouvoir être le maître ! Et Judas, lorsque les disciples ne l’entendaient pas, parlait aux hommes dans chaque ville de la victoire sur Rome, de l’insurrection du peuple contre l’ennemi. Et la foule accueillait le poison de ses paroles et le répandait.

Les hommes d’Israël semblaient se rappeler leurs droits. Ils se réunissaient en plein air, loin des habitations humaines, dans les montagnes ou dans des cavernes, fomentant des projets de vengeance. C’est en pleine conscience que Judas avait semé cette graine. Il avait élaboré les projets qui devaient conduire Jésus au pouvoir terrestre. Et il croyait bien faire, il croyait que Jésus lui en serait reconnaissant plus tard.

Il n'avait pas respecté l'avertissement que Jésus lui avait donné un jour. Il espérait acquérir malgré cela l'autorité terrestre.

Rien ne lui était plus facile que d'expliquer au peuple les paroles de Jésus en leur donnant un tout autre sens. Lorsque Jésus disait :

– Aspirez à la liberté, à la liberté de l'esprit ! Devant ceux qui ne l'écoutaient que trop volontiers, Judas interprétait cela ainsi :

– Le Maître sait que seul un peuple courageux peut conquérir la liberté totale. Ressaisissez-vous, mes frères, afin d'être à nouveau les maîtres de votre pays et non des valets ! Et choisissez-vous un roi qui vous soit propre après avoir connu la honte d'admettre un païen pour souverain. A présent, vous êtes mûrs pour ce faire, car la parole du Maître, de votre futur roi, vous a ramenés à votre ancien Dieu hors de toute confusion. Le Dieu d'Israël qui donna à Son peuple la victoire sur ses ennemis, il y a des siècles déjà, marchera de nouveau devant vous et vous rendra forts !

Et, transporté, le peuple écoutait les paroles du renégat. Les discours agissaient sur les hommes comme le fait l'huile sur le feu, les saisissant et les enflammant d'un enthousiasme ardent. Des chefs se levèrent et rassemblèrent les foules au nom de Jésus. Le nombre des insurgés augmentait toujours. Il devint une vague énorme, submergeant tous ceux qui étaient restés en arrière. Israël était saisi de vertige ! Une date fut fixée : Pâques !

Ils voulaient aller à Jérusalem à l'occasion de la fête pascale et, protégés par les habitudes traditionnelles, faire éclater une insurrection d'une puissance jusqu'alors inconnue. Aucun des Romains ne s'en douterait. Comme chaque année, en ce grand jour de Fête, ils accorderaient au peuple des libertés exceptionnelles. Les Juifs fondaient leurs projets sur ces données.

Jésus ne présentait nullement ce complot qui devait éclater sous le couvert de son nom. Tout était encore calme autour de lui, car il habitait avec ses disciples chez les sœurs Marthe et Marie. Peu de personnes le savaient, et seuls les amis les plus intimes se trouvaient réunis. Marie-Madeleine et Lazare étaient aussi parmi eux. Eux tous, qui étaient ses familiers, pouvaient entendre de Jésus bien des choses que d'autres hommes ne pouvaient comprendre.

Jésus parla des différentes parties de la création. Il décrivit à ses amis la vie dans ces parties cosmiques et l'importance de chacune dans l'ensemble de la création. Il leur dit, entre autres, que la Terre faisait partie d'Éphésus, évoluant en dernière position dans le cercle de la création. Il leur cita le nom des étoiles, qu'ils appelaient autrement, et en même temps il leur expliqua ce que ces noms déclenchaient par leur rythme. Jamais encore les hommes n'avaient appris tant de choses. Ils étaient à peine capables de saisir la moindre partie de ce savoir nouveau qui leur était donné.

En voyant la joie de ses amis, Jésus retrouva sa gaieté. Les comblant abondamment, il leur donnait toujours davantage de ce qu'ils voulaient entendre. Les yeux de Marie-Madeleine brillaient avec plus d'éclat, car de nombreuses luttes intérieures lui avaient conféré une plus grande maturité qu'aux autres femmes que seul l'amour pour Jésus avait transformées et rendues réceptives. Marie-Madeleine, le cœur empli d'une espérance bienheureuse, était tout ouïe lorsque Jésus parlait du Royaume céleste sur Terre.

– Ce sera pour bientôt, Seigneur ? Assez tôt pour qu'encore je le vive ? Jésus sourit, car il perçut dans la question la peur de manquer quelque chose.

– Tu le vivras, Marie-Madeleine, tu seras présente lorsque le royaume de la paix s'établira sur Terre. Tu pourras participer et contribuer autant que tu le voudras à son édification... à moins que tu n'en saisses pas l'occasion.

Je vous le dis, beaucoup d'entre vous seront là et doivent être là pour collaborer au nouveau royaume, mais nombreux sont ceux qui seront défaillants à la dernière minute encore. Ils toucheront au but. Mais non celui tant désiré qui permet l'ascension. Tout proches de ce but, ils s'égareront et se courberont de nouveau sous la domination des ténèbres. C'est pourquoi, prenez garde, vous tous qui croyez l'avoir déjà atteint.

Rien n'est joué avant que l'heure n'ait sonné ! Le glaive s'abattra en sifflant et séparera le bien du mal. Et si, à l'heure du Jugement, ayant pris le bon chemin, vous avez une seule hésitation en vous demandant si ce chemin est le bon, vous serez parmi les réprouvés ! Car lorsque l'heure aura sonné, il n'y aura plus d'hésitation possible. Plus la position de l'homme est élevée, plus il sera jugé avec rigueur. Car connaître la Parole

et douter est pire que de l'ignorer. La décision viendra un jour. Soyez alors sur vos gardes afin de ne pas dormir en vous croyant en sécurité !

Si, par contre, vous avez persévéré, le soleil ne se couchera plus pour vous. Vous habiterez un paradis sur cette Terre et vous serez gouvernés par celui qui vient après moi, le Fils de l'Homme !

– Seigneur, mais quand tout cela arrivera-t-il ? demanda Judas, le plus silencieux de tout le cercle.

– Dieu seul connaît l'heure !

– Mais n'es-tu pas une partie de Lui, ne peux-tu donc le savoir toi aussi ?

Jésus regarda gravement son interlocuteur.

– Répondrais-je de cette façon s'il n'en était pas ainsi ? Il ne servirait à rien de vouloir vous expliquer cela, vous ne pourriez pas le comprendre. Vous ne saisissez même pas ce que vous devriez comprendre !

Mais Judas pensa : « Il cherche à se dérober ; s'il savait quand, il le dirait. Donc il ne le sait pas et, par conséquent, il n'est pas non plus Fils de Dieu. Je veux lui donner une dernière possibilité en lui offrant le pouvoir en tant que souverain des Juifs. S'il n'accepte pas, je porterai moi-même la couronne ! »

Un silence inquiétant s'étendit subitement sur tous ceux qui étaient réunis en ces lieux. Les paroles de Judas leur firent peur. Ils avaient honte pour lui. Mais Jésus passa outre, comme s'il n'avait pas été touché. Et pourtant, le doute que manifestaient les paroles du disciple lui fut pénible. Les avait-il jamais contraints à croire en lui ? N'avaient-ils pas eux-mêmes trouvé qu'il était le Fils de Dieu ? Et maintenant, voilà ce Judas qui questionne, lui qui n'était jamais satisfait de ce qu'il apprenait. Devait-il le rejeter puisqu'il ne croyait plus ?

Jésus se tourna vers lui et eut de nouveau pitié ; car Judas, assis là-bas, avait un visage tellement tourmenté, presque sombre. Non, il ne pouvait pas le repousser. Il voulait le soutenir pendant le peu de temps qu'il lui restait encore à passer sur Terre ; peut-être réussirait-il à se ressaisir ? Judas était trop attaché au passé et portait un karma plus lourd que tous les autres disciples. Il fallait l'aider car, malgré ses dons, il était pauvre.

De tous les disciples, Judas était le plus intelligent. A lui seul, il avait autant de talents qu'eux tous réunis. D'ailleurs, il en était conscient. De plus, à chaque entreprise, on lui demandait effectivement son avis. Tous s'adressaient à lui, car il trouvait à tout une solution immédiate.

A présent, Judas voulait avoir enfin la récompense de son activité ! Il désirait continuer à servir sous le roi Jésus et non pas sous l'homme qui, pauvre et modeste, parcourait le pays pour rendre le monde meilleur. Et cet homme, qui disposait réellement d'un si grand savoir et les subjuguait tous avec ses paroles, devait devenir roi, même s'il n'attachait aucune importance à s'asseoir sur un trône. Judas se chargerait de tout le reste. Dans le nouveau royaume, il occuperait la première place et ne choisirait parmi les disciples que ceux qui ne lui étaient pas désagréables.

Ces projets montaient à la tête de Judas, il ne se lassait pas de rêver au pouvoir. Son imagination inventait toujours de nouveaux projets. Souvent il voulait en parler au moins à un des disciples pour avoir un homme qui s'enthousiasmât avec lui. Mais il n'y avait que Pierre à qui, autrefois, il aurait pu dévoiler son cœur, et maintenant, celui-ci s'était beaucoup éloigné de lui.

Ce simple fait aurait dû permettre à Judas de se rendre compte qu'il se tenait à l'écart et ne suivait plus les mêmes voies que tous les autres. Mais, au lieu de cela, il s'en réjouissait. Il s'imaginait l'approbation qu'ils lui témoigneraient lorsqu'ils auraient reconnu que lui, Judas, était vraiment le plus adroit, non seulement pour les affaires quotidiennes, mais aussi pour les décisions les plus importantes qu'il saurait prendre ! Ses idées, habituellement si claires, devenaient de plus en plus embrouillées. Il ne remarquait pas davantage qu'il ne pouvait plus penser logiquement. Et pourtant, c'était sa plus grande fierté jusqu'alors !

Jésus ne se doutait nullement de tous ces projets perfides. Il ne devait pas pénétrer les intrigues de son disciple. Ses aides de Lumière l'en préservaient, car il n'aurait pu arrêter le malheur déjà en route. Le cerveau humain avait mis en œuvre cette chose effroyable ; il fallait en subir toutes les conséquences, même si elles devaient frapper en premier lieu l'humanité.

Et les foules massées derrière Judas, les instruments du traître qui trahit son Seigneur et Maître au moment où il commença à interpréter

autrement sa parole, attendaient l'instant de conquérir le royaume promis en combattant.

Judas ne redoutait qu'une chose : que Jésus n'aille pas avec eux à Jérusalem pour la fête pascale. Ses projets seraient alors anéantis et il lui faudrait tout recommencer. Il paraissait très douteux à Judas qu'il réussisse à aller seul à Jérusalem sans que Jésus ne devine ses intentions. Il lui fallait procéder avec intelligence et beaucoup de prudence, sinon tout échouerait à la dernière minute.

Judas essaya également de parer à cette éventualité parce qu'il voulait être sûr de tout. Ce n'était déjà plus un travail de réflexion qui l'occupait, mais plutôt sa volonté qui travaillait sous la pression des ténèbres. Son vouloir était sombre et si tenace qu'il se fixait partout où un rempart de lumière faisait défaut. Il ne pouvait donc s'approcher des autres disciples ; car ils étaient purs, et Jésus était entouré d'un rempart de lumière qui ne laissait passer aucune onde trouble.

L'inquiétude de Judas était tout à fait injustifiée. Dans sa pureté, Jésus ne se doutait nullement des préparatifs en cours. Mais un autre prenait des mesures contraires et réunissait partout des aides pour s'opposer à l'insurrection : c'était Joseph d'Arimathie.

Il avait remarqué l'effervescence des siens et compris de quoi il s'agissait. Ces hommes essayèrent de gagner leur prince à la cause de Judas Ischariot, car Joseph d'Arimathie représentait toujours pour eux le souvenir d'Israël à son apogée. Ils envoyèrent des messagers au palais de Joseph d'Arimathie et lui soumièrent les plans déjà élaborés pour qu'il prenne part, lui aussi, au combat pour la liberté. Joseph les écouta tranquillement, puis demanda :

– Qui est l'auteur de cette idée ?

Fièrement, les hommes bombèrent le torse :

– Le prophète qui fut ton hôte, Jésus de Nazareth !

Joseph d'Arimathie se leva d'un bond. En quelques pas, il fut près de celui qui avait prononcé ces paroles :

– Mensonge ! cria-t-il d'une voix tonnante, le secouant avec violence. Puis il le lâcha si brusquement que l'homme, effrayé, tomba à terre.

A pas de géant, Joseph arpentait la salle de long en large, tandis que derrière son front ses pensées travaillaient à la vitesse de l'éclair. Il semblait avoir oublié la présence des hommes. Ceux-ci étaient tellement silencieux qu'ils donnaient par leur attitude servile l'impression d'être inexistantes.

Le prince se rappela enfin qu'il n'était pas seul. Il s'arrêta subitement et regarda ces hommes. Leurs mines peureuses lui donnaient envie de rire car l'idée que ces lâches venaient de parler d'une révolte contre Rome était si comique qu'il avait de la peine à garder son sérieux.

– Je vais vous dire quelque chose afin que vous sachiez ce que je pense de cette affaire et que vous compreniez votre bêtise. Ce projet ne vient pas de Jésus de Nazareth, car je le connais et je sais qu'il ne veut que la paix. Ce plan a été élaboré par un homme qui veut la perte de Jésus de Nazareth, qui le précipitera dans le malheur si nous ne faisons rien ! Et nous ferons quelque chose pour faire échouer ce mauvais coup ! Vous êtes des hommes et vous me suivrez moi, votre prince. Grâce à moi vous avez un sort plus facile, moins pénible que vos frères et sœurs qui n'appartiennent pas à ma principauté. A présent, prouvez pour une fois que vous avez de la reconnaissance envers moi. Cet individu que vous ne voulez pas nommer, parce qu'il l'a défendu, et qui négocie avec vous au nom de Jésus, est un imposteur, un traître ! Si vous agissez selon sa volonté, il vous réduira à la misère. Il faut que vous me livriez son nom pour que je le trouve !

Les hommes se regardèrent craintivement, puis l'un d'eux dit :

– Nous ne pouvons te le nommer, prince, nous sommes liés par un serment !

Rouge de colère, Joseph d'Arimathie saisit son interlocuteur aux épaules. En gémissant, celui-ci tomba à genoux. Les autres reculèrent.

– Je veux voir celui qui vous a fait prêter serment ! Votre vie n'appartient pas au premier venu qui vous a fait jurer. Réponds-moi, sinon...

Blêmes et tremblants de peur, ils prononcèrent le nom, tous les trois :

« Judas Ischariot ! »

Silence...

Joseph recula et, respirant péniblement fit signe aux hommes de partir. Puis, resté seul, son regard fixa longuement un point. Ses lèvres ne faisaient que répéter sans cesse à mi-voix le nom de :

– Judas Ischariot ...Judas ...Ischariot !

Il était bouleversé jusqu'au plus profond de son être à la pensée qu'un disciple de Jésus ait imaginé ce plan ! Jamais Joseph n'aurait cru cela possible. Et ce disciple vivait avec Jésus, respirait le même air que lui, il avait ce que d'autres disciples désiraient de toute leur âme : la proximité constante du Fils de Dieu.

C'était incompréhensible ! Joseph souffrait tellement de cette révélation qu'il lui fallut longtemps pour se rendre compte des mesures à prendre. Puis, ses projets arrêtés, il commença immédiatement à déclencher la contre-attaque. Il appela les anciens de son pays et leur donna l'ordre de combattre la sédition par tous les moyens. Il envoya des orateurs populaires dans les autres régions pour calmer le peuple et l'exhorter à la paix. Tous les chevaux disponibles furent tenus prêts à cet effet.

Joseph en personne alla trouver Marc pour lui demander son soutien. Il ne s'accorda aucun repos et se dépensa sans compter. Complètement épuisé, il arriva chez Marc qui, en voyant le prince, pressentit un malheur.

– Ne veux-tu pas d'abord te reposer ? Cette chevauchée t'a trop fatigué. Je vais te faire conduire dans une chambre où tu pourras prendre du repos.

Joseph d'Armathie avala péniblement sa salive, sa gorge était desséchée par la poussière de la route, mais il fit non de la tête.

Marc lui fit donner à boire, ce qui le rafraîchit et lui permit de parler.

Avant de prendre la parole, il s'adossa un instant. Ses paupières se fermèrent sur ses yeux brûlants.

Marc scruta la figure couverte de poussière et de sueur et un terrible pressentiment l'envahit. Quoi d'autre que la peur avait pu traquer cet homme, la peur d'une chose effroyable ?

– Marc, dit Joseph, il te faut me prêter secours pour éviter le malheur qui menace de fondre sur Jésus !

Marc sursauta.

– Jésus ? Parle, qu’arrive-t-il à Jésus ?

– Un de ses disciples l’a trahi, sournoisement trompé ! En son nom, il a soulevé le peuple. Il a fait prêter serment aux chefs de ne pas le nommer, il veut provoquer une révolte qui doit éclater à Jérusalem lors de la fête pascale ! Voilà toute la chose en peu de mots. Mais le danger est si grand qu’on ne peut le décrire. Jésus ne se doute de rien ; il ignore les intentions abjectes de Judas. Il n’est plus en sécurité. Son nom couvre le traître et si l’affaire est découverte avant l’exécution du plan ou après, peu importe, c’est Jésus qui risque d’en supporter les conséquences. Ils se saisiront de lui et le tueront ! Les pharisiens, à moins qu’ils ne soient déjà au courant, se chargeront de perdre Jésus.

J’ai tout essayé pour endiguer le mouvement. Réussirai-je en partie ? ... J’en doute, car le peuple s’égare trop rapidement. Certainement, il rêve déjà du nouveau royaume de Judée et vit dans l’ivresse qui fait paraître tout le reste insignifiant. Il y a pire : ils veulent couronner Jésus roi. Alors personne ne demandera : est-il coupable ? Ils pourront prouver sa culpabilité et Jésus ne se défendra pas. C’est à nous de le défendre... à toi, Marc, puisque tu es romain.

Marc demanda simplement :

– Où est Jésus ?

– Il doit être en route pour Jérusalem, car bientôt nous fêtons Pâques.

Marc appela un domestique :

– Mes chevaux et ma voiture ! Je pars pour Jérusalem.

Joseph d’Arimathie se leva. Il avait complètement recouvré ses forces.

– C’est maintenant que j’aimerais me rafraîchir, Marc, pour être dispos lorsque les voitures seront prêtes pour le départ.

Bientôt, les chevaux galopèrent en direction de Jérusalem.

→ Pendant ce temps, Jésus était toujours chez les sœurs Marthe et Marie. La fête pascale approchait et Jésus commençait à s’inquiéter. Il désirait encore profiter de cette paix familiale. Qu’allait-il faire à Jérusalem ? Accomplir l’œuvre dernière qui l’attendait encore. Il fallait s’exécuter et pourtant tout en Jésus se refusait à prendre le chemin de Jérusalem. La veille du départ encore, assis au milieu de ses amis, il s’efforçait, par sa bonté, de leur rendre la séparation moins pénible. Mais

tous étaient tellement émus qu'ils pouvaient à peine parler. Ils voyaient combien Jésus s'appliquait, pour l'amour d'eux, à paraître gai et ne purent le supporter.

Soudain, Marie dit :

– Seigneur, nous tous qui t'aimons, nous t'accompagnerons à Jérusalem !

A ces mots, Judas blêmit. Assis dans un coin, il était silencieux, comme les autres. Il se leva et sortit devant la maison. Il y resta longtemps, le regard levé fixement vers le ciel. De sombres nuages passaient et des étoiles scintillaient au travers...une sinistre atmosphère planait sur la nature. Judas, debout, regardait. Il était comme vidé de toute pensée, de toute émotion.

Il ferma les yeux et, avec lassitude, écarta de la main les cheveux de son front. Une voix triste, douloureuse, s'éveillait en son âme, y gravant ce seul mot pénétrant :

Traître !

Avant que Judas n'ait pu s'en défendre, la voix s'éleva avec une telle puissance qu'il crut entendre ce mot sortir de lui comme un cri :

Traître !

Toujours à nouveau et sans cesse, l'écho mille fois amplifié renvoyait ce mot qui emplissait l'air ; se lamentant, la nature criait toujours et uniquement ce mot :

Traître !

Alors, Judas se redressa et respira péniblement. C'était passé ! Tout redevint silencieux car les ténèbres avaient fait taire la voix de son intuition que les paroles de Marie au sujet de l'amour avaient réveillée et la peur de la malédiction qui semblait déjà planer au-dessus de lui l'avait fait taire à nouveau.

Judas était retombé dans son ancien état. Il se traitait lui-même de fou.

– Tu es fatigué, Judas, ainsi se tranquillisait-il, tu viens de rêver ! Le paysage t'a inspiré un affreux cauchemar. Il te faut rentrer pour que les autres ne remarquent rien. Ils ne se doutent pas combien je pense pour

eux et prépare le terrain spirituellement, sinon ils comprendraient que je suis fatigué.

Il sourit ; le cours habituel de ses pensées s'était de nouveau emparé de lui. Lorsque quelque chose d'autre que le mauvais vouloir parlait en lui, Judas se rassurait toujours. Et si, l'espace d'un instant, un profond épuisement le saisissait, la voix tentatrice si bienfaisante à son oreille, le séduisait :

– Vas-tu, si près du but, te lasser à présent ? Comme celui qui manque à son devoir, vas-tu abandonner cette œuvre salutaire que personne d'autre ne peut accomplir ? Pense qu'aucun des disciples ne dispose des facultés dont tu te sers en te jouant !

Et cela suffisait toujours à asservir de nouveau Judas. C'est pourquoi il ne pouvait nulle part trouver de paix tant qu'il ne percevait pas cette voix si agréable pour lui.

En rentrant dans la maison, il se heurta à Lazare, le frère de Marthe et Marie, qui lui dit :

– Reste encore un peu, Judas, j'ai à te parler.

Judas, méfiant, le regarda, mais l'obscurité de la nuit voilait les traits de Lazare. Judas ne pouvait rien distinguer. Il poussa un soupir et suivit Lazare au dehors.

Debout dans la nuit, tous deux se turent pendant un instant. Judas ne voyait que la silhouette de Lazare et pourtant il sut immédiatement que ce dernier voulait le questionner au sujet de quelque chose de particulier. Puis soudain son âme se souvint des paroles entendues de la bouche de Jésus :

« Lazare, sors ! »

Cela s'était passé quelques mois auparavant lorsque les sœurs, dans une mortelle angoisse, avaient appelé Jésus pour sauver Lazare d'une grave maladie. Alors qu'ils approchaient de la localité où demeuraient les deux sœurs, le peuple était venu leur annoncer la mort de Lazare. Marthe, qui portait des habits de deuil, s'était lamentée :

– Seigneur, si tu avais été là, Lazare n'aurait pas dû mourir !

Alors qu'il pénétrait dans la maison des sœurs, Marie était accourue, pleurant la mort du frère, jusqu'à ce que Jésus l'eut priée de le conduire à

la tombe. Le peuple suivait à une certaine distance, car il avait déjà entendu dire que Jésus ressuscitait les morts. Les gens qui l'accompagnèrent à la tombe étaient tous très intimidés.

En route, Jésus demanda :

– Depuis combien de temps l'avez-vous enterré ?

Marthe avait répondu :

– Depuis quatre jours, Seigneur !

Lorsqu'ils se trouvèrent devant la tombe, Jésus comprit tout, car il vit Lazare s'efforcer de quitter son corps sans être capable de rompre le lien qui le rattachait à son âme. Jésus s'en réjouit et cria d'une voix forte :

« Lazare, sors ! »

Les hommes accoururent tous pour rouler la pierre de la porte tombale. A ce moment, comme quelqu'un qui se réveille, Lazare sortit, traînant derrière lui le linceul dont on l'avait enveloppé.

En voyant Lazare en face de lui dans l'obscurité, Judas revivait la scène. Et il se souvint des Paroles de Jésus expliquant aux disciples le processus de la mort. Étonnés, ils avaient appris que ce miracle n'en était pas réellement un, car Jésus, grâce à sa Force divine, pouvait rappeler un homme à la vie uniquement tant qu'il était encore relié par un cordon à son corps terrestre.

Telle une exhortation, la voix s'éveilla à nouveau en Judas :

– Tu as été autorisé à prendre part à tout, tu as souvent, avec les autres disciples, admiré la grande Force de ton Seigneur et tu veux à présent agir sans lui demander conseil !

Et Lazare dit gravement et presque maladroitement :

– Tu n'es plus celui que tu étais, Judas Ischariot ! Tu as perdu confiance ! Vois, je ne veux que ton bien, c'est pourquoi je t'avertis. Renonce à tes projets, ils te porteront malheur !

Judas s'effraya, puis il se ressaisit péniblement.

– Que veux-tu dire, Lazare ? T'ai-je demandé ton avis ? Que sais-tu de mes projets ? Si de nous tous ici quelqu'un veut le bien, c'est moi !

– Judas, pense au Christ Jésus ton Maître et demande-toi une fois seulement s’il a jamais dit que les bons puissent succomber à la présomption. Ne vous a-t-il pas sans cesse prêché l’humilité ?

Judas répondit brusquement :

– Qu’importe, je n’aime pas que tu m’épies, même si tu le fais parce que tu crois en Jésus. Je vous prouverai à tous, qui vous méfiez de moi à présent, que c’est moi qui ai bien agi !

Lazare se tut. Il était indiciblement triste, car il se rendait compte qu’il ne pouvait plus être d’aucun secours. Ce que personne parmi les disciples n’avait remarqué, il l’avait reconnu immédiatement : tout s’était transformé en Judas depuis leur dernière entrevue. La profonde vénération que Lazare éprouvait pour Jésus lui ouvrait les yeux. Son inquiétude qu’il ne puisse en résulter un malheur pour Jésus ne diminuait pas. La proposition de Marie, que Jésus accepta aussitôt, le réjouit. Il semblait que c’était un réconfort pour lui que ses amis veuillent l’accompagner à Jérusalem.

Judas et Lazare étaient toujours devant la maison. Alors, la porte s’ouvrit et les disciples Jean, Pierre, Jacques, Lebbée et André sortirent. Jésus était parmi eux et salua Judas d’une parole joyeuse qui toucha Lazare douloureusement. Pourquoi le Seigneur, à qui rien n’échappait d’habitude, ne voyait-il pas le changement qui s’était opéré en Judas ? Cependant, Jésus s’adressa à Lazare en ces termes :

– Il n’est pas toujours bon que l’homme sache tout, Lazare. Pourquoi restes-tu ici dans la nuit à tenir de tristes propos ? Ne sais-tu pas que je mène tout à bonne fin, peu importe ce qui arrive ? Je serai toujours pour vous ce que je suis aujourd’hui. Mais vous vous tourmentez à ce sujet et vous ne voulez pas en convenir ! Acceptez joyeusement ce que je vous donne. Il vous reste encore beaucoup de temps avant que vous ne me cherchiez en vain parmi vous. Même alors, vous ne devrez pas perdre courage, car tant que vous n’abandonnez pas la Lumière, Elle ne vous abandonnera pas. Rappelez-vous qu’Elle demande à être joyeusement accueillie par vous !

Lazare baissa la tête et une larme tomba à terre. Les paroles de Jésus lui serrèrent le cœur en une indicible douleur. Jamais encore une parole de

son Maître ne l'avait autant touché. Lentement, il suivit les disciples qui accompagnaient Jésus.

Seul Judas resta en arrière. Devant la maison, il écouta, solitaire, les voix des disciples se perdre dans l'obscurité.

– Ils s'en vont et personne ne m'a prié de les suivre. Ils ne veulent pas de ma compagnie car ils me craignent. Ils se rendent compte que je les surpasse et, dans leur aveuglement, me jalouent.

Cependant, Jésus avançait toujours avec le petit groupe qui l'avait suivi. Au début, il faisait si sombre que leurs yeux s'habituèrent mal au chemin. Puis les nuages se dissipèrent. La lune éclairait la nuit. Jésus se dirigea vers une hauteur et, lorsqu'ils y arrivèrent, en silence il leur fit signe de s'asseoir, car il voulait leur parler.

– Mes disciples ! Je vous ai priés de me suivre pour que vous soyez présents lorsque le courant de la force descendra sur moi et que vous puissiez y avoir part. Voyez, le Seigneur votre Dieu, mon Père céleste m'envoie cette nuit Sa Lumière afin que j'aie des forces pour Jérusalem. A vous, qui devez m'entourer au moment le plus difficile de mon existence terrestre, Il vous donne aussi de Sa Lumière. Vous ne vous doutez pas qu'à Jérusalem il nous faudra tous souffrir ; ce sera pire que ce que nous pouvons imaginer aujourd'hui.

Après qu'il eut ainsi parlé, du ciel tomba sur le groupe une Lumière d'une pureté si éclatante qu'elle les éblouit. Jésus semblait plongé dans un feu incandescent ; il était transfiguré et les disciples se prosternèrent devant lui. Leurs fronts touchèrent le sol. Ils demeurèrent ainsi jusqu'au moment où Jésus dit d'une voix sonore et que jamais encore ils n'avaient entendue : – Prions !

Et il pria avec eux.

Lorsqu'ils revinrent à la maison, Judas avait disparu, mais les sœurs les attendaient ; inquiètes, elles demandèrent :

– Seigneur, as-tu vu l'éclair qui est tombé du ciel ? Nous avons eu peur qu'un orage ne se lève. Mais tout est resté calme. Jésus les tranquillisa. Lazare aurait aimé pouvoir raconter à ses sœurs le grand événement.

Le lendemain, Jésus dit qu'il partirait pour Jérusalem.

– Mais nous resterons ici jusqu’à la fête pascale. J’irai à Jérusalem pour prêcher, mais je reviendrai le soir. Ici règnent encore la paix et la tranquillité et nous sommes chez des amis.

Disciples et amis l’approuvèrent ; seul Judas n’était pas d’accord. C’est pourquoi il dit :

– Ce sera trop fatigant pour toi, Maître. A Jérusalem nous allons te chercher une maison calme où tu trouveras le repos.

Jésus ne répondit pas ; par contre, il salua ses amis qui, prévenus de son arrivée, venaient à sa rencontre.

Ce jour-là ils se reposèrent encore à Béthanie. Et le lendemain seulement, Jésus se rendit dans la ville de Jérusalem.

Sans être reconnu, il se promena dans les rues et contempla les anciennes constructions de cette ville. Seul Jean resta près de lui et l’accompagna partout. Jésus pénétra dans le Temple consacré à Dieu. Il monta les escaliers de pierre, passa devant les hautes colonnes de pierre et s’approcha des autels de sacrifices. Son regard demeura indifférent, rien ne trahit la profonde émotion qui étreignit Jésus à l’intérieur du vieil édifice. Jean non plus ne sentit pas la tension qui était en Jésus.

Symbolisé par ce Temple, le très ancien et tenace peuple d’Israël se tenait devant Jésus. Les événements qui avaient formé les destinées de ce peuple défilèrent devant ses yeux spirituels. Il vit la première construction du Temple par Josué, le successeur de Moïse. Il vit également les ennemis envahir Jérusalem et profaner le Temple. Des siècles se déroulèrent devant lui. De nouveau, le Temple fut reconstruit ; sans cesse, des êtres ardents vinrent à bout de cette œuvre grandiose. Chaque génération abandonna un peu de l’ancien, créant du nouveau et, peu à peu, la Maison de Dieu ne permit plus à personne de reconnaître son vrai sens. Les anciennes directives données par Moïse avaient disparu. Seul un vestige, une infime partie, en avait été conservé. Jésus s’étonna surtout du fait suivant :

Un rideau séparait le Saint des Saints, l’Arche d’Alliance et le calice du reste de la salle. Seulement un rideau et non plus des portes d’or, ainsi que la Lumière l’avait ordonné.

Lorsqu’ils quittèrent le Temple, le soleil qui inondait le parvis les éblouit. Un tumulte indescriptible y régnait car des marchands avaient

installé là leurs boutiques et vendaient des animaux à immoler. Jésus ne leva pas les yeux. En silence, il se fraya un passage à travers la foule qui criait et gesticulait, et Jean vit sa bouche se plisser de dégoût.

→ Pendant ce temps, Judas se trouvait également à Jérusalem. Il rencontra pour la première fois les chefs des insurgés. Ils se réunissaient en des repaires cachés et parlaient à voix basse pour qu'aucune oreille étrangère ne les entendit. Mais bientôt ce chuchotement se changea en vociférations. Les chefs devinrent provocants et Judas sentit qu'ils lui échappaient.

– Judas Ischariot, jusqu'à présent, nous avons tout fait pour te satisfaire. Tu nous as promis pour aujourd'hui une partie du salaire ou bien un entretien avec Jésus de Nazareth. Tu n'as tenu ni l'un ni l'autre. Nous voulons maintenant savoir pourquoi nous avons fait tout cela.

En apparence impassible, Judas répliqua :

– Je ne comprends pas votre agitation. Je suis ici devant vous au nom de Jésus. Il a des choses plus importantes à faire que de s'occuper de vous ! Croyez-vous, par hasard, être indispensables ? Partez, et que d'autres prennent votre place !

Menaçant, l'un des hommes s'approcha.

– D'autres à notre place ? Tu mens pour cacher ta peur ! Sais-tu qu'on a réussi à faire désertier un grand nombre d'entre nous ? Oui, d'autres aussi sont à l'œuvre qui travaillent au nom de Jésus ! Mais ceux-là parlent pour la paix ! Ils veulent étouffer la sédition. Ils sont plus influents que nous. Ils ont de l'argent qu'ils jettent à pleines mains. C'est un homme puissant qui se trouve à leur tête. Il agit franchement, ses pourparlers ne se font pas en cachette afin qu'on les ignore, il se montre ouvertement ! Ses partisans n'ont pas dû prêter serment de ne pas le nommer. Cet homme est le prince Joseph d'Armathie.

Judas était livide. Sa bouche s'ouvrit pour répondre, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

– Tu as donc perdu la parole, Judas ? Mais ceci ne t'est d'aucun secours, maintenant il te faut parler ! Crois-tu que nous mettions notre vie en jeu pour que tu restes coi à présent et ne saches plus comment t'en sortir ?

Judas avala péniblement sa salive, puis dit d'une voix presque atone :

– S’il en est ainsi, Joseph d’Arimathie agit contre le Maître, car ici, c’est moi qui le représente. S’il vous faut de l’argent, je ne puis vous en donner avant que vous n’ayez exécuté votre promesse. Combattez pour Israël afin de mériter votre salaire !

Il s’était repris peu à peu. Il repoussa ses cheveux en arrière et regarda fermement le chef.

– Je vous ai pourtant dit auparavant que le sort du pays était entre vos mains. Réalisez ce que vous m’avez juré et couronnez Jésus roi des Juifs, c’est alors que tout le reste s’accomplira.

Un instant, les hommes restèrent silencieux, puis leur porte-parole s’approcha de nouveau tout près de Judas :

– Nous ferons ce que tu exiges si tu nous révèles le lieu où séjourne Jésus pour que nous puissions aller le trouver. Nous devons être prudents afin qu’aucun soupçon ne l’effleure, mais nous voulons lui parler personnellement. Tu dois le comprendre, car le sort du peuple entier repose sur nous. Nous sommes responsables. Rien ne sera réglé si l’on nous pend. Rome ne s’en contentera pas. Telle une horde de chacals, ils envahiront le pays et feront payer tout le peuple si l’insurrection échoue !

Judas vit le nœud coulant lentement se resserrer autour de son cou. Les hommes du peuple, devenus méfiants, n’exigeaient que leur dû. Mais il ne pouvait accéder à leurs désirs sans tout faire échouer. Le nœud coulant que représentaient pour lui les nettes revendications de ces hommes se resserrait de plus en plus. Chaque minute de silence de la part de Judas rendait l’attitude de ces hommes plus menaçante. Aucune pitié ne se lisait dans leurs yeux. Ils le tueraient s’ils se voyaient trompés.

– C’est bien, je parlerai à Jésus et demain à la même heure en ce lieu, je vous ferai savoir si Jésus veut ou non s’entretenir avec vous.

– Demain, à cette heure ! Si alors tu ne tiens pas parole, Judas, si tu cherches des subterfuges, nous trouverons Jésus sans toi, car la ville sait qu’il vient à Jérusalem. Tous ceux qui l’aiment veulent le recevoir avec honneur.

Toujours ce mot : ceux qui l’aiment ! Judas se mit à haïr cette expression. Elle le poursuivait partout. N’aimait-il donc pas Jésus ? Comme ils mettaient l’accent sur ce mot ! Lorsque Judas se prépara à

sortir, en silence les hommes dégagèrent la sortie. Ils ne répondirent pas à son salut.

Dès qu'il se retrouva en pleine campagne, Judas allongea le pas de plus en plus. Il fuyait comme une bête traquée. Il lui était impossible de penser clairement. Un chaos de pensées confuses se bousculaient dans sa tête, et une peur effroyable commença à émerger de tout cela.

– Qu'arrivera-t-il si tout ce que tu as provoqué ne sert qu'à empoisonner ta propre vie ? As-tu connu la joie depuis que tu as fait germer cette aspiration au pouvoir ? Qui t'a poussé à agir de la sorte ? N'est-ce pas Jésus pour qui tu as tout fait ? Par là, ne voulais-tu pas le rendre heureux ? Tu n'as fait tout ceci que pour lui, il devait être roi, il devait avoir le pouvoir et toi, Judas, tu ne voulais pourtant que le servir !

Oui, c'était bien ainsi ! Et maintenant ? Il fallait laisser Jésus prendre une décision : pour ou ... contre ! Mais il ne le laisserait pas prendre une autre décision que celle qui lui plaisait, à lui, Judas. Pour Jésus non plus il n'y avait aucun retour possible ; à présent, il lui faudrait s'exécuter. Pour sauver sa vie, il devait céder.

Judas reprit haleine, comme délivré. Cette solution devait être la bonne. Fou qu'il était de ne pas l'avoir tout de suite reconnue ! Il ne pouvait certes pas agir autrement, il devait conduire les événements jusque-là. A présent, Jésus n'avait plus qu'à consentir et l'ascension commencerait.

En rentrant à Béthanie, dans la maison où habitait Jésus, il trouva les disciples réunis et, au milieu d'eux, le Seigneur.

Jésus était assis sur une chaise, la tête penchée en arrière. Son clair visage était inondé de lumière, la lueur du foyer s'y reflétait. Un instant, Judas s'arrêta, comme fasciné. Son courage l'abandonna. Non, il ne pouvait pas parler à Jésus ! Il ne le pouvait pas !

Entendant Judas, Jésus se retourna. Il l'interrogea du regard.

– Où étais-tu, Judas ?

– Dans la campagne, Seigneur ; j'avais...

– Tu étais à Jérusalem, Judas ?

– Non !

Une ombre couvrit le visage paisible de Jésus. Il se retourna vers l'âtre et se tut.

Les disciples se regardèrent car Judas quitta la pièce aussitôt, sans dire un mot de plus. La soirée s'écoula dans le plus grand calme. Jésus parlait à peine et les disciples, ressentant une oppression, n'osaient élever la voix.

Judas resta encore longtemps dehors à attendre Jésus. Il espérait le voir sortir. Il voulait lui parler. Mais il attendit en vain. Jésus ne vint pas.

Cette nuit fut le prélude de l'inquiétude de Judas. Pendant des heures et des heures, il se retourna sur sa couche sans trouver le sommeil. Il voulait agir et ne le pouvait. Saisi d'une rage impuissante, il se moquait de lui-même, mais cela ne lui procurait aucun soulagement. Au fur et à mesure que le matin approchait, ses tourments augmentaient.

– Fier Judas, voici le résultat de tes efforts : il te faut maintenant t'humilier face au Maître et lui dire : « Aide-moi, Seigneur, j'ai fait une bêtise ! » Une bêtise ? Si tu veux appeler cela une bêtise, que sont alors les faiblesses des autres ? Elles ne valent pas la peine qu'on en parle ! Tu étais trop fier et tu dois reconnaître à présent que les disciples n'étaient pas tous dans l'erreur, mais uniquement toi, toi seul !

Judas soupira douloureusement. Descendre à présent du trône qu'il s'était lui-même érigé ? Reconnaître que ce n'en était pas un, que seule la prétention l'avait construit ? Supporter la honte d'être méprisé de tous : d'eux tous qui, spirituellement, lui étaient inférieurs ? Non ! Il ne pourrait supporter cela.

Mais que répondre aux hommes ? Comment les contraindre ? Il fallait qu'il réussisse ! Il le fallait ! Comment pourrait-il les calmer jusqu'à la fête pascale, lorsque tout serait décidé ?

Et s'il prenait le sceau de Jésus et le montrait aux chefs du peuple ? Ne seraient-ils pas alors obligés de le croire ? Tel un éclair, cette idée avait jailli en lui ; elle l'apaisa. Complètement exténué, Judas s'endormit enfin.

Mais le lendemain, tout avait de nouveau un autre aspect. Il craignit alors de commettre ce vol, il tremblait à l'idée d'un tel acte. Et, de nouveau, il se rassura en s'abusant lui-même :

– Je le fais pourtant pour le Seigneur ! Je suis la main qui agit pour Lui !

C'est dans cet état d'esprit qu'il revint le lendemain à Jérusalem. Tendus, les hommes le virent s'avancer vers eux.

– Eh bien ? demandèrent-ils.

Judas afficha son plus fier sourire. Pourtant, il avait tellement peur de la minute suivante qu'il pouvait à peine respirer.

– Vous n'avez pas voulu me croire hier, vous vous êtes montrés pitoyables ! Le Maître vous fait dire que vous ne devez écouter que moi, qu'il n'a pas de temps à vous consacrer, car des pourparlers importants sont en cours pour les jours qui viennent. Voici la preuve que mes paroles d'aujourd'hui sont aussi vraies que celles d'hier... Voici le sceau de mon Maître : il me l'a donné pour vous convaincre.

Judas présenta le sceau aux hommes.

Ils ne dirent mot. Tous regardaient le sceau dans la main de Judas. Aucun ne le toucha. Les hommes étaient convaincus, la vue du sceau leur donnait la certitude. Leur silence était de la dévotion.

Mais Judas prit à nouveau cela pour de la méfiance. La main qui tenait le sceau commença à trembler légèrement, puis de plus en plus fort. Le visage de Judas devint gris et blême. Les hommes relevèrent la tête. Leurs yeux, à l'instant pieusement baissés, d'abord surpris puis déconcertés, fixèrent le traître, et lentement ils comprirent. Une lueur menaçante s'alluma dans les yeux du chef. Le sceau tomba à terre avec bruit. Tous prirent peur. Le charme était rompu.

– Traître !

Personne ne sut qui avait prononcé ce mot. Soudain, ils empoignèrent Judas et l'assommèrent à coups de poing. Ils cessèrent dès qu'il se mit à crier. Reconnaisant son erreur, Judas risqua sa dernière chance.

– Arrêtez, êtes-vous devenus fous ? Venez, venez avec moi voir Jésus, si vous osez encore l'affronter après m'avoir traité de cette façon ! Vous avez vu son sceau et vous ne me croyez pas ! A présent, c'est moi qui exige que vous m'accompagniez, car je renonce à négocier plus longtemps avec vous. Êtes-vous subitement devenus lâches, cherchez-vous des subterfuges pour vouloir ainsi attenter à ma personne ? Vous êtes libres. Renoncez à vos projets ! Oui, renoncez-y enfin !

Remplis de confusion, les hommes se regardaient, osant à peine interrompre Judas qui écumait de colère. Il avait vaincu. Ils croyaient de nouveau en lui !

Timidement, à voix basse, ils le prièrent de tout oublier, ils ne voulaient pas rencontrer Jésus ; par contre, ils voulaient lui obéir ! Mais il devait aussi comprendre qu'il leur fallait voir clair ; tant de choses étaient en jeu ! Ces mots furent prononcés en bégayant par des hommes complètement désespérés.

Magnanime, Judas leur pardonna enfin et, plus fier que jamais, il quitta la pièce basse. Jamais encore une telle satisfaction ne l'avait empli qu'en ce jour où il prit le chemin du retour comme le fait un vainqueur après une rude bataille.

→ Ce n'est qu'en arrivant à Béthanie que son entrain l'abandonna. De nouveau, une peur terrible de Jésus l'envahit. Il aurait tout donné pour ne pas avoir à se trouver face à lui. Dans sa main fermée, le sceau brûlait comme du feu, et pourtant il craignait de le perdre. Si seulement il pouvait le remettre à sa place sans être vu !

Il entra craintivement dans la chambre de son Maître. Elle était vide et Judas remit le sceau à sa place.

Ce soir là, Jésus était à nouveau seul avec un petit nombre de disciples. Des rayons de Lumière vinrent une fois encore lui donner des forces. De nouveau, les disciples émus jusqu'au fond de l'âme tombèrent à genoux devant Jésus. Ils reconnaissaient la puissance immense qui entourait l'Envoyé de Dieu et croyaient fermement que jamais main d'homme ne pourrait lui faire de mal. Jésus était à présent si réconforté qu'il devint même plus joyeux que lors des jours et semaines passés.

Le désir de Judas se réalisa. Jésus ne s'occupait plus de lui, ne semblait plus le voir. Toutefois, il ne se doutait guère que Jésus ne l'avait jamais observé aussi attentivement qu'en ce moment et que son inattention apparente ne calmait que lui, Judas.

Jésus avait en effet renoncé à regarder Judas ; la vue de ce disciple lui faisait mal et il ressentait sa présence comme une oppression, même lorsque Judas était assis dissimulé dans un coin de la salle. Sa présence semblait également accabler les disciples. Ils se taisaient de façon notoire dès que Judas entra dans la pièce où ils étaient réunis.

Ainsi passèrent les jours qui les séparaient de la fête pascale choisie par Jésus pour faire son entrée à Jérusalem. Il ne se rendait pas compte que les habitants avaient décoré les rues de la ville en son honneur. Tous voulaient fêter sa venue comme celle d'un roi.

→ Pendant ce temps, Marc et Joseph d'Arimathie se rendaient à bride abattue vers Jérusalem. Arrêts et retards s'étaient multipliés. Partout surgissaient des obstacles : qu'il s'agisse de mauvais temps inondant les routes, les forçant à des détours, ou de la révolte qui avait déjà éclaté dans des villages, obligeant leur escorte à se frayer un passage, les armes à la main.

Joseph d'Arimathie vit les soldats romains faire usage de leurs glaives. Les coups s'abattirent en sifflant sur la foule en fureur et beaucoup s'affaissèrent ensanglantés. Il frémit et ferma les yeux.

C'étaient ses frères qui tombaient sous les coups des Romains. Il serra les dents, parce que tout en lui se révoltait contre la brutalité ; il n'avait pourtant pas le droit de se prononcer. Ces gens n'étaient-ils pas de pauvres égarés qui, là-bas, luttèrent pour leur liberté !

– Judas ! Proféra-t-il entre ses dents serrées, qu'as-tu fait ?

Marc resta muet pendant tout le trajet. Mais en face de ces obstacles continuels, il s'emporta. A un moment, il se leva même et descendit de la voiture. La foule l'accueillit par des huées. Marc essaya de calmer les hommes en délire, alors ils s'élançèrent en avant pour s'attaquer à sa personne. Les soldats intervinrent et foncèrent dans la foule avec leurs chevaux. Les hommes se sauvèrent en criant. Puis on continua... jusqu'au prochain obstacle.

→ Jésus se rendit à Jérusalem avec ses disciples. Bien avant la ville, les gens en habit de fête attendaient ; ils voulaient le voir. Toutes les rues de la ville étaient bondées. Les hommes en rangs serrés étaient tous rayonnants et pleins d'une joyeuse attente. Le cortège n'approchait que lentement. Lorsque Jésus eut atteint l'enceinte de la ville, on lui amena un mulet. Désagréablement surpris par l'effervescence des hommes autour de lui, il voulait refuser l'animal. Mais Pierre lui dit à voix basse :

– Ce sera plus facile pour toi, car tous les hommes sont réunis pour te voir. Le cortège peut durer des heures encore et tu te fatiguerais trop ; Seigneur, accepte l'animal !

Alors Jésus céda.

La joie du peuple était débordante et augmentait à mesure que Jésus pénétrait dans la ville. Que criait donc le peuple ?

– Hosanna au Fils de David ! Hosanna à Celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna à notre Roi !

Jésus crut avoir mal entendu. Criaient-ils vraiment « Hosanna au Roi des juifs ? »

Il interrogea du regard les disciples qui le suivaient. Judas était parmi eux. Cette fois-ci, il marchait immédiatement derrière lui. Quel air il avait !

N’avançait-il pas bouffi d’orgueil ? Jésus devint inquiet. Il avait été placé au cœur d’un événement sans qu’il le sût.

Cette réception avait été sciemment préparée, car personne, excepté ses disciples, n’était informé du moment où il arriverait à Jérusalem. Judas n’avait-il pas l’air d’en être l’auteur ? Le visage des autres disciples un peu déconcertés, n’exprimait-il pas de l’étonnement au sujet de cet accueil ? Certes, ils s’attendaient tous à ce que le peuple accourût à leur entrée, mais ils n’avaient jamais rien vu de pareil. Cela n’aurait pu se produire sans une minutieuse préparation.

Une légère rougeur de mécontentement monta au visage de Jésus. Cette réception exagérée le contraignait à se tenir tranquille. Sa nature se cabrait devant ce fait. Judas croyait-il vraiment pouvoir lui prouver ainsi son dévouement ?

Enfin, tout se termina. Le cortège s’arrêta devant le Temple. Jésus put descendre de son mulot et pénétrer dans l’édifice, suivi d’une foule qui s’étendait à perte de vue.

Jamais le tumulte des marchands et des changeurs n’avait été pire qu’au moment où ils pénétrèrent sur le parvis. De nouveau, Jésus eut la nausée. Il s’arrêta et, en un instant, les disciples l’entourèrent. Jésus leva le bras et demanda le silence. Bientôt ce fut le calme le plus complet.

– Cette maison est-elle la Maison de Dieu ou bien un champ de foire ? Dehors ces marchands, eux qui profanent la sainteté du Temple !

Un silence de mort se fit.

Jésus ordonna à ses disciples de débarrasser le parvis de tous ceux qui venaient y faire des affaires. Et bon nombre de personnes leur prêtèrent main forte. Celui qui ne voulut pas partir de plein gré, fut contraint de le faire.

En peu de temps, le parvis fut dégagé. Pour la première fois depuis des années, le peuple put le franchir librement, car les boutiques des marchands ne laissaient sur le vaste parvis que d'étroites ruelles permettant à peine le passage.

Ce n'est que lorsque le parvis pouvant contenir une foule innombrable fut de nouveau libre que les hommes se rendirent compte à quel point ce commerce était honteux. Ils approuvaient à haute voix l'intervention de Jésus.

– En effet, il est digne d'être souverain. Il rend toute sa pureté à la Maison de notre Dieu !

Jésus pénétra dans la partie centrale du Temple qui était ce jour-là désert et abandonné. Aucun des prêtres n'était visible. Craignant le peuple, tous se dérobaient à sa vue.

Tranquillement, Jésus s'avança vers la chaire du grand-prêtre et s'y assit. Les disciples prirent place sur les marches conduisant au siège en forme de trône. Le silence régnait dans la grande salle. Malgré ses vastes dimensions, les hommes s'y tenaient, étroitement serrés les uns contre les autres.

Lorsque le haut portail se ferma derrière les derniers auditeurs, Jésus se leva de son siège.

– Hommes et femmes, vous qui êtes venus des campagnes à Jérusalem pour célébrer la Pâque, recevez mes paroles qui ne vous seront données qu'une fois.

Vous m'avez préparé une réception que vous auriez pu offrir à un souverain terrestre, mais non à moi. Sachez que je ne serai jamais roi sur cette Terre ! Mon royaume n'est pas de ce monde !

Claires et distinctes, ces paroles résonnèrent au-dessus de la foule et déclenchèrent des clameurs parmi les assistants. Ils s'écrièrent de nouveau :

– Hosanna au roi des Juifs !

Alors Jésus ordonna une fois encore le silence et sa voix résonna une seconde fois à travers la salle :

– Mais je veux être pour vous un roi qui vous donne quelque chose de plus élevé que ne le pourrait un souverain terrestre. Je veux être un prince de la paix sur cette Terre ; je veux gouverner et conduire le peuple juif pour qu’il grandisse dans la liberté et la splendeur. Je veux indiquer le chemin à tous ceux qui viennent à moi, auraient-ils même aujourd’hui l’apparence de vos ennemis. Mon royaume sera plus grand que cette Terre et plus vaste que tous les royaumes connus jusqu’alors.

La foule avait écouté en retenant son souffle. Elle ne saisissait pas la différence et croyait que Jésus avait choisi ces mots par habileté, pour cacher à l’ennemi ses intentions. Des cris d’allégresse jaillirent et firent vibrer le Temple.

Mais quelqu’un, debout près du trône, avait pâli. Il faillit s’évanouir en entendant les premières paroles de Jésus. L’espace d’un instant, le glaive de la justice se trouva suspendu au-dessus de Judas qui craignit qu’il ne le frappât.

Il comprenait les paroles de Jésus dans leur vrai sens. C’étaient bien les mêmes qu’il avait si souvent dites aux disciples et à lui-même. Et c’est ainsi que s’évanouit l’espoir qu’il avait nourri. Un Jésus ne déclarait pas publiquement : « Je ne serai jamais un souverain terrestre » s’il n’avait pas l’intention d’observer cette déclaration qui avait résonné comme un serment.

Tandis que Jésus parlait du futur royaume céleste sur Terre, qu’il annonçait également aux hommes de Jérusalem le message de la Lumière éternellement immuable, Judas ne se posait qu’une question :

« Comment puis-je échapper aux conséquences de mon acte ? »

Toute sa suffisance avait disparu, effacée par les paroles de Jésus. Malheur à lui, Judas, si, malgré tout, les chefs allaient trouver Jésus pour lui rendre des comptes ! Non, il lui fallait agir immédiatement avant que ce ne soit trop tard pour lui.

Une rage impuissante s’empara du traître. Voilà l’aboutissement, le résultat de ses efforts indicibles ! Plus jamais il ne se ferait remarquer, plus jamais il n’apporterait à tous les disciples la preuve de son génie. Il

lui fallait faire disparaître tout ce qui l'avait rendu si fier. Renoncer à tout ce dont il avait rêvé !

Judas grinça des dents. Il en perdait presque la maîtrise de soi si péniblement acquise. Avec quel air se tenaient-ils là, eux qui ne se doutaient nullement de sa déception. Il les haïssait à cause de la paix qui se lisait si clairement sur leurs visages. Avec quelle satisfaction ne parleraient-ils pas de son échec, lorsqu'ils se croiraient seuls !

Non, jamais cela ne se produirait ! aujourd'hui même, il voulait effacer tout ce qu'il avait fait : il s'humilierait devant les hommes qui, hier, après des efforts indicibles, l'avaient enfin reconnu. Il était prêt à tout entreprendre plutôt que de passer pour un misérable auprès des disciples.

Que lui importaient ces hommes ? Ils le connaissaient à peine. Mais les disciples ne devaient pas s'élever au-dessus de lui, car il leur était tout de même supérieur. Lui, Judas, ne pourrait jamais s'incliner devant eux. Ils étaient tous au courant de son grand savoir.

Il n'avait pas eu de chance. La perspective de porter la couronne s'était envolée. Le peuple ne voulait que Jésus. Jésus aurait pu tout obtenir, mais il dédaignait de le faire, cet insensé !

La rage de la déception monta de nouveau en Judas. Il lui était difficile de se maîtriser. Il attendait impatiemment le moment de parler aux chefs de la révolte. Ils se trouvaient certainement dans la foule et iraient voir Jésus. Ils avaient dû reconnaître clairement dans ses paroles qu'il ne pensait pas à lutter pour le pouvoir. Tous leurs efforts devenaient ainsi inutiles. Mais ils exigeraient un salaire que Judas ne pouvait payer.

Il regarda Jésus qui parlait toujours aux hommes. Fascinée, l'immense foule écoutait Sa Parole. Le visage du Fils de Dieu rayonnait de clarté. Que disait-il ? Sur quoi insistait-il toujours ? Judas commença à se demander si Jésus n'était pas au courant de tout, car il ne parlait que de paix.

– Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent.

Était-ce la réponse que Jésus lui donnait, à lui Judas, qui avait incité les hommes à la dissension ? C'était la seule explication possible. Judas scruta le visage des hommes les plus proches de lui. Ils étaient tous inondés de bonté et de douceur. Aucune ardeur belliqueuse ne les

enflammait plus ! Ils s'étaient tous amendés, ces hommes, grâce à quelques paroles de Jésus. Épouvanté, Judas reconnut l'immense pouvoir que Jésus avait sur eux.

Enfin, pour Judas, le discours fut terminé. Mais les hommes voulaient en entendre toujours davantage, ils étaient fascinés. Une nostalgie s'était réveillée en leur cœur, la nostalgie de la paix de Dieu que l'étranger, là-haut, par des paroles merveilleuses, avait déposée en leurs âmes.

Jamais allocution n'avait autant touché les hommes. Jamais Jésus n'avait ressenti en lui un aussi profond amour. N'étaient-ils pas tous dignes de sa miséricorde ? N'avaient-ils pas l'air d'enfants malades de nostalgie, qui auraient perdu, oublié, à force de jeux et de frivolités, le chemin du retour au pays natal ? Il voulait leur donner encore bien davantage pour qu'ils puissent le retrouver.

C'est alors qu'à ses pieds le silence se rompit. Les hommes relevèrent la tête que, dans leur honte et leur regret, ils avaient tenu baissée. Avec un amour infini, Jésus regarda ces visages levés vers lui et un frémissement de bonheur, tel qu'ils n'en avaient jamais encore éprouvé, parcouru tous ceux que toucha ce regard.

Un large passage s'ouvrit dans la foule par lequel Jésus s'avança, suivi de ses douze disciples. Puis, à leur tour, les auditeurs quittèrent le Temple.

– Où allons-nous loger, Seigneur ? demanda Jean.

– Je retourne à Béthanie ! Là je trouverai la tranquillité !

Les disciples se joignirent à lui. Mais, après avoir quitté Jérusalem, ils s'aperçurent que Judas n'était pas avec eux.

Personne n'y fit allusion. Ils espéraient tous que Jésus ne s'en apercevrait pas. Mais, arrivé à Béthanie, et bien qu'il ne se fût pas retourné une seule fois, Jésus dit :

– Judas restera cette nuit à Jérusalem. Jamais plus il ne dormira sous le même toit que nous !

– Seigneur, dit Jean effrayé, que signifie cela ?

– Ne t'inquiète pas, Jean ! Je n'ai pas dit que je l'avais exclu !

Et les disciples, croyant qu'une affaire particulière et connue de Jésus empêchait Judas de venir à Béthanie, retrouvèrent leur tranquillité.

→ Entre-temps, Judas avait rencontré à Jérusalem les chefs de l'insurrection. Il essaya d'abord de tout présenter comme étant un nouvel ordre de Jésus. Le moment n'était pas propice pour une révolution, Jésus avait ordonné que tout reste calme.

Mais les hommes ne souscrivirent plus aux paroles de Judas, ni ne se laissèrent leurrer davantage. Leur attitude devint menaçante. Et, de nouveau, ils en seraient venus aux mains si Judas n'avait pas lamentablement imploré grâce. Puis il raconta aux hommes qui l'écoutaient surpris que Jésus ignorait tout de cette affaire, que lui seul avait tout organisé, mais uniquement pour Jésus. Ils devaient comprendre que seul celui qu'ils aimaient avait droit à sa sollicitude.

Les hommes étaient comme pétrifiés. C'étaient d'honnêtes combattants déterminés à mener à bonne fin, avec une indomptable énergie, la lutte pour la liberté de la Judée. Mais ce que faisait cet homme n'était que mensonge et trahison. Ces gens simples du peuple étaient épouvantés devant tant de ruse et de perfidie. Cet homme vivait dans l'entourage de Jésus et avait engagé tout cela pour s'assurer le pouvoir. Il avait trompé, menti et même volé à cet effet ! Ils ne pouvaient s'expliquer cela.

Si cet homme, qui vivait constamment près de Jésus était ainsi, comment étaient donc les autres ? Que de choses redoutant la lumière ne pouvaient-elles aussi se cacher sous le masque paisible de ce prophète ?

Une juste colère gagna les hommes. Mais ils ne se laissèrent plus emporter au point de se jeter sur Judas, ils se maîtrisèrent, car ils éprouvaient un vague dégoût à frapper cet homme qui implorait son pardon comme un chien gémissant.

– Sors, Judas, nous voulons délibérer de ce que nous allons faire.

– Vous pouvez tout faire, sauf une chose : aller voir Jésus ! Je ne supporterai pas de le voir déçu par moi. Faites de moi ce que vous voulez, je ne retournerai plus auprès de Jésus si vous l'exigez, mais jamais il ne doit savoir ce que j'ai fait.

– Que tu es pitoyable, Judas ! Tais-toi, nous ne pouvons t'écouter davantage. Nous te donnons trois jours de délai pendant lesquels tu réfléchiras à la façon dont tu le diras à Jésus. Nous ne te laissons aucune autre alternative. Crois-tu qu'il soit facile pour nous à présent de détourner le peuple de ses projets ? Il réclame ce qui lui revient de droit,

ce que, sur ton conseil, nous lui avons fait miroiter de façon si séduisante. Il veut la liberté ! Nous l'y avons poussé et à présent devrions-nous endiguer à nouveau tout ce mouvement ? Ce n'est plus possible ! Nous parlerons à Jésus. Il lui faut maintenant se prononcer, car les hommes ne veulent pas d'un Judas Ischariot, ils veulent élire Jésus comme souverain !

– Mais n'avez-vous pas entendu aujourd'hui au Temple, Jésus parler en faveur de la paix ?

– La foule l'a compris autrement. Elle pensait que ce serait pour plus tard, après le combat.

Alors Judas partit.

→ Il errait sans repos à travers la ville. Des pensées de violence le dominaient. Mais bientôt il se lassa. Effectivement, tout était inutile, pas la moindre issue ! Trois jours encore et Jésus le saurait et l'apprendrait aux disciples ! Judas était désespéré. Bien que tout soit confus en lui, il cherchait malgré tout une solution. De nouveau cette rage funeste s'empara de lui et, cette fois, elle concernait Jésus.

Il en était enfin arrivé à rendre Jésus responsable de son malheur. C'était Jésus qui l'avait poussé, Jésus qui l'avait rendu mauvais, Jésus qui lui ravissait sa tranquillité !

Or, pourquoi ne devait-il pas apprendre ce qu'il avait fait ? A vrai dire, pourquoi pas ? Qu'il l'apprenne donc, alors c'en serait fini de cet éternel tourment. Mais ... si Jésus était le Fils de Dieu, ne devait-il pas comprendre, savoir qu'il n'avait agi qu'avec la meilleure intention ? Judas s'égarait de plus en plus. Il était au bord de la folie.

Subitement, une idée lui vint ; il la retint immédiatement et s'y cramponna comme à une bouée de sauvetage, pour ensuite l'abandonner à nouveau. Il jouait avec elle, car elle lui offrait le moyen de rester inconnu.

– Judas, tu ne peux vouloir cela, ce n'est pas vrai, tu ne peux faire une chose pareille ! Ressaisis-toi, Judas, tu t'égares ! Ainsi l'exhortait sa voix intérieure.

Judas s'arrêta brusquement dans sa marche fébrile. Il serra les poings, ses traits se crispèrent convulsivement.

– Il le faut, il le faut ! Je n’ai pas le choix ! Je ne veux pas me trouver devant eux pour qu’ils me méprisent ! Et c’est aussi mon devoir, oui, c’est... mon devoir ! Tout comme le malin, n’exerce-t-il pas un pouvoir sur les hommes ?

Des paroles hachées franchissaient ses lèvres. Il titubait comme un homme ivre. Il s’affaissa quelque part dans un coin et passa la nuit dans une morne inconscience. A l’aube, il se leva et retourna à Béthanie. Sa tête lui semblait vide, il n’éprouvait aucune émotion et c’est machinalement qu’il prit la route pour Béthanie.

Les disciples prirent peur en le voyant mais n’osèrent faire aucune remarque. Jésus était parti et n’avait emmené que Jean qui maintenant restait toujours près de lui.

Judas se réjouissait de ne pas avoir à le rencontrer, pourtant tout dépendait de cette entrevue. Il voulait s’assurer que Jésus était bien le Fils de Dieu et agir en conséquence.

Si cet homme nous a tous trompés, alors il est coupable et je lui demanderai des comptes. Ne m’a-t-il pas avili, rabaissé, par sa présence ? Les autres ne sont-ils pas aussi en danger ? Les anciens prophètes ne nous ont-ils pas avertis de prendre garde au serpent ? Sa perpétuelle bonté n’en a-t-elle pas la ruse par laquelle il nous trompe ? En somme, le connaissons-nous, ainsi que ses projets, son but ?

Ne fréquente-t-il pas les maisons des Romains, lui, le Juif, comme s’ils étaient ses égaux ? N’a-t-il pas commerce avec les publicains, créatures méprisées de ce pays ?

Quels sont ses desseins ? Ne dit-il pas lui-même que son Royaume serait plus grand que tous les royaumes de la Terre ? Veut-il dominer le monde et n’emprunte-t-il pas d’autres chemins que, dans notre bonne foi, nous ne pouvons comprendre ?

Jésus de Nazareth ! Je t’arracherai ton masque et montrerai au monde que je suis tout de même encore bon à quelque chose !

Mais si, malgré tout, il est le Fils de Dieu ? Comment le prouveras-tu ? J’en apporterai la preuve ! Tu dois montrer que tu l’es. Car tous les miracles que tu as réalisés jusqu’à ce jour, le malin, grâce à son pouvoir ténébreux, le peut également. Toi, en tant que Fils de Dieu, tu dois montrer autre chose pour que je te croie.

Mais, lorsque Jésus revint avec Jean, son visage était si rayonnant que Judas oublia tout. Cependant, il était incapable de contempler son visage, il devait baisser les yeux. Jésus ne fit aucune allusion à son absence de la nuit et Judas se tut également comme si rien ne s'était passé.

Le même jour, avec les disciples il suivit Jésus jusqu'à Jérusalem, car celui-ci voulait parler une nouvelle fois dans le Temple.

Le parvis était vide cette fois. Les marchands avaient peur et avaient dressé leurs boutiques dans les rues qui conduisaient au Temple. Mais la grande salle était comble. On conduisit immédiatement Jésus à la place du grand-prêtre. Les serviteurs du Temple se chargèrent de lui frayer un passage. Jésus s'en étonna. Il soupçonna un coup monté par les pharisiens et les scribes.

Mais pas plus que la veille, son discours ne fut troublé ; les hommes écoutèrent sa Parole et furent heureux.

Puis Judas disparut de nouveau. Les disciples n'en soufflèrent mot à Jésus, car ils avaient vu une ombre voiler son front lorsqu'il avait remarqué l'absence de son disciple.

Mais, cette fois, Judas n'alla pas loin. A proximité du Temple, il fit demi-tour et chercha une entrée latérale afin de s'y glisser sans être vu.

Le prêtre qui le reçut cacha adroitement sa surprise. Il était curieux de savoir ce que ce disciple attendait de lui.

Mais Judas demanda à parler à Eli, le grand prêtre.

Alors le prêtre dressa davantage l'oreille ; il quitta le disciple. Judas dut attendre longtemps et des voix s'élevèrent en lui :

– Retourne sur tes pas, va-t-en avant qu'il ne revienne et que tu puisses parler ! Mais, comme enraciné, il restait là, attendant la réponse que le prêtre lui apporterait.

Une atmosphère étouffante régnait dans la pièce où Judas était assis. La sueur ruisselait de son front. Avec une précision méticuleuse, chaque objet se gravait dans sa tête. Jamais plus Judas n'oublierait cette pièce.

Puis le rideau s'écarta et le prêtre entra.

– Le grand prêtre ne veut pas te recevoir à moins que tu n'apportes une nouvelle importante qui nous soit favorable.

Le prêtre l'épiait sournoisement. Judas entendant sa propre voix comme celle d'un étranger, répliqua :

– Dis au prêtre que je viens au sujet de Jésus de Nazareth.

Le prêtre lui saisit le bras et l'emmena dans la pièce où se tenait le grand prêtre. Le prince de l'Église était assis, paré de tout le faste de sa dignité. Mais Judas n'en fut aucunement impressionné. Il exigea de rester seul avec lui.

On accéda à son désir.

– Eh bien, que voulais-tu me dire ? Questionna le prêtre lorsqu'ils furent seuls.

– Je veux te livrer celui qui mérite votre haine.

Le grand prêtre ne leva pas les yeux. Son visage resta impassible, il joignit les mains et se tut.

– Jésus de Nazareth n'est pas celui qu'il prétend être, c'est pourquoi je veux vous le remettre.

Cette fois encore, le grand prêtre ne dit rien.

Judas attaqua de nouveau :

– Il dit qu'il est le Fils de Dieu !

– Oui, dit le grand prêtre Caïphe. Où veux-tu en venir ?

Judas le dévisagea, son étonnement était sans bornes. Il s'était imaginé que les prêtres exulteraient lorsqu'il leur livrerait Jésus. Au lieu de cela, cette froideur hautaine ! Il était déçu et allait se préparer à partir, lorsque Caïphe dit :

– Pourquoi veux-tu déjà t'en aller, Judas Ischariot ? Il faut que tu en dises davantage !

– Non, dit Judas, je ne le veux pas car je vois que vous êtes incapables de le vaincre.

Caïphe regarda Judas avec un sourire glacial, puis dit poliment :

– Nous savons que ce n'est vraiment pas facile, voire impossible. Tu ne peux donc pas nous en vouloir si nous sommes réticents en ce moment. Mais pourquoi, toi, son disciple, viens-tu le trahir ? Ce Jésus t'a-t-il si mal traité que ton amour se soit ainsi changé en haine ? Comment croire

que ton accusation soit sérieuse, car tu pourrais tout aussi bien venir pour nous duper ?

– Caïphe, je vais te dire pourquoi je hais Jésus de Nazareth, répondit Judas. Et, à nouveau, sa propre voix lui sembla étrangère.

– Je me suis perdu pour lui, pour lui j'ai lutté et maintenant il veut se défaire de moi comme d'un serviteur inutile !

Caïphe devint grave. Il n'interrompit plus Judas qui, à présent donnait libre cours à sa rage, à sa grande déception et criait sa haine. Il se démenait avec fureur devant le grand prêtre.

Mais lorsque Judas eut fini de parler, il n'avait toujours pas dit ce que Caïphe espérait tant entendre. C'était là l'indignation d'un homme et rien de plus. N'étaient-ils pas tous révoltés contre ce Jésus ? Ne devaient-ils pas constater comment, lentement mais sûrement, il leur arrachait le pouvoir des mains ? Un homme comme Jésus Christ était trop intelligent pour se laisser tendre aussi facilement des pièges. Il était également devenu trop puissant. Tout cela ne servait à rien, car il avait des amis parmi les Romains pour le protéger.

Lorsque Judas constata que le grand-prêtre ne manifestait aucune joie et restait au contraire impassible, il perdit toute maîtrise de soi.

– N'est-ce donc rien ce que je viens de te dire pour que tu restes aussi calme ? N'est-ce rien que cet homme m'ait perdu ? Or, je vais te dire aussi le reste et on verra si tu es encore capable de garder ton sang-froid ; Jésus de Nazareth ne trahit pas seulement Israël, il trahit aussi Rome ! Il veut porter la couronne, il veut exercer le pouvoir contre Rome ! En voici la preuve : c'était moi qui, selon ses ordres, devais préparer le soulèvement des Juifs et le remplacer auprès des chefs du peuple.

A Pâque, tout devait éclater contre Rome, contre les ennemis qui nous asservissent. Mais il s'est ravisé à la dernière minute. Il ne veut pas faire de Rome son ennemie, le temps ne lui semble pas encore venu. Et maintenant, je dois me rétracter, supplier les chefs d'étouffer la révolte.

Je l'ai fait, je me suis abaissé devant ces hommes et je dus, une fois encore, protéger son nom. Il me faut à présent le protéger de Rome, répondre de lui sur ma tête. Ce fut donc à moi de diriger les pourparlers, c'est moi que les hommes du peuple connaissent et maudissent. Moi... moi... toute la faute retombera sur moi, car lui est couvert !

Caïphe sursauta. Son agitation atteignit son paroxysme. Judas le remarqua avec satisfaction et respira, soulagé, car il voyait enfin ses paroles couronnées de succès.

– Quand veux-tu nous aider, Judas ? Tu dois fixer l’heure à laquelle nous sommes sûrs de pouvoir nous saisir de lui.

– Je le remettrai entre vos mains au moment favorable. Après demain, je viendrai dans la soirée vous révéler où il demeure. Pendant le jour, le peuple ne vous laisserait pas intervenir. Il se révolterait contre vous mais, durant la nuit, c’est faisable, car personne ne s’en apercevra.

Caïphe s’approcha de Judas :

– Nous avons confiance en ton habileté, Judas Ischariot. Nous t’attendons. Tu ne le regretteras jamais. Nous te prouverons que nous saurons récompenser ton aide !

Alors Judas s’en alla.

→ Or, le lendemain, Jésus avait fait préparer un repas pour les disciples. Comme chaque année, ils voulaient manger en commun l’agneau pascal.

Judas l’apprit à son retour à Béthanie et il s’en effraya. Il devait passer encore toute une soirée en présence de celui qu’à présent il haïssait. Cela lui sembla intolérable.

Il rassembla toutes ses forces pour ne pas se faire remarquer des disciples.

Mais ce soir-là, Jésus était ému, presque triste. Il savait que c’était son dernier repas au milieu de ses disciples. Tous étaient assis à une longue table et, emplis d’attente, regardaient Jésus qui allait prononcer les paroles devant bénir le repas du soir.

– Prenez et mangez...

Ils regardèrent dans la direction d’où venaient ces paroles. Judas les avait dites à mi-voix en souvenir des jours passés où Jésus les avait prononcées.

Mais Jésus n’y prêta pas attention. Son visage était devenu plus grave, puis il dit :

– Père, je Te remercie d’être à tout moment près de moi. Bénis ce repas, le dernier que je prends en paix.

Bénis ce pain que, tout comme mon corps, j'offre à mes disciples, comme je me suis offert à tous ceux qui avaient faim de pain céleste.

Bénis ce vin, qu'il devienne pour le monde le symbole de mon sang qui sera versé pour rendre possible la rémission des péchés.

Prenez de ce pain, mes disciples et, ce faisant, pensez à moi chaque fois que, lors du repas, vous le prendrez en mon nom. Je suis le pain vivant de la Terre qui jamais ne fera défaut si un homme en demande.

Et prenez ce vin en souvenir de moi. Il est mon sang qui maintenant arrosera la Terre pour qu'à nouveau elle reçoive force de vie. Mon sang, l'Esprit vivant de mon Père, coulera sur cette Terre et vous lavera de tous vos péchés si vous vivez ainsi que je vous l'ai dit, car il est donné pour la Parole. Ce courant de vie jamais ne tarira si vous, les hommes, ne l'arrêtez de force par votre vouloir ténébreux.

Puis Jésus rompit le pain, l'offrit à ses disciples et leva la coupe à laquelle tous burent.

Jean était assis à sa droite, Pierre à sa gauche ; Jésus leur dit :

– Pourquoi êtes-vous tristes ? Écoutez, un autre viendra après moi qui pourra donner à la Terre plus de choses visibles que je n'ai pu le faire. Il renouvellera les mondes et son pied fera épanouir votre Terre en une beauté insoupçonnée. D'en haut il dirigera et regardera la Terre, et tout ce qui à présent est imparfait, sera parfait. Il construira une tour qui atteindra le trône de Dieu et vous rendra de nouveau la joie. Ne pleurez pas car je suis seulement venu vous dire qu'Il viendra, pour que vous ne perdiez pas courage.

– Seigneur, tu veux nous quitter ? s'écria Jean, et tous les disciples le regardèrent.

Et Jésus répondit, tandis que son regard enveloppait les disciples et se posait longuement sur chacun d'eux :

– L'un de vous me trahira !

Un profond silence emplit la pièce jusqu'à ce que l'un d'eux osât demander :

– Seigneur, est-ce moi ?

Jésus regarda devant lui et ne répondit pas. Alors Judas se leva et sortit.

Il se rendit à Jérusalem chez Caïphe.

Caïphe donna de l'argent à Judas... et lui demanda :

– Es-tu content de ton salaire ?

Judas ne répondit pas. Chancelant, il s'enfonça dans la nuit.

→ Après le repas, dans la nuit calme, Jésus se rendit à Gethsémani avec les disciples. Ils entrèrent dans le vaste jardin. Alors Jésus dit :

– Demeurez en arrière, je veux aller plus avant dans le jardin pour prier. Mais vous, Jean, Jacques et André, restez près de moi.

Pierre demanda :

– Pourquoi ne veux-tu pas me laisser à tes côtés ? N'en suis-je pas digne ?

Jésus le regarda avec tristesse.

– Sache qu'à cette heure, seuls ceux qui ont la foi peuvent rester près de moi, Pierre ! Et sache que tu oscilleras comme un roseau dans le vent, car avant que le coq n'ait chanté trois fois tu m'auras renié trois fois !

– Seigneur, affirma Pierre comment peux-tu avoir une telle pensée ? Jamais je ne te renierai, toi, mon Maître !

Jésus secoua la tête.

– Je te pardonne dès maintenant, Pierre.

Et il partit avec les trois disciples. Puis Jésus s'arrêta de nouveau et leur dit :

– Restez ici... et veillez !

Il continua seul jusqu'à ce qu'il ne sentît plus la présence des hommes. Alors il se laissa tomber sur une pierre et se reposa. Et Jésus pria Dieu.

A présent, il savait tout ! Tout ce qui l'attendait ! Le bandeau était tombé. Il soutint un combat d'ordre physique, se débarrassa en cette heure de ce qui l'unissait si intimement à son corps. La résistance fut si grande qu'il éprouva douloureusement en lui les Lois de son Père. Il devait ressentir en sa personne combien toute atteinte à la vie fait souffrir l'âme et la paralyse pour longtemps.

D'avance, Jésus vécut son assassinat et le subit jusqu'à ce qu'il eût surmonté cette épreuve. Pour Jésus, violer les Lois divines était plus dur à supporter que pour un être humain. Sans cette heure passée à Gethsémani, les hommes auraient vu souffrir Jésus avec une telle intensité qu'ils n'auraient pu voir la fin de son agonie. Sans cette préparation, Jésus aurait pu difficilement se libérer des douleurs physiques, car il était divin.

Et Dieu épargna à son Fils d'avoir à exposer sa souffrance devant les hommes. Il lui envoya des aides qui l'assistèrent et le consolèrent. Un ange descendit et donna de nouvelles forces à celui qui luttait.

Lorsque tout fut passé, Jésus se releva et revint vers ses disciples. Il était transfiguré. Or, il les trouva endormis. Alors il les réveilla et leur dit :

– Ne pouviez-vous veiller une heure comme je vous l'avais demandé ? Venez, le moment est arrivé !

Ils quittèrent le jardin de Gethsémani et, à l'entrée, trouvèrent les autres disciples, également endormis.

Alors Jésus ne dit mot et partit devant, tandis que Jean réveillait les autres pour qu'ils les suivent.

Un bruit de pas se fit entendre au loin, il se rapprocha et, peu après, des hommes armés de glaives surgirent de l'obscurité. A leur tête marchait un homme qui se tenait péniblement debout... Judas.

Arrivé à côté de Jésus, il s'avança et dit en s'approchant tout près de lui et en l'embrassant sur la joue :

– Je te salue, Maître !

C'était là le signe pour les soldats. Ils saisirent Jésus et le ligotèrent. Pierre voulut intervenir. Les autres disciples n'avaient toujours pas compris de quoi il s'agissait. Et Jésus dit à Pierre :

– Laisse-les faire ce qu'on leur a ordonné, Pierre !

Et Jésus suivit les soldats de son plein gré.

La colonne passa à côté d'une femme qui se tenait sur le bord de la route et voulait s'approcher de Jésus... c'était Marie. Elle vit Jean et Jean la vit. Il se souvint des paroles que Jésus lui avait dites il y avait bien longtemps. C'est pourquoi Jean s'occupa de Marie ; il l'accompagna chez elle.

Ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, les soldats conduisirent Jésus devant la maison du grand-prêtre Caïphe. Caïphe sortit. Il toisa Jésus du regard. Jésus ferma les yeux. Alors la colère saisit Caïphe qui ordonna :

– Qu'il soit remis entre les mains du gouverneur romain, Ponce Pilate !
Conduisez-le vers lui !

Les soldats bousculèrent Jésus qui les suivit de nouveau. Devant la maison de Ponce Pilate se tenait la populace qui, ayant déjà appris la nouvelle de l'arrestation de Jésus, attendait le convoi.

La porte de la cour était largement ouverte. Suivis des disciples et du peuple qui poussait des cris perçants, les soldats entrèrent avec leur prisonnier.

Dans la cour se trouvait le Romain qui exerçait les fonctions de gouverneur à Jérusalem. Il s'ennuyait en attendant celui que les pharisiens allaient lui remettre. Que pouvait-il bien se cacher derrière cet homme que les Juifs eux-mêmes accusaient ? Lorsque Jésus fut devant lui, il l'examina rapidement puis le questionna :

– Est-ce donc toi qui te nommes Roi des Juifs ? Misérable créature, comment peux-tu avoir une telle folie des grandeurs ?

– Il a prétendu davantage encore, hurla le peuple. Il a dit qu'il était le Christ, le Fils du Dieu vivant !

– Cela ne me concerne pas, murmura Pilate. Puis il se tourna de nouveau vers Jésus : Ce que disent les prêtres est-il vrai ? As-tu voulu te faire couronner Roi des Juifs ?

Les disciples attendaient impatiemment que Jésus dise « non », mais Jésus ne répondit pas au Romain. Alors Pilate ordonna :

– Surveillez-le. Il sera encore temps demain de l'interroger. Il ne semble pas bien dangereux.

Puis il rentra chez lui.

La populace osa s'approcher de Jésus et le molester sous les yeux épouvantés des disciples. Les soldats s'étaient assis dans un coin de la cour et jouaient aux dés. Ils ne faisaient plus attention au prisonnier qui les avait suivis sans résistance et que, comme Pilate, ils considéraient comme inoffensif.

Mais le peuple s'amusait de Jésus qui, assis sur une botte de paille, ne bronchait pas, quoi qu'il advint. Ils crachèrent sur lui et le bafouèrent. Ils tressèrent une couronne d'épines qu'ils lui enfoncèrent sur la tête si bien que le sang coula sur ses tempes. Ils arrachèrent le manteau de ses épaules et le frappèrent.

Jésus avait fermé les yeux ; la honte lui empourpra le visage. Jésus avait honte pour les hommes ! Les disciples allèrent trouver les soldats et les prièrent d'intervenir. Ceux-ci ne leur prêtèrent pas attention. Alors Jacques saisit l'un d'eux par le bras et le força à le regarder.

– Fais sortir le peuple, implora-t-il.

Étonné, le Romain regarda le disciple. La supplication qu'il lut dans les yeux de cet homme le toucha. Pourtant, il dit dédaigneusement :

– Vous les Juifs, vous êtes pitoyables, vous ne pouvez estimer ni protéger vos propres frères !

– N'y a-t-il pas de la canaille partout, même à Rome ? questionna Jacques. Le Romain se leva et s'approcha de la horde barbare.

- Laissez-le ou je vous fais chasser ! leur cria-t-il brutalement. Et ils lâchèrent Jésus.

Jean arriva bientôt dans la cour. Il revenait de chez Marie et son regard chercha les disciples. Alors il vit Jésus.

– Seigneur ! s'écria-t-il, et déjà il était près de lui.

Jésus n'avait entendu que ce cri. Il ouvrit les yeux et arrêta son regard sur le visage douloureux de Jean.

Puis il baissa de nouveau les paupières ; Jean ramassa le manteau et en couvrit les épaules de son Maître. Il s'assit à côté de lui et attendit là toute la nuit. Il voulut ôter sa couronne d'épines, mais de la main Jésus l'en empêcha. Et Jean n'osa pas la toucher.

Enfin l'aube commença à poindre.

A l'exception de Jean, les disciples s'étaient dispersés et quelques-uns étaient assis près de la sortie. Pierre s'avança sous le porche. Une servante de la maison passa à ce moment et, le dévisageant d'un regard perçant, dit :

– N'es-tu pas aussi un de ceux qui étaient avec le prisonnier ?

Et Pierre répondit :

– Je ne connais pas cet homme !

Mais la servante insista :

– Ne le nie pas, je t’ai déjà vu avec eux.

Et Pierre dit à nouveau :

– Je ne sais pas de qui tu parles !

Et la servante se fâcha ; elle l’injuria en ces termes :

– Tu mens, tu es un disciple de cet homme !

Pierre lui aussi se mit en colère et cria très fort :

– Je ne connais pas cet homme, je n’ai rien à voir avec lui !

A ce moment, le coq chanta trois fois ; Pierre sortit et pleura.

Une foule immense s’était amassée devant la maison de Pilate. Du jour au lendemain, la nouvelle de l’arrestation de Jésus s’était répandue dans Jérusalem. Les Juifs se sentaient frustrés de quelque chose. Ils étaient prêts à faire éclater l’insurrection le jour de Pâques et voilà qu’ils en étaient empêchés par cette arrestation.

Porteurs d’une proclamation des prêtres disant que Jésus était coupable de blasphèmes envers Dieu, les crieurs avaient parcouru toutes les rues. Le peuple vint en foule chez Pilate. Son indignation était sans bornes.

Les paroles de Jésus, qui avaient touché les cœurs, étaient oubliées. Tous ne portaient en leur cœur que colère et déception. Ils le maudissaient. Ils voulaient sa mort puisque les prêtres la voulaient également. Ils étaient tous du côté des prêtres car l’appel lancé par ceux-ci avait tellement excité le peuple qu’il s’y laissa prendre. Chaque parole était un poison qui brûlait en eux et ne leur laissait pas le temps de réfléchir.

Ainsi l’opinion publique était dressée contre Jésus. Mais Pilate ne s’en doutait pas lorsqu’il monta sur le balcon de sa maison pour, comme tous les ans ce jour-là, gracier un prisonnier. Il demanda lequel remettre en liberté, l’assassin Barabbas ou Jésus. Grande fut sa surprise lorsque la foule se décida contre Jésus. Il rentra et fit venir Jésus à côté de lui sur le balcon. Le peuple hurla en apercevant le Fils de Dieu.

Pilate ne put se l'expliquer et essaya de convaincre le peuple de l'innocence de cet homme. Mais ils hurlèrent alors avec une rage renouvelée.

– Crucifie-le ! cria une voix stridente, et la foule déchaînée répéta :

– Crucifie-le !

Mais Pilate hésitait toujours.

– Je ne vois aucune faute en lui !

Ses paroles tombèrent comme des gouttes d'eau sur la braise. A peine prononcées, elles s'étaient déjà évaporées. Pourtant, Pilate n'était pas disposé à faire crucifier cet homme. Il voulait le sauver.

C'est alors que des paroles menaçantes jaillirent d'une bouche qui n'était pas celle d'un homme quelconque sorti du peuple. Anonyme, un homme se tenait parmi la foule... Caïphe ! Et cet homme menaça Pilate car il manquait à son devoir. En effet, c'était le devoir de tout Romain d'exécuter ceux qui trahissaient l'empire.

Aucun autre n'aurait pu tenir pareil langage. Personne ne se serait avisé de cette ruse. Seul Caïphe en était capable, lui qui vouait à Jésus une haine farouche et qui, grâce à une méchanceté savamment conduite, saisissait rapidement cette dernière occasion.

Il eut ainsi raison du Romain Ponce Pilate qui, en haussant les épaules, abandonna Jésus à son sort.

Il avait fait ce qu'il pouvait faire. Il ne lui était pas possible d'en faire davantage. Que lui importait un juste de plus ou de moins sur Terre ? Il ne pouvait tout de même pas mettre en jeu sa position à cause de lui.

De nouveau des poings barbares se saisirent de Jésus et le poussèrent en avant. On le chargea de sa croix et on lui enfonça la couronne d'épines encore plus profondément sur la tête. On se mit alors en route vers le Golgotha.

La route fut longue et douloureuse. Des hommes debout au bord du chemin regardaient avec curiosité. Sous le poids de la croix, Jésus avançait aussi vite qu'il le pouvait, mais son corps était déjà trop affaibli. Peu de pensées montaient en lui pendant cette marche. Une fois seulement il crut entendre sa mère. Il leva les yeux et vit, au milieu de la foule le visage de Marie avec des yeux désespérés.

Alors il lui sourit pour la rassurer.

La croix pesait plus lourdement sur ses épaules. Sous son poids, Jésus marchait courbé presque jusqu'à terre. A ce moment, il entendit un des soldats dire :

– Il va mourir en route ! Il ne peut porter la croix plus longtemps !

Jésus ne voyait les hommes que comme à travers un épais brouillard. Il entendait à peine les paroles prononcées près de lui. Il sentit que ses genoux ployaient sous lui et qu'il s'effondrait.

Ce repos de quelques minutes lui fut bienfaisant. Jésus aurait aimé rester ainsi et ne jamais se réveiller, mais il sentit qu'on lui assénait un coup de pied au côté et rassembla ses forces pour continuer sa route.

Quelqu'un d'autre portait la croix à présent, mais Jésus ne voyait plus rien. Il ne sut pas comment il arriva au Golgotha. Il comprit seulement que le lieu était atteint lorsqu'ils l'arrêtèrent alors qu'il voulait continuer. Chancelant, il resta debout et regarda autour de lui, les yeux éteints.

Sur des ordres lancés à haute voix, on hissa la croix. Puis on s'approcha de lui. Trois hommes aux poings brutaux lui arrachèrent sa tunique et ses vêtements. Des cris descendaient du haut des croix déjà dressées sur le Golgotha, car deux larrons, qui attendaient la mort, y étaient attachés. Jésus leva son regard vers eux et vit leurs visages convulsés.

Il sentit qu'on entourait son corps de cordes et qu'on le hissait lentement. Ses sens étaient comme obscurcis. Mais ensuite une douleur aiguë le traversa et lui fit reprendre brutalement conscience. Un clou transperça ses pieds qui ne s'appuyaient que sur une petite cale de bois. Jésus serra les lèvres.

Aucune plainte...rien... ! Lorsqu'on lui perça les mains, Jésus resta tout aussi impassible.

Sa tête s'affaissa, son menton reposait sur sa poitrine. Personne ne remarquait qu'il souffrait. Il ne criait pas et ce simple fait dressa de nouveau la populace contre lui.

– Si tu es le Fils de Dieu, aide-toi toi-même ! Mais tu as seulement aidé les autres ! Voyez, il ne peut s'aider lui-même ! Descends de la croix !

Telles étaient les paroles qui montaient vers le crucifié. Et l'un des larrons à côté de lui tirait violemment sur les cordes qui le retenaient et,

dans la mort, le raillait encore, alors que de l'autre côté une voix plaintive implorait :

– Seigneur, souviens-toi de moi quand tu entreras dans ton Royaume !

Et, pour la première fois, Jésus retrouva la parole :

« Aujourd'hui même, tu seras au Paradis ! »

De nouveau le crépuscule l'enveloppait. Jésus ne voyait pas ceux qui versaient des larmes sous la croix. Une fois encore, il reprit conscience et il regarda les têtes de ceux qui le pleuraient. Il vit Marie et, à côté d'elle, Jean et doucement dit :

– Voici ton fils, et voici ta mère, Jean !

De nouveau les hommes l'insultèrent. Alors Jésus parla :

– Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font !

Puis ce fut le silence.

Ce n'est qu'après des heures que Jésus ouvrit à nouveau les yeux et demanda de l'eau ; il avait soif.

Un des soldats qui jouait aux dés, se leva et lui tendit, au bout d'une perche, une éponge mouillée. Puis tout redevint comme auparavant...

Jésus ne vivait plus qu'à l'état de semi-conscience. Une fois encore, Lucifer s'approcha de lui. Jésus prit peur et cria :

– Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Alors le malin disparut et Jésus vit d'innombrables légions d'aides lumineux. Il les reconnut, tous ceux qui l'avaient escorté jusque sur la Terre, et une joie bienheureuse l'envahit.

En un souffle, ses lèvres exhalèrent :

« TOUT EST ACCOMPLI ! »

Quatrième récit :

Marie de Nazareth

→ La pâle lueur de l'aube perce les ombres de la nuit ; le ciel rougit lentement du côté de l'Orient. Peu à peu les ruelles de Nazareth s'animent. Des femmes, portant des cruches de pierre sur l'épaule, franchissent les portes de la ville. Des bergers, encore à moitié assoupis, se hâtent derrière leurs troupeaux de moutons. Des marchands qui ont passé la nuit sous leur tente devant les portes de la ville, se préparent à pénétrer dans la cité. Le tumulte se réveille à mesure que le jour s'éclaircit ; les activités journalières reprennent. Parmi tous ces hommes, il n'en est pas un qui trouve une seule minute de répit pour s'apercevoir que le ciel matinal, paré de couleurs chatoyantes toujours plus merveilleuses, allant du rouge rosé le plus délicat au violet le plus soutenu, offre un spectacle féérique. Même les femmes qui se dirigent ensemble vers la fontaine et dont le babillage et les rires se font plus animés et plus enjoués, ne se laissent pas impressionner par le somptueux déploiement de couleurs de la nature.

Les conversations de tous les jours, les soucis quotidiens, voilà ce qui préoccupe ces gens ! Est-ce que ce sont aussi des pensées ordinaires qui empêchent cette jeune fille élancée, aux membres graciles, de se mêler à la conversation des voisines et des amies qui, chaque matin, empruntent le même chemin pour se rendre à la fontaine ?

Perdue dans ses pensées, elle s'avance, la tête légèrement inclinée. Marie aime cette atmosphère matinale. Elle préférerait cheminer seule, s'abandonner librement aux élans de son âme qui la comblent presque de félicité. Mais voilà, il y a un obstacle : un danger continuel rôde autour d'elle. Marie craint les commérages, les railleries de ses amies qui se moquent souvent de sa retenue. Elle se sent incomprise, étrangère parmi les êtres qui l'entourent depuis sa jeunesse. Elle ne voit aucune possibilité, aucun moyen de rejoindre les autres. Sont-ce vraiment la fierté et l'orgueil qu'on lui attribue qui l'incitent à pareille retenue ? Marie a beau chercher au fond d'elle-même, elle a beau s'interroger – non ! Elle ne méprise pas ceux qui l'entourent, elle n'est pas orgueilleuse ; on est injuste envers elle.

« Laissez-moi, je ne puis agir comme vous. Votre aspiration n'est pas la mienne. Je ne comprends pas ce qui vous attire. Je n'aime pas parler des jeunes gens, je ne tiens vraiment pas à me rendre désirable. »

Voilà ce que Marie aimerait crier lorsqu'on hausse les épaules ou qu'on se moque d'elle.

Femmes et jeunes filles ont atteint la fontaine. Personne ne prend garde à Marie qui, debout un peu à l'écart, attend patiemment que la dernière ait rempli sa cruche. Lorsque toutes se sont retournées, prêtes à s'éloigner, Marie s'approche à son tour. Elle emplit lentement sa cruche d'argile, la pose sur le sol et s'assoit au bord de la fontaine. Marie noue ses bras autour de ses genoux, incline la tête en arrière et ferme les yeux. Une vague de calme et de paix intérieure se répand sur ses traits. Tout dans son attitude est clarté et noblesse.

Ce n'est que lorsque l'être humain ne se sent pas observé qu'il révèle son être le plus intime sans en avoir conscience.

Les pensées de Marie somnolent. Toute entrave glisse peu à peu dans l'oubli. Marie goûte cette paisible solitude qui lui apporte le bonheur. A présent, toutes ces questions brûlantes qui la torturent se sont tuées. Du plus profond de son être, elle ressent le lien avec le Haut. Forte et puissante, la certitude d'un bonheur extraordinaire tout proche monte en elle. Marie est emplie d'allégresse – se tenant immobile, elle prête l'oreille aux puissants accords qui, venus des sommets lumineux, se pressent jusque dans son être le plus intime...

Une colonne de cavaliers arrive au loin. Ce sont des guerriers fatigués, couverts de poussière, qui se rendent à Jérusalem. Encore frais et dispos, leur chef s'avance à leur tête. Son maintien assuré, la discipline de fer que cet homme s'impose à lui-même, réveillent sans cesse le courage de ses soldats harassés. A présent, les cavaliers aperçoivent la ville de Nazareth ; la lumière dorée du jour naissant enveloppe le contour des maisons. Le chef du groupe respire profondément, ses traits se détendent. Ils sont tous en selle depuis des heures, se déplaçant la nuit sous les étoiles étincelantes et faisant halte lorsque le soleil est au zénith. Alors ils s'endorment d'un sommeil agité dans des cantonnements étouffants.

Maintenant Créolus, le capitaine romain, sourit en regardant derrière lui le visage ensommeillé de ses hommes ; et une force émane de ce sourire.

Les silhouettes affaissées se redressent, les yeux brillent. Des paroles fusent, un rire se fait entendre ici et là. Tous se sentent soudain revigorés, les yeux redeviennent vifs et clairs. Créolus a levé le bras, sa main désigne un point qui, au fur et à mesure qu'ils se rapprochent, se révèle être une fontaine. Quelques minutes plus tard, les cavaliers l'ont atteinte.

Effrayée, Marie se trouve tirée de ses rêves lorsque des bruits de sabots résonnent à ses oreilles. Vite, elle veut se mettre debout, saisir sa cruche, mais déjà les cavaliers sont arrivés à la fontaine. Les visages durs de ces hommes s'adoucissent en voyant la jeune fille désespérée. Et la joie jaillit en eux lorsque Marie, oubliant la haine de son peuple envers les Romains, tend sa cruche à leur chef afin qu'il se désaltère. Les soldats détachent les récipients de leur selle et vont chercher des outres ; on donne d'abord à boire aux chevaux puis, à leur tour, les cavaliers étanchent leur soif. Marie voit avec émerveillement que ces hommes, eux-mêmes épuisés, prennent d'abord soin de leurs bêtes. Elle lève la tête avec un regard interrogateur et une vive rougeur inonde son visage ; elle a entrevu dans les yeux de l'homme quelque chose qui a fait cesser les battements de son cœur. Le Romain s'approche d'elle à présent. Marie esquisse un mouvement de recul, comme si elle voulait s'enfuir. C'est alors que le son de sa voix la touche en plein cœur.

– Je te remercie de m'avoir donné à boire ; comment t'appelles-tu ?

Marie relève la tête :

– Marie, Seigneur.

– Et tu habites dans cette ville ?

– Oui, Seigneur.

Il se retourne ; alors Marie s'empare rapidement de sa cruche, la remplit à nouveau et, s'étant glissée à travers un groupe de soldats, se hâte vers les portes de la ville.

Créolus a donné un ordre à un cavalier ; il veut poursuivre sa conversation avec la jeune fille – mais elle a disparu. Il scrute les alentours en la cherchant des yeux et, à quelques centaines de pas déjà, il voit s'éloigner une silhouette élancée ; la jeune fille a passé un bras autour de la cruche qui repose sur son épaule. Rêveurs, les yeux de Créolus suivent la fugitive. Une parole lancée à haute voix le ramène à la réalité. Il secoue la tête et sourit. Puis, soudain, il se redresse.

– A cheval !

Bref et tranchant, l'ordre tombe de ses lèvres. En un clin d'œil, tout le monde est sur pied. Sans un mot, on rattache les outres aux selles, un palefrenier tient prêt le cheval de Créolus qui se met alors en selle avec souplesse et la colonne s'organise derrière lui. Créolus éperonne son cheval, donnant aussi par là à ses hommes le signal du départ. La colonne s'élançe vers les portes de la ville...

Lorsque les soldats au galop dépassent Marie, la jeune fille n'ose pas les regarder. Elle se range timidement sur le bord de la chaussée et attend, tête baissée, que tous soient passés. Puis, perdue dans ses rêves, elle repart derrière les cavaliers.

Une grande activité règne maintenant dans Nazareth ; les rues étroites fourmillent de monde. Une atmosphère étouffante plane à nouveau sur la ville ; il semble qu'aucun souffle d'air ne puisse réussir à pénétrer entre les rangées serrées des maisons.

Marie presse le pas. L'atmosphère de ce lieu, le quartier des commerçants, la voix forte des changeurs, de même que les insultes mutuelles entre vendeurs et acheteurs, leurs jurons, où le nom de Dieu est invoqué – tout ceci est tellement répugnant que Marie se hâte encore davantage pour y échapper.

Enfin, étant parvenue à se frayer un chemin à travers la foule, elle respire profondément lorsqu'elle aperçoit devant elle une grande place déserte. Elle sera bientôt à la maison. Marie se reproche sa longue absence : elle pense à sa mère qui doit l'attendre et qui peut-être est mécontente. Puis elle tourne précipitamment dans une rue qui donne sur la place.

Presqu'à bout de souffle, elle pénètre à l'intérieur de la maison, dans une grande pièce carrée ; c'est la pièce d'habitation qui reflète exactement le rang social de ses occupants. Le sol est pavé de pierres, comme il sied à une demeure de bourgeois. Contre le mur de droite se trouve le foyer vers lequel Marie se dirige. Elle dépose sa cruche sur la table de bois qui est encombrée de vaisselle. Marie jette un coup d'œil à travers une ouverture à moitié cachée par une tenture, derrière laquelle se trouve la chambre de sa mère. Cependant, aucun mouvement ne s'y manifeste. Sa mère est sortie, assurément ; elle est peut-être chez une voisine.

Marie commence à nettoyer la pièce avec des gestes prompts et précis, et bientôt la vaisselle sale a disparu de la table. Une fois lavée, elle a été rangée sur la longue étagère qui court le long du mur de chaque côté de l'âtre. En remettant de l'ordre, Marie s'affaire de-ci de-là. Ses joues se colorent, tant elle se hâte : elle est animée du désir de rattraper le temps perdu. Cette idée entraîne une suite de pensées qui la font brusquement interrompre son ouvrage.

– Peut-on vraiment rattraper ce qu'on a négligé ? Est-il possible de rappeler le temps perdu ?

Certes, je peux maintenant travailler plus vite en sorte que je termine mon travail à la même heure qu'hier, alors que je n'ai pas été aussi négligente qu'aujourd'hui et que je ne suis pas restée à rêver près de la fontaine. Pourquoi n'ai-je pas travaillé hier comme aujourd'hui ? J'ai aussi perdu du temps. Quelle somme de travail supplémentaire pourrais-je encore fournir si je travaillais aussi vite que je le peux ? Combien de temps me resterait-il alors pour que je puisse l'utiliser à ma guise ?

Marie sourit comme un enfant qui aurait soudain découvert un jouet merveilleux.

– Voilà l'occasion que je cherchais ! pense-t-elle avec joie.

Des plans surgissent. Regardant autour d'elle, elle transforme l'humble pièce en une vaste salle où elle fait asseoir des amis chers qui tiennent des conversations profondes. Et brusquement, Marie tressaille – elle entend des pas.

– Cela peut attendre, j'ai encore à apprendre, beaucoup à apprendre d'abord. Alors seulement, j'atteindrai mon but. Je sortirai de ce cercle dont je ne comprends pas les membres. Comme il doit être merveilleux de se dégager de ce carcan étroit pour se tenir dans la claire lumière qui entoure les êtres élevés et nobles ! Près d'eux, j'obtiendrai des réponses sûres à mes questions, ils parleront peut-être du Très-Haut en initiés.

Et brusquement, avec l'arrivée de sa mère, ces pensées s'évanouissent. Ce n'est que lorsque Marie est seule qu'elle peut donner libre cours à sa nostalgie d'un autre environnement, d'une vie nouvelle et inconnue. En présence des autres, elle n'ose pas se montrer telle qu'elle est. L'entrée de sa mère la rappelle brutalement à ses devoirs oubliés. Ses mains s'activent de nouveau.

Le regard inquisiteur de la mère de Marie s'attarde sur sa fille ; puis elle pose quelques questions banales.

– As-tu vu les cavaliers, les guerriers romains qui viennent d'entrer dans la ville ?

Marie rougit ; elle tourne le dos à sa mère pour répondre :

– J'ai vu une colonne de cavaliers près de la fontaine.

– Et comment t'es-tu comportée envers les étrangers ?

– J'ai tendu ma cruche à leur chef afin qu'il se désaltère.

– A l'ennemi ? Tu as donné à boire à ces Romains que nous haïssons ?

– Oui.

Sans un mot, la vieille femme s'approcha de la table, se saisit de la cruche et la porta dehors.

Marie observa sa mère en silence ; une grande tristesse assombrit ses traits. Lorsque la vieille femme revint, elle était aussi impassible qu'auparavant ; elle se lava les mains tandis que sa fille lui avança un siège. Marie prit place sans dire un mot auprès de sa mère qui dit la prière avant le repas.

Les deux femmes partagèrent leur simple repas sans reparler des Romains. Mais en Marie il y avait de la douleur et de la colère devant les commérages des voisins et une certaine déception devant le comportement de sa mère qui avait brisé une cruche parce que les lèvres d'un Romain s'y étaient posées.

L'amertume bouillonnait en elle ; Marie brûlait d'envie de dire quelque chose mais elle serra les lèvres si bien que sa bouche se réduisit à une étroite fente. Son jeune visage délicat se ferma. La rupture entre la mère et la fille s'accentua, un large fossé se creusa entre les deux.

Le jour s'écoula, comme n'importe quel autre, monotone et dépourvu d'intérêt pour la jeune fille. Mais ce jour avait vu la douleur ressentie par Marie à cause d'un étranger : en le voyant, elle avait eu l'intuition de se trouver proche d'un être tel qu'elle l'avait souhaité dans sa nostalgie.

Et cet homme était un Romain !

– Israël, pensa-t-elle, je suis issue de ton sang, et pourtant je n'éprouve aucun amour envers toi, aucune haine envers tes ennemis. Pays de mes

ancêtres, tu m'es étranger dans tes actions et tes pensées. Qu'advient-il de toi, Israël, toi qui imploras l'aide du Seigneur et portes le sacrilège en ton cœur ? Est-il possible de t'aider ? Tes chaînes peuvent-elles tomber sans que toi, tu ne fasses un léger pas en avant ? Tu vois ton ennemi en Rome, alors qu'il se trouve au fond de toi, te tenant à sa merci. Tu hais ceux qui sont les instruments qui doivent t'amener à voir clair et tu t'inclines humblement devant ce qui guette patiemment le moment de te précipiter dans l'abîme.

Le soir ramena la paix dans l'âme de Marie. Comme à chaque fois qu'elle avait souffert, une sorte de vague de force et d'apaisement affluait vers elle. L'âme largement ouverte, Marie ressentait en de tels instants la Force divine qui est offerte à tous les hommes. Le cœur pur et confiant, la jeune fille s'abandonnait lorsqu'elle sentait la Force s'approcher.

Elle se rendit dans sa chambre pour jouir de son bonheur dans la solitude. Elle demeura encore longtemps éveillée sur sa couche et, le visage radieux, elle regardait la pièce éclairée par la lune. Puis ses paupières se fermèrent doucement sur ses yeux clairs. Au milieu de la nuit, elle s'éveilla soudain, et se redressa avec un cri de douleur. Mais le calme qu'un rêve lui avait ravi revint bientôt.

De nouveau, un matin radieux se leva, si beau que Marie, qui avait quitté la ville de bonne heure, alors que tout était encore enveloppé d'un gris terne, fut saisie de frissons devant pareille beauté.

En dehors de la ville se trouvait un bosquet séculaire où personne ne pénétrait à cette heure. Encore humides de rosée, les herbes et les tiges étincelaient. De petites taches rougeâtres se dessinaient sur le tronc des arbres, car le soleil répandait une lueur d'un rouge rosé. Marie s'avancait, les yeux brillants, au milieu de cette splendeur. Comme elle avait laissé glisser son foulard, la lumière jouait dans ses cheveux. Un serpent scintillant rampa sur le revêtement sombre de la forêt ; Marie lui sourit. Elle écoutait attentivement les petits chanteurs dans les arbres et penchait la tête en acquiesçant comme si tout cela s'adressait spécialement à elle ; on aurait dit qu'elle approuvait les prouesses vocales des oiseaux. En une nuit, le monde était devenu beau, plus merveilleux que jamais. Et, en une nuit également, Marie s'était épanouie en une fleur indiciblement pure et rare. En cheminant ainsi dans la forêt, ouverte à la nature, elle semblait être une apparition surnaturelle pénétrée du vouloir le plus pur.

C'est ainsi que Créolus la vit.

Un lien puissant le retenait à Nazareth. Il ne pouvait quitter la ville sans avoir revu Marie. Sans trouver de repos, il avait parcouru les rues de Nazareth, mais nulle part il n'avait aperçu celle qu'il cherchait. Créolus ne pouvait trouver le sommeil : la nuit lui parut interminable. Lorsque vint l'aurore, il se leva de sa couche et s'achemina vers les portes de la ville à travers les rues encore désertes. Soudain il s'arrêta, comme figé. Le visage voilé, une femme débouchait d'une rue de traverse – mais ce maintien, cette démarche... il ne pouvait y avoir de doute. Prudemment, aussi discrètement que le lui permettaient ses lourdes bottes, il suivit Marie. Cependant ses craintes étaient vaines ; sans un regard en arrière, la jeune fille se hâta vers les portes de la ville comme si elle avait voulu échapper à cette dernière.

A la porte, elle échangea à mi-voix quelques mots avec le gardien qui, la reconnaissant, entrouvrit une petite porte dans le mur, juste assez pour que Marie puisse s'y faufiler.

Peu après, Créolus se présentait devant le garde. Celui-ci prit peur en apercevant le capitaine romain. Craintivement, croyant que le Romain avait remarqué son manquement à la discipline et venait lui en demander raison, il voulut plaider sa cause. Mais celui-ci se contenta de faire un signe. L'homme respira. Il accourut alors avec empressement et ouvrit largement la petite porte au Romain.

Créolus aperçut Marie à quelque distance de là. Mais elle n'avait pas emprunté le chemin menant à la fontaine. Il dirigea ses pas dans la même direction qu'elle. Un peu plus loin se trouvait une forêt – la jeune fille allait-elle s'y rendre ? Son cœur se mit à battre à coups redoublés ; comme une flamme, l'espoir monta en lui.

La forêt s'étendait devant lui, telle une promesse : là, il pourrait lui parler sans être dérangé, sans témoins qui pourraient blesser ses sentiments. Mais soudain, il eut un moment d'hésitation ; un avertissement confus s'empara de lui.

– Qui es-tu pour te permettre de t'immiscer dans la vie de cette jeune fille si pure ? Aujourd'hui la possibilité d'appeler le bonheur ou le malheur sur un être humain repose entre tes mains. Insensé, tu n'es pas en

mesure de rendre cette jeune fille heureuse ; car tu appartiens à Auguste et non à toi-même ! Tu n'as pas le droit d'agir à ta guise !

Créolus cessa brusquement d'avancer. Non, il ne la suivrait pas plus loin : il lui fallait s'en retourner. Alors, Marie se laissa glisser sur le tapis vert et doux de la forêt. Au même instant, elle tourna la tête.

Créolus s'attendait à ce qu'elle manifeste visiblement sa frayeur, mais il n'en fut rien.

Seuls deux yeux d'enfant, limpides et largement ouverts, se posèrent sur lui, interrogateurs et confiants.

Inconsciemment, il s'avança, lentement, comme en accomplissement d'un grandiose événement, et s'approcha de Marie. Ses yeux étaient plongés dans ceux de la jeune fille, son regard se fit plus profond et plus tendre. L'émotion qui montait en lui fut le premier sentiment dont il eut conscience. Puis il se trouva devant celle qui était assise et posa ses regards sur sa tête qu'elle tenait à présent profondément inclinée.

Alors il s'agenouilla à ses côtés, lui prit les mains et attendit longtemps avant de parler.

Oubliée la voix étouffée qui voulait réveiller sa conscience, oubliées les mille objections de son intellect, évanouie la souveraineté de l'empereur – ce n'était plus là qu'un homme à qui son immense amour avait fait tout oublier.

Et le bosquet séculaire se ferma à tout ce qui aurait pu troubler ce moment solennel. Tremblante, frémissante jusqu'au tréfonds de son être, Marie contemplait la main brûlée par le soleil qui enserrait sa main droite. Tout lui paraissait n'être encore qu'un rêve dont elle redoutait l'issue. Ses yeux cherchaient ceux de Créolus et l'amour qu'elle y vit brûler la fit tressaillir.

« Marie ! »

Tel un souffle léger, ce nom effleura son oreille et quelques grosses larmes brillantes tombèrent sur la main de l'homme. Il l'attira à lui, murmurant des mots doux et réconfortants tandis qu'une indicible souffrance menaçait de l'étouffer. Des soucis appartenant au passé commençaient à se réveiller en lui, des pensées qu'il ne pouvait détourner

revendiquaient leurs droits. Malgré sa tendre attitude envers Marie et son calme extérieur, la douleur se déchaînait en lui, telle une tempête.

« Je dois te quitter et ne le puis. » Cette pensée le torturait. « Et si je te gardais près de moi, ta vie ne serait qu'une longue suite de souffrances et d'inquiétudes. Je suis un vagabond, je cours éperdument de champ de bataille en champ de bataille et d'une ville à l'autre. Il y a toujours un fouet levé derrière moi : Devoir ! Tu dois ! Cela seul siffle constamment à mes oreilles. Un soldat a une bien-aimée dans chaque ville – ah ! ah ! Quelle joyeuse vie est la tienne, soldat ! »

Marie avait-elle pressenti ses pensées ? Elle sécha ses larmes et se détacha de lui.

– Et quand dois-tu partir ?

– Aujourd'hui même, Marie, mais je vais revenir bientôt.

– Mon ami, oui, reviens bientôt ; écoute, je t'attendrai, chaque jour, chaque heure, chaque minute. Je t'attendrai toujours.

– Marie, tu... je... Il enfouit son visage contre elle... Marie ferma les yeux, sa main se posa délicatement sur ses cheveux ; un sourire irréel flotta sur ses lèvres.

Lorsqu'il l'eut quittée, le sourire avait disparu.

→ Chaque jour déposait son lourd fardeau sur les épaules de la jeune Marie. Y-a-t-il un amour sans espoir ? Chaque aurore voyait germer à nouveau en Marie une tendre attente qui ne se dissipait qu'au soleil couchant.

Les battements de son cœur redoublaient lorsque des soldats entraient dans Nazareth et elle se sentait souvent poussée à demander des nouvelles de Créolus à l'un des Romains, mais la timidité, la pudeur la retenaient.

A la même époque, elle remarqua le comportement de Joseph, un charpentier qui d'ordinaire était si réservé. A chaque fois que l'occasion s'en présentait, il s'approchait d'elle et lui témoignait beaucoup d'égards.

Elle le connaissait depuis longtemps et appréciait son calme et son objectivité ; jamais il n'avait tenté de franchir les frontières qui les séparaient, ne fût-ce que par un mot. A présent, cependant, il en allait différemment : il se faisait pressant, il recherchait des prétextes pour venir chez elle parler avec sa mère, il poursuivait Marie de ses assiduités qu'au

début elle accepta sans y attacher d'importance jusqu'au jour où il lui présenta une requête qui causa le plus profond effroi : Joseph pria Marie de devenir sa femme.

– Joseph, tu me veux pour femme ? demanda-t-elle tout étonnée.

– Oui, Marie ; j'ai déjà posé la question à ta mère. Elle est satisfaite de ma situation matérielle. Je veux travailler pour toi, Marie. Tu seras heureuse en étant ma femme et... je t'aime !

Marie eut un mouvement de recul.

– Joseph, dit-elle avec peine, tu ne sais pas ce que tu exiges de moi !

A ces mots, elle se retourna et quitta la pièce. Une fois dans sa chambre, elle s'effondra sur sa couche.

– Je ne peux pas, gémit-elle – Oh ! Seigneur, prends pitié de moi !

Alors une main clémente se posa sur la tête de Marie et la bénit. Une vague de bonheur inonda celle qui s'était crue abandonnée. Illuminés, ses traits rayonnaient de leur ancienne pureté. Toute trace de crainte ou d'interrogation semblait s'être effacée.

Bouleversée, elle se mit à prier : « Seigneur, Tu ne m'as pas abandonnée, Tu m'as bénie alors que mon espoir s'éteignait ! – Tu as comblé mon âme et Tu t'es souvenu de ma nostalgie. Seigneur, si cela est vrai, si je dois croire que Tu m'accordes tant de grâces, je veux être désormais pleine de confiance et de joie et Te servir éternellement. Amen ! »

Un doux nuage s'étendit lentement sur la jeune fille agenouillée et l'enveloppa délicatement, lui faisant perdre conscience de son entourage.

Elle aperçut une silhouette lumineuse qui s'approcha d'elle, porteuse de promesses. Les paroles de l'ange, empreintes d'une sublime grandeur, comblèrent de bonheur l'âme de Marie. Une lumière éblouissante, semblable à une flamme, brûlait au loin, une lumière qui l'attirait avec une force irrésistible, et pourtant, elle ne pensait pas pouvoir en supporter la proximité. Toutefois, Marie resta immobile lorsque la lumière s'approcha. Elle fut prise d'un grand vertige et s'affaissa.

Quand elle reprit conscience, elle se redressa avec peine, puis la mémoire lui revint et son visage rayonna. Des larmes libératrices coulèrent à flots et inondèrent ses joues ; elle eut un sourire émouvant...

Marie était comme transformée. Ce n'était plus l'ancienne Marie enfantine de jadis, non – sûre d'elle, calme, remplie d'une belle assurance, elle vivait le quotidien. Elle ne remarquait pas les regards étonnés qui la suivaient – elle semblait avoir perdu toute sensibilité à cet égard. La vie était facile, chaque journée resplendissait de beauté, chaque heure était bénie, car elle ne pensait qu'à son enfant. Il n'y avait plus de crainte ni d'amertume liées au souvenir de Créolus. L'amour seul avait place dans son cœur. La certitude que tout était bien ainsi et le resterait vibrait en elle. Marie se sentait forte, suffisamment forte pour pouvoir renoncer à Créolus dans l'intérêt de son enfant.

La mère de Marie constata d'abord avec soulagement l'épanouissement de sa fille. Inquiète et soucieuse, elle avait consacré toute son attention au chagrin manifeste de Marie.

Elle se consolait en se disant : « Ce ne sont là que caprices ; Marie a trop de temps libre et cela conduit facilement à des idées stupides ! Le mieux serait de la confier à un brave homme ; c'est ainsi que les sautes d'humeur se dissipent le plus rapidement. Je vais parler avec elle. »

Et pourtant, elle hésitait à chaque fois et n'achevait pas la phrase qu'elle voulait adresser à Marie à ce sujet. Quelque chose lui ordonnait de se taire. Plusieurs semaines s'écoulèrent de la sorte...

Joseph, cependant, n'avait pas renoncé à ses projets. Il aimait Marie et souhaitait ardemment qu'elle devînt sa femme. Mais Marie ne voyait rien de tout cela, elle vivait une vie bien à elle. Ses désirs n'étaient plus dirigés vers d'autres sphères, vers un monde vaste et lumineux. Toutes ses pensées n'avaient qu'un but : se consacrer uniquement à son enfant.

Doutes et soucis étaient loin. Marie vivait la période la plus heureuse de sa vie. Son cœur était léger, et elle volait au-dessus des tâches quotidiennes comme une âme qui aspire à s'élever. Cependant, cet état de choses fut brusquement interrompu.

Brutale comme un coup de marteau, la question posée par sa mère atteignit Marie au point le plus sensible de son être : Pourquoi refusait-elle d'épouser Joseph ?

Marie sursauta, affolée. Elle s'était attendue à tout, sauf à cette question. Et il lui fallait maintenant expliquer pourquoi elle ne voulait pas de ce Joseph. Courageusement, elle allait révéler toute la vérité à sa mère, mais

déjà celle-ci lui coupait la parole. Elle prononça d'un air indifférent quelques phrases qui apaisèrent Marie jusqu'à ce que, insensiblement et avec une apparente candeur, la vieille femme se mit à relater l'histoire d'une jeune fille qui avait jeté la honte sur elle-même et ses parents.

– Marie, il est dur pour une mère de souffrir par la faute de sa fille, c'est dur parce qu'elle ne peut supporter de voir son enfant méprisée.

– Mais, chère mère, ce sont les parents, ce sont les jeunes filles elles-mêmes qui se créent cette souffrance parce qu'il leur manque la dignité et la fierté nécessaires pour affronter ceux qui voudraient les diffamer.

– Mon enfant, tu ne connais pas la vie. Un seul être ne saurait effacer les lois.

– Et pourtant, il faut bien que quelqu'un se détourne de ces voies erronées pour que tous ne courent pas aveuglément à leur perte !

– Marie, tu qualifies d'erronées nos lois vénérables et sacrées ?

– Ce ne sont pas les lois, mais leur interprétation qui est erronée. Les hommes se sont fermés tous les chemins qui, hors de cette confusion, les mèneraient vers la Lumière. Marie avait prononcé ces derniers mots avec véhémence ; elle luttait passionnément pour défendre sa cause.

– Tu me prépares de grandes souffrances, ma fille. C'est ainsi que tu veux récompenser ta mère de toute sa peine et de tout son dévouement ? Mon cœur saigne lorsque je te vois ainsi et je dois m'attendre à tout instant à recevoir le coup mortel.

– Mère ! Marie s'approcha de la vieille femme assise tristement là, submergée de détresse et ne sachant plus que faire. Mais sa mère ne la regarda pas. Elle éclata en sanglots ininterrompus.

Marie sortit.

Des luttes s'ensuivirent. Marie défendait ce qui lui était le plus sacré contre les attaques sans cesse renouvelées qu'elle sentait depuis la discussion qu'elle avait eue avec sa mère.

Des pensées obsédantes ne lui laissaient aucun répit. La nuit, elle demeurait éveillée pendant des heures, cherchant vainement à recouvrer son calme et la certitude de cet immense bonheur qui lui était dévolu. Mais ses doutes ne faisaient que s'accroître, doutes qui la concernaient personnellement.

– N’était-ce qu’un simple rêve qui a pu me combler de la sorte, qui m’a tout fait oublier, même une mère ? Pourquoi ne puis-je plus retrouver ce calme qui fut mien ? – Oh ! mon enfant, et si les hommes se moquaient de toi ! Je ne pourrais supporter que tu subisses de viles insinuations et que ton enfance soit empoisonnée par des gens grossiers.

Des larmes coulèrent sur les joues de Marie et les premières rides de douleur marquèrent d’un pli amer la bouche de la jeune fille. Elle s’arrêta soudain de pleurer.

– Ta mère aussi souffre maintenant à cause de toi !

Quelqu’un avait-il prononcé ces paroles ? Marie se leva en tremblant. Elle quitta sans bruit sa petite chambre et pénétra dans la grande salle. Elle se glissa jusqu’à l’ouverture pratiquée dans le mur derrière lequel sa mère reposait.

Marie colla une oreille attentive contre le lourd rideau qui avait été tiré. N’étaient-ce pas là des sanglots qui parvenaient jusqu’à elle ? Marie écarta très légèrement le rideau. Le spectacle qui s’offrit alors à elle lui fendit le cœur. Sa mère priait avec ferveur et le nom de Marie revenait constamment à ses lèvres. L’espace d’un instant, Marie, les yeux clos, s’appuya contre le mur après avoir refermé le rideau. Puis, d’un pas lourd, elle regagna lentement sa chambre.

Son courage, son énergie étaient brisés ; une lourde oppression s’abattit sur elle. Marie entrevit confusément le chemin qu’il lui faudrait désormais parcourir. Ce chemin lui semblait si long, si embrouillé, qu’elle en frémissait d’horreur ! Et à l’entrée de ce chemin s’ouvrait un gouffre béant dans lequel Marie jeta tous les rêves qui lui tenaient à cœur. L’air hagard, elle regarda dans la fosse où tout ce qui était à elle devait reposer à jamais. Elle demeura assise ainsi jusqu’à l’aube. Alors elle se leva et, d’un pas traînant, se mit au travail.

Une lourdeur de plomb l’oppressait et semblait peser sur toute la pièce. Pour Marie, les heures passaient avec une lenteur indicible. Enfin, le moment arriva. Elle quitta la maison. Elle noua son fichu de façon à voiler son visage et se glissa le long des maisons pour aller voir... Joseph.

Durant ce trajet, sa pauvre tête était incapable de former une seule pensée. Son regard, si rayonnant autrefois, était vide et comme mort. Le

vide était également en elle et elle semblait supporter une solitude désolante. Seul un sanglot retenu montait de temps à autre de sa poitrine.

Marie arriva bientôt chez Joseph. Naguère encore, sa mère dirigeait cette maison. A présent, elle était morte. La maison avait besoin d'une femme qui s'occupât de son entretien. En d'autres temps, les yeux perçants de Marie auraient vu immédiatement ce début de laisser-aller qui se faisait déjà sentir. Mais en cet instant, elle ne remarqua rien – ni les servantes jacassantes qui, debout dans la cour, négligeaient leur travail, ni leurs regards étonnés et les commérages qui commencèrent dès qu'elle eut le dos tourné.

Insensible aux choses extérieures, elle se dirigea vers l'atelier situé derrière la maison d'habitation. Surpris, Joseph vint à sa rencontre lorsqu'elle se trouva sur le seuil de la porte.

– Marie ? dit-il déconcerté. En hâte, il ôta son grand tablier et ramena ses cheveux noirs en arrière. Il s'aperçut que quelque chose n'allait pas : les traits de Marie étaient comme pétrifiés.

– Viens, dit-il simplement en la saisissant par le bras, rentrons dans la maison, Marie !

Elle se laissa conduire passivement.

Les servantes leur lancèrent des regards qui en disaient long, puis elles coururent à l'atelier en riant bien haut, de sorte que les ouvriers accoururent, intrigués.

– Qu'avez-vous donc, pourquoi riez-vous si fort ?

Enfin, l'une d'elles se calma.

– Vous ne l'avez donc pas vue ? Marie, la nouvelle patronne ! Ah, vous auriez dû voir ça, elle est passée devant nous comme une princesse, sans nous accorder le moindre regard, comme si nous n'existions pas ! Et ce pauvre Joseph veut l'épouser, cette princesse, qui est trop délicate pour mettre la main à l'ouvrage !

– Tais-toi, sotté que tu es ! lui ordonna l'un des ouvriers.

– Alors, vous aussi, vous êtes fous d'elle ? Comme elle s'y entend pour ensorceler vos cervelles de moineaux !

Et, de nouveau, les servantes se mirent à rire bruyamment. Elles lancèrent des regards furieux aux ouvriers qui reprirent tranquillement leur travail. Seul l'un d'eux était resté devant elles.

– Faites attention à vous et à vos méchantes langues, sinon vous n'aurez bientôt plus votre place dans cette maison.

Puis il les laissa et retourna à son établi.

– Nous partirons de toute façon dès que Marie s'établira ici ; nous ne resterons pas sous le même toit que cette femme, reprirent-elles.

Et comme les ouvriers ne répondaient pas, elles quittèrent de nouveau l'atelier en gloussant d'un rire moqueur.

→ Entre-temps, Marie avait pris place dans la grande pièce de la maison de Joseph. L'homme la regardait en silence ; la voir ainsi lui faisait mal.

– Qu'est-ce qui l'amène ici, vient-elle me dire « oui » ? Cela m'étonnerait fort, car la voilà assise comme si elle se reposait d'une course pénible. Certainement, elle va m'enlever tout espoir, pensa-t-il, et il s'en attrista.

– Marie, ne veux-tu pas me dire ce que tu désires ? Ne reste donc pas figée ainsi, comme si tu avais du chagrin.

– J'ai du chagrin, Joseph, et j'ai bien honte, car aujourd'hui je suis venue te trouver pour te supplier ; il n'y a que toi qui puisses m'aider.

– Une fois déjà, je t'ai assurée que je ferais tout pour toi, afin de t'aider, si c'est en mon pouvoir. Je t'aime, Marie, et je désire que tu sois la maîtresse de cette maison si calme à présent. Tu me rendrais heureux en disant « oui ».

– Joseph, je ne peux dire « oui » avant que tu ne saches tout. Peut-être regretteras-tu alors de m'avoir parlé ainsi.

– Jamais, Marie.

– Alors, écoute, et je ne t'en voudrai pas si, après, tu ne veux plus de moi.

– Ne parle pas de cette façon, Marie ! Il respirait péniblement, il avait le pressentiment qu'elle allait lui révéler quelque chose de grave.

Marie se redressa ; visiblement, elle rassemblait toutes ses forces.

– Tu vois, Joseph, lorsque tu vins me voir pour la première fois afin de me parler, le découragement ne s'était pas encore emparé de moi. Je devinais déjà le bonheur qui m'attendait. J'ai offert tout mon amour à un autre homme, tout en sachant que je ne pourrais pas le retenir. Cela s'est abattu sur moi comme une tempête et cela m'a quittée tout aussi brusquement. Il ne me restait qu'une chose – l'espoir de mon enfant. Joseph, je viens à cause de cet enfant et pour ma vieille mère ; je ne demande rien pour moi !

Joseph s'était levé ; il alla à la fenêtre. Marie baissa la tête. Le silence régnait dans la grande pièce.

Alors la rigidité qui avait soutenu Marie se transforma en sanglots silencieux.

Joseph luttait. Il s'agissait maintenant de renoncer, ou bien de se contenter de jouer le rôle de père et d'époux. Marie ne lui cachait pas qu'elle ne l'aimait point. Pauvre Marie ! Une profonde pitié envahit Joseph. Il sonda son cœur une nouvelle fois, puis il s'approcha d'elle. Alors seulement il s'aperçut avec effroi qu'elle pleurait.

Sa main lourde et calleuse se posa doucement sur la tête de Marie qui, glissant de son siège bas, s'affaissa à terre ; son corps était secoué de sanglots.

Joseph la laissa faire. Son regard affligé tomba sur Marie qu'il eut peine à reconnaître. Où étaient donc cette dignité, cette fierté qu'il avait tant admirées ? Elles avaient disparu, car Marie avait peur des hommes qui feraient du mal à sa mère et à son enfant. Elle lui fit pitié de s'être ainsi laissée vaincre par le découragement. Mais cela éveilla aussi en lui une grande force ; il était prêt à s'occuper d'elle.

Joseph releva celle qui était affalée à terre et la conduisit à un fauteuil recouvert de peaux. Il prit place à côté d'elle, lui dit des paroles pleines de bonté, si bien que Marie, reconnaissante, lui saisit la main et se calma.

Puis ils allèrent ensemble voir la mère. Marie réussit même à sourire un peu, et lorsqu'elle lut l'apaisement intérieur sur le visage de sa mère, elle crut que tout était bien.

Certes, en apparence, tout allait pour le mieux. On avait jeté un voile sur le passé, mais on ne l'avait pas effacé pour autant.

Un calme engourdissant envahissait lentement Marie. Si son état ne lui avait sans cesse rappelé l'enfant, elle aurait peut-être aussi oublié Créolus.

Mais cette douleur sourde était la seule chose qu'elle éprouvait encore. Parfois une pensée jaillissait en elle et la remplissait de bonheur pour des heures entières.

– S'il venait ! Oh, si je l'apercevais un jour ! Alors, tout serait parfait. Je le sens, je le sais, il reviendra ! Ne disait-il pas qu'il reviendrait bientôt ? Et ne puis-je me fier à sa parole ?

Marie passait ainsi le peu de temps qui la séparait de son mariage dans l'attente inconsciente de sa délivrance.

A mesure que le jour de son union avec Joseph approchait, les traits de son visage reflétaient toujours davantage son impatience et son espoir. De nouveau se manifesta chez Marie cet épanouissement de jadis, si bien que la mère, de plus en plus étonnée, finit par croire à l'amour de Marie pour Joseph.

Puis la veille du mariage arriva. A la tombée de la nuit, l'éclat fiévreux des yeux de Marie s'éteignit. L'air hagard, elle alla dans sa chambre dont elle interdit l'accès à sa mère.

– Laisse-moi, mère, aujourd'hui je veux être seule !

Hochant la tête, la vieille femme alla se coucher.

Marie s'était jetée sur sa couche sans ôter ses vêtements. Elle resta longtemps immobile, les yeux fermés. Une lueur blafarde donnait un aspect étrange à son visage. Ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites. Marie éprouvait un épuisement sans bornes.

Longtemps après, elle se redressa. Ses yeux dépourvus d'expression regardaient fixement devant elle. Lentement elle s'agenouilla.

Marie s'inclina alors jusqu'à toucher du front le bord de son lit.

Elle cherchait un soutien. Il lui fallait trouver quelque part un appui. Dans sa défaillance, elle ressentait le froid qui l'entourait. Une froideur émanait de sa mère qui ne se souciait pour sa fille que du côté extérieur des choses. Et entre Marie et Joseph se dressait une barrière qu'elle avait elle-même édifiée et qui intimidait ce dernier.

Même sa profonde compassion ne réchauffait pas Marie. Une fois encore, son amour pour Créolus éclata avec une force irrésistible, la secouant comme un ouragan. Une fois encore, tout ce qui dormait en elle se réveilla et la bouleversa. Puis l'ouragan s'apaisa. Oppressée, Marie écouta en elle-même ; le calme après cette tempête qui venait de se déchaîner paralysait son cerveau.

Elle fut incapable de formuler une prière car, tout à coup, la grande lumière éclatante était de nouveau là et s'approchait d'elle à une allure vertigineuse. Marie, qui attendait craintivement, les mains pressées sur sa poitrine, vit arriver cette clarté étincelante.

A l'instant où elle en fut atteinte, elle se sentit pénétrée d'une ardeur tellement incandescente qu'elle crut devoir en mourir. Marie s'évanouit pendant quelques instants. Incapable de faire un mouvement, elle éprouvait cependant avec force et intensité la proximité de la Lumière qui habitait désormais en elle.

– La vie que tu portes en toi est sacrée, Marie ! A présent, la force de la Lumière te pénètre toi aussi. Garde pur et clair le réceptacle dans lequel fut déversé l'Amour divin, afin qu'il puisse t'éclairer et que tu reconnaises la grâce qui te fut donnée en partage.

D'où venaient ces paroles ? Telle une rosée bienfaisante, elles tombèrent dans l'âme assoiffée de Marie. D'harmonieuses mélodies semblaient flotter dans l'air. Marie entendit des chœurs pleins d'allégresse, puis les voiles qui avaient été mis devant ses yeux tombèrent. Marie vit tout : tous les messagers de la Lumière qui avaient escorté le Fils de Dieu. Humble et cependant débordante d'allégresse, Marie vit tout cela, comme enivrée. Le ciel s'était ouvert pour elle. Elle, la simple servante, avait été choisie pour porter un enfant qui apportait la bénédiction du Père !

Les accords célestes finirent par s'éteindre doucement. La petite chambre redevint calme et Marie glissa insensiblement dans un paisible sommeil.

→ Le matin suivant, la mère de Marie entra de bonne heure dans la chambre de sa fille. Lorsqu'elle vit Marie reposer tout habillée sur sa couche, elle en resta ébahie.

Puis, regardant la dormeuse, elle se sentit envahie d'une sorte d'attendrissement.

– Bientôt, tu vas appartenir à un homme, ma fille. Tu vas me quitter et, sous peu, je ne partagerai plus ta vie. Avais-je raison de t’y pousser ? N’était-ce qu’une illusion, mes suppositions étaient-elles fausses ? Mon enfant, et si je t’y avais obligée contre ton gré ! La vieille femme était pensive.

– Pourquoi n’ai-je jamais parlé avec elle, pourquoi était-elle toujours si inabordable ? Était-ce ma faute ?

A ce moment, Marie fit un mouvement. Un sourire, tel que la mère n’en avait jamais vu, se dessina autour de ses lèvres. Puis Marie dit tendrement :

– « Mon enfant... »

La mère de Marie restait immobile. L’angoisse se lisait sur ses traits.

« C’était donc vrai ! » laissa-t-elle échapper. « J’avais raison ! » Et elle se laissa emporter par la colère. Elle fit un pas vers Marie, elle voulait y voir clair !

A ce moment, Marie s’éveilla tout à fait. Effrayée, elle aperçut sa mère. Puis elle remarqua les vêtements qu’elle n’avait pas ôtés et ses joues s’inondèrent d’une vive rougeur.

– Il semble que tu aies été très fatiguée pour te coucher ainsi. Marie perçut un soupçon de menace dans les paroles de sa mère.

– Une faiblesse a dû me surprendre, dit-elle doucement.

– Une faiblesse ? Eh bien, cela n’a rien d’extraordinaire !

Alors Marie regarda sa mère droit dans les yeux et, se levant, dit fermement :

– Aujourd’hui, c’est mon jour de noces. A partir de maintenant, tu ne dois plus t’attendre à ce que je te cause du chagrin, mère. Tu remets aujourd’hui tous tes droits à Joseph. Tu l’as fait volontiers, j’en étais contente. Ne profite pas à présent des dernières heures pour me demander des explications. Ne te fais pas de soucis à cause de moi, tout est arrangé.

A ces mots, elle commença à se déshabiller.

– Laisse-moi, mère, je vais me changer et me préparer.

La mère partit sans répliquer, elle se sentait petite devant la calme dignité de Marie. « C’est sans doute mieux ainsi » pensa-t-elle.

Peu de temps après, Joseph et les amis qu'on avait invités arrivaient ; ils attendaient Marie. Lorsqu'elle entra enfin, tout enveloppée de vêtements blancs et ondoyants, un silence solennel se fit dans la pièce. Il y avait en elle quelque chose de tellement inabordable qu'elle semblait loin de tous.

Joseph, tout ému, ne la quittait pas des yeux. L'idée d'avoir voulu Marie pour épouse lui parut insensée.

Enfin, il avait réussi, il touchait au but – et maintenant, la peur le gagnait. Était-ce là la femme qu'il avait voulu protéger ? Elle s'approcha de lui comme pour lui donner du courage. Sans dire un mot, Marie tendit les mains à Joseph. Ses yeux clairs et sérieux plongèrent dans ceux de l'homme qui était animé du désir de la secourir.

Lentement, les assistants s'animèrent. Tous étaient prêts.

→ Lorsque plus tard Marie repensait à son mariage, elle ressentait chaque fois la sérénité qui l'avait envahie ce jour-là. Sa vie se déroulait sans le moindre heurt. Joseph faisait tout pour la ménager.

Lorsque l'état de Marie devint apparent, il vécut plus d'un moment pénible. Les allusions, tantôt débonnaires, tantôt sarcastiques, souvent dites avec des sous-entendus inquisiteurs, le blessaient comme autant de coups d'épingles. Joseph commença à éviter la rue. Inquiet, il veillait à ce que Marie ne quittât que rarement la maison. Il craignait qu'elle ne pût entendre pareils propos. Lorsqu'il travaillait pendant la journée, il était silencieux et renfermé sur lui-même. Des pensées tristes et douloureuses l'obsédaient. S'il sentait alors que ses ouvriers l'observaient, il essayait de paraître gai. Il chantonait un petit air que parfois il interrompait brusquement.

Mais, dès qu'il rentrait chez lui, toute sa tristesse s'évanouissait. Sa maison n'avait jamais connu une ambiance aussi intime qu'à présent que Marie y régnait. Une paix profonde l'envahissait chaque fois qu'il était assis en face d'elle pendant le repas.

– Que je suis heureux, pensait Joseph, il me faut sans cesse être reconnaissant que cette femme soit mienne.

Son amour était exempt de tout désir. Il n'essayait jamais de s'approcher de Marie. Tout son espoir était pour des temps à venir. Joseph respectait Marie. Il évitait de parler de l'avenir, comme s'il craignait de troubler par là sa tranquillité.

Et le temps passait...

Un jour, les messagers de l'empereur arrivèrent dans les provinces. L'empereur avait ordonné le recensement de ses peuples. Chacun devait se rendre dans sa ville natale afin de se présenter au gouverneur. En apprenant cette nouvelle, Joseph prit peur. Sa première pensée fut pour Marie qui attendait l'enfant sous peu. Elle ne pouvait entreprendre ce voyage dans cet état. Devait-il la laisser seule ?

Joseph alla trouver Marie. Il s'arrêta sur le seuil et l'observa : elle était assise, et cousait pour l'enfant. Ce faisant, elle chantait doucement une simple mélodie.

– Marie !

En entendant la voix de Joseph, elle leva rapidement la tête et tourna un regard interrogateur vers la porte.

– Marie, je dois te dire quelque chose – ne t'effraie pas – je suis obligé de te laisser seule.

– Me laisser seule – en ce moment ?

– Je ne puis faire autrement. Il faut que j'aille à Bethléem, ma ville natale, pour le recensement. C'est l'empereur qui en a décidé ainsi. Tu ne peux entreprendre ce voyage à présent, ce serait beaucoup trop fatigant pour toi.

– Joseph, j'irai avec toi – rester seule – j'en serais incapable !

– Ta mère prendra soin de la maison, elle sera un soutien pour toi.

– Je ne peux pas, Joseph, je ne peux rester sans toi, à moins que tu ne veuilles pas que je t'accompagne.

Une douce émotion envahit Joseph en constatant la détresse de Marie. Elle avait donc besoin de lui, elle ne pouvait se passer de son aide. Eh bien, elle irait avec lui à Bethléem.

– Je n'ai pensé qu'à toi en te faisant cette proposition, Marie. Mais c'est avec plaisir que je vais tout préparer pour que tu aies un peu de confort. Cependant, je crains que le voyage ne soit tout de même trop éprouvant pour toi.

Marie poussa un soupir de soulagement en entendant son consentement. Elle avait été saisie d'angoisse à la pensée d'être obligée de passer les

dernières semaines avec sa mère. Elle l'avait vue rarement. Inconsciemment, elle se cramponnait à Joseph qui, par son amour et sa bonté, lui procurait le calme, la tranquillité qu'elle souhaitait tant pour son enfant alors que sa mère troublait sans cesse leur harmonie et leur paix.

– Ce ne sera pas pénible pour moi, Joseph, si je peux rester avec toi, dit Marie affectueusement. Et ces paroles récompensèrent Joseph de toutes ses peines. Elles rendirent cet homme simple si heureux qu'il s'approcha et caressa gauchement les cheveux de Marie. Elle prit sa main calleuse et y posa sa joue...

→ Le voyage à Bethléem ne fut qu'une longue suite de désagréments pour Marie. Ils s'étaient joints à une caravane et devaient sans cesse aller de l'avant sans pouvoir tenir compte de l'état de Marie.

Le couple fut obligé de loger dans des auberges bondées. Pendant des jours, ils ne trouvèrent dans des chaumières délabrées que des couches misérables où Marie se laissait tomber, à bout de forces. Mais, lorsqu'elle fermait ses yeux brûlants, elle ne pouvait s'endormir avant longtemps. Ce n'était que peu de temps avant le départ qu'elle sombrait dans un sommeil agité.

Elle était contente, malgré tout ; elle souriait à Joseph qui marchait à côté du petit âne qui la portait. Il ne fallait pas qu'il se doutât combien le voyage était pénible pour elle, il ne fallait pas qu'il s'inquiât à cause d'elle.

Enfin, on approcha de Bethléem – le but était atteint. Le sourire de Marie n'était plus affecté, Bethléem allait la dédommager de toutes les souffrances endurées !

Joseph se redressait à vue d'œil, son pas devenait plus assuré.

– Bientôt, Marie, dit-il en levant le regard sur elle, bientôt tu trouveras le repos. Je choisirai la plus belle auberge, tu auras la plus grande chambre et le lit le plus doux.

Marie en eut un sourire ému.

– Je sais que tu feras tout pour me faire plaisir ; je t'en remercie.

Et ils arrivèrent à Bethléem. La petite ville paraissait surpeuplée. Joseph courut d'auberge en auberge. A chaque fois qu'il saisissait le petit âne par

la bride pour le conduire plus loin, son visage devenait de plus en plus triste, ses haussemments d'épaules plus désabusés.

Et soudain, alors que partout on lui avait donné la même réponse négative, il entendit derrière lui un cri à demi-étouffé. Joseph se précipita et eut tout juste le temps de recevoir dans ses bras Marie évanouie qui allait tomber de l'âne.

Joseph regarda alentour pour trouver de l'aide. Alors il vit un homme sortir en hâte de la maison devant laquelle ils s'étaient arrêtés. Celui-ci avait remarqué l'incident.

– Porte cette femme dans ma maison, Joseph ben Eli !

Joseph regarda le vieillard bien en face, puis s'écria joyeusement :

– Lévi, ami de mon père, je te remercie !

Puis, suivi de Lévi, il porta Marie dans la maison. Il la coucha avec précaution sur le lit que Lévi lui indiqua. Une servante accourut pour s'occuper de la femme évanouie. Les deux hommes quittèrent la chambre en silence. Joseph serra chaleureusement la main du vieil ami de son père.

– Voilà des heures que nous cherchons à nous loger ; il n'y a de place nulle part ; aucun de nos anciens amis n'a pu nous héberger et maintenant, alors que nous étions complètement épuisés, le ciel nous a conduits devant ta maison !

– Ta joie est prématurée, Joseph ; moi non plus, je ne peux pas t'héberger. Sache que mes fils doivent arriver aujourd'hui même et qu'ils occuperont toute la place disponible.

– Tu ne peux m'accueillir ? Il n'y a pas de place ? Mais il le faut, Lévi ! La grossesse de ma femme est fort avancée, elle mourrait si elle ne pouvait trouver de repos. Il doit tout de même bien y avoir quelque part un endroit où elle puisse se reposer !

Le vieux Lévi secoua la tête, puis il murmura :

– Si tu voulais te contenter d'un gîte à la bergerie...

– Volontiers, Lévi. Oh, n'importe où – pourvu qu'elle puisse se reposer.

– Les moutons sont dans les champs, peut-être pourriez-vous vous installer, si vous voulez bien vous en contenter...

– Merci, Lévi, merci ! Il serait bon que je puisse y aller tout de suite pour y mettre un peu d’ordre. Nous y serons comme dans un palais, nous sommes tellement fatigués !

Lévi se leva avec complaisance. « Viens, je vais te montrer le chemin, mais je crains... » Le reste ne fut qu’un murmure indistinct.

Joseph suivit le vieillard. Il était content. Il se mit à nettoyer l’étable avec zèle. Il s’efforça aussi d’y mettre un peu d’ordre.

Ce n’était pas la plus belle auberge de la ville qu’il avait trouvée, ni la plus grande chambre, ce n’était qu’une bergerie vide, basse et étroite ; de tout ce qu’il avait espéré, il ne restait qu’une dure couche de paille et cependant, elle semblait parfaite à Joseph. Il avait trouvé pour sa femme un endroit où elle pourrait se reposer un jour ou deux tout au plus. D’ici là, il aurait depuis longtemps découvert une auberge où se loger convenablement. Fort de cette perspective réconfortante, il alla voir Marie.

→ Des rayons argentés filtraient par les petites fenêtres de l’étable. Scintillants, ils glissaient à travers la pièce sombre, effleuraient le sol inégal, passaient par-dessus les crèches où pendaient encore quelques bribes de foin puis s’attardaient longuement sur la silhouette de Marie endormie.

La dormeuse poussa un soupir – un faible gémissement. Puis un tremblement la parcourut tout entière. Elle se réveilla.

Elle avait dormi profondément et sans rêves pendant quelques heures. Telle une mère pleine de sollicitude, le sommeil avait enveloppé la jeune femme épuisée, lui faisant tout oublier.

Marie ne reconnut pas tout de suite l’endroit où elle se trouvait. Ce n’est que peu à peu qu’elle se souvint d’être à Bethléem dans une étable.

Elle leva les yeux vers les deux minuscules fenêtres à présent inondées d’une clarté argentée. Marie était tout à fait réveillée, délivrée de cette fatigue paralysante qu’elle avait éprouvée tout au long du voyage.

Alors une douleur aiguë la pénétra, la même qui l’avait réveillée. Marie ouvrit la bouche comme pour lancer un appel, mais elle tourna son regard avec angoisse du côté où Joseph s’était allongé. Sa respiration régulière

prouvait à Marie qu'il dormait profondément. Il ne fallait pas le déranger !

Sans tourner la tête, elle contempla de nouveau le clair de lune. Combien de fois déjà ne s'était-elle pas trouvée allongée ainsi pendant la nuit ! Le calme et la douce clarté qui emplissaient la pièce lorsque cette pâle lueur se manifestait, exerçaient invariablement sur Marie un charme profond et inexplicable. C'est alors que toutes les tensions de son corps faisaient place à une bienfaisante détente.

Que ce serait beau si les hommes portaient un tel calme en eux ! S'ils étaient nets et purs comme de précieux instruments qui, sous la main du Créateur, pourraient rendre des sons clairs et vivants ! Au lieu de cela, ils ne portent en eux que confusion et remplissent leurs journées d'idées orgueilleuses qu'ils essaient de transposer dans la réalité. Oh, qu'il fasse clair un jour, que la Lumière perce ces ténèbres !

– Seigneur, quand enverras-Tu le Messie promis ? Ne m'a-t-il pas déjà été permis de contempler la Lumière ? Des êtres merveilleux ne m'ont-ils pas dit que Tu étais près de moi ? Pourquoi est-il donné à une simple fille comme moi de voir des choses qui demeurent cachées aux autres ? Est-ce vraiment Ta grâce qui m'as rendue si calme ? N'était-ce pas une illusion ?

– Marie !

– Joseph ?

– Tu m'as appelé ?

– Mais dors, Joseph ! Je n'ai pas...oh, Joseph ! Elle gémit douloureusement.

D'un bond, Joseph fut sur pied. Il jeta en hâte son manteau sur ses épaules.

– Ce sont les douleurs, Marie ?

Elle ne répondit pas, se contentant de le regarder, mais il lut la réponse dans ses yeux.

– Je vais chercher du secours ; attends, je serai bientôt de retour. La voix de Joseph était rauque, l'émotion l'étranglait. Puis il sortit précipitamment dans la nuit.

Dehors, il s'arrêta, comme fasciné. Oubliant tout, il leva le regard vers le ciel – ses yeux s'agrandirent subitement, car une implacable clarté rayonnait à la verticale au-dessus de lui, l'obligeant à pencher fortement la tête en arrière pour voir l'étoile qui brillait là-haut.

Joseph regarda l'étoile à la queue étonnante et en frémit. Il lui sembla que l'air tremblait autour de lui, chargé de tension. Voilà ce que Joseph éprouvait. – Cette étoile – elle annonce le Messie, le Sauveur ! Et cette nuit ta femme aussi attend un enfant ! Joseph tressaillit – il l'avait oublié : Marie attendait du secours ! Il fit un violent effort sur lui-même et courut dans la rue.

Une femme venait à sa rencontre ; il ne la vit pas, tant sa hâte était grande, et il poursuivit sa course effrénée.

Mais la femme aperçut l'étoile, elle vit un rayon lumineux toucher une maison basse pendant quelques secondes et, instinctivement, elle y courut. Sans penser que cette modeste bâtisse était une étable, la femme ouvrit doucement la porte. Pleine d'espérance, elle regarda à l'intérieur mais, éblouie, chancelante, elle recula. Cette clarté était insupportable pour elle.

– Mon Dieu, pria-t-elle, donne-moi la force de comprendre !

Elle perçut un faible gémissement. Alors elle fit un suprême effort et put entrer librement.

→ Lorsque Joseph revint, il vit de la lumière briller à travers les petites fenêtres. La femme qui l'accompagnait l'avait suivi de mauvaise grâce. Cet appel nocturne l'importunait. A l'instant même où ils arrivèrent à l'étable, la porte s'ouvrit. Une femme en sortit, ses traits étaient transfigurés. Joseph l'écarta rapidement mais, après avoir jeté un regard sur Marie, il se retourna.

– Marie ? Ce n'est donc pas ... ?

– Ta femme t'a donné un fils, je l'ai aidée...

Alors il se hâta d'entrer en fermant soigneusement la porte derrière lui.

→ Un brouhaha se fit entendre. Des formes sombres arrivaient au loin. Comme poussés par quelque force supérieure, des bergers, des femmes, des enfants approchaient. Le calme de la nuit en était troublé.

Et l'étoile, qui était toujours là, leur montrait le chemin. Comme signe visible, elle dardait ses rayons sur la toiture basse de l'étable. Tous la voyaient.

« Le Messie – le Sauveur ! » Ces exclamations montaient vers le haut, couvrant le bruit confus des voix, forçant inexorablement les hommes à lever les yeux.

→ Joseph s'était agenouillé près de sa femme. Il la considérait en silence ; telle une enfant fatiguée, elle avait tourné la tête de côté. L'enfant reposait paisiblement dans une crèche. Aucun bruit ne troublait la grandeur du moment.

– Marie !

Elle tourna son visage vers lui. Ses yeux brillaient.

– Sais-tu, Marie, qu'une étoile se tient au-dessus de notre toit ?

– Je le sais, Joseph.

– Et sais-tu également ce qu'annonce cette étoile ?

– Le Messie !

Joseph avala péniblement sa salive – mais il ne dit plus rien. Il se contenta de poser sa tête sur la main que Marie avait abandonnée sur la couverture.

Marie sentit le dos de sa main devenir humide des larmes de Joseph ; elle ne bougea pas.

Ce profond silence ne tarda pas à être interrompu par des coups discrets frappés à la porte. Joseph se leva pour aller ouvrir.

Il vit avec stupeur une foule de gens qui, serrés les uns contre les autres, peureux et craintifs, attendaient immobiles.

– Que voulez-vous ? s'enquit-il d'un ton bourru.

Une enfant, une toute petite fille, s'avança timidement.

– Nous voulons voir le Messie – là ! La femme nous a dit qu'il était ici !

Joseph, hésitant, se tourna vers Marie ; celle-ci inclina la tête en souriant.

Alors tous se pressèrent à l'intérieur, jusqu'à ce que l'étable fût pleine de monde. Ils s'inclinèrent humblement devant la crèche dans laquelle un tout petit être était couché.

Les rudes bergers s'appliquaient à rester calmes. A voix basse, ils racontaient comment ils avaient aperçu l'étoile et comment quelques-uns d'entre eux avaient vu l'ange du Seigneur qui leur avait annoncé la naissance du Fils de Dieu et montré l'étable.

Ces gens simples étaient alors rentrés chez eux – ils étaient allés chercher femmes et enfants – puis ils avaient suivi le rayon de l'étoile jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'étable.

Comme leurs yeux brillaient ! Avec quelle ardeur ils souhaitaient pouvoir servir le Messie ! Un bonheur s'était emparé d'eux. Dans leur béatitude, ils auraient voulu courir annoncer la bonne nouvelle à tous !

Ils avaient peine à partir. Ils ne pouvaient s'empêcher de rester là à contempler l'enfant jusqu'au moment où, Marie ayant besoin de repos, Joseph les pria de s'en aller...

→ Marie aspirait à retourner chez elle, elle désirait être seule. Elle ne comprenait toujours pas l'événement si grandiose qu'elle venait de vivre.

Bethléem voyait dans son enfant le Sauveur. On exultait, on s'émerveillait et on priait humblement devant la crèche. Trois jours durant, l'étoile resta au-dessus de la maison, tel un gardien fidèle. Son éclat appelait les hommes. L'étoile avait rassemblé riches et pauvres et guidé vers Bethléem trois princes venus de pays lointains.

Ils avaient été choisis pour aplanir sur Terre le chemin du Fils de Dieu. Ils avaient pour mission de protéger le trésor le plus sacré que la Terre portait alors. C'était là ce qu'ils avaient eux-mêmes demandé dans leurs prières. Tel était le but de leur vie terrestre.

Certes, ils arrivèrent ; certes, ils apportèrent des présents puisés dans leur superflu ; mais ensuite ils repartirent. Ils ne tinrent pas le serment qu'ils avaient fait jadis au Créateur. Ils abandonnèrent le Fils de Dieu, sans protection. L'enfant, qui éveillait déjà les soupçons des Romains, se trouvait impuissant et n'aurait pu résister aux premiers dangers.

Les maisons des riches bourgeois s'ouvraient ; de tous côtés, on priait Marie de quitter la petite étable, mais elle s'y refusa. Non, elle voulait

être seule, libre de toute influence et retourner dès que possible à Nazareth.

Dans le calme de sa maison, elle voulait être seule à goûter son bonheur. Tout son amour allait à l'enfant ; elle en était entièrement absorbée.

→ Et pendant ce temps, Créolus errait par les rues de Nazareth. Après avoir patienté des journées entières, s'attendant à chaque instant à apercevoir Marie, il commença à s'inquiéter. Il lutta longtemps contre le désir de demander des nouvelles de Marie à une des femmes près de la fontaine jusqu'à ce que, incapable de supporter cette incertitude plus longtemps, il se rendit à la fontaine pour y attendre les femmes.

Il était encore tôt. Il s'enveloppa en frissonnant dans son large manteau, car l'humidité réussissait même à traverser l'épais tissu.

Lorsque le ciel s'éclaira peu à peu et que les premiers rayons du soleil laissèrent voir l'horizon d'un gris argenté, il s'assit au bord de la fontaine avec un soupir. Inconsciemment, il avait pris la même attitude que celle de Marie, le jour où il la vit pour la première fois.

Pourtant, si les traits de Marie avaient alors semblé inondés de pureté, ceux de Créolus trahissaient une anxieuse attente. L'inquiétude se lisait dans ses yeux ; elle ne l'avait plus lâché depuis qu'il avait quitté Marie. Les commissures de ses lèvres tremblaient ; l'air tourmenté, il fronçait les sourcils. Seules ses mains, qui enlaçaient ses genoux, étaient immobiles.

Longtemps Créolus regarda droit devant lui ; mais ses yeux ne voyaient rien, ils étaient comme éteints. Puis ses paupières s'abaissèrent sur son chagrin caché – jusqu'au moment où il entendit des voix près de lui, alors il se redressa.

Pendant ce temps, les femmes s'étaient approchées. Leurs bavardages cessèrent à la vue du Romain qui, depuis plusieurs jours, rôdait autour de la fontaine. Jamais il ne leur avait adressé la parole, mais les femmes avaient remarqué que ses regards inquiets allaient de-ci de-là, comme s'il cherchait quelqu'un.

Cette fois encore, Créolus examina les femmes qui approchaient jusqu'à ce que, déçu, il détournât la tête. Mais ensuite il les aborda d'un air résolu.

– Je cherche une jeune fille parmi vous ; elle s'appelait Marie. Pouvez-vous me dire où je puis la trouver ?

Il scrutait les visages étonnés de ces femmes.

– Si tu cherches cette Marie qui est actuellement la femme de Joseph, elle n'est pas à Nazareth. Elle est partie pour Bethléem, il y a quelque temps, avec son mari, à cause du recensement.

Créolus sourit.

– Non, ce n'est pas cette Marie-là que je cherche, c'est à une autre que je pense.

– Ne peux-tu pas nous décrire cette jeune fille ?

Créolus sourit de nouveau.

– Eh bien, elle est belle, elle a de grands yeux noirs...

– Et elle porte un manteau bleu ?

– Oui.

– Alors, c'est bien celle dont nous te parlons !

– Impossible !

– Mais il n'y a qu'elle qui réponde à ta description !

Créolus secoua vivement la tête. Un lourd silence planait sur lui et sur toutes les femmes.

Son visage trahissait un étonnement incrédule. Ses yeux gris semblaient se perdre dans des lointains infinis. Comme pour se protéger, il avait levé les mains.

Puis il s'affaissa. On aurait dit que toute force avait abandonné son corps. Sa bouche s'ouvrit, mais il lui fallut d'abord humecter ses lèvres avant de pouvoir parler.

– C'est une erreur ! Assurément, c'en est une ! Vous vous trompez !

Les femmes prirent peur : le ton de sa voix avait monté, ses dernières paroles résonnèrent à leurs oreilles comme le tonnerre, comme une farouche menace !

Créolus s'était déjà détourné. Ces mots « vous vous trompez ! » lui avaient redonné courage.

Il pressait de plus en plus le pas, comme s'il fuyait devant une chose horrible. La peur l'envahit. Les paroles des femmes le poursuivaient. Créolus eut beau faire ressurgir ses doutes quant à la véracité des affirmations des femmes, il ne fut rassuré que pour quelques secondes.

Ce qu'il avait entendu le pénétrait d'une façon toujours plus cuisante.

– Oh, dieux, cela ne peut être vrai !

Il cria ces mots dans la forêt qu'il venait d'atteindre et où ses pas l'avaient conduit.

Puis, fatigué, il s'adossa à un arbre. Son agitation tomba comme un fardeau qu'il était incapable de porter plus longtemps. Sa tête s'appuya contre la dure écorce du tronc. Il se calma lentement, sa respiration s'apaisa. Il s'éloigna du tronc de l'arbre et emprunta le chemin où, quelques mois plus tôt, il avait suivi Marie.

Créolus s'arrêta longtemps à l'endroit où son bonheur avait commencé. Son âme revécut leurs adieux. Il revit l'attitude absente et étrange de Marie et crut entendre de nouveau ses paroles prononcées d'une voix neutre :

– Je t'attendrai, je t'attendrai toujours...

Un souffle léger lui caressa la tête, comme la main fraîche et douce de Marie.

– Je te sens, Marie ; où que tu te trouves, tu es près de moi, dit-il presque imperceptiblement.

Créolus rentra tard dans la ville. Il ne cherchait plus : il était persuadé qu'il retrouverait Marie – même sans la chercher.

Mais, pendant la nuit, il se sentit oppressé, sa respiration était saccadée, et il se réveilla trempé de sueur.

N'était-ce pas là la voix de Marie qui avait crié son nom d'un ton suppliant ? Il regarda autour de lui, ne sachant pas où il était. Puis, lorsque la mémoire lui revint, sa respiration se fit pénible. Il sentait confusément que Marie était dans la détresse.

Devenu très inquiet, il se leva et s'habilla en hâte. Allait-il reprendre ses promenades nocturnes ? Non, cette fois-ci, il ne sortit que sur le balcon attendant à sa chambre.

La maison appartenait à un Romain ; c'était une des plus belles de Nazareth. Créolus était l'hôte d'un riche marchand.

L'atmosphère feutrée de cette demeure, où d'épais tapis étouffaient tout bruit, exerçait un effet calmant sur ses nerfs à vif.

A présent, Créolus songeur contemplait le vaste jardin qui se déroulait en terrasses sur la colline. Plus loin encore, il regarda la ville située en contrebas ; il n'y distinguait plus la moindre lumière.

Puis ses yeux interrogèrent le ciel, cette haute coupole parsemée d'étoiles qui formait une voûte au-dessus de lui.

De nouveau, une lourde oppression envahit son âme ; il avait peine à respirer et, d'une main, il desserra son col alors que de l'autre, il s'appuyait lourdement sur la balustrade de pierre.

C'est alors qu'une lumière l'aveugla. Créolus chancela. Son regard était fixé sur un nouvel astre brillant, une comète. Il crut apercevoir des rayons jaillir de sa queue et toucher la terre dans une direction bien déterminée.

– Cela a un sens – il n'y a pas le moindre doute ! Je considère que c'est là le signe que tu es heureuse, Marie ! Je sens que les femmes ont dit vrai – tu es l'épouse d'un autre. Pourquoi n'as-tu pas attendu, Marie ? La confiance t'a-t-elle manqué à ce point ? Ou bien avais-tu déjà renoncé lorsque je te quittai ? Savais-tu que je voulais uniquement te consoler – que je ne croyais pas moi-même à ce que je disais ?

Et maintenant que les dieux ont entendu mes prières, qu'ils ont pu me libérer des chaînes d'Auguste, maintenant que je rentre à Rome, tu n'es plus là ! Et je venais te chercher, Marie, tu devais être ma femme et venir à Rome avec moi !

En soupirant, Créolus s'assit sur la balustrade du balcon. Son dos était appuyé contre une colonne. Il resta ainsi longtemps à écouter les voix de la nuit. Son âme était auprès de Marie.

→ Les événements se déroulaient inéluctablement. Ils arrivaient, ils submergeaient tous les participants comme une vague lourde de conséquences. Il semblait à Marie qu'une main puissante la portait, la poussait en avant. Toutefois, elle n'en ressentait les bienfaits que de plus en plus rarement.

Elle avait donc décidé Joseph à partir avec elle et l'enfant pour un autre pays. Elle-même croyait avoir été entraînée à agir par crainte des bavardages mais, en réalité, il y avait en elle une sorte de peur qui la poussait sans cesse à fuir. Assurément, on avait parlé à Nazareth d'un Romain qui l'avait désespérément cherchée. Le cœur de Marie se serra douloureusement. Il lui était encore impossible d'oublier ; Créolus était toujours vivant en elle.

– Partir – simplement partir ! pensa-t-elle alors qu'elle tenait l'enfant sur ses genoux et le regardait en silence.

Inconsciemment, elle entoura le petit corps de ses bras comme pour le protéger.

L'enfant se réveilla – ses yeux sombres contemplèrent le visage de Marie penché sur lui. Ses petites mains saisirent en jouant le voile clair posé négligemment sur les épaules de sa mère. Il toucha ses joues, la bouche souriante, puis un éclair de joie passa sur son petit visage d'enfant, il sourit à Marie jusqu'à ce que lentement ses paupières s'abaissent de nouveau...

→ Le cœur gros, Joseph céda aux supplications de sa femme. Il quitta donc sa maison, laissant derrière lui tout ce qui lui appartenait. Il confia son atelier à son meilleur ouvrier et le chargea de la gestion de ses biens. S'étant ainsi rendu entièrement libre, il partit pour l'Egypte avec Marie et l'enfant. Il plaignait l'enfant d'avoir à supporter à son âge les fatigues d'un voyage en Egypte de plusieurs semaines, ou peut-être même de plusieurs mois.

Joseph lutta pendant des années pour faire vivre sa famille au milieu d'étrangers avec lesquels, en tant que Juif, il ne se sentait pas en affinité. La nostalgie du pays natal le minait. Une sourde rancœur s'éveillait en lui lorsqu'il pensait à Marie. Ne voyait-elle pas combien il souffrait ? Ne se doutait-elle pas des soucis qui le tourmentaient ? Marie était gaie, elle se consacrait uniquement à l'enfant, elle revivait littéralement parmi ces gens qui lui étaient tout aussi étrangers qu'à Joseph.

Il se demandait souvent s'il ne devait pas retourner chez lui et imposer sa volonté à Marie, mais il ne put s'y résoudre. Il préférait serrer les dents et continuer à lutter.

Pendant ce temps, l'enfant grandissait : il devenait un petit garçon éveillé qui observait le grave et silencieux Joseph, si souvent plongé dans la mélancolie. Lorsque celui-ci était plongé dans ses pensées, le petit trotta jusqu'à lui et timidement il posa sa petite main sur le genou de Joseph. Les yeux interrogateurs du garçon ne quittaient pas ceux de Joseph avant que ce dernier n'ait posé sa lourde main calleuse sur les boucles soyeuses de l'enfant. C'était là le signal. Un, deux, trois – le petit garçon grimpa sur ses genoux et se serra contre lui. Alors une vague de réconfort pénétrait l'homme qui se croyait si seul. Comme il aimait cet enfant ! C'était son unique ami dans ce pays. Marie menait sa vie à elle. Elle était si sûre et si calme, il s'imaginait parfois qu'elle n'avait plus du tout besoin de lui. Mais cet enfant l'aimait, il recherchait sa compagnie ; Joseph s'occupait de lui comme s'il était son propre fils.

– Tu es triste, père ?

Joseph sourit : Non, non, mon enfant. Je pensais seulement à Nazareth, la ville où j'habite, et à Bethléem, ma ville natale où tu es né, toi aussi.

– Pourquoi n'y habitons-nous pas ?

Joseph haussa les épaules avec lassitude.

– Mère n'est-elle donc pas de Nazareth ?

– Si, mon enfant !

– Pourtant, elle n'est pas triste !

– Ta mère est heureuse.

– Mais moi, je ne suis pas heureux de te voir si triste !

Graves et interrogateurs, ses yeux noirs se levèrent sur Joseph que l'émotion étreignit. Il serra l'enfant bien fort contre lui, puis dit d'une voix rauque :

– Sois donc gai, mon petit ! Qui sait ? Peut-être y retournerons-nous tout de même, et alors nous nous réjouirons d'autant plus !

– Oui, rentrons à Nazareth ! s'écria joyeusement l'enfant qui, s'étant laissé glisser des genoux de Joseph, courut aussi vite qu'il le put vers la porte.

Et Marie ne put résister aux prières de l'enfant, qui trahissaient si clairement son affection pour Joseph. Elle écouta le garçon en souriant.

Mais elle eut un choc en constatant que l'enfant avait été meilleur observateur qu'elle. Ne lisait-on pas le reproche dans ses yeux limpides ? Une voix l'exhortait doucement : « Sache te dominer, sois ferme, afin que cet enfant ne voie pas tes faiblesses ! »

Le regard songeur de Marie se posa longuement sur son fils. C'était Créolus – trait pour trait – mais sur son visage se lisait encore autre chose qui rappelait sans cesse à Marie le moment de la naissance, le signe dans le ciel et la foule qui avait considéré l'enfant comme le Messie.

– Comme la foi s'envole rapidement, fut-elle amenée à penser. A présent, personne ne pense plus à cet événement, pour moi aussi, tout cela semble se voiler peu à peu. Était-ce un hasard ? Un rêve ? Jésus est un enfant comme tous les autres. Il n'a rien de particulier. Il est aussi naturel qu'un enfant peut l'être. Du sang romain coule dans ses veines, il est courageux, il sait ce qu'il veut, d'autre part, il possède la douceur des Juifs. Cependant, dans ses yeux et autour de sa bouche je vois une expression que je ne puis interpréter et que je crains, moi, sa mère !...

→ Les années passèrent, apportant alternativement leur lot de joie et de chagrin, de soucis, de peine et de victoires. La maison de Joseph à Nazareth, où la famille était revenue, n'était plus vide et silencieuse à présent. Jésus avait des frères, quatre frères, qui emplissaient la maison de leur tapage et s'approprièrent sans plus la place de l'aîné. Ils étaient le centre d'attention, tout semblait tourner autour d'eux. Les parents riaient de leurs plaisanteries. Jésus, adolescent, se retirait volontiers. Il travaillait en silence à l'atelier du père ; personne ne faisait spécialement attention à lui, personne ne se doutait de ce qui agitait l'âme de ce jeune homme si réservé.

Marie, très occupée pendant la journée, ne trouvait pas le temps de parler à son fils. Souvent, le soir, lorsque tous prenaient le repas en commun, ses regards se posaient furtivement sur Jésus, puis s'attardaient sur lui avec une expression songeuse. La différence entre Jésus et ses frères ressortait toujours davantage. Marie craignait parfois qu'il ne se rendît lui-même compte du peu de points communs qu'il avait avec Joseph. Si calme que fût Jésus, il brillait parfois dans ses yeux une flamme qui l'effrayait. Jésus avait une façon de porter la tête que Marie ne pouvait s'empêcher de trouver autoritaire, et ceci malgré un grand calme empreint de bonté et de douceur.

Au cours des années, Marie avait presque oublié sa propre nostalgie de jeunesse : l'aspiration à la liberté de l'esprit. Cette nostalgie s'était endormie sous les mille petits soucis quotidiens. De temps à autre seulement, Marie sentait qu'autre chose reposait au fond d'elle-même.

Mais elle ne se posait pas de questions et ce désir se fit sentir de moins en moins souvent ; finalement, il ne la troubla pratiquement plus, et Marie l'oublia.

Et si parfois Jésus s'approchait d'elle avec une question, question qu'elle aussi avait portée brûlante en elle pendant sa jeunesse et à laquelle le prêtre n'avait pu répondre, alors lui venaient aux lèvres des paroles en contradiction avec la religion, des interprétations contraires aux dogmes de l'Église.

Mais Marie se retenait de parler. La peur que le Romain puisse se réveiller chez l'enfant la rendait muette. Elle payait de paroles creuses Jésus qui la regardait plein d'attente. Elle le laissait aux prises avec le chaos que créaient en lui les doctrines de l'Église et sa propre et claire intuition.

Marie croyait pouvoir endiguer un fleuve puissant ; elle ne voyait pas que c'était précisément en agissant ainsi que ce fleuve atteindrait une force irrésistible qui, un jour, romprait tous les obstacles. Elle était obsédée par la crainte que l'origine de l'enfant puisse plus tard causer sa perte. Elle voulait éviter à tout prix que Jésus attirât l'attention sur lui. Elle aurait préféré le cacher.

C'est pourquoi elle cherchait à lui couper les ailes, c'est pourquoi elle lui prêchait une obéissance aveugle envers les prêtres et c'est pourquoi elle refusait à son fils ce que le véritable amour lui soufflait.

Marie luttait de toutes ses forces contre cet amour. Elle s'interdisait toute liberté, devenait toujours plus rigide jusqu'à atteindre une inertie intérieure qui ne laissait transparaître aucune vie et plus aucune chaleur. Elle ressentait que son fils était déçu par elle et cela brûlait en son for intérieur, tel un poison corrosif, mais elle le supportait, croyant par là lui être utile.

Joseph ne remarquait rien de tout cela. Sa nature droite et simple ne le portait guère à l'observation. Pour lui, tout en Jésus était parfaitement clair ; c'était un être humain qu'il prenait tel qu'il était. Joseph ne pensait

même plus que Jésus n'était pas son propre enfant. Il l'avait entièrement adopté ; jamais il ne trouvait une occasion de le gronder. A quoi bon se tracasser alors ?

Par contre, empli d'orgueil, il vantait à ses amis le travail de « son aîné ».

A vrai dire, l'atelier confié à son fils était entre d'aussi bonnes mains que dans les siennes.

Et bientôt arriva le moment où Jésus dut se charger de l'affaire du père. Une courte maladie – et Joseph quitta ce monde : il trépassa doucement, sans combat, tout simplement, comme il avait vécu.

Jésus était au chevet du père ; il tenait la main du malade et le regardait dans les yeux.

Joseph le contempla avec calme et sérénité.

– Je dois bientôt vous quitter, le sais-tu ? Joseph avait prononcé ces paroles à voix basse. Jésus inclina gravement la tête...

– T'occuperas-tu de la mère et de tes frères ?

– Je resterai près d'eux, père, jusqu'à ce qu'ils puissent se tirer d'affaire seuls.

– Et la mère ?

– Je ne la quitterai pas, à moins ... qu'elle ne me quitte !

Le malade respira, soulagé.

– Je sais, Jésus, que tu es le meilleur d'entre nous ; on peut compter sur toi !

Soudain, les yeux de Joseph s'agrandirent ; il vit la Croix derrière Jésus et, planant au-dessus d'elle, la Colombe irradiante de rayons lumineux !

– Jésus, balbutia-t-il, tu l'es... tu l'es réellement ! Seigneur, je Te remercie de m'avoir permis de voir cela !

La béatitude illumina les traits de Joseph.

La main fraîche et dispensatrice de force du Fils de Dieu se posa sur le front du mourant puis ferma doucement les paupières sur les yeux éteints.

Jésus resta longtemps en prière, devant le lit du mort. Puis il alla trouver Marie... Elle était assise dans la salle et tissait.

Jésus s'assit tranquillement à ses côtés. Marie l'interrogea du regard : « Comment se porte le père ? »

– Il va bien, mère ; il vient de nous quitter.

Marie ne répondit rien ; elle ne pouvait détourner ses regards du visage de son fils d'où n'émanait aucune douleur, mais seulement une paix profonde.

S'étant levée péniblement, elle passa inconsciemment la main sur son front, puis sortit lentement.

Elle s'approcha du lit de Joseph et contempla longuement le visage immobile de celui qui l'avait quittée. Une profonde mélancolie l'envahit ; elle était seule à présent – sans ami – seule à se tourmenter pour son fils.

→ Ce fils devenait toujours plus incompréhensible pour Marie. Il s'éloignait d'elle et prenait une direction totalement opposée ; il allait droit son chemin. Jamais Marie ne posait de question, elle redoutait la réponse. Elle refusait à tout prix d'y voir clair, car cela équivaldrait à une séparation complète. Marie traînait donc un fardeau qu'elle s'était elle-même imposé et qui pesait lourdement sur son âme.

Pendant ce temps, Jésus dirigeait tranquillement les affaires de la menuiserie. Il essayait aussi de remplacer le père auprès de ses frères. Il avait beau être jeune, il savait être le chef de la famille.

L'annonce qu'il y avait un nouveau prophète parvint à Nazareth. Le peuple l'appelait Jean-Baptiste. On disait que son langage était puissant et tellement pénétrant que les pécheurs les plus endurcis faisaient pénitence. Les voyageurs qui venaient de Jérusalem racontaient que ce prophète vivait au bord du Jourdain et y baptisait les convertis.

Marie prit peur. Elle avait lu dans les yeux de son fils une profonde nostalgie ! Dès l'instant où il avait entendu parler de Jean, il s'était tellement replié sur lui-même qu'elle craignait que Jésus ne la quittât. Que se passait-il en lui ? Comment se faisait-il qu'il avait un regard si lointain, comme dans l'attente de quelque dénouement ?

En effet, Jésus vint la trouver. Elle reconnut son émotion à ses gestes saccadés. Marie fit un effort sur elle-même. Elle se redressa et lui demanda :

– Mon fils, je vois que tu te tourmentes – ne veux-tu pas te confier à moi ?

Jésus regarda résolument sa mère ; il se tenait droit devant elle.

– Je vais te dire ce que c’est, mère. Laisse-moi partir – aller trouver Jean !

– Tu désires tellement entendre la Parole de Dieu ? Pourquoi alors cette perpétuelle opposition intérieure aux fêtes que nous célébrons ici à la synagogue ? Tu évites toute rencontre avec les prêtres qui expliquent l’Ecriture Sainte, les Commandements du Seigneur ! Crois-tu entendre autre chose de la bouche de ce prophète ?

– Si cet homme est un Envoyé du Seigneur – assurément !

– Sais-tu que tu accuses ainsi d’hérésie les docteurs de la loi ?

Jésus rejeta la tête en arrière. « Je ne saurais employer d’autre terme ! »

Marie respira péniblement. « Et tu abjurerais notre ancienne croyance ? »

– Oui ! Je n’obéirais jamais aux lois telles qu’elles sont interprétées actuellement. C’est le mensonge que les prêtres répandent. Ils sèment la paresse, ils emploient des mots dont ils ignorent le vrai sens. Je ne me résigne pas – parce que je ne le puis !

– Tu apprendras cela, mon fils – tout comme je l’ai appris.

– Toi aussi, tu avais des doutes, mère ?

Marie se contenta de hocher la tête. « Bien des choses sont confuses lorsqu’on est jeune – on ne comprend que beaucoup plus tard qu’il est préférable de se soumettre. »

Jésus regarda sa mère avec tristesse.

– Parce que c’était plus facile. Le courage d’être heureuse t’a fait défaut, mère !

Marie tressaillit, comme si elle avait reçu un coup. Elle resta longtemps silencieuse, puis dit avec peine :

– Va trouver le prophète, et vois si tu trouves ce que tu désires ! Alors elle se retourna et se dirigea vers sa chambre d'un pas traînant.

→ Puis vinrent pour Marie des jours, des semaines qui la minèrent intérieurement. En un morne désespoir, elle se désintéressait de tout. Elle allait et venait dans la maison, le regard vide, sans faire attention aux enfants qui l'observaient avec surprise. Qu'attendait-elle encore ? Jésus ? Il était perdu pour elle à jamais. Pourquoi ces tortures qu'elle s'était elle-même créées ? Pourquoi s'accusait-elle d'être seule responsable ? Marie était au bord du désespoir. Dans sa détresse, elle n'avait personne à qui se confier. Elle avait toujours été seule, toute sa vie durant ! Elle n'avait pas eu de mère à qui parler ouvertement – Joseph était mort – Jésus était parti ! Il l'avait quittée.

Elle se faisait des reproches, et pourtant elle éprouvait de l'amertume contre le sort injuste qui lui était imposé.

De nouveau, un fils dirigeait tout ; il était encore jeune, mais conscient de ses responsabilités. Pourquoi ne s'en réjouissait-elle pas ? Pourquoi ne pouvait-elle oublier l'autre qui l'avait quittée ? On ne manquait de rien, la maison était largement pourvue – et pourtant, elle avait la nostalgie de son aîné. La nuit, des heures entières, Marie, étendue sur sa couche, s'efforçait d'y voir clair. Comme jamais encore elle ne l'avait fait de sa vie, elle luttait pour comprendre. C'était en vain qu'elle tentait de chasser les reproches muets qui l'obsédaient.

– Ce n'est pas ma faute, j'ai pourtant tout essayé pour lui faire entendre raison !

– Mais, t'y es-tu prise comme il le fallait ?

– J'ai tout fait pour l'élever selon la foi véritable.

– L'as-tu fait vraiment ? Était-ce juste de l'envoyer voir les prêtres lorsque tu n'avais pas le courage de répondre à ses questions ?

– Du sang romain coule dans ses veines ; il lui fallait une discipline sévère.

– N'étais-tu pas convaincue autrefois que les hommes de toute race étaient égaux devant Dieu ? Est-ce que la haine de ton peuple contre les Romains ne te révoltait pas ? N'aimais-tu pas un Romain et n'était-il pas

noble et bon ? Le fils de Créolus peut-il être assez bas pour avoir besoin d'une discipline sévère ?

Ces questions obsédaient Marie au point que, toute désemparée, elle n'était plus capable de trouver une réponse.

– Reviens en arrière, abandonne cette raideur factice, aime ton fils, aie confiance en lui, laisse-le aller son chemin et suis-le !

– Je ne le peux ! J'en suis incapable ! La peur qu'il lui arrive quelque chose me tuerait. Il me faut employer tous les moyens pour le retenir – c'est un rebelle, il se révolte contre l'Église ! Ce qu'aucun prophète n'a encore osé faire, il l'entreprend comme si c'était sa mission ! Seigneur – et il devait être le Messie – Réponds-moi ! Donne-moi un signe !

Un calme oppressant... aucune réponse ne vint... Depuis longtemps les doutes avaient rompu les liens avec les régions supérieures.

→ Cependant, lorsque Jésus revint, il était tout autre. Ses yeux brillants rayonnaient de clarté.

Marie ne demanda rien – il lui suffisait de le voir.

Il plongea un regard interrogateur dans les yeux de sa mère.

– Je vois que tu es satisfait, mon fils. Ayant cherché un appui derrière elle, elle s'adossa au bord de la table. « Tu cours à ta perte, tu es poussé par l'illusion de devoir guider les hommes – ils t'anéantiront ! »

Soudain, elle leva les mains en l'implorant :

– Mon enfant, dit-elle, et l'angoisse donnait à sa voix un timbre particulièrement émouvant, je t'en supplie, quitte cette voie ! Si tu as une autre conviction, alors garde-la, mais n'en parle pas – il n'y a pas un seul homme sur Terre qui la comprenne ! Quoi que tu puisses donner, pas un seul ne t'en sera reconnaissant. Tu ne réussiras qu'à te faire des ennemis dans toutes les classes sociales, ils te poursuivront de leur haine, ils causeront ta perte – ils te tueront ! J'ai peur pour toi, je ne trouve plus de repos.

– Mère, dit Jésus tendrement, pauvre que tu es de ne pouvoir me suivre ! Mais il ne s'agit pas de moi ! Il s'agit d'une chose sublime – de la Vérité ! Et dire que cela ne te transporte pas et ne réussit pas à te faire oublier tes préoccupations personnelles ! Vois, je suis désigné pour apporter la Vérité à tous les hommes – je ne puis agir autrement !

Abandonne cette peur qui t'asservit, libère-toi et viens avec moi ; ce sera un chemin que tu ne regretteras jamais !

Marie laissa retomber les bras. Les paroles de Jésus ne la touchèrent pas ; elle ne savait qu'une chose : c'était inutile. Il ne suivait pas ses conseils, il partait !

– Laisse-moi, dit-elle faiblement avec un geste las.

Alors ce fut comme si le lien qui les avait toujours unis jusque-là se déchirait. Jésus la considérait froidement ; c'était presque comme s'il voyait sa mère pour la première fois...

Plus rien ne pouvait le retenir à présent. Il avait tenu la parole donnée à Joseph – on n'avait plus besoin de lui et c'était sa mère qui, la première, l'avait quitté !

Et il partit apporter la Lumière à ceux qui aspiraient à Son Message.

Marie ne le suivit pas ; elle était comme paralysée. Sans forces, vieillie de plusieurs années, elle vécut dorénavant dans un état de lassitude permanente ...

En apparence, elle avait entièrement rayé son fils de sa vie. Elle ne parlait jamais de lui. Ses enfants eux-mêmes évitaient de prononcer le nom de Jésus depuis qu'on se moquait de lui dans la ville et qu'on le traitait d'illuminé. Et le fait que même la mère ne prît jamais la défense de leur frère lorsque les docteurs de la loi venaient à la maison pour conseiller la femme seule, confirmait ces rumeurs pour les plus jeunes et les adolescents.

Cependant, quelques mois plus tard, ils dressèrent l'oreille car des étrangers arrivés dans la ville s'informèrent au sujet de Jésus. Ils vinrent trouver Marie et parlèrent de lui avec enthousiasme.

Marie était assise ; elle les écoutait, le visage impassible. Cependant, une profonde émotion l'étreignait intérieurement. Elle en fut tellement bouleversée qu'elle resta ensuite seule des heures durant, ne laissant approcher personne. Tout ce qu'elle avait appris réveillait son angoisse d'autrefois. Les étrangers n'avaient-ils pas dit que Jésus menait de violentes joutes oratoires contre les pharisiens et les docteurs de la loi ? Le monde savant tout entier deviendrait son ennemi ! Qui étaient ses disciples ? Jusqu'à présent, uniquement des pauvres, des pêcheurs, des

publicains et la foule, qui se sauvait lâchement à l'approche du danger, formaient sa garde !

– Il faut que j'aille le trouver pour l'avertir à nouveau, pensait Marie soucieuse. Elle luttait toujours contre la voix qui lui montrait depuis longtemps sa propre impuissance face à la volonté de son fils. Elle ne voulait pas écouter les paroles qui s'imposaient à son âme avec une vigueur toujours accrue.

– Il choisit ce chemin parce qu'il ne peut faire autrement ! Tu transformerais plutôt le feu en eau que de le faire changer d'avis !

Pourtant, un jour, Marie se mit en route, quitta maison et fils et partit à la recherche de Jésus. Elle s'empressa de le suivre comme le faisaient tant d'autres qu'elle rencontrait sur la route. L'appel qu'elle avait entendu à Nazareth, beaucoup aussi l'avaient entendu dans d'autres régions. Le nouveau prophète semblait avoir une voix puissante et ses discours devaient être pleins de force. Jésus avait des partisans qui accueillaient avidement Sa Parole et qui lui étaient attachés par un profond amour. Déjà on attendait le prophète à Jérusalem. Dans toutes les villes où Jésus passait, les docteurs de la loi le faisaient venir pour poser des questions auxquelles Jésus répondait affablement et avec assurance. Voilà ce que Marie apprit lors du voyage qui la menait vers son fils. Mais la vénération qui s'était emparée de tous ces êtres ne faisait que l'oppresser davantage.

– Que diriez-vous si vous appreniez que cet homme que vous appelez un prophète est le fils d'un Romain ? Quelle ironie pour les Écritures ! Y-a-t-il en Jésus ne serait-ce qu'une étincelle de véritable intuition juive ? Et moi, sa mère, ai-je jamais été entièrement d'accord avec ce qu'on nous a enseigné ? Nullement ! Jésus apporte dans ce monde l'agitation qu'il a héritée avec le sang de son père. S'il avait été Romain, il serait certainement devenu soldat comme son père, qui exerçait lui aussi son autorité sur ceux qui lui étaient soumis. Jésus emploie cette force innée dans une autre direction – il est devenu prédicateur – les hommes le suivent et se soumettent à sa volonté comme des moutons.

– Marie, comment as-tu pu t'égarer à ce point ? Est-ce là tout ce qui te reste : ergoter de la sorte et chercher des explications ? N'as-tu pas perdu ce qu'il y a de plus précieux au profit de ce qui est insignifiant ?

Marie demeura interdite. D'un seul coup, comme paralysé, son cerveau se trouva vide de toute pensée. Dans ce silence inquiétant, elle écoutait en elle-même. La honte la saisit, une honte cuisante devant sa propre petitesse.

Elle arriva alors en Samarie et trouva enfin la localité où séjournait Jésus. Il était l'hôte d'un riche marchand. Toute la ville était en effervescence à la suite du discours que Jésus avait prononcé à la synagogue quelques heures auparavant. La Samarie, cette province ennemie, avait reconnu le prophète ! Marie trouva la maison où était descendu Jésus. Telle une mendicante, elle attendit à la porte et s'enquit timidement de Jésus auprès d'un serviteur.

– Le prophète et ses disciples sont à table !

– Ne voudrais-tu pas l'appeler ? Je suis sa mère. Ces dernières paroles furent dites dans un souffle.

Le serviteur disparut en hâte à l'intérieur de la maison. En entendant des pas rapides approcher, Marie chancela légèrement.

Jésus était devant elle. Elle le vit qui se tenait là, très droit, sans dire un mot – son regard s'illumina ; elle eut l'intuition qu'elle devait se prosterner, lui embrasser les pieds et implorer son pardon... mais elle en fut incapable ; seuls ses yeux se remplirent de grosses larmes.

Jésus regarda calmement le visage ravagé par tant de douleur – il attendit... il attendit longtemps.

Marie sentit un abîme se creuser entre eux. C'était là Jésus ? Avec ces yeux interrogateurs dans lesquels elle ne lisait aucune compassion pour le déchirement qu'elle éprouvait. Cet homme n'avait plus aucun lien avec elle !

– Tu peux encore jeter un pont, mais à la seule condition que tu renonces à tout ce que tu as de personnel et que tu Le reconnais ! Marie perçut cet avertissement aussi distinctement que si quelqu'un l'avait prononcé à haute voix. Mais alors l'autre voix, qui ne se taisait jamais bien longtemps, répliqua :

– N'oublie pas qu'il est ton fils, malgré tout, il te doit obéissance et tu ne veux que son bien !

Elle allait ouvrir la bouche pour exprimer la requête qui l'avait amenée, mais elle en fut incapable. A cet instant, il y avait dans les yeux de Jésus quelque chose qui la fit tressaillir. Marie s'en retourna ; elle ne vit pas la profonde douleur qui se refléta sur les traits du Fils de Dieu...

Elle ignorait que c'était uniquement par amour pour elle que Jésus avait gardé ce calme et ne l'avait pas retenue lorsqu'elle était partie.

Marie revint à la petite auberge. Comme une malade, rasant les murs, elle se glissa à tâtons à travers les ruelles. Elle se jeta comme une désespérée sur sa couche étroite. Son corps était secoué de sanglots. La fièvre brûlait dans ses veines. Sans opposer de résistance, elle s'abandonna à tous les courants qui s'approchaient d'elle. Son corps ne résista pas au choc des ténèbres et Marie tomba gravement malade.

Pendant des semaines, elle resta dans la localité que Jésus avait quittée dès le jour suivant avec ses disciples. Ce qui s'était passé ne l'avait nullement affecté. La lumière qui émanait de lui ne tolérait aucun retard dans l'accomplissement de sa mission et le tenait à l'abri de toute affliction.

Dès lors, Marie n'eut plus d'espoir. Lorsqu'elle fut enfin guérie, elle prit ses dispositions pour son voyage de retour. Elle arriva à Nazareth complètement épuisée. Ses fils, déjà très inquiets, essayèrent avec amour de lui faciliter les choses ; ils la consolèrent autant qu'ils le purent, et Marie, très émue, leur en fut reconnaissante.

En Samarie, elle s'était ennuyée de ses quatre enfants et de la maison qu'elle entrevoyait comme un refuge – la notion de calme et de sécurité y étant associée.

Cependant, ce sentiment de réconfort ne tarda pas à disparaître ; l'agitation des jours passés se saisit à nouveau de Marie avec force et elle devint le jouet de ses propres pensées.

Et, pendant ce temps, la gloire de son fils ne faisait que grandir. Jésus était reconnu depuis longtemps, les notables du pays lui prêtaient volontiers leur appui. On commençait partout à apprécier son influence. Israël attendait de lui de grandes choses. Seuls les prêtres sentaient leur puissance s'amenuiser ; la haine et la jalousie couvaient sous la cendre, prêtes à jaillir au moment voulu et à se déchaîner d'une façon effrénée. Pour l'instant, ils se taisaient encore ; ils espéraient avec les autres que

Jésus, qui semblait ignorer la peur, réunirait un jour une armée et chasserait l'ennemi du pays.

Jusqu'à là, ils le laisseraient tranquille ; mais après, ils useraient contre lui de toute leur puissance, car cet homme, qui profanait le sabbat, n'avait ni la force, ni la protection du Seigneur ! Il était avisé et habile dans ses paroles, mais ils sauraient lui tendre des pièges auxquels il ne pourrait échapper !

Et attendant, l'influence de Jésus commençait à devenir une menace pour eux. Le peuple, qui le suivait en foule, se mettait à fuir les synagogues. Les pharisiens voulaient intervenir, mais il était trop tard. Tant que ce prophète leur parlait, il leur était impossible de reconquérir les hommes. On élaborait des plans pour perdre Jésus. Plutôt la domination de Rome que celle de cet homme qui leur disait la Vérité ! Rome les ignorait, ne voyant là aucun danger. Mais ce Jésus, par contre, les Romains ne devaient-ils pas voir en lui un ennemi dangereux ? N'y aurait-il pas là un moyen d'arriver à ses fins ? C'est ainsi que l'on tissait des fils ténébreux autour du Dispensateur de Lumière. On cherchait en secret des brèches par où on pourrait attaquer.

Les docteurs de la loi de Nazareth venaient voir Marie de plus en plus souvent. Les questions sur Jésus revenaient toujours plus ouvertement dans leurs conversations. Ils essayaient d'en déduire quelle était l'attitude de Marie vis-à-vis de son fils. Cependant, ils ne réussirent pas à obtenir une réponse nette de sa part. Marie se déroba adroitement à toute question. En apparence, la vie de son fils lui était tout à fait indifférente et, comme elle se taisait aussitôt qu'on parlait de lui, elle ne le désapprouvait jamais. Ces visites étaient chaque fois un supplice pour Marie qui savait exactement quel était leur but caché. Ces regards rusés, ces signes et hochements de tête significatifs de la part des docteurs de la loi, dès que le nom de Jésus était prononcé, l'exaspéraient. Elle méprisait ces hypocrites ; tout au fond d'elle-même naquit cette question : « Jésus n'a-t-il pas raison d'écraser cette vermine ? » Et la joie l'inondait lorsqu'elle voyait leur peur se manifester à travers leurs discours.

– Ton fils ne vient jamais à Nazareth, Marie ! Pourquoi donc ? N'y a-t-il pas chez nous également des hommes auxquels il pourrait parler, des êtres qu'il pourrait guérir ?

– Jésus viendra aussi à Nazareth ! répondit Marie tranquillement. Et lorsqu'elle prononça ces mots, son cœur se mit à battre anxieusement. Cette idée la fit tressaillir, car Marie n'avait encore jamais envisagé pareille éventualité.

Et Jésus vint à Nazareth avec ses disciples. Beaucoup de monde le suivait. Il descendit dans une auberge. Ses frères vinrent alors le prier de venir à la maison.

Jésus les regarda affectueusement ; puis, en souriant, il prit le cadet par les épaules : « Est-ce la mère qui vous envoie ? »

– Oui !

– Alors je vous accompagne.

Et il les suivit par les rues. Des curieux se trouvaient au bord du chemin ; ils ne savaient s'ils devaient se prononcer pour ou contre lui. Les frères furent contents d'être arrivés à la maison ; ils détestaient qu'on les regarde bêtement. Marie était assise à sa place près de la fenêtre lorsque son fils entra. Elle voulut se lever, mais Jésus, en quelques pas rapides, traversa la pièce et se trouva auprès d'elle. A moitié levée, désespérée comme une enfant, Marie leva les yeux vers lui. Jésus l'aida gentiment à se rasseoir, approcha un siège bas et s'assit à côté d'elle. Il lui saisit les mains et y enfouit son visage.

Marie resta totalement immobile. Ce qu'elle éprouvait était comme une rédemption. Son regard posé sur la tête de son fils n'était que dévouement et amour désintéressé. Rien, aucun bruit ne troubla la grandeur de leurs retrouvailles. Les frères se tenaient dans la pièce voisine ; l'air heureux, ils prêtèrent l'oreille jusqu'à ce que des paroles calmes leur parviennent. Alors, ils poussèrent un soupir de soulagement et retournèrent à leur travail. La paix qui régnait dans la maison écartait toute inquiétude.

Les disciples arrivèrent chez Marie où ils furent traités en hôtes. Marie s'affairait, le visage épanoui ; elle veillait avec sollicitude à ce que tous se sentent à leur aise et, pour la première fois depuis des années, elle était libre et sans soucis. Lorsque Jésus se prépara à aller parler à la synagogue, elle mit son manteau sans un mot et marcha à ses côtés entre les badauds qui faisaient la haie sur son passage.

La synagogue pouvait à peine contenir la foule. Les prêtres se tenaient çà et là, la mine inquiète ; ils étaient décontenancés.

Un silence absolu s'établit lorsque Jésus se mit à parler. Comme fascinés, les gens étaient aux écoutes de ses paroles, oubliant la curiosité qui les avait amenés.

Lorsque Jésus eut terminé, l'un des pharisiens s'approcha.

– N'es-tu pas Jésus, le fils du charpentier Joseph, et tu oses nous donner des directives, à nous les anciens ?

Jésus le dévisagea tranquillement.

– Pourquoi cette question à laquelle tu peux répondre toi-même ? Tous ceux qui sont ici présents me connaissent.

– Dis-nous donc alors où tu as puisé la sagesse que tu proclames ? Ce n'est pas nous qui te l'avons apprise !

La foule commença à s'agiter. Mais elle écouta, captivée, lorsque Jésus répondit :

– Tu pourrais aussi poser cette question à Moïse car, comme moi, il a donné les lois de la Vérité.

Un cri d'indignation se fit alors entendre.

– Tu oses te comparer à Moïse ?

Jésus se redressa fièrement. Son regard plana sur la foule déchaînée avec une telle puissance que le calme revint. Avec une moue légèrement dédaigneuse, il répondit :

– Je ne me compare à personne !

Un indescriptible tumulte s'ensuivit. On avait compris ses paroles et son attitude. Des poings menaçants se levèrent, la foule avançait vers Jésus, mais les disciples formaient un cercle autour de lui, de sorte que personne ne put l'approcher.

Finalement, le calme revint.

– Vous, hommes et femmes de Nazareth, que vous ai-je fait pour que vous me haïssiez ? Sont-ce mes exhortations qui vous révoltent à ce point ? Pourquoi cette rancœur aveugle ? Parce que je suis différent de vous ?

De nouveau, un pharisien s'avança.

– On dit que tu peux guérir les malades, montre-nous un miracle pour que nous puissions croire en tes paroles !

Jésus sourit, mais ses yeux étaient graves lorsqu’il dit :

– Là où ma parole n’est pas le témoignage le plus concluant, un miracle ne saurait être une preuve !

– Ainsi, tu ne veux pas ? Le pharisien eut un rire méprisant.

Jésus le toisa sévèrement. « Non ! »

Le pharisien se tourna vers la foule : « Son art est impuissant là où l’ivresse n’a pas gagné les masses ! »

Des rires moqueurs remplirent la synagogue.

A ce moment, une femme écarta la foule et, avant qu’on ait pu l’en empêcher, elle s’était agenouillée devant Jésus.

– Seigneur, implora-t-elle, regarde mes mains, elles sont paralysées – je crois en toi, aide-moi !

Un silence de mort se fit...

Jésus regarda la femme et resta longtemps silencieux.

Un disciple releva la femme agenouillée. Alors Jésus prit les mains malades dans les siennes. Un cri jaillit de la bouche de cette femme ; puis elle dit en sanglotant : « Je suis guérie ! »

Jésus descendit de la chaire. Les hommes s’écartèrent pour le laisser passer. Laissant un silence gêné derrière lui, Jésus quitta la synagogue.

Ses disciples le suivirent. Ensemble ils sortirent de l’enceinte de la ville. Jésus était plus grave que jamais. Une fois à l’air libre, il retrouva sa gaieté et les disciples s’en réjouirent.

Ils rentrèrent tard chez Marie. Elle avait atrocement souffert pendant ces heures de solitude. Chaque parole des pharisiens, chaque mot prononcé par les hommes au milieu desquels elle s’était trouvée serrée pour écouter la parole de son fils, chaque insulte qu’elle avait saisie, lui avait fait mal.

– Ces gens ne sont pas dignes qu’il leur parle. Que son langage était clair, combien tout était merveilleux, et pourtant ils ont encore exigé d’autres preuves de vérité – des miracles !

Elle s'inquiétait de sa longue absence. Souffrait-il de la brutalité de ces hommes ?

Enfin, tard le soir, les disciples revinrent et Jésus rentra le dernier.

Marie lui jeta un regard inquiet, mais elle ne vit sur ses traits que le calme et la gaieté.

– Demain, on continue, mère, dit-il en souriant.

Marie était déçue. Elle le pria de rester.

– Ce n'est pas possible, mère, il faut que je porte encore la Parole à beaucoup de gens.

– Mais combien peu seront ceux qui la comprendront ?

– Personne !

Marie le regardait en silence. Alors Jésus devint encore plus grave.

– Personne – aucun être humain – pas même mes disciples !

Marie s'assit sur une chaise. Jésus s'accroupit à ses pieds ; ils étaient seuls tous les deux.

– Personne ! – Marie secoua la tête.

Soudain, Jésus fut indiciblement triste ; dans sa lassitude, ses épaules s'affaissèrent. Ses yeux regardaient dans le vide.

– Mais ce serait à désespérer ! dit Marie.

– C'est à désespérer – je le pense souvent, mère, mais je continue malgré tout – peut-être pour deux ou trois, que je pourrai aider !

– Jésus, qu'est-ce qui te pousse à faire le bien aux hommes puisqu'ils ne te comprendront jamais ?

– L'Amour !

Marie le considéra, déconcertée. En l'espace d'un instant, tout en Jésus était devenu rayonnant. Il se redressa, sourit et regarda Marie avec tant d'amour qu'elle en tressaillit. La peur que cet enfant pourrait lui être ravi se réveilla en elle.

– Tu les aimes – et ils préparent ta perte – oh ! tais-toi ! Je le sais ; ils viennent presque journellement chez moi, les pharisiens, à l'affût d'une remarque irréfléchie. Ils veulent savoir ce que tu projettes, et qui tu

prétends être. Ils te haïssent plus que Rome. Tu es leur plus grand ennemi, parce que les foules te suivent ! Ils sentent que le pouvoir qu'ils ont exercé si longtemps chancelle, c'est pourquoi ils veulent ta perte ! Crois-moi, mon fils, je vois clair, je devine leurs intrigues !

– Mère, même s'ils sont comme des bêtes féroces, je dois lutter contre eux, m'opposer à eux.

– Tu jouis encore de la protection des riches de ce pays, ils connaissent et estiment ton influence et espèrent être délivrés du joug de Rome. Ils pensent uniquement que tu rassembles une armée pour chasser enfin l'ennemi du pays. Dis-moi, est-ce là ton intention ?

Jésus l'avait laissé parler jusqu'au bout. Ensuite il leva la tête et dit :

– Non, telle n'est pas mon intention ! Je ne suis pas l'ennemi des Romains !

Marie respira, elle avait eu peur. Elle s'était penchée en avant pour mieux entendre la réponse. Alors, elle se laissa retomber en arrière contre le dossier de la chaise.

– Tu n'es pas l'ennemi des Romains – comment le pourrais-tu ?

Jésus ne releva pas l'objection.

– Mon adversaire est Lucifer – les ténèbres. Mais je ne viens pas pour le juger !

– Je ne te comprends pas !

– Je le sais.

– Si ce n'est pas toi qui viens pour anéantir Lucifer, un autre viendra alors ?

– Celui qui viendra, celui que Dieu a choisi, apportera le Jugement pour tous les hommes ; le temps n'en est plus éloigné.

Marie se tut. « Il n'est donc pas le Messie », pensa-t-elle. « Comment un Romain pourrait-il être l'élu d'Israël ? »

Et le lendemain Jésus partit avec ses disciples.

→ Les mois passèrent. Marie ne recevait des nouvelles de son fils que par des étrangers. Maintenant, elle prenait ouvertement parti pour lui et mettait les pharisiens à la porte. Elle supportait calmement les railleries

des gens de Nazareth et allait tranquillement son chemin, sans regarder ni à droite ni à gauche.

Mais, un jour, la nostalgie de Jésus s'empara d'elle avec une telle force qu'elle ne put y résister. Et, de nouveau, Marie quitta ses fils pour aller à sa recherche.

Le pays était en fleurs. Le printemps avait rendu la campagne tellement riante que Marie cheminait comme une enfant. Elle éprouvait une joie reconnaissante de pouvoir accueillir en elle la beauté de la nature. Jamais le voyage ne lui avait paru si agréable.

– Une fois seulement, j'ai senti cette beauté, c'était lorsque j'ai rencontré Créolus dans la forêt – puis vint la grande douleur, pensait Marie, et un pénible pressentiment traversa son âme.

Cependant, elle secoua rapidement tout ce qui l'alourdissait. Elle voulait jouir pleinement de la beauté qui s'offrait à elle !

Ainsi Marie traversait le printemps. Elle laissait villages et bourgs derrière elle, avançant toujours plus loin en direction de Jérusalem.

En route, elle entendait parler de Jésus. Les gens disaient de lui qu'il était le plus grand prophète – il leur avait même annoncé assez clairement qu'il était Celui qui devait venir !

Marie était profondément effrayée. Cela ne pouvait être vrai ; Jésus lui avait dit qu'il n'était pas celui qui apporte le Jugement. Comment ces gens pouvaient-ils se livrer à de telles interprétations ? Plus Marie se rapprochait de Jésus, plus son calme diminuait. Elle rencontrait des hommes toujours plus agités, tous semblaient saisis de vertige. Le visage extasié, ils parlaient de Jésus, du Sauveur !

– Il ne va tout de même pas se laisser entraîner à sa perte par ces gens-là ? pensait Marie pleine d'angoisse.

– S'il se laisse griser par la vanité qu'ils cherchent à tout prix à faire naître en lui, il est perdu !

Dès lors, elle ne s'accorda plus aucun repos, pas le moindre arrêt. De partout les gens se hâtaient vers Jérusalem pour la fête pascale. Les routes fourmillaient de monde. De longues colonnes d'hommes se rendaient à Jérusalem. Ils semblaient animés d'une ardeur belliqueuse. A les voir, on dirait des guerriers, pensa Marie.

Puis elle apprit que, de tous les coins du pays, des hommes étaient en route pour Jérusalem afin de constituer une armée sous le commandement de Jésus. Une révolte devait surprendre les Romains. A Jérusalem, on renverserait le gouvernement, puis on chasserait du pays l'ennemi attaqué par surprise et on tuerait tous ceux dont on pourrait se saisir.

Marie fut prise d'épouvante. Elle aurait voulu courir d'une traite pour aller avertir Jésus. Les hommes avaient-ils donc perdu la raison ? Et n'étaient-ce pas les discours de son fils qui avaient allumé cette fièvre en eux ? Cette entreprise était de la folie !

Complètement épuisée, Marie arriva à Jérusalem. La ville était bondée de fidèles venus de toutes les provinces. C'était la fête pascale qui les avait attirés.

Marie questionna au sujet de Jésus les premières personnes qu'elle rencontra. On lui répondit qu'il était attendu. Malgré elle, Marie devint plus calme. Elle crut avoir gagné du temps. Et elle fit des plans pour détourner Jésus de ses desseins ou pour le convaincre de rester éloigné de Jérusalem. Puis elle renonça à ses projets. Un profond découragement s'était emparé d'elle. Le terme « en vain » ne résonnait-il pas à maintes reprises dans le cheminement de sa pensée ? Ses lamentables tentatives pour diriger la vie de Jésus ne lui avaient-elles pas suffi ?

C'est ainsi qu'elle attendait son fils à Jérusalem, seule et perdue parmi des milliers de personnes, car elle évitait farouchement tous ceux qu'elle connaissait.

Enfin, un jour, des messagers traversèrent la ville et annoncèrent la venue du prophète. Une grande effervescence gagna les hommes. Marie vit une ardeur fiévreuse s'allumer sur leurs visages. Avec force gestes, des gens délirants haranguaient les passants dans la rue. Il y en avait peu dont les yeux brillants rayonnaient d'une joie profonde ou d'une conviction intime ; et Marie n'en rencontra que très rarement. Le plus souvent, elle était épouvantée à la vue des mines farouches de ces gens en délire.

On commençait à décorer les rues. Des guirlandes de feuillage ornaient portes et fenêtres ; même la porte de la ville en était couronnée comme si un prince était attendu.

Marie regardait ces préparatifs avec un secret effroi. En tous ces gens qui ne savaient comment prouver leur amour à Jésus, elle ne voyait que des ennemis de son fils. « Par leur exaltation, ils le poussent vers l'abîme », pensait Marie avec angoisse.

Or, elle se trouva dans la foule qui faisait la haie lorsque Jésus entra dans la ville. Il était assis sur un âne ; les disciples marchaient à ses côtés et derrière lui.

Un cri d'allégresse monta : « Hosanna au fils de David ! »

Et les hommes jetaient des fleurs sur son passage ; ils étalaient leurs manteaux par terre pour que celui qu'ils célébraient ne foule pas directement le sol, ils se démenaient comme des enragés. Tremblante et craintive, la mère de Jésus se trouvait parmi ceux qui jubilaient. Elle n'était qu'un être humain parmi tant d'autres. Jésus avait-il besoin d'elle ? Avait-il encore le désir, comme autrefois, de poser sa tête dans ses mains ?

Lentement, quelques larmes coulèrent sur ses joues. Marie s'en retourna ; elle regagna l'auberge aussi vite qu'elle le put par les rues encombrées de monde. Elle resta de longues heures étendue sur sa couche étroite ; elle ne pensait à rien et sentait seulement en son âme un poids qui presque l'étouffait. Puis elle se releva en chancelant. « Il faut que j'aie le trouver. » Sans cesse elle se murmurait ces paroles. Elle passa machinalement ses mains sur ses vêtements, arrangea son fichu, puis quitta l'auberge.

Il faisait presque nuit. Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient faiblement les rues. Marie se hâtait vers le temple, espérant y rencontrer Jésus ; mais elle trouva le parvis désert. Seul un groupe de jeunes gens s'y tenait ; ils chuchotaient. Marie s'approcha et toucha le bras de l'un d'entre eux. L'homme se retourna, effrayé. Marie le supplia du regard ; elle hésita un moment avant de demander :

– As-tu vu Jésus ?

– Jésus ? Qui ne l'aurait vu ? Tout Jérusalem parle de lui !

– Je le cherche – où est-il ?

– Il est allé à Béthanie ; c'est là qu'il séjourne.

Marie laissa retomber la tête. Elle ne put cacher sa déception lorsqu'elle dit :

– A Béthanie ! Et il était ici au temple ?

– Il était ici ! Et il a mis de l'ordre ! – Le jeune homme se redressa, les yeux étincelants.

« Oui, il a chassé les changeurs et les marchands, il a nettoyé la Maison du Seigneur – et les pharisiens et les scribes le craignent !

Marie regarda le jeune homme comme si elle n'avait pas saisi le sens de ses paroles. Elle hocha la tête à plusieurs reprises puis, ayant murmuré quelques mots de remerciement, elle se retourna et quitta le temple. Elle erra longtemps à travers les rues, toute droite, le visage impassible.

Cette nuit-là, Marie ne trouva pas le sommeil. Elle était hantée par les événements à venir et voyait avec horreur approcher toutes sortes de souffrances. En frémissant d'épouvante, elle se cacha la tête dans ses bras. Et, cette nuit-là, Marie endura une partie des souffrances qui l'attendaient.

Le lendemain, elle se rendit au temple et, au milieu d'une grande foule, attendit son fils.

Jésus vint...

Marie se trouvait loin de lui ; il lui était impossible d'approcher plus près.

Et Jésus parla...

Marie restait là, l'âme grande ouverte, à boire ses paroles. Non, ce n'était pas une insurrection contre Rome – Jésus prêchait la paix, l'amour du prochain. Marie respirait, soulagée. Lorsque Jésus eut terminé, les pharisiens s'approchèrent de lui et le questionnèrent ; ils avaient dans la voix la même hypocrisie que ceux de Nazareth lorsqu'ils posaient leurs questions. C'est en vain que Marie essaya d'arriver jusqu'à Jésus. Elle ne réussit pas à faire entendre sa voix. Une foule toujours plus nombreuse se pressait à contre-courant, car tous quittaient le temple et affluaient vers la sortie. Lorsqu'elle put enfin avancer, la place où s'était tenu Jésus était vide. Il avait quitté le temple.

Triste et découragée, Marie renonça à chercher plus longtemps. Elle était toutefois quelque peu consolée à la pensée que Jésus était resté le même.

Il avait toujours dans les yeux sa pureté d'enfant, ces yeux qui cependant exprimaient une certaine exigence. Et sa bouche, malgré un sourire plein de bonté, portait visiblement un pli douloureux. Perdue dans ses réflexions, Marie continuait son chemin.

Soudain, elle s'arrêta. Toute tranquillité avait quitté son visage, tous ses nerfs étaient tendus. – Il faut que j'aille vers lui ! Comment ai-je pu tarder si longtemps ?

Elle se dirigea en toute hâte vers la porte de la ville. Déjà la nuit approchait lorsqu'elle laissa Jérusalem derrière elle. D'un pas décidé, Marie allait vers Béthanie. « Pourvu que je ne me trompe pas de chemin ! La nuit vient et pas le moindre rayon de lune ne brille à travers les sombres nuages ». Tant qu'elle put encore reconnaître la trace du chemin, Marie pressa de plus en plus le pas. Tout à coup, elle tendit l'oreille : des pas s'approchaient, des pas hâtifs, lourds et presque trébuchants. Marie se cacha sous un buisson. Elle craignait de rencontrer dans la nuit un homme inconnu ; tant de vagabonds infestaient les routes et attaquaient les voyageurs !

Les nuages qui, jusqu'à présent, avaient caché la lune, s'écartèrent soudain. Une lumière blafarde inonda le paysage. L'homme se rapprochait. Marie recula encore entre les buissons pour rester inaperçue de celui qui venait. Elle retenait presque sa respiration...

Là ! Marie entendit les pas tout près d'elle ; puis elle vit l'homme. Elle voulut alors sortir de sa cachette – appeler, mais elle était comme paralysée. Pendant plusieurs secondes, elle resta immobile et sans voix. Cet homme, dont les traits étaient défigurés jusqu'à être méconnaissables, presque inhumains, les yeux hagards, était... un disciple de son fils – Judas Iscariot !

Lorsqu'il fut passé, Marie sortit lentement de sa cachette. Ses genoux tremblaient. Elle serra les mains sur sa poitrine, sa respiration s'arrêta, son sang battait sourdement contre ses tempes. Elle voulut courir après Judas, le retenir – mais elle ne put faire un seul pas. « Arrête-le ! » Ces mots résonnaient en son for intérieur, mais elle ne fit que s'affaïsser, à demi-inconsciente, au bord du chemin. Bientôt pourtant, elle se releva et se hâta de poursuivre sa route dans la nuit. Marie s'égara alors tout à fait ; il faisait si sombre qu'elle ne pouvait plus rien reconnaître. Ainsi erra-t-elle dans la nuit. Combien de temps ? Elle n'aurait su le dire.

Enfin, après avoir cherché pendant des heures, lorsque la lune perça les nuages, elle se retrouva dans les environs de Jérusalem. La lune éclairait tout, presque comme en plein jour. Marie se demanda si elle devait à nouveau se diriger vers Béthanie – c'est alors qu'elle entendit de loin le pas régulier de soldats qui approchaient. Elle continua sa route en direction de Jérusalem.

– Je le verrai certainement demain, se dit-elle pour se consoler. Pendant ce temps, les pas continuaient à se rapprocher. Elle se rangea au bord de la route pour attendre. Elle jeta un regard en direction des soldats ; les casques reflétant la lueur argentée de la lune coiffaient des visages sombres. Un seul, tête nue, marchait au milieu de la troupe.

– C'est celui qu'ils ont pris ! pensa Marie et la compassion s'éveilla en elle. « Que peut-il bien avoir fait, ce jeune homme ? » Un cri jaillit de ses lèvres. Elle se passa la main sur les yeux. Rêvait-elle au bord de ce chemin ? Cet homme, auquel s'était adressée sa compassion, était Jésus !

Marie laissa passer la colonne devant elle ; un groupe d'hommes suivait les soldats à une certaine distance. Elle fit quelques pas à leur rencontre : c'étaient les disciples.

– Oh, arrêtez ! s'écria Marie en levant à demi le bras. Jean la reconnut le premier. Il s'approcha d'elle et mit son bras autour de la femme qui chancelait. « Mère Marie », dit-il doucement et avec chaleur, « me voilà près de toi, je vais te reconduire chez toi ».

– Chez moi ? Marie l'interrogea du regard. Qu'y a-t-il ? Pourquoi emmène-t-on Jésus ? Pourquoi l'a-t-on attaché ?

– Il a été calomnié et trahi ; on prétend qu'il fomente des projets hostiles à Rome. Mais c'est une erreur. Dès demain, tout s'éclaircira et il sera remis en liberté.

– Demain ! dit Marie péniblement. Et Jean l'accompagna, tandis que les autres accéléraient le pas pour suivre Jésus.

– Dépêchez-vous ! dit Jean, restez près de lui, et s'il me demande, alors dites que j'ai reconduit Marie chez elle. Je vous rejoins bientôt.

Sans dire un seul mot, Marie marchait à côté de lui. Jean rompit le silence.

– Marie, ton fils est protégé, puisqu’il est le Fils du Très-Haut, ne crains rien ! Vois, il vient à nous pour nous apporter la Parole du Seigneur. Il établira son royaume sur cette Terre et il régnera sur tous les peuples.

Marie secoua la tête. « Jamais, c’est impossible ! Jésus n’est pas celui qu’Isaïe a annoncé, il me l’a dit lui-même ! Il est entre les mains de ses ennemis, ils l’anéantiront. »

Jean resta longtemps silencieux. Il ressentait une lourde oppression qu’il avait déjà éprouvée bien avant l’arrestation de Jésus. La tristesse que Jésus avait montrée si clairement ce soir-là, ses paroles : « L’un de vous me trahira », les heures passées au jardin de Gethsémani où Jésus avait lutté et prié – tout cela se dressait menaçant devant Jean. Il sentit qu’un événement horrible se préparait et chercha en vain à écarter ce pressentiment funeste. Il endurait les mêmes souffrances que cette femme et, comme elle, une attente angoissée l’avait saisi. La douleur les réunissait et ils sentirent qu’ils ne faisaient qu’un.

Après avoir quitté Marie, Jean se hâta d’aller rejoindre son maître et le chercha jusqu’à ce qu’il l’eût trouvé.

Il laissa Marie dans un état d’agitation extrême. Sans trouver le repos, elle se tournait et se retournait sur sa couche ; parfois un gémissement s’échappait de ses lèvres et ses pensées revenaient toujours à l’innocence de Jésus.

Un matin blême commença à poindre. Alors elle se leva. En une nuit, Marie était devenue une vieille femme. Elle se traîna péniblement et quitta la maison. Les rues étaient déjà pleines de monde, tous se pressaient dans la même direction et Marie se laissa passivement entraîner par le courant. Elle avançait comme un bateau en dérive et arriva finalement devant la maison de Pilate. Une foule immense attendait là. Les scribes et les pharisiens étaient du nombre ; par des paroles haineuses, ils incitaient les hommes à la colère et les poussaient à s’indigner contre Jésus. Marie n’entendait rien de tout cela. Elle restait là, à fixer la maison de Pilate.

Le gouverneur de Rome sortit sur le balcon. Soudain, il se fit un silence de mort.

Pilate resta longtemps sans dire un mot ; puis il parla d’une voix puissante :

–En ce jour, l’empereur vous accorde la grâce d’un des prisonniers. Aujourd’hui, Jésus de Nazareth m’a été livré ; je ne trouve aucune faute en lui – qu’il soit donc remis en liberté !

La foule s’agita. « Non ! Donne-nous Barabbas, l’assassin ! » crièrent-ils.

Pilate hocha la tête et rentra dans la maison. Lorsqu’il réapparut, il tenait Jésus par la main.

Regardez ! Quel homme ! s’écria-t-il.

Alors une voix stridente hurla : « Crucifie-le ! »

Un silence absolu suivit ces paroles ... puis le tumulte se déchaîna durant de longues minutes. Et, de nouveau, la voix s’éleva : « Il prétend être roi des Juifs, Fils de Dieu ! Crucifie-le ! »

Pilate leva le bras, puis il se tourna vers Jésus. « Disent-ils la vérité ? » Jésus ne répondit pas.

– Réponds ! Prétends-tu être le roi des Juifs, le Fils de Dieu ?

Jésus répondit : « Je le suis ! »

Pilate recula d’un pas. La peur le gagna. « Je ne trouve aucune faute en lui », s’écria-t-il à nouveau.

Et, pour la troisième fois, la même voix stridente s’éleva :

Tu n’es pas l’ami de l’empereur si tu épargnes celui qui vise la couronne !

Crucifie-le ! Crucifie-le ! cria la foule qui, quelques jours auparavant, avait fait vibrer l’air de ses « hosanna ».

Pilate haussa les épaules : « Je ne prends pas part à cet assassinat », s’écria-t-il encore une fois, puis il s’approcha de Jésus et le regarda. Mais il tressaillit sous le regard du Fils de Dieu. Il fit un geste d’impuissance et rentra chez lui.

Des mains brutales se saisirent de Jésus et l’emmenèrent. La foule attendit que le portail s’ouvre et que les soldats apparaissent avec leur victime.

Ils avaient tressé une couronne d’épines à Jésus et la lui avaient enfoncée sur la tête. Le sang coulait sur son front et le long de ses joues.

On avait chargé ses épaules d'une lourde croix qu'il devait porter jusqu'au lieu du supplice. La foule s'animait. Des insultes ordurières fusaient. Les hommes hurlaient d'allégresse et leur joie déferlait autour du Fils de Dieu comme une mer déchaînée.

A l'aide de leurs lances, les guerriers se frayaient un passage à travers la foule. Ils prêtaient à peine attention au peuple qui leur semblait ignoble dans sa haine.

Les rues étaient plus animées que jamais. Tous voulaient assister à l'humiliation qu'on imposait à Jésus.

Marie était parmi eux, comme figée. Elle ne comprenait pas les malédictions adressées à son fils. Elle ne s'expliquait pas les railleries qu'on lançait contre Jésus, pas plus que l'indignation qu'il avait provoquée en affirmant ouvertement être le Fils de Dieu.

Et les soldats approchèrent avec Jésus. Etant obligée de subir pareil spectacle, Marie chancela. Et du tréfonds d'elle-même jaillit une sorte de cri qu'elle fut seule à entendre :

– Si tu es le Fils de Dieu, montre ta bonté à présent ! Accorde-moi, à moi ta mère, un regard, le dernier avant que tu ne partes !

Et Jésus, qui jusqu'alors n'avait pas prêté attention aux hommes se trouvant sur son passage, leva la tête ; pendant quelques secondes, son regard plongea dans les yeux de Marie et ses lèvres esquissèrent un sourire qui renfermait cependant toute la souffrance du monde. Puis il avait passé son chemin ...

Marie s'élança ; elle eut encore la force de faire quelques pas, puis elle s'effondra en criant : « Mon fils ! » Quelqu'un la releva ; elle revint à elle, écarta l'homme et suivit Jésus au Golgotha.

Par trois fois, le Fils de Dieu s'écroula sous le poids de la croix. Enfin, un soldat s'approcha d'un homme à l'air robuste qui passait par là.

– Arrête ! cria-t-il d'un ton impératif à l'homme effrayé. Ayant ôté la croix des épaules de Jésus, il la traîna vers l'homme. « Porte-la jusqu'au Golgotha ! » lui ordonna-t-il. Puis il releva Jésus qui s'était affaissé et le poussa en avant.

Enfin, on atteignit le sommet de la colline. De loin, on voyait déjà deux croix sombres se détacher sur le ciel matinal.

Les visages des deux crucifiés étaient méconnaissables ; l'un d'eux proférait des jurons épouvantables et d'horribles malédictions.

Les soldats dressèrent la croix. Ils étaient peu nombreux ceux qui avaient suivi Jésus jusqu'au pied de la croix.

Bouleversés, ils se trouvaient à présent réunis, les yeux fixés sur Jésus. Tous attendaient une dernière parole du Maître. Mais Jésus se taisait... il ne faisait aucun mouvement, il n'essayait même pas d'enlever les épines de sa tête. Il attendit que les soldats s'approchent, lui ôtent ses vêtements et l'entourent d'une corde qui devait le hisser sur la croix. Et lorsqu'ils eurent achevé leur funeste ouvrage, lorsqu'ils lui eurent cloué les mains et les pieds à la croix, Jésus semblait avoir quitté son corps ; en effet, il avait supporté tout cela sans broncher. Plus tard seulement, une plainte s'échappa de ses lèvres. Des ricanements grossiers se firent alors entendre sous la croix.

– Et bien, se moquèrent-ils, prouve que tu es le Fils de Dieu, descends de la croix !

– Si tu es le Fils de Dieu, alors aide-toi toi-même !

Jésus resta muet.

Ceux qui avaient été crucifiés avec lui s'agitèrent. L'un d'eux proféra des imprécations ignobles. Mais l'autre tourna la tête vers Jésus : « Seigneur ! » implora-t-il.

Jésus, qui comprit cette supplication, dit : « Aujourd'hui encore, tu seras au Paradis ! »

Et le pécheur, inclinant la tête, rendit l'âme...

Marie entendit la voix de son fils et se redressa.

– Tu n'es pas abandonnée – ne pleure pas – voici ton fils – et toi, Jean – voici ta mère !

Jean passa son bras autour des épaules de Marie. De nouveau, ce fut le calme absolu. La mort approchait ; son souffle avait déjà touché la nature. Une lourdeur accablante se faisait sentir. Les herbes, les fleurs et les buissons retombaient, comme épuisés.

– J'ai soif !

Jésus avait murmuré ces mots dans un extrême épuisement.

L'un des soldats mouilla une éponge, la piqua au bout d'une perche et la présenta à Jésus.

Puis le silence se fit à nouveau. Soutenue par Jean, Marie était toujours au pied de la croix. Elle ne se plaignait pas, seuls ses yeux reflétaient la douleur qu'elle endurait.

Aucun des êtres affligés qui se trouvaient réunis sous la croix n'osait rompre le silence. Les soldats s'étaient allongés un peu à l'écart, recherchant l'ombre de quelques buissons pour se protéger du soleil qui brûlait impitoyablement.

Alors, du haut de la croix, tombèrent ces paroles :

– Père, je remets mon âme entre Tes mains.

Un faible gémissement – la tête de Jésus retomba...

Les hommes n'osaient faire aucun mouvement, ils étaient comme pétrifiés ... puis tous tombèrent à genoux.

Un sifflement déchira l'air. Un hurlement furieux se déchaîna. Le ciel s'obscurcit ; la terre trembla... C'est ainsi que la nature manifestait sa douleur.

Épouvantés, les soldats se relevèrent d'un bond et s'enfuirent. Seul l'un d'eux s'approcha lentement de la croix. « Vraiment, il est le Fils de Dieu ! » dit-il, et il cacha son visage dans ses mains.

C'est alors que les disciples furent saisis d'une douleur atroce dépassant toutes les précédentes.

– Nous l'avons perdu ! Nous sommes seuls – abandonnés ! s'écria André avec désespoir, et le son de sa voix exprimait leur peine à eux tous.

Marie était très calme.

– Il vous aimait, ne vous lamentez pas ! Puis, elle se laissa glisser à terre, à côté de Jean.

Combien de temps étaient-ils restés là, dans l'attente de quelque chose – ils ne le savaient pas. Soudain, quelques hommes approchèrent.

Leur chef, un homme grand et beau, accourut et s'arrêta subitement en apercevant la croix. Il regarda Jésus avec effroi. Puis une expression douloureuse passa sur son visage. En deux enjambées, il fut au pied de la croix :

– Trop tard ! Oh, Seigneur, Tu es parti sans m’avoir dit une dernière parole ! Seigneur, qui dois-je servir si ce n’est Toi ? Pourquoi suis-je encore en vie ?

Il étreignit le pied de la croix et s’affaissa sur le sol. Ses compagnons, parmi lesquels se trouvaient aussi des soldats romains, étaient restés à distance et attendaient qu’il se relève. Puis ils s’approchèrent lentement.

« Joseph d’Arimathie ! » Un disciple alla vers lui et lui tendit la main.

J’ai appris ce meurtre trop tard – je n’arrive que pour l’enterrer. Il se détourna pour cacher ses larmes.

Un soldat vint au pied de la croix et, de sa lance, transperça le côté du Crucifié – il en sortit du sang et de l’eau.

– Il est mort, dit-il tranquillement.

Joseph d’Arimathie tressaillit comme sous l’effet d’une douleur physique. Puis il ordonna de détacher le corps de Jésus.

Lorsque Jésus fut couché sur le manteau que Joseph avait étendu, celui-ci s’agenouilla et oignit le corps avec du baume. Puis il l’enveloppa dans un linceul et le fit porter au tombeau qu’il avait préparé pour lui.

Une lourde pierre ferma l’entrée du sépulcre taillé dans le roc.

→ Le matin de Pâques se leva, inondant le pays entier de rayons de lumière. Quelques femmes se rendaient à la tombe du Fils de Dieu. Leurs traits étaient empreints d’une profonde gravité tandis qu’en silence elles traversaient la campagne. Elles arrivèrent bientôt au sépulcre. Mais, épouvantées, elles virent l’entrée béante qui s’offrait à leurs yeux. L’énorme rocher avait été roulé à une certaine distance.

En tremblant, les femmes pénétrèrent dans le caveau... vide ! Un bout de toile gisait à terre ; c’était là tout ce qui restait de Jésus...

→ À Jérusalem, Jean était assis à côté de Marie : C’est fait, mère, nous avons transporté son corps à l’endroit que tu désirais ! A présent, il est en sûreté, protégé de la curiosité et des actes arbitraires des hommes. Jamais le peuple ne doit apprendre où repose son corps.

Et tandis qu’il parlait ainsi, le Fils de Dieu leur apparut ; il leva les deux mains pour les bénir et leur sourit.

Jean saisit la main de Marie : « L’as-tu vu, mère ? »

– Il vit... il est auprès de nous, répondit Marie doucement.

Elle inclina la tête et dit à voix basse : « A présent seulement, alors que ma vie est arrivée à son terme, qu'elle est passée en un clin d'œil, sans que je l'aie mise à profit, je reviens de mon erreur, Jean. Jusqu'à cette heure, je n'ai pas compris le but de ma vie ! » Elle leva les mains.

– « Seigneur ! Dorénavant, je ne suis pas digne d'être ta servante. » Elle était terrassée par le désespoir.

Jean se taisait. Il ne trouvait aucune parole de consolation. Enfin, Marie se reprit. Elle se leva et fit ses paquets.

– Où veux-tu aller ?

– Je veux rentrer à la maison, je vais essayer de retrouver le calme en me consacrant à mes fils.

– Et crois-tu qu'il est bon d'agir ainsi ? Penses-tu pouvoir par là réparer tes fautes ? Au lieu de mettre joyeusement tes forces au service de Jésus, tu veux retourner à ta vie quotidienne ? Tes fils ont-ils tellement besoin de toi ? N'est-il pas de ton devoir d'être joyeuse et de servir ton Dieu ?

Marie regarda Jean en silence. Une lutte intérieure la secoua et ce qui avait dormi depuis des années jaillit victorieusement à la lumière. Soudain l'expression de son visage changea : « Oui, je le veux ! »

Jean lui tendit les deux mains...

Tous deux quittèrent la ville. Marie revint une dernière fois chez elle, mit tout en ordre et prit congé après que l'aîné eut pris une femme à laquelle Marie confia la direction de la maison.

Ensuite, Marie s'installa dans la maison de Jean au bord de la mer de Galilée.

La fête de Pentecôte approchait. Il fut alors impossible à Marie de tarder plus longtemps, et elle se hâta d'arriver à Jérusalem. Elle y trouva les disciples remplis d'allégresse. Il leur était donné à tous de voir souvent leur Maître ; comme autrefois, il se trouvait parmi eux et leur parlait.

C'est ainsi que les disciples s'unirent de plus en plus étroitement. Ils sentaient en eux des forces nouvelles et ils éprouvaient un désir d'activité toujours plus intense de faire agir cette force vers l'extérieur.

Puis, un jour qu'ils se rendaient à Béthanie, Jésus marchait devant eux. Les disciples étaient heureux qu'il soit auprès d'eux ; mais soudain ils comprirent tous que ce voyage serait le dernier.

Tout à coup, Jésus se trouva élevé au-dessus d'eux ; il leur sembla plus éloigné. Ils prirent peur et cherchèrent à dominer leur crainte.

Et le Christ Jésus leva les mains. Une fois encore, les disciples ressentirent son Amour – ses exhortations. Sa Parole se dressait vivante devant eux. Leurs esprits s'élevèrent à des hauteurs incommensurables, ils n'étaient plus que jubilante affirmation ; la bénédiction du Fils de Dieu descendit sur eux ... et lentement Jésus disparut.

Marie les vit revenir, le visage transfiguré ; elle entendit leur récit et se réjouit avec eux.

Cependant, jusqu'à la fête de la Pentecôte, ils n'en parlèrent à personne. Mais alors leurs langues se délièrent subitement. L'Esprit de Dieu était en eux et parlait par leur bouche. La Parole de Jésus se réveilla, elle ressuscita et se répandit dans le pays entier. Ce fut un début triomphal. Les disciples luttèrent de toutes leurs forces, ils essayaient de faire pénétrer la Parole du Seigneur dans les esprits fermés. Ils enseignaient, parcouraient le pays et semaient la graine pour qu'elle lève et porte des fruits...

Marie avait laissé tout l'ancien derrière elle ; elle progressait avec les disciples du Christ. Tout ce qui avait été lourd lui devenait léger. Mais elle ne devait plus longtemps partager tout cela ; elle fut atteinte d'une grave maladie qui lui ravit tout courage. Désespérée, elle reposait sur son lit de souffrance.

– Seigneur, à présent tu ne veux plus des mains qui désirent travailler pour toi. Tu me dédaignes parce que j'ai manqué jadis à mon devoir, se plaignait-elle à voix basse.

Jean entendit ces paroles. « Mère, dit-il gravement, tu t'en prends à Dieu ! Remercie-Le d'avoir été éclairée avant que tu ne sois obligée de quitter cette Terre ! »

Marie se tut. Elle avait rougi en entendant les paroles de Jean.

– Je veux servir, ô Père du Ciel, accorde-moi une fois encore la grâce de servir !

Cette prière monta aux lèvres de Marie en une ardente supplication. Comme une enfant, Marie souriait, comblée. Une musique venue de très loin ne résonnait-elle pas à son oreille ? De jubilants accords n'emplissaient-ils pas sa chambre ?

« Jésus »... murmura-t-elle presque imperceptiblement. Elle crut alors sentir une douce main lui caresser le visage. Toute la dureté, toute l'amertume qui se lisait encore sur ses traits fit place à la douceur et s'évanouit comme un souffle devant la paix céleste qui transfigurait le visage de la défunte...

Cinquième récit :

Moïse

Et le Jugement vint sur l'Égypte...

→ Israël était sous la domination d'un homme puissant. Menant ainsi une existence indigne d'une créature humaine, il devait servir pour subsister. Les rayons d'un soleil ardent, tel un souffle infernal, torturaient dans les champs des milliers de corps desséchés et faisaient partie de la misère que ces êtres devaient subir en un esclavage implacable. De plus, le fouet des gardiens était sans cesse prêt à s'abattre sur chaque dos nu et courbé. Son claquement était la seule chose que les fils d'Israël entendaient encore lorsque, en une morne résignation, ils s'acquittaient de cette écrasante servitude.

La cravache qui faisait trembler jusqu'aux mourants, la cravache dont les coups frappaient impitoyablement tous ceux qui travaillaient sans faire diligence, régnait sur Israël.

Or, la main qui la brandissait n'était qu'un instrument aussi aveugle qu'elle. Mais derrière tout cela se dressait un homme qui personnifiait l'Égypte, une Égypte telle qu'Israël la connaissait : cruelle, dure, impitoyable. Et cet homme était le pharaon !

Rabaisser un peuple à l'état de valets, telle était sa volonté ; l'humilier par le travail et par le fouet, voilà ce qu'il souhaitait. Ce peuple prenait vraiment trop de place ! Le pharaon l'obligeait à vivre dans des bouges, de misérables cabanes où les hommes étaient entassés dans une atmosphère suffocante. Ils auraient dû y étouffer, mais ils supportaient tout cela. Les hommes travaillaient sous la contrainte, leurs corps étaient torturés, fouettés. Beaucoup en mouraient, écrasés sous ce joug impitoyable, mais la majorité résistait. Israël se multipliait de façon inquiétante et devenait pour le pharaon un danger sans cesse grandissant. Alors un nouveau projet mûrit en lui : il fit tuer tous les nouveau-nés de sexe masculin !

Puis son zèle pour anéantir ce peuple diminua.

Ses subordonnés travaillaient pour lui ; pénétrant dans les cabanes des êtres réduits à l'esclavage, ils arrachaient des bras des mères éplorées le bébé nouveau-né auquel elles voulaient donner le sein pour la première fois et le tuaient avec une froide cruauté. Leurs cris ne dépassaient pas les limites du quartier israélite, personne ne les entendait, le pharaon moins que les autres ! Il vivait dans son palais, jouissant dans la paix et le bien-être de tous les plaisirs que lui procuraient sa richesse et sa puissance.

Il ne s'était jamais inquiété de savoir comment vivait ce peuple qu'il opprimait. Pour lui, Israël formait un tout qui, s'il n'arrivait pas à le mater, pourrait surpasser son propre peuple et devenir maître de l'Égypte. L'en empêcher, tel était son but ! Il aurait pu chasser Israël de son territoire. Cependant cela lui semblait peu prudent car le travail de ce peuple assurait le bien-être du pays tout entier. Qu'Israël travaille pour lui l'arrangeait bien, tant qu'il réussirait à dompter ce peuple.

Jamais le pharaon ne parlait de ces projets lorsqu'il recevait des hôtes dans son palais, c'était là chose toute naturelle pour lui. Si d'aventure quelqu'un amenait la conversation sur ce sujet, il manifestait son ennui en quelques mots, et son hôte se taisait. Ce n'était qu'à sa fille, âgée d'environ douze ans, et qu'il aimait tendrement, qu'il parlait quelquefois de ce peuple qui était un intrus et qui devait être rigoureusement surveillé. Le pharaon croyait devoir donner déjà des conseils à sa fille en vue d'une souveraineté ultérieure, car Juri-chéo devait un jour régner sur l'Égypte.

La maturité de caractère dont faisait preuve Juri-chéo lui plaisait. Il riait lorsqu'elle trouvait déjà des réparties à ses propos. De la main, il caressait ses cheveux noirs et brillants, charmé de voir avec quelle grâce elle portait sa jeune dignité. Il admirait son assurance à choisir les bijoux convenant à ses toilettes et ne savait lui refuser un seul désir. Son amour était la seule chose qui lui fasse trouver la vie belle. Tous ses trésors étaient destinés à Juri-chéo. Il ne se rendait pas compte que sa fille devenait la raison d'être de son avarice. Même son fils, l'aîné et le prétendant au trône, devait s'effacer devant Juri-chéo. Pour un remerciement de ses yeux clairs, des milliers d'Israélites devaient se tuer au travail. Le pharaon oubliait tout lorsque son idole souriait.

Juri-chéo vivait dans l'ignorance du malheur dont son existence était la cause. Elle était encore totalement enfant et pourtant déjà au seuil de l'épanouissement. Ses yeux prenaient souvent l'expression lointaine de

celle qui cherche et ne se comprend pas elle-même. Lorsque, de sa démarche légèrement ondoyante, elle traversait les pièces du palais, lorsque ses bijoux cliquetaient discrètement et que la soie de ses vêtements bruissait mystérieusement, elle s'oubliait complètement. Elle croyait ne plus toucher le sol et perdre tout lien avec la Terre ; il lui semblait planer au-dessus d'un événement immense qui tendait vers elle des bras implorants et cherchait vainement à la saisir.

Elle riait en reprenant contact avec la réalité et, d'un geste brusque, elle se débarrassait de ce qui la gênait encore. Généralement, elle faisait alors amener son cheval et se lançait à cœur joie dans une impétueuse chevauchée.

→ Juri-chéo, allongée à sa place favorite sur une couche couverte de peaux, écoutait les chants de ses servantes. Elle reposait immobile, les yeux clos, comme si elle dormait. Les esclaves, accroupies à terre en demi-cercle, jouaient et chantaient les airs de leur pays natal, tout pénétrés de langueur et de nostalgie...

Soudain, Juri-chéo tendit le bras si violemment que ses bracelets s'entrechoquèrent. Elle se redressa d'un bond.

Les servantes se levèrent en hâte et, soumises, attendirent ses ordres. Juri-chéo frappa dans ses mains avec impatience : « Ma litière ! Je veux me baigner. »

Les esclaves sortirent sans bruit et revinrent avec des voiles qu'elles nouèrent autour de la tête de Juri-chéo, puis suivie de ses femmes, elle traversa rapidement ses appartements, descendit l'escalier, franchit la cour de marbre agrémentée de fontaines de pierres de toutes les couleurs et de statues d'or, puis se dirigea vers le grand portail du palais. Là, quatre grands esclaves musclés l'attendaient avec une somptueuse litière. Le soleil se reflétait dans les pierres précieuses serties d'or, leur conférant un éclat et un scintillement incomparables. Des coussins pourpres, brodés d'or, recouvraient le siège.

Vivement Juri-chéo se glissa à l'intérieur de la litière. Afin de prévenir tout regard importun, une servante laissa retomber le lourd rideau brodé. Les porteurs soulevèrent leur précieux fardeau et, d'un pas cadencé, marchèrent vers le Nil. En voyant la litière, les gens se dispersaient de

tous côtés : ils dégagèrent la route pour la fille du pharaon en laquelle ils voyaient leur future souveraine.

Le soleil était déjà haut dans le ciel. En fait, il était trop tard pour que Juri-chéo aille se baigner. Elle aurait dû se protéger de la chaleur, comme le souhaitait le pharaon : il s'inquiétait toujours du bien-être de sa fille. Mais une bienfaisante fraîcheur émanait du Nil. L'endroit où Juri-chéo fit arrêter sa litière était protégé des regards indiscrets. D'épaisses touffes de roseaux bordaient les rives des deux côtés, ne laissant qu'un seul passage, et c'était cet endroit que Juri-chéo recherchait toujours. Elle descendit de sa litière, fit signe à sa suite de rester en arrière et se dirigea vers le fleuve.

Juri-chéo dénoua ses voiles et les laissa tomber à terre. Elle resta un instant immobile, croisa les mains derrière sa tête et écouta. Soudain, elle tendit l'oreille et avança d'un pas dans les roseaux. Étant sûre à présent de ne pas s'être trompée, elle courut en hâte vers les joncs serrés, écarta les longues tiges ; un bruissement se fit entendre et Juri-chéo recula, effrayée. Une jeune fille à la peau sombre se tenait devant elle, la fixant de ses yeux écarquillés où se lisait l'épouvante.

– Qui es-tu ? demanda Juri-chéo à la jeune fille.

Emplie de crainte, celle-ci se jeta à ses pieds.

– Oh ! princesse, ne le tue pas – laisse-le vivre, sanglota-t-elle.

Etonnée, Juri-chéo secoua la tête.

– Qui ? De qui parles-tu ?

Puis elle s'arrêta. Des pleurs se faisaient distinctement entendre dans les roseaux. Elle fit un mouvement, mais la jeune fille au teint foncé lui enlaça les genoux.

– Princesse ! implora-t-elle, pleine d'angoisse. Juri-chéo irritée eut un mouvement de recul.

– Laisse-moi !

Alors la jeune fille s'affaissa en gémissant.

La fille du pharaon s'avança en direction des pleurs qui ne cessaient plus. Elle s'arrêta devant un petit panier qui flottait à moitié sur l'eau. D'un geste elle retroussa ses vêtements, posa le pied dans la vase et se

pencha sur le panier. Elle le tira à elle, s'en saisit et le sortit de l'eau, puis, d'un bond, elle regagna la terre ferme. Juri-chéo tenait le petit panier fortement serré contre sa poitrine. A présent, tout était tranquille à l'intérieur de la corbeille. Elle se glissa adroitement à travers les roseaux et s'arrêta de nouveau près de la jeune fille, mais sans prêter attention à elle. Elle s'agenouilla et ouvrit le petit panier.

– Ah ! fit-elle surprise. Un enfant y était couché et, de ses yeux noirs, il regardait le visage de Juri-chéo. « Comme c'est mignon ! » murmura-t-elle discrètement.

Tout étonnée, la jeune fille leva la tête et écouta. Son agitation fit place à un ébahissement décontenancé. Cependant, elle n'osait pas s'approcher de Juri-chéo.

Toute à la contemplation de l'enfant, l'Égyptienne se sentit touchée jusqu'au fond du cœur par ce petit être abandonné. Puis elle se souvint de la jeune fille et se tourna vers elle en l'interrogeant.

– Est-ce là ton enfant ?

– Non, c'est mon frère. Et, de nouveau, elle supplia : laisse-le moi, princesse, ne le tue pas !

– Le tuer ? Moi !

– Princesse, on tue tous les garçons nouveau-nés d'Israël. On tuera aussi celui-là lorsqu'on le trouvera !

Juri-chéo secoua la tête d'un air incrédule.

– Mais si, princesse, c'est vrai ! dit la jeune fille d'un ton se faisant plus pressant encore.

– Comment t'appelles-tu ?

– Miryam, et lui s'appelle Moïse, dit Miryam en montrant l'enfant.

– Eh bien, Miryam, on ne lui fera pas de mal, je le protégerai.

Effrayée, Miryam tendit les mains vers l'enfant.

Mais Juri-chéo serra le panier plus fortement contre elle. « Je le garde, Miryam, ne crains rien, dis à ta mère que je protège Moïse et... » – elle se tut un instant – « et... de temps à autre tu pourras venir le voir ; viens chez moi au palais. »

D'un regard perçant, Miryam fixa longuement la fille du pharaon. Ses yeux précoces et profonds, marqués par la misère qu'ils avaient dû voir dès la première enfance, sondaient les paroles prononcées par Juri-chéo. Celle-ci soutint son regard, elle vit la peur, la méfiance, l'espoir naissant et enfin le sourire éclairer le visage de Miryam. Juri-chéo lui fit de la tête un signe amical. Puis, toute à son bonheur et rayonnante de joie, elle se hâta d'aller retrouver ses serviteurs. Sans prêter attention à leurs regards étonnés, elle monta dans la litière.

– Rentrons ! lança-t-elle, et les esclaves se mirent au trot.

→ Depuis ce jour, Juri-chéo fut comme transformée. Elle vivait pour l'enfant, s'en occupait, le soignait comme si Moïse était son propre fils. Le pharaon la laissait faire en souriant. Il ne voyait là qu'un caprice de sa fille bien-aimée. Juri-chéo était fine : connaissant la jalousie du pharaon envers tout objet retenant son attention davantage qu'il ne jugeait utile, elle savait cacher à son père son amour pour l'enfant.

Extérieurement, Moïse n'était qu'un jouet pour la fille du pharaon – mais, dès qu'elle était seule avec l'enfant, elle le comblait de tout le dévouement dont elle était capable. Ainsi Moïse grandissait, entouré de la plus grande affection. Tout le monde le traitait avec bonté, mais avec les mêmes égards qu'on aurait eus pour le petit chien favori de Juri-chéo.

Au début, Miryam vint souvent, puis ses visites s'espacèrent. Elle oublia ce frère, tout comme les siens qui n'en parlèrent plus jamais. Lorsque Moïse fut plus âgé, il eut les meilleurs professeurs. Juri-chéo désirait qu'il en fût ainsi. Ce garçon était avide de s'instruire, il était si intelligent que Juri-chéo devenait de plus en plus fière de lui. En toute occasion, Moïse était considéré comme un enfant prodige. Par ses réponses plaisantes, il amusait le pharaon qui le présentait à ses hôtes à titre de distraction supplémentaire.

Juri-chéo avait horreur de ces exhibitions ; elle craignait que Moïse ne devînt vaniteux sous des éloges prodigués aussi généreusement.

Et si Moïse finissait par se montrer quelque peu superficiel, Juri-chéo essayait d'y remédier par une sévérité qui d'ailleurs manquait son but. Mais Moïse gardait son insouciance, il riait lorsqu'elle lui parlait sérieusement. Elle finit par se fâcher :

– Ecoute, Moïse, dit-elle avec véhémence, je ne veux pas que tu aies confiance en tout le monde, cela te nuira !

– Ne sont-ils pas tous bons ?

– Ils ne seront bons que tant que je le serai envers toi ! Si un jour je partais, tu te retrouverais seul, ils te chasseraient ou feraient de toi le dernier des esclaves. A présent, je suis là pour te protéger ; plus tard, il faudra que tu le fasses toi-même et, à cette fin, tu dois être avisé et prudent.

Moïse l'avait écoutée, mais il ne comprit pas. Juri-chéo assise à terre l'attira à elle. Tous deux étaient installés sur des peaux douces et Juri-chéo lui conta l'histoire de ses origines, celle de son peuple et la façon dont elle l'avait sauvé.

Moïse écoutait, captivé. Son regard ne quittait pas les lèvres de Juri-chéo et, lentement, il comprit. Une profonde gravité ombrageait le front du garçon. Moïse remercia Juri-chéo en s'appuyant affectueusement contre elle ; alors elle devint calme et heureuse. Elle écarta de la main les boucles noires du front de l'enfant, puis elle le renvoya. Elle s'inquiétait davantage pour Moïse qu'elle ne voulait se l'avouer, elle élaborait des projets pour le protéger des caprices de son père. Par ses explications, elle savait avoir éveillé en Moïse une voix qui jamais plus ne se tairait, la voix de l'éternel rythme du sang d'Israël. Moïse pouvait désormais devenir un ennemi de son peuple à elle, il pouvait même, avec l'âge, songer à son anéantissement. Il était initié à beaucoup de choses ; d'un regard éveillé, il reconnaissait les événements. Juri-chéo frissonna ; elle vit Moïse répandre l'épouvante et la mort sur son peuple à elle. Elle oublia que Moïse était encore un enfant, elle le vit, en tant que vengeur de son peuple, se dresser menaçant devant elle.

– Pourquoi ai-je parlé ? L'aimerais-je donc plus que mon peuple ?

Devant Moïse, Juri-chéo ne fit plus jamais allusion à ses origines et jamais il ne la questionna à ce sujet ; cependant, au fur et à mesure que Moïse grandissait, l'Égyptienne remarquait sa colère, son chagrin à cause d'Israël. Il souffrait avec son peuple qu'il voyait si rarement. Il détestait cette lâcheté qui lui faisait supporter la vie en captivité.

Moïse était fier et autoritaire, il ne connaissait aucun être humain auquel il se serait soumis aussi aveuglément. Sa volonté avait grandi sans frein.

Il était sous la protection de la fille du pharaon, et personne n'osait s'opposer à lui. Il était devenu un grand jeune homme élancé, aux yeux intelligents et vifs qui, doux et rêveurs, se perdaient souvent dans le lointain dans l'attente de quelque miracle. Sa bouche était marquée d'un trait que seule Juri-chéo connaissait et comprenait. Il s'y manifestait souvent une amertume refoulée, surtout lorsque le palais était au faite de sa splendeur.

Moïse flânait à travers les salles, observait la hâte des esclaves affairés, admirait les cadeaux précieux des hôtes, cadeaux que l'on gardait dans les chambres du trésor. De sa main fine, il s'amusait à caresser les étoffes tissées d'or, il faisait ruisseler les pierres les plus précieuses entre ses doigts, jusqu'à ce que soudain son poing se serre et qu'il recule avec un geste de dégoût. Prenant naissance à la racine du nez, un pli barrait alors son front encore lisse quelques instants auparavant. Il fixait d'un air sombre les bijoux, les valeurs immenses entassées là sans utilité tandis que des peuples entiers périssaient dans l'indigence et la misère. Moïse se ressaisissait, il courait et, presque à bout de souffle, finissait par s'affaisser quelque part dans une cour ou sur une marche d'escalier. Lentement il se calmait, sa poitrine commençait à reprendre une respiration plus régulière et il retournait au palais. Il se faisait des reproches et essayait de se contenir en de tels instants mais, chaque fois, sa colère l'emportait.

→ Les messagers d'un prince traversèrent un jour à cheval la cour du palais. On les conduisit devant le pharaon. A peine furent-ils en vue que, dans sa joie, il se leva précipitamment. Il les avait reconnus à leurs costumes. Les messagers s'inclinèrent profondément et lorsque le pharaon fit un signe impatient de la main, ils parlèrent :

– Noble pharaon ! Notre seigneur et maître Abd-ru-shin s'approche de ta cour avec une grande suite. Il t'envoie ses compliments.

– Quand Abd-ru-shin arrivera-t-il ?

– Il sera ici peu de temps après nous.

Le pharaon fit un signe à son esclave personnel.

– Envoie immédiatement cent cavaliers à sa rencontre pour qu'ils lui servent d'escorte !

L'esclave sortit en hâte. Sur l'ordre du pharaon, on servit des rafraîchissements aux messagers. Peu de temps après, le palais était en

pleine effervescence. Juri-chéo appela ses servantes et se fit parer pour recevoir Abd-ru-shin. Seul Moïse gardait son calme ; assis à terre, il regardait passer les serviteurs affairés, jusqu'à être fatigué de ce spectacle. Puis il se leva et se rendit au bosquet qui bordait l'arrière du palais. Le calme lui fit retrouver sa gaieté ; il oublia le mépris qui le gagnait chaque fois à la vue de l'accueil ostentatoire du pharaon. Libre et léger, il se promena, admira des plantes rares, la luxuriante beauté de la végétation environnante et goûta aux fruits qui s'offraient à lui.

Enfin, il retourna au palais en fredonnant. On s'était déjà mis à sa recherche. Portant habits et bijoux, ses esclaves attendaient Moïse pour le parer en l'honneur de l'hôte. Il se laissa faire avec indifférence, on le déshabilla et on le rhabilla. L'admiration qu'on lui témoignait le laissait parfaitement indifférent. Il fit signe aux serviteurs de se retirer et pénétra tranquillement dans la salle où se trouvaient le pharaon et son hôte. A son entrée, la conversation s'arrêta. Le pharaon sourit en voyant le regard attentif de son invité.

Juri-chéo avait pris place entre les deux ; elle aussi sourit lorsque Moïse entra et elle leva la main pour le saluer. Puis elle s'adressa à son hôte en ces termes :

– Abd-ru-shin, voici Moïse dont je viens de te parler.

Abd-ru-shin regarda fixement le jeune homme qui s'approchait. Par trois fois, Moïse s'inclina profondément devant lui. Abd-ru-shin, la main au front, lui rendit son salut. Ses grands yeux sombres rencontrèrent ceux de Moïse et ce dernier en fut intimidé. Il s'assit en silence en face de l'hôte du pharaon. Des esclaves apportaient des mets sur de grands plats en or ; ils allaient chercher des cruches pleines de jus de raisin, remplissaient les coupes et offraient des rafraîchissements.

Moïse soupirait intérieurement, il connaissait les festins du pharaon qui duraient presque une journée entière. Discrètement, il tourna ses regards vers Abd-ru-shin mais, embarrassé, il baissa la tête ; Abd-ru-shin l'observait. Moïse se sentit peu à peu pénétré d'une agitation encore inconnue jusqu'à ce jour ; il lui sembla ressentir un lien intérieur avec le prince étranger. Il se sentait de plus en plus attiré par lui. Une force telle qu'il n'en avait encore jamais éprouvée semblait émaner de Abd-ru-shin et le pénétrer. Comment était-il possible que le pharaon n'en fût pas touché ? Il regarda Abd-ru-shin d'un air interrogateur et ce dernier lui

sourit. Moïse était de plus en plus dérouté. « Un sorcier ? » En un éclair, cette pensée le traversa.

Tel un homme qui aspire à une bonne parole, il attendit que Abd-ru-shin s'adressât à lui. Cependant, Abd-ru-shin évitait de parler ; il n'interrompait pas la conversation générale.

– Pourquoi donc suis-je assis là ? pensa Moïse. Ne suis-je pas l'amuseur public, le porte-parole du pharaon ? Tous les étrangers se délectent de mon talent oratoire et cherchent à m'embarrasser par leurs subtilités ; seul ce prince ne me remarque pas. Non, c'est faux ! Certes, il me remarque, mais il ne m'adresse pas la parole. Je ne suis pas assez amusant pour lui, je ne réussis pas à le divertir, il ne m'aime pas !

Moïse devint de plus en plus taciturne. Le pharaon lui lançait des regards réprobateurs. Juri-chéo le regardait avec inquiétude. Seul Abd-ru-shin ne semblait rien remarquer. Personne ne savait lire sur son jeune visage. Ses traits étaient si clairs et si harmonieux que tout le monde croyait pouvoir les comprendre, et cependant il y avait quelque chose en eux qui rendait les hommes pensifs dès qu'ils essayaient de les analyser.

Abd-ru-shin était encore très jeune ; pourtant, il gouvernait l'un des plus puissants peuples d'Afrique. L'histoire de ses origines était entourée du plus grand mystère. On n'en parlait jamais à haute voix. Le peuple avait fait de lui son maître, il l'aimait et le vénérait comme un dieu. Des forces surnaturelles qu'on lui attribuait l'avaient, disait-on, élevé sur le trône et lui conféraient ce pouvoir immense qui était le sien.

Le pharaon le craignait et, par conséquent, recherchait son amitié. Malgré tout, il enviait Abd-ru-shin et cette jalousie était la seule chose qui le tourmentait encore. Évidemment, le pharaon était puissant, il disposait de la vie et de la mort de ses sujets, faisait travailler des esclaves pour son compte et possédait d'immenses trésors – mais quels moyens devait-il employer pour en arriver là ? Un Israélite travaillerait-il pour lui si on ne faisait claquer le fouet au-dessus de son dos ? Un serviteur obéirait-il s'il n'était pas esclave et si le pharaon ne pouvait le faire tuer selon son bon plaisir ? Dévoré de rage, il se posait ces questions.

Et Abd-ru-shin ? Comment régnait-il ? Avait-il un Israël qu'il fustigeait ? Non ! Avait-il des esclaves ? Non ! Tous ses serviteurs étaient libres, le peuple entier était libre. Pourtant, ils ne vivaient que pour leur

prince, ils travaillaient avec ardeur à le rendre riche, ils l'aimaient ! En quoi donc consistait la puissance de cet homme dont l'origine restait inconnue de tous ? Pourquoi réussissait-il là où lui, le pharaon, passait des nuits d'insomnie et devait employer la ruse ? Ce visage calme et paisible, ces yeux sombres, ce regard chaleureux, étaient-ce là les armes avec lesquelles il subjuguait des peuples entiers ?

Une sourde haine commença à gagner le pharaon. Sa vanité démesurée ne pouvait souffrir qu'un autre fût plus grand et plus puissant que lui. Cependant, il fallait que personne n'en sache rien. Sa crainte de Abd-ru-shin le retenait, il adoptait un masque afin de le tromper. Ses paroles pleines d'amitié, d'approbation et d'amour devaient convaincre Abd-ru-shin de sa sincérité. Mais cette tromperie était-elle couronnée de succès ? Rien ne permettait de supposer que Abd-ru-shin ne fût pas dupe. Apparemment, il semblait insouciant et confiant.

Juri-chéo, elle non plus, ne se doutait pas des pensées de son père. Elle aimait Abd-ru-shin et lui accordait toute son admiration. Il représentait pour elle un idéal inaccessible. Juri-chéo savait que tout être vivant dans son entourage devait l'aimer, que personne ne pouvait se soustraire à son charme. Elle vit le changement qui s'était opéré en Moïse. Cette première rencontre l'avait transformé. Comme tous les autres, il subissait l'influence de cet être.

L'effet produit sur le pharaon, effet qui se manifesta après un séjour prolongé de Abd-ru-shin, fut singulier lui aussi. Son regard se fit chaleureux, la ruse si caractéristique de ses yeux fendus disparut complètement, sa lèvre inférieure, saillante d'ordinaire, reprit sa place normale, ce qui fit perdre à son visage toute apparence brutale et bestiale. Le pharaon oublia l'envie qui le gagnait toujours en pensant à la puissance de Abd-ru-shin. La vantardise de ses propos fit place à un langage simple et moins exubérant.

Le festin dura des heures ; des danseuses, des acrobates et des musiciens meublaient les intermèdes qui apportaient divertissement et amusement.

Moïse restait indifférent à tout cela ; de temps à autre son regard effleurait le prince étranger. Il pensa à son peuple et devint triste. La douleur l'assaillit et le désespoir le saisit si fortement qu'il dut faire effort pour se maîtriser.

« Pauvre peuple si vaillant », pensa-t-il, « où trouves-tu la force d'endurer ces souffrances intolérables ? Attends-tu un sauveur ? Je ne te connais pas, je ne possède pas le secret de ta force, je n'ai pas, comme toi, foi en ta délivrance. Tu ne pourras jamais échapper aux griffes de ce pharaon ».

Plongé dans ses pensées, Moïse avait complètement oublié son entourage. Une voix chaleureuse et douce se fit alors entendre si près de lui qu'il en sursauta.

– As-tu du chagrin, mon ami ?

Abd-ru-shin s'était approché de lui ; la musique bruyante couvrit presque ses paroles, si bien que Moïse fut seul à les entendre. Le regard qu'il échangea avec Abd-ru-shin fut la réponse affirmative à sa question.

– Abd-ru-shin, j'ai confiance en toi, car je sais que tu es bon. Puis-je te dire ce qui me tourmente ?

– Je t'écouterai demain ; nous irons nous promener à cheval en dehors de la ville.

Moïse inclina la tête avec reconnaissance. Son cœur débordait de joie. Ses idées noires s'étaient dissipées. Tout lui semblait soudain tellement facile ; c'était comme s'il avait déchargé son fardeau sur autrui.

Un miracle s'accomplit en lui. Pour la première fois, il éprouva le noble sentiment de l'enthousiasme. Telle une ardente flamme, l'amour s'éveilla en lui, le pénétrant, le purifiant et consumant toutes les impuretés. Moïse se sentait si jeune, si vigoureux ! Ses yeux brillaient d'une ardeur combative. Et cette sensation ne s'estompa nullement. Il l'éprouvait encore le lendemain tandis qu'il chevauchait aux côtés de Abd-ru-shin. Son corps et son âme étaient pénétrés de force. Abd-ru-shin regardait en souriant le jeune homme qui, à côté de lui, se tenait magnifiquement en selle. Moïse s'en aperçut et rougit légèrement.

– Abd-ru-shin, dit-il, tu me vois aujourd'hui tout autre, je ne suis plus ce rêveur, ce malade de nostalgie qui, hier encore, implorait ton secours. Depuis que je t'ai parlé de mon chagrin, il s'est envolé. Jamais je n'ai été si gai, si jeune et si fort qu'aujourd'hui !

– Qu'est-ce qui te tourmentait, Moïse ?

Le jeune homme baissa la tête.

Seigneur, j'aspirais à l'amour, à un but ! Je cherchais le sens de ma vie et ne le trouvais pas.

– Et crois-tu avoir découvert tout cela à présent ?

Moïse se redressa fièrement :

– Oui !

Abd-ru-shin ne répondit pas. Moïse avait beau l'interroger du regard, il se taisait.

– Abd-ru-shin ! implora Moïse.

Alors il le fixa longuement, sans dire un mot. Les chevaux restaient immobiles, l'un à côté de l'autre...

– Tu as une haute mission à remplir. Ta volonté est-elle inébranlable ?

– Seigneur, tu sais ? balbutia Moïse.

– Oui, je connais ton désir, tu veux devenir le guide de ton peuple.

De nouveau, il se fit un long silence.

– Où veux-tu puiser la force nécessaire à cette grande œuvre ?

Tel le son de puissantes cloches, ces paroles touchèrent le jeune homme.

– Où ?

– Eh oui, où ? Moïse s'effondra.

– Israël croit en un Dieu invisible et tout puissant, dit-il enfin.

– Et tu ne connais pas le Dieu de ton peuple ?

– Je ne connais ni Lui ni mon peuple. Je ne vois que l'outrage qu'il subit et l'inutilité de ses prières !

De nouveau, Abd-ru-shin eut le sourire insondable de celui qui sait.

– Si tu les sauvais, leurs prières seraient exaucées !

Surpris, Moïse le regarda.

– Oui, mais je ne crois pas en leur Dieu. Je ne crois pas non plus aux dieux des Égyptiens, je ne vois et n'éprouve aucune force auprès d'eux. Ils n'irradient pas l'amour. Je ne peux croire que si j'ai des preuves !

– Mais d'où te viendra la force dont tu as besoin pour ta mission ?

– D’où ?

Tout à coup, il poussa un cri d’allégresse. « D’où ? Mais de toi ! » Sans reprendre haleine, tout fier d’avoir trouvé cette solution, il fixa Abd-ru-shin.

– Oui, dit-il ensuite, tu portes cette force en toi ! N’en suis-je pas pénétré depuis que je te connais ? N’est-ce pas elle qui me fit reconnaître mon but, qui me consola, qui m’éclaira ? Moïse frémissait dans son enthousiasme.

Abd-ru-shin le regarda avant de répondre.

– Et moi, d’où me vient cette force ?

– Toi ? N’a-t-elle pas toujours été en toi ?

– Elle est en moi parce qu’elle m’est donnée sans interruption. Je la retransmets, à toi, à tous les hommes, mais je ne peux rien faire si je vois qu’on l’emploie pour quelque chose de bas.

Ému et profondément touché, Moïse regarda Abd-ru-shin. Ses yeux reflétaient une foi enfantine. Ses lèvres prononcèrent ces quelques mots :

– Je crois en ton Dieu !

Abd-ru-shin avança la main et il toucha le front du jeune homme ; doucement, son doigt y marqua le signe de la Croix. Moïse resta immobile. Les chevaux se serrèrent l’un contre l’autre, formant un pont entre les deux hommes.

Longtemps encore, Moïse sentit le doigt de Abd-ru-shin sur son front...

– Souviens-toi de cette heure lorsque tu seras au combat et fais confiance en Dieu, le Dieu de tes ancêtres, car Il est aussi le mien !

Incapable de prononcer une seule parole, Moïse s’inclina.

Les deux cavaliers revinrent en silence sur leurs pas. Le soleil couchant rendait le sable du désert flamboyant, le transformant en vagues rougeoyantes et scintillantes. Puis tout s’éteignit, aussi subitement que c’était venu. La nuit tomba instantanément.

Le lendemain, Abd-ru-shin quittait la cour du pharaon. Il partit en laissant derrière lui le majestueux palais, désert et froid. Partout, on ne rencontrait que le vide. Des heures durant, Moïse erra sans répit. Il croyait ne pouvoir supporter de vivre sans Abd-ru-shin. Il fut pris par le

souvenir de cette heure qu'il avait vécue et des paroles du prince. Moïse ressentit de nouveau la chaleur de sa présence, il savait qu'il ne serait jamais seul, car son Dieu était omniprésent. De ce fait, une foi inébranlable l'avait pénétré, un lien vers Dieu, dont les fils le soutenaient et lui transmettaient la force lorsqu'il la demandait.

L'amour qui avait transformé Moïse à ce point n'avait pas échappé à Juri-chéo. Elle était heureuse de constater la profonde vénération de son protégé à l'égard de Abd-ru-shin. Mais elle n'en parla pas au jeune homme ; elle ne voulait pas toucher à ses sentiments les plus sacrés. Et Moïse lui était reconnaissant de sa délicatesse et de ses égards. Juri-chéo avait été une mère et une amie pour lui ; il était attaché à elle et, à cause d'elle, il restait encore au palais ; sinon, il aurait rejoint son peuple depuis longtemps.

A présent, il partait toujours à la découverte d'Israël. Pendant des journées entières, il fut attiré là, dans les rues étroites et sales ; il chercha des hommes mûris dans la souffrance, il les trouva, mais déjà trop abrutis pour pouvoir écouter immédiatement les paroles qu'il leur offrait avec chaleur et compassion.

Un jour, il trouva les siens dans un misérable taudis. Une femme aux cheveux gris, maigre et décharnée, c'était là sa mère, et une autre aux cheveux noirs avec de grands yeux affamés, sa soeur Miryam. Il ne trouva pas de père, mais seulement un homme grand et osseux qui avait le même regard apathique que ses compagnons de misère, et cet homme était son frère et se nommait Aaron.

Moïse ne cessait de les dévisager l'un après l'autre. Étaient-ce là les siens ?

Une voix en lui s'éleva avec violence : « Non ! Tu les connais à peine ; ce sont des étrangers, tu n'as rien à voir avec eux ! »

Il essaya d'étouffer cette voix, de la faire taire – mais en vain ! En son for intérieur, Moïse était détaché de cette famille. Trop jeune encore pour passer outre sans luttes intérieures, il pensa à Juri-chéo. Et tout à coup il en eut la nostalgie, tout comme du palais du pharaon et il en parla aux siens. Eux qui jusqu'alors avaient écouté attentivement, perdirent peu à peu leurs mines satisfaites, la commissure de leurs lèvres prit un pli amer,

leurs yeux se réduisirent à une fente. Tout ce qu'il y avait d'inanimé dans le visage d'Aaron fit place à l'éclat d'une colère subite.

Moïse ne vit rien de tout cela. Il parla de la vie qu'il menait, loua la sollicitude de Juri-chéo et prêta même au pharaon un visage aimable !

Alors, fou de colère, Aaron frappa du poing sur la table. Moïse sursauta.

– Sors d'ici, toi ! hurla-t-il. Tu viens chez nous pour nous raconter ta vie de prince, te repaître de notre misère ! Te voilà devenu quelqu'un de raffiné, un Égyptien ! Il ricana, sa voix s'étranglait de rage.

Pâle, mais impassible, Moïse écoutait les paroles de son frère ; il ne partit pas, il resta. Il comprit à quel point son attitude avait été insensée et résolut de ne pas s'en aller avant d'avoir calmé Aaron.

– Écoute, Aaron ! dit-il lorsque celui-ci s'affaissa sur un siège. Vous ne m'avez pas compris, je suis venu pour vous aider. Oui, je veux vous aider à libérer Israël du joug du pharaon.

Aaron haussa les épaules avec mépris.

– Il vaut mieux que tu rentres, mon petit. Retourne dans ton palais. Chez nous, les garçons ne sont pas protégés comme là-bas. Va-t-en !

Moïse regarda sa mère et sa sœur. Leur visage exprimait le refus. Alors, il baissa tristement les yeux et les quitta.

Par la suite, Moïse ne revint plus jamais chez les siens. Mais il continua à fréquenter les chaumières de ses frères et sœurs. Il voulait s'unir à eux. Peu à peu, il oublia la saleté dans laquelle ils vivaient. Il apprenait d'eux la manière de se dominer avec fermeté, il ressentait leurs souffrances comme si elles étaient siennes.

C'est avec une inquiétude toujours croissante que Juri-chéo constatait le désir de Moïse d'être auprès de son peuple. Elle craignait que son père ne l'apprit, car il avait oublié à présent que Moïse était israélite. Le pharaon parlait même en sa présence des nouvelles charges qui seraient imposées à Israël. Il ne voyait pas le regard fulgurant du jeune homme. Juri-chéo tremblait de peur. Ainsi la situation devenait de plus en plus tendue, et le lien entre Juri-chéo et Moïse toujours plus fragile, dans l'attente de la secousse qui le déchirerait.

Moïse ressentait cette tension. Il désirait y mettre fin. Ses pensées s'envolaient avec nostalgie vers Abd-ru-shin. Chaque jour, il attendait le

retour du prince. Il chevauchait loin dans la plaine, en direction du royaume de Abd-ru-shin. Ses yeux scrutaient l'horizon comme s'ils s'attendaient à voir apparaître un groupe de cavaliers avec Abd-ru-shin à leur tête. Ce désir était tellement ardent qu'il devint la raison d'être de ses journées.

Il évitait Israël, étant donné qu'il se rendait compte que tous ses efforts pour devenir l'ami de ce peuple restaient vains. On le regardait toujours avec la même méfiance qu'au début. Ces hommes ne lui accordaient pas leur confiance, ils redoutaient constamment un danger et considéraient aussi ses paroles avec défiance. Moïse était sur le point de se lasser, c'est pourquoi il se tenait à l'écart. Certes il n'avait pas encore atteint la maturité indispensable pour accomplir l'œuvre immense qui l'attendait. Sans cesse ses pensées volaient vers Abd-ru-shin, sans cesse les exhortations du prince lui revenaient en mémoire, afin qu'en elles il s'affermisse.

Et puis, après de longs mois, alors qu'il avait rejeté au loin toute possibilité de le revoir et qu'il n'y croyait plus, Abd-ru-shin se trouva là, tout à coup ! Accompagné d'un grand nombre de cavaliers, il pénétra à l'improviste dans la cour du palais.

Une puissante émotion s'empara de Moïse. Voulant être le premier à souhaiter la bienvenue au prince, il se précipita dans la cour.

Au moment où les cavaliers allaient pénétrer dans le palais, ils se heurtèrent à Moïse qui courut à la rencontre de Abd-ru-shin et s'inclina profondément devant lui ; puis il s'agenouilla, saisit le vêtement du prince et y porta les lèvres.

Abd-ru-shin s'en défendit. Cette façon exagérée de saluer lui était visiblement désagréable. Mais lorsque ses yeux rencontrèrent le regard candide et rayonnant du jeune homme, il sourit avec bonté. Moïse, que la joie avait rendu muet, marcha à ses côtés ; il l'accompagna auprès du pharaon. Cependant il s'arrêta devant l'immense tenture qui fermait la chambre du pharaon.

– Je ne puis te suivre plus avant, Abd-ru-shin, je ne supporte pas « sa » présence en ce moment.

A ces mots, il écarta la tenture, laissa entrer Abd-ru-shin et s'en retourna. Songeur, il parcourut ses appartements. Il resta là longtemps,

tout pensif, le regard vide. Seule une étincelle semblait brûler au fond de ses yeux. Son enthousiasme intérieur était invisible pour autrui. Il ressentait l'immense force dont la présence de Abd-ru-shin l'avait inondé. Il percevait en son for intérieur la pulsation d'une vie nouvelle. Une joie emplie de reconnaissance le poussait à se soumettre à tant de grandeur.

Moïse attendait.

Il attendait impatiemment l'appel du pharaon. Lorsqu'enfin un esclave se présenta pour lui faire part du désir du pharaon de le voir assister au repas, il bondit, comme soulagé.

Pénétré de calme et d'espoir, il se prépara à entendre les paroles du prince. En entrant, il put encore saisir les derniers mots de Abd-ru-shin avant que celui-ci ne l'eût aperçu.

– J'ai dressé mon camp, toute une ville de tentes, non loin de la frontière de l'Égypte. Pendant ce temps, je serai volontiers et souvent ton hôte, noble pharaon.

Moïse exulta intérieurement. Son visage rayonnait de joie. Le pharaon l'aperçut et, d'un geste de la main, l'invita à prendre un siège bien éloigné de Abd-ru-shin, car une partie de sa suite devait prendre part au festin.

Et Moïse n'obéit pas au pharaon ! Il s'assit tout près de l'hôte. Le pharaon voulut le remettre à sa place, mais la politesse envers l'étranger s'y opposait. Le regard furieux, il fixa Moïse qui ne parut pas comprendre et resta tranquillement assis à la place qui ne lui était pas destinée. Un instant plus tard, les amis et les sujets de Abd-ru-shin faisaient leur entrée. Après avoir échangé des salutations animées, tous prirent place.

Moïse observa les hommes autorisés à rester toujours auprès de Abd-ru-shin. C'étaient en partie des êtres au visage farouche et audacieux, aux traits durs et comme gravés dans l'airain, au langage rude ; des fils du désert ayant grandi sans la moindre discipline, jusqu'à l'arrivée de ce prince qui les avait domptés de sa force. Ces hommes s'étaient soumis sans broncher à cette volonté supérieure. Leurs yeux ne quittaient pas les lèvres de leur chef, ses paroles les pénétraient, les comblaient au point qu'ils le suivaient sans hésitation. Moïse les aimait, il aimait leur maître à travers eux. Il s'imagina ce que feraient ces hommes si quiconque osait attenter à la vie de Abd-ru-shin, et il en frémit.

Moïse savait que les ennemis du prince étaient innombrables ; il entendait beaucoup de choses dans la demeure du pharaon. Il n'avait qu'à regarder la physionomie des hôtes du pharaon pour savoir qu'ils parlaient de ce prince si puissant lorsque, les lèvres pincées, ils émettaient des sons sifflants. Il connaissait leur regard fureteur et faux, il voyait leurs mains crochues aux doigts recourbés comme des serres, et il présentait aussi vaguement la haine du pharaon.

Pourtant, personne n'osait manifester ouvertement son aversion envers Abd-ru-shin, ils étaient trop lâches pour cela. En avait-il conscience ? Reconnaissait-il ses ennemis sous leur masque affable ? Abd-ru-shin jouissait-il d'une protection particulière du Ciel, pour qu'il puisse fréquenter aussi tranquillement la demeure de ses adversaires et y dormir comme s'il était chez lui ? Le pharaon et ses magiciens présentaient quelque secret. Avaient-ils raison ?

Beaucoup d'idées passaient par la tête de Moïse tandis qu'il observait les compagnons de Abd-ru-shin.

N'était-ce pas le plus grand bonheur que de pouvoir le servir et se soumettre à la volonté de celui qui ne voulait que ce qui est juste ? Ces hommes rassemblés autour de leur prince étaient tous heureux. Ils n'avaient pas cette agitation fébrile qui le poussait, lui, à rechercher la Vérité.

Après plusieurs heures, Abd-ru-shin et sa suite se mirent en route. Moïse accompagna le prince jusqu'à la proximité des tentes. Ils galopèrent dans la nuit et seules quelques brèves paroles isolées rompèrent le silence. Finalement, Moïse pria Abd-ru-shin de s'arrêter pour lui permettre de tourner bride. Mais Abd-ru-shin continua et Moïse suivit sans dire un mot.

Ce ne fut qu'au moment où les tentes apparurent dans le lointain que Abd-ru-shin se tourna vers Moïse.

– Ne veux-tu pas être mon hôte pour quelques jours ?

Un regard rayonnant fut la réponse de Moïse, puis il sembla avoir quelques scrupules ; il hésitait.

– Abd-ru-shin, je vais rentrer aujourd'hui, mais demain je viendrai te voir.

Le prince s'inclina brièvement, salua en portant la main à son front et lança un ordre bref à sa suite. Au même instant, la troupe se remettait en marche. Les chevaux étaient si impétueux que, tel un nuage, le sable s'élevait derrière eux. Moïse resta longtemps immobile jusqu'à ce que les cavaliers aient disparu et soient arrivés près des tentes qui se détachaient comme des spectres à l'horizon. Puis il tourna bride et revint rapidement dans le calme de la nuit tropicale. Le silence alentour, accentué par le bruit régulier des sabots de son cheval, ne tarda pas à engourdir ses sens. Il poussait toujours davantage sa monture ; son burnous blanc se gonflait et flottait derrière lui. A le voir galoper ainsi dans la nuit calme, on aurait dit un fantôme.

Le jour était déjà levé depuis longtemps lorsqu'il arriva enfin au palais. Épuisé, il tomba presque de sa selle. Il se traîna péniblement dans ses appartements, se jeta sur une couche et s'endormit profondément.

Les conséquences de sa décision avaient tourmenté Moïse à la limite du supportable. A présent, il gisait, épuisé, comme un mort, et toute tension l'avait quitté.

Doucement, Juri-chéo entra dans la pièce ; elle s'approcha de Moïse et resta là longtemps à le contempler. Ses traits étaient douloureusement crispés. Inconsciemment, Juri-chéo murmura :

« Moïse, mon enfant, à présent tu ne m'appartiens plus. Demain, ou très bientôt, tu vas me quitter pour toujours. Tu suivras ton chemin, et aucune pensée ne te fera pressentir la douleur d'une femme qui t'aimait plus que son père et son pays. Il y a à présent entre nous un voile gris, épais et tenace, qui nous sépare à jamais. Oh, Moïse, j'ai moi-même fourni les fils qui t'enveloppent aujourd'hui en un puissant tissage. Tu es libre, tu es seul, et tu disposes de l'aide et de la force d'un Dieu puissant. Qu'il continue à te protéger et qu'il te donne la victoire ! »

Elle se pencha sur le dormeur, déposa une petite boîte en or sur sa poitrine et, des lèvres, lui effleura les cheveux. Puis elle se redressa hâtivement. De grosses larmes remplissaient ses yeux et coulaient lentement sur le visage apaisé de Juri-chéo. Elle quitta la pièce sans bruit...

Moïse remua, ses lèvres esquissèrent un sourire... Il se réveilla et se leva d'un bond. La boîte glissa sur sa poitrine et s'enfonça parmi les peaux. Moïse ne s'en aperçut pas : il ne l'avait pas remarquée.

Son visage trahissait son agitation.

– Maintenant, nous y voilà ! murmura-t-il. Il ouvrit les bahuts et les coffres à la hâte et en sortit bijoux et vêtements. Ses yeux contemplèrent ces trésors – il aimait le faste – et pourtant, il repoussa le tout, il s'en détacha. Il ôta ses bagues, enleva la lourde chaîne d'or qu'il portait au cou, rangea le tout dans le coffret qu'il ferma soigneusement avant de le reposer à sa place.

Enfin tout fut prêt. Il jeta un manteau de couleur sombre sur ses épaules et quitta la pièce sans se retourner. Inconsciemment, il se dirigea vers les jardins de Juri-chéo, sachant qu'à cette heure-là elle s'y trouvait avec ses servantes.

Juri-chéo entendit son pas résonner sur le marbre. Une expression de frayeur parcourut son visage. Elle joignit les mains, les ouvrit et, dans sa profonde détresse, pressa ses paumes l'une contre l'autre. Les pas de Moïse se rapprochaient. Juri-chéo l'aperçut tandis qu'il contournait un péristyle. Elle vit le manteau sombre et eut la certitude de ce qui allait arriver. Que Moïse portât ce manteau, lui qui aimait tant tout ce qui était clair et haut en couleurs, montrait bien qu'il avait pris congé de tout.

– Moïse ? demanda-t-elle doucement lorsqu'il fut devant elle.

– Juri-chéo, je veux partir maintenant – tu sais pourquoi.

Elle ne fit qu'incliner la tête, son cœur battait lentement et péniblement.

– D'abord, je me rends chez Abd-ru-shin, dont je suis l'hôte, et puis...

– Et puis ?

– Je veux vivre pour mon peuple.

De nouveau, Juri-chéo inclina la tête. Moïse voulut ajouter quelque chose, un mot de remerciement, mais il en fut incapable ; respirant avec peine, il se tenait devant elle. Et Juri-chéo ne réussit pas à lui faciliter le départ. Elle se rendit compte qu'elle n'avait jamais cessé d'espérer, qu'elle s'était malgré tout cramponnée à cet espoir.

Alors Moïse se détourna ; il partit rapidement et la quitta. Juri-chéo resta parfaitement immobile, elle ne fit aucun mouvement, pas un son ne sortit de sa bouche tandis qu'elle le suivait des yeux... Enfin, lorsqu'elle le crut parti, elle rentra dans ses appartements. Comme en rêve, elle se dirigea vers la couche où Moïse dormait encore quelques instants auparavant. Elle s'y assit et caressa les coussins et les peaux.

Là ! Elle tenait la boîte dans sa main, le talisman, son dernier cadeau à Moïse. Elle l'examina, posé à plat dans sa main ouverte. Puis elle se dirigea vers le coffret à bijoux : fermé ! – Juri-chéo attacha le talisman à une chaîne qu'elle portait autour du cou et le cacha sous ses vêtements.

« Il n'a rien pris avec lui », pensa-t-elle. « Il est parti aussi pauvre qu'il était venu. Il n'a pas emporté un seul souvenir de moi pour son départ dans le monde. » Dans sa détresse, Juri-chéo ne confia son chagrin à personne. Rien n'avait changé en apparence.

Pendant ce temps, Moïse galopait vers le camp de Abd-ru-shin. A perte de vue, le désert s'étendait devant lui. Du sable, toujours du sable, rien que du sable, aussi loin que ses regards portaient. Un soleil ardent dardait ses derniers rayons sur le paysage solitaire. Moïse ne voyait rien de tout cela, il n'avait qu'une pensée : « C'est fait ! » Il lui fallait se rappeler sans cesse qu'à présent il se trouvait réellement au commencement de sa mission. Il ne pouvait plus reculer !

De loin, des cavaliers s'approchaient. Moïse poussa des cris d'allégresse en apercevant certains visages bien connus de la suite de Abd-ru-shin.

Les cavaliers l'entourèrent et, à une allure vertigineuse, ils se dirigèrent vers le camp de Abd-ru-shin. En voyant apparaître les tentes, Moïse respira, comme délivré. Il lui sembla sentir le souffle du pays natal. Quelque chose de familier se trouvait là – des amis !

Le cheval blanc de Abd-ru-shin caracolait avec impatience. Le cavalier solitaire se tenait sur une petite colline et ses regards allaient au-devant des arrivants.

Un vent léger faisait gonfler et retomber son burnous. L'apparition entière, l'homme et le cheval, se détachant sur le ciel nocturne d'un bleu foncé, formait un tout. Moïse vit le ciel, le scintillement des étoiles et, en couronnement du paysage, le cavalier solitaire sur la colline. Il tressaillit. Un souvenir indéfinissable s'éveilla en lui.

« Il est différent de tous les hommes », pensa Moïse. « Il est seul, la liaison entre lui et nous fait défaut. S'en aperçoit-il lui aussi ? Ressent-il cette solitude ? »

Au même moment, Abd-ru-shin descendit la colline de sable au galop. Quelques instants plus tard, les cavaliers se trouvaient face à face.

Un regard scrutateur de Abd-ru-shin se fixa sur Moïse.

– Libre ?

– Oui !

Abd-ru-shin fit un signe et, à la tête de ses cavaliers, il rentra au camp.

Quelques hommes étaient debout devant la tente de Abd-ru-shin ; ils guettaient les arrivants. Malgré l'obscurité, ils reconnurent leur prince. Les Arabes avaient l'ouïe fine ; ils reconnaissaient le pas de Abd-ru-shin entre tous. Ayant perçu l'approche des cavaliers, ils les avaient entendu sauter de leur selle et se perdre dans différentes directions. Plusieurs silhouettes se détachaient à présent sur le fond noir de la nuit. Les hommes s'écartèrent pour dégager l'entrée de la tente. Au même instant, cette dernière s'ouvrit, une frêle silhouette se glissa au dehors.

Dans l'obscurité, elle faisait l'effet d'une ombre sans corps. A présent, elle reconnaissait l'homme qui s'approchait de la tente.

– Abd-ru-shin !

On aurait dit un cri d'oiseau perçant le calme de la nuit. Elle courut alors au-devant du prince qui la salua joyeusement.

Abd-ru-shin fit signe à Moïse de s'approcher ; celui-ci s'était écarté discrètement. La tente était bien éclairée, des candélabres répandaient une chaude lumière qui permettait de voir tout l'aménagement intérieur. De précieux tapis couvraient le sol et les murs, des peaux garnissaient les sièges ; des coupes en or étaient remplies de fruits et rangées sur les côtés, des coffres ornés de pierres précieuses renfermaient des trésors d'une valeur inestimable.

Moïse ne vit rien de tout cela. Son regard fixait la jeune créature qui ne quittait pas le prince des yeux afin d'y lire tous ses désirs. Abd-ru-shin posa la main sur l'épaule de la fillette et sourit en montrant Moïse.

– Ne vois-tu pas que mon hôte voudrait bien savoir qui tu es ?

Moïse se troubla et, tout embarrassé, passa la main dans ses cheveux.

La fillette lui lança un regard étonné.

– Qui est ton hôte ?

– Un Israélite élevé à la cour du pharaon.

Elle saisit la main de Abd-ru-shin et, inquiète, se serra contre lui.

– Il était près du pharaon ?

– Oui, mais il l’a quitté, Nahomé.

– Oh ! Et, rassurée, elle dit en riant : « Alors, c’est bien. »

Abd-ru-shin s’adressa à Moïse :

– Nahomé vit sous ma protection. Elle et sa mère furent dépouillées de leurs biens et faites prisonnières par les guerriers du pharaon. J’ai pu les délivrer. Elle m’en est reconnaissante et reste toujours près de moi.

Moïse contempla cette candide créature et manifesta franchement toute son admiration.

– Qui pourrait s’empêcher de t’aimer, mon prince ! dit-il avec un regard empreint d’une ardente reconnaissance.

Abd-ru-shin leva la main en signe de protestation, puis désigna un siège :

– Tu dois être fatigué, Moïse, et tu as certainement faim. Nous allons manger.

Nahomé frappa dans ses mains et des serviteurs entrèrent, apportant des mets choisis qu’ils déposèrent aux pieds des convives.

Moïse fut inondé d’un indicible sentiment de sécurité. Pour la première fois de sa vie, il se sentait réellement chez lui. Dans les chaumières de son peuple, il n’avait pas trouvé ce calme et cette confiance, il avait même dû se faire violence pour y rester. Voir les yeux sombres de ses frères lui faisait mal. Ces regards accusateurs étaient toujours présents devant lui, le touchant jusqu’au fond de l’âme ; ils exigeaient et ne le lâchaient pas, ni à l’état de veille, ni pendant le sommeil. Le commandement d’aider les siens devenait toujours plus fort et plus perceptible en son for intérieur. Certes, il avait pitié d’eux, il les aimait, ces enfants d’Israël –, mais était-il un des leurs ? Connaisait-il leurs souffrances par expérience

personnelle ? Les Égyptiens l'avaient-ils opprimé ? On l'avait toujours traité avec bonté à la cour du pharaon ; il ne pourrait jamais comprendre entièrement son peuple dans sa profonde souffrance.

Abd-ru-shin semblait lire dans les pensées de son hôte.

– Tu vas bientôt t'occuper de ta mission – Te sens-tu poussé à l'accomplir ?

Moïse regarda le prince bien en face.

– A présent, plus rien ne m'y pousse ; j'ai tout si je peux rester auprès de toi.

– Es-tu si chancelant ? Telle une exhortation, ces paroles sévères touchèrent Moïse. Il baissa la tête et se tut.

– Moïse ! Crois-tu encore en Dieu, en mon Dieu qui est aussi celui de ton peuple ?

– Oui, je crois en Lui.

– Et cependant, tu ne ressens pas pourquoi tu vis ?

– Abd-ru-shin, je vis pour délivrer Israël, mais... vais-je réussir ? Tu ne connais pas ce peuple comme je le connais. Je suis entré dans ses habitations, j'ai vu sa détresse et son désespoir, mais j'ai vu aussi la méfiance qu'il avait envers moi. Je suis un étranger pour le peuple, jamais il ne se fiera à moi. Et comment dois-je m'y prendre ? Que dois-je faire ? Fomenteur un soulèvement contre les Égyptiens ? Un geste du pharaon – et Israël gît à terre, anéanti !

– Et tu parles de ta foi ? Non, Moïse, tu ne crois pas ! Seule la foi peut l'éclairer et te montrer les chemins que tu dois prendre.

– Abd-ru-shin, dis-moi ce que je dois faire et je vaincrai !

Gravement, Abd-ru-shin secoua la tête.

– N'ai-je pas encore parlé assez clairement pour toi ? Ne me comprends-tu pas ? Alors, va dans le désert, tout seul, sans protection, et prépare-toi jusqu'à ce que tu entendes la voix du Seigneur !

Désespéré, Moïse leva les yeux :

– Tu me dis de partir ? Je dois m'en aller ? Tu ne m'aimes pas ? Tu me méprises ?

De nouveau, Abd-ru-shin secoua la tête.

– C'est parce que je t'aime, Moïse, que je suis sévère envers toi, et c'est parce que je veux t'aider que je refuse de te garder près de moi. Va dans la solitude, lutte pour ta vie et mûris dans le silence. Attends que le Seigneur vienne à toi, écoute Sa voix et agis selon Son commandement.

– Seigneur ! Moïse avait prononcé ce mot en criant, puis il laissa retomber sa tête. « J'agirai ainsi », murmura-t-il.

Abd-ru-shin approuva gravement. Puis il se redressa.

– Moïse ! L'appel sonna joyusement.

Moïse se leva d'un bond et vit le visage rayonnant du prince.

– Abd-ru-shin ! balbutia-t-il. Et le rayonnement se transmet à lui, répandant lumière et clarté sur ses traits.

– Je te comprends, Seigneur ! Ces paroles furent prononcées avec fermeté, sa voix ne tremblait nullement.

Le lendemain, Moïse quittait le prince. Il chercha la solitude afin de se préparer à sa tâche.

Le désert s'étendait devant lui, infiniment vaste et vide. Loin de tous, il se rappela sa jeunesse et comment il s'était libéré de toutes ses habitudes. Ce n'est que peu à peu que se dissipèrent les dernières pensées au sujet du luxe qui l'avait entouré. Les fatigues de la marche qu'il devait endurer s'il ne voulait pas mourir de faim lui semblèrent intolérables au début. Mais il était contraint de rechercher une oasis s'il ne voulait pas périr. Une voix intérieure le poussait inexorablement en avant. Moïse, qui pensait à la fertile vallée du Nil où la nature donnait en abondance aux hommes, jeta un regard scrutateur autour de lui. Un scintillement jaunâtre l'aveuglait – du sable, rien que du sable – nulle protection contre l'ardeur du soleil.

Souvent il tombait à genoux, désespéré, proche du désespoir. Lui fallait-il revenir sur ses pas ? Impossible ! Moïse pria.

Il implora Dieu comme il ne l'avait encore jamais fait. Et sa prière fut exaucée. Ses yeux virent des traces à moitié effacées. Il les suivit et, totalement épuisé, atteignit enfin l'oasis tant désirée. Une source ! Moïse but, son palais était comme desséché. Depuis longtemps déjà, ses vivres

et l'eau transportée dans des outres sur le dos de son chameau étaient épuisés. Il serait mort de soif sans le secours qui lui fut accordé.

→ Pendant ce temps, Abd-ru-shin chevauchait à travers la ville, Nahomé à ses côtés. Le prince et sa suite étaient revenus prématurément dans leur pays. Une construction blanche et basse s'élevait sur une colline : c'était la résidence du prince. En apercevant le palais, Nahomé poussa un cri d'allégresse.

– Tu te réjouis de revoir ta mère, Nahomé ?

– Oui, de cela aussi, mais maintenant que nous avons échappé au voisinage du pharaon, je me sens plus rassurée.

– Le pharaon ne pense pas à mal, mon enfant.

Nahomé regarda fixement devant elle.

– Mais moi, je sais qu'il est méchant.

– Il n'oserait pas s'attaquer à moi.

Nahomé ne répondit pas ; absorbée dans ses pensées, elle était assise sur son cheval, la main fourrée avec nonchalance dans la crinière de l'animal.

Nahomé ne possédait pas la force de se débarrasser des tristes souvenirs. Ce n'était encore qu'une enfant et elle n'avait pas surmonté la douleur de l'agression. L'horreur que lui inspirait le pharaon, dont les guerriers avaient tué son père, ne lui permettait pas de trouver le calme. Ce fut la première expérience sérieuse de sa jeunesse – et comme elle avait profondément marqué son âme d'enfant !

Puis vint la deuxième expérience vécue : leur délivrance par Abd-ru-shin. Jamais Nahomé n'oublia l'aspect du prince qui, les yeux rayonnants, s'était approché d'elle et l'avait soulevée de la misérable couche où elle s'était blottie craintivement.

Dès cet instant, Nahomé ne connut plus rien que son amour pour Abd-ru-shin, son libérateur. Avec une profonde reconnaissance et une humilité candide elle s'efforçait de servir le prince. Abd-ru-shin accepta les efforts touchants de l'enfant. Il aimait Nahomé et lui permettait de rester près de lui aussi souvent qu'elle le désirait.

Sur le toit plat du palais flottaient des emblèmes. Nahomé leva la main et fit des signes.

Abd-ru-shin lui aussi se réjouit en apercevant ses amis. La foule était massée des deux côtés du chemin. Des acclamations animées saluèrent le prince et ses cavaliers, exprimant la joie de le voir revenir. Abd-ru-shin accepta cette ovation en silence. De temps à autre, son regard parcourait la foule et il souriait.

A présent, le cortège avait atteint les portes du palais. Largement ouvertes, elles attendaient que le prince fit son entrée. Une vaste cour accueillit les cavaliers. Tous mirent pied à terre. Des serviteurs accoururent pour tenir les chevaux.

Un large escalier montait au palais. Les amis de Abd-ru-shin l'attendaient au bas des marches. Toute rayonnante, Nahomé courut vers sa mère.

Puis, après les salutations, Abd-ru-shin monta les marches pour accéder à ses appartements. Tous les autres restèrent au pied de l'escalier et regardèrent le prince monter toujours plus haut. Son manteau blanc qui tombait maintenant librement, l'enveloppait entièrement en bruissant légèrement sur les marches de marbre. Arrivé en haut, il se retourna brièvement, jeta un regard sur les visages amis tournés vers lui, puis se dirigea rapidement vers la droite, et pénétra dans ses appartements. Ceux qui étaient restés en arrière demeuraient plongés dans le silence. Leurs traits exprimaient une vénération et un dévouement proches de l'adoration. La volonté du prince les entraînait tous dans son sillage et les unissait dans leur amour pour lui.

→ On avait remarqué avec surprise que Moïse s'était enfui du palais du pharaon. Le pharaon ordonna à Juri-chéo de venir le voir. Tremblante, elle se tenait devant son père, elle vit le sourire cruel de sa bouche pincée. Depuis longtemps, l'amour du pharaon pour sa fille s'était éteint ; ce n'était qu'à grand-peine que Juri-chéo pouvait calmer son père. Sa beauté d'autrefois avait disparu et c'était seulement grâce à un choix savant de vêtements et de cosmétiques rares qu'elle arrivait à faire renaître un peu de sa splendeur d'antan. En voyant à présent le regard froid du pharaon scruter son visage fané, elle sut qu'il la jugerait sans pitié.

« C'est la fin, se dit-elle, maintenant il a un prétexte pour m'éloigner de lui ».

– Où est-il, cet Israélite, ton protégé ?

Cinglante et froide, la question tomba sur Juri-chéo.

– Je l’ignore, répondit-elle d’une voix éteinte.

– Donc, tu ne reconnais pas lui avoir facilité la fuite ?

– Moïse pouvait entrer et sortir comme bon lui semblait.

– C’est ta faute ! Mais moi, je vais te dire où il se cache !

Juri-chéo tremblait tellement qu’elle fut obligée de chercher un appui. Pas un mot ne franchit ses lèvres.

– Où crois-tu donc qu’il se trouve, cet exalté ? Telle fut la question insidieuse du pharaon. – Eh bien, il est auprès de notre illustre hôte, Abd-ru-shin !

Juri-chéo resta muette.

– Tu ne sembles pas t’en étonner ? Mais bientôt tes yeux se dessilleront, tu verras ce que tu as causé par ton amour pour ce... ce...

– Père !

Le pharaon se mit à ricaner. Son visage décrépi devint grimaçant, on aurait dit une momie aux traits ridés et desséchés. Juri-chéo recula d’un pas.

– Tu as peur ? De moi ? Bientôt tu trembleras devant un autre, devant ce prince arabe ! Il est rusé. Il savait à qui il donnait l’hospitalité, à l’ennemi mortel de notre maison, à un initié qui a pu tout apprendre chez nous, nos faiblesses et nos lacunes !

– Arrête ! s’écria Juri-chéo.

– Oui ! A présent, tu as peur, maintenant qu’il est trop tard !

– Non, non, il n’est pas mauvais, tu te trompes !

– Quoi ! Tu crois donc Abd-ru-shin assez naïf pour laisser échapper cet avantage ? Attends, et sous peu il se trouvera bien armé aux frontières de notre pays, là où elles sont mal défendues !

– Jamais Abd-ru-shin ne nous attaquera : il nous laissera en paix, de même qu’il n’a jusqu’à ce jour pillé aucun autre pays.

– Folle que tu es !

– Juri-chéo s’affaissa, elle pleurait. Implorante, elle leva les bras.

– Père, crois-moi ! Je le connais mieux que toi. Jamais Abd-ru-shin ne serait capable d'un acte pareil ! Non, Moïse avait d'autres raisons pour nous quitter. Je ne les connais pas, mais elles n'ont aucun rapport avec les suppositions que tu viens de faire.

– Sors d'ici ! dit le pharaon d'une voix sifflante. Des folles comme toi ne peuvent prétendre au trône d'Égypte. Elles causeraient sa perte. Tout au long de ma vie, j'ai réparé les faiblesses de mon père, j'ai rendu au pays l'aisance et la puissance, j'ai réduit les droits des Israélites, droits qu'ils s'étaient arrogés sous le règne de mon père. Et maintenant, tout serait à nouveau transformé après ma mort ? Jamais tes faibles mains ne pourraient tenir les rênes ! Tu ne prends aucune part à mes efforts, à ma sollicitude pour le pays. Tu céderais le pouvoir à ces intrus, à ces parasites ; il reposerait entre les mains de Moïse, qui te domine entièrement !

Juri-chéo chancela ; elle s'était relevée lentement et, pouvant à peine se tenir debout, se trouvait à présent face au pharaon.

– Puisses-tu ne jamais te repentir de tes actes envers ce peuple malheureux ! Je renonce au trône qui est fondé sur tant de meurtres.

A ces mots, effrayée de sa propre hardiesse, elle quitta le pharaon. En frémissant, elle pensait à la cruauté de son père.

Le pharaon médita de nouvelles horreurs. Il voulait se maintenir au pouvoir à tout prix. En vieillissant, ses passions et son goût immodéré du pouvoir terrestre s'étaient accentués. Le fait d'avoir perdu Juri-chéo le laissait indifférent. Seuls l'or et la puissance lui faisaient oublier qu'il était privé d'amour.

Sa haine pour Abd-ru-shin ne connut plus de bornes. Il se creusait la tête pour trouver un moyen d'anéantir le prince. Il passait des nuits entières à questionner ses magiciens. Cependant, un silence significatif se faisait dès qu'il prononçait le nom du prince. Tous s'accordaient à prêter à Abd-ru-shin un pouvoir secret que personne ne connaissait. « C'est un don surnaturel – cela dépasse nos connaissances », disaient les magiciens. Et, chaque fois, le pharaon les quittait en grinçant des dents. Menacés de la peine de mort, ils vivaient dans une terreur continuelle et cherchaient désespérément une solution.

Les géôliers frappaient Israël plus fort, plus fort que jamais. Les dos à peine cicatrisés se courbaient toujours davantage sous les coups de cravache. Plus d'une main s'élevait, suppliante. La corvée devenait de jour en jour plus intolérable. Le peuple gisait dans la poussière, et, malgré tout, il pensait à Dieu. Des lèvres desséchées adressaient des supplications au Très-Haut, des mains déformées se dressaient, plaintives, vers le ciel.

Et Moïse, loin dans le désert, attendait l'appel du Seigneur.

→ Sur l'ordre du pharaon, on offrait des sacrifices au temple d'Isis. Une agitation secrète s'était emparée des prêtres. Le pharaon venait chaque jour au temple assister aux sacrifices. Il était assis là, raide et comme pétrifié ; seuls ses yeux brillaient de temps à autre lorsque la fumée s'élevait des autels et que les danseuses relevaient le sacrifice par leurs danses.

Une musique sourde accompagnait les mouvements rythmés des danseuses sacrées. L'atmosphère était oppressante. Le pharaon semblait insensible à tout. Il fixait les colonnes de fumée gris-bleu qui, s'élevant sans cesse, s'accumulaient en une nappe épaisse qui planait sur toute la salle.

L'un des prêtres chuchota à une danseuse :

– Il est fou, il va nous anéantir à force de sacrifices !

La danseuse osa jeter un regard sur le pharaon :

– Il voit à peine les sacrifices et il ignore mon épuisement. Si je m'arrêtais, il ne s'en apercevrait même pas.

Elle avait parlé au prêtre à voix basse. Il eut juste le temps de lui faire signe de se taire, car le pharaon s'était levé de son siège et se dirigeait vers l'idole. Ses pas traînants, qui se rapprochaient de plus en plus, firent frémir le prêtre et la danseuse. Que voulait-il ?

Le pharaon s'arrêta devant la danseuse et, de sa main desséchée, lui fit signe de s'arrêter.

Agenouillée, elle attendit. Puis il dit d'une voix sifflante :

– Viens avec moi !

L'épouvante fit frémir le corps de la jeune fille. Elle se leva, hésita un instant, tandis que le regard qu'elle lança au prêtre était un appel à l'aide. Celui-ci se cramponnait au pied de l'idole. Ses yeux trahissaient le désespoir, la rage et la haine impuissante. Il aurait voulu se glisser comme un tigre derrière le souverain qui partait d'un pas traînant, et l'assommer d'un seul coup. Il aimait la danseuse. La reverrait-il si elle suivait le pharaon ? Tout tourna autour de lui. Lorsqu'il revint à lui, la danseuse avait disparu. Des couloirs souterrains conduisaient au palais. Le prêtre les connaissait. Il possédait les plans précis de ces galeries secrètes ; il était facile d'accéder au palais sans être vu et d'arriver même à proximité du pharaon sans éveiller l'attention de quiconque.

– Je le tuerai ! lança-t-il.

→ Pendant ce temps, le pharaon était assis avec la danseuse dans une petite pièce tapissée de sombres tentures. On voyait partout des cornues et des récipients de forme bizarre. Une atmosphère lourde, faite d'un mélange de plantes brûlées et de parfums, coupait presque la respiration à la jeune fille.

– Approche-toi, car personne ne doit entendre ce qui n'est destiné qu'à tes oreilles ! ordonna le pharaon.

Lentement, la jeune fille se dirigea vers lui.

– Plus près ! Voilà ! approuva-t-il. Écoute ! Il avança la tête au point que ses lèvres touchèrent presque les oreilles de celle qui écoutait. Le visage de la jeune fille refléta clairement l'effet produit par les paroles qu'elle venait d'entendre. Son expression passa de l'étonnement à la peur, puis à l'horreur. Et lorsque le pharaon se cala de nouveau au fond de son siège, dans l'attente impatiente de la réponse de la jeune fille, il fallut à celle-ci un certain temps pour retrouver son calme.

– Je... te... remercie..., noble pharaon, bégaya la danseuse, que tu aies choisi la plus indigne de tes servantes pour cette haute mission, mais...

– Silence ! Pas de mais ! Il faut que tu accomplisses cet acte ! Maintenant va-t-en et prépare tout. Vers le soir, un cavalier viendra te chercher.

La jeune fille s'apprêta à partir.

– Arrête ! cria à nouveau le pharaon, comme s’il venait d’avoir une bonne idée. Le prêtre qui a sacrifié t’accompagnera ; à deux, vous pourrez plus facilement vous charger de la chose. Parle-lui en. La récompense ne vous fera pas défaut.

L’espace d’un instant, le visage de la danseuse s’illumina de joie. Elle s’inclina jusqu’à terre, puis quitta les lieux.

Le pharaon resta encore longtemps dans la pièce sombre, il ricanait. Toutes ses pensées ne visaient qu’à une chose : l’anéantissement de Abd-ru-shin.

Essoufflée, la danseuse arriva au temple. Elle chercha le prêtre, mais il n’était pas là. Elle se précipita dans sa chambre où il l’attendait souvent pendant qu’elle exécutait ses danses. Rien ! Indécise, elle restait là, se mordant impatiemment la lèvre inférieure. L’inquiétude la gagna, elle serra nerveusement les poings. Avait-il commis une imprudence ? L’avait-il suivie ? Elle se mit à courir de long en large. Dans sa crainte à son sujet, elle oublia que le soir approchait, la contraignant à prendre une décision.

Soudain, elle se rappela les souterrains qui conduisaient au palais. C’était là qu’il se trouvait !

En hâte, elle retourna au temple. Les prêtres étaient là sur les marches, devant l’idole. La danseuse se glissa entre ces êtres à moitié engourdis, disparut derrière la statue, déplaça une petite pierre de mosaïque dans un trou à peine visible, et le dos de la déesse s’ouvrit. La jeune fille rampa à l’intérieur de la statue et, par des marches étroites, se glissa dans les profondeurs.

La galerie s’élargit enfin, lui permettant de se tenir debout. La danseuse ressentait à peine la peur mais, au contact des murs humides, elle frissonna. Les mains tendues en avant, elle trouvait son chemin dans l’obscurité.

– Nam-chan ! appelait-elle de temps à autre. Enfin, elle perçut des bruits de pas.

– Qui est là ? demanda quelqu’un tout près d’elle.

La danseuse s’élança en avant.

– C’est moi ! C’est moi ! balbutia-t-elle en se cramponnant au prêtre. Elle était si émue qu’elle sanglotait nerveusement. Le prêtre la tint enlacée et la ramena sans demander d’explications.

Ils remontèrent les nombreuses marches étroites et arrivèrent au temple sans être remarqués. La main dans la main, ils se glissèrent dans une petite pièce semblable à une cellule.

– Parle ! Je veux savoir ce qui s’est passé. Lorsque je suis arrivé au palais, j’ai entendu un esclave dire que tu étais repartie. Et maintenant, tu cours dans ce labyrinthe ! Tu aurais pu te tromper de chemin ; un non-initié peut trouver la mort dans ces couloirs. Mais parle donc !

La jeune fille avait retrouvé son calme. Seules ses mains jouaient nerveusement avec une chaîne.

– On va nous conduire ensemble à la frontière du pays de Abd-ru-shin. Là, le cavalier qui doit nous emmener nous mettra dans le même état que si nous avons été dépouillés. Aux Arabes qui nous trouveront, il nous faudra dire qu’on a voulu nous tuer et que seule la fuite nous a sauvés. Le prince nous accueillera, nous hébergera et alors ...

– Alors ?

– Il faudra l’épier, découvrir son secret et le rapporter au pharaon qui nous récompensera largement !

Le prêtre sursauta, révolté :

– Jamais nous n’agissons ainsi !

– Il le faut, sinon le pharaon nous fera tuer.

Le prêtre ne dit plus rien, il prit la main de la jeune fille et la caressa. Son cerveau travaillait fébrilement, cherchant le moyen d’éviter tout cela...

D’un coup de pied, la porte s’ouvrit.

– Êtes-vous prêts ?

Un cavalier se dressait devant eux. Inconsciemment, tous deux acquiescèrent d’un signe de tête. Ils changèrent rapidement de vêtements puis suivirent leur guide dans la nuit. Trois chevaux déjà sellés les attendaient et bientôt ils se rendaient au trot vers leur destination...

Plus tard, non loin de la frontière, un groupe d'Arabes trouva deux personnes, un homme et une femme, à demi-morts de soif et à peine vêtus. Les cavaliers les hissèrent sur les chevaux et se dirigèrent au galop vers la ville de Abd-ru-shin.

Le prince accueillit les étrangers, leur fit donner des vêtements et de la nourriture et, lorsqu'ils le supplièrent de rester à son service, il donna son assentiment.

Dans la demeure de Abd-ru-shin, le prêtre oublia qu'il avait servi Isis et la petite danseuse dansa devant le prince comme si sa place avait toujours été là. Tous deux étaient heureux. Auprès de leur nouveau maître, le pharaon s'évanouit comme un fantôme ; ils l'oublièrent aussi...

→ Juri-chéo se trouvait auprès de la couche du pharaon. Elle vit la mort qui l'appelait, dressée derrière lui. Le roi était couché et se battait avec l'inévitable. Sa volonté se révoltait contre la mort.

– Appelle ton frère ! dit-il à grand peine. Juri-chéo sortit. Elle revint avec Ramsès.

Le pharaon ouvrit les yeux et regarda son aîné, puis son regard se posa sur Juri-chéo dont les yeux étaient remplis de douceur. Il fit de grands efforts pour prononcer quelques mots.

– Ramsès, tu seras roi ; ce sera toi le pharaon si tu prêtes serment, jure-moi de mener mon œuvre à bonne fin. Asservis Israël ! Et méfie-toi de Abd-ru-shin : tue-le, sinon il te tuera !

Et la colère si longtemps contenue en Ramsès explosa. Sa haine contre Juri-chéo le domina. Il prêta volontiers serment, car il blessait par là Juri-chéo au plus profond d'elle-même.

Le pharaon dit encore :

– Il faut que tu le fasses assassiner clandestinement ; ce n'est qu'ainsi que tu pourras découvrir son secret. Évite de lui faire la guerre, il est invincible ! Seule ... la ruse ... t'aidera ...

Le pharaon se tut, à bout de forces. Ramsès vit vaciller, puis s'éteindre, la dernière étincelle de vie ... Le pharaon était mort.

Avec appréhension, Juri-chéo passa près de son frère et sortit à la hâte. Elle était inquiète. Ramsès tiendrait-il parole ?

→ Moïse vivait loin de l'Égypte, loin du royaume de Abd-ru-shin. Une peuplade nomade l'avait accueilli. Moïse gardait des moutons et des bœufs. Des semaines durant, il restait seul dans la steppe, entouré des bêtes qu'il conduisait de pâturage en pâturage.

Tout était calme autour de lui, nulle voix humaine ne parvenait à son oreille. Et Moïse attendait toujours l'appel du Seigneur. Pleines de nostalgie, ses pensées volaient vers Abd-ru-shin et, inlassablement, elles cherchaient la Force qui venait de là. Lorsque, la nuit, il était accroupi devant le feu, en parfait accord avec le calme environnant, les voix de son peuple venaient à lui par essaims innombrables. Toutes criaient et imploraient du secours : lamentations de femmes tourmentées, pleurs craintifs et plaintifs d'enfants apeurés, gémissements étouffés et murmures sourds d'hommes trop faibles pour briser leurs chaînes.

De puissantes forces pénétraient les plus délicates facultés intuitives de celui qui écoutait dans la solitude. Moïse se leva d'un bond. Son corps musclé et presque trop mince se tendit, il écarta les bras et leva ses mains ouvertes vers le ciel comme s'il demandait à recevoir d'en haut la bénédiction, le signe du commencement. Il demeura ainsi en attente, se demandant si la voix du Seigneur n'allait pas se faire entendre. Bientôt, il abaissa de nouveau les bras ; ses mains qui, malgré les travaux pénibles, étaient restées fines et minces, retombèrent mollement.

– C'est encore trop tôt, murmura-t-il, et il s'accroupit à nouveau en silence.

Souvent, l'attente lui ôtait tout courage. Au bord du désespoir, il souffrait de la contrainte qu'il s'était volontairement imposée pour arriver au but. Il savait que Dieu ne l'appellerait pas une seconde trop tôt ; il connaissait la Sagesse du Créateur. En ces instants où il se donnait entièrement à la prière, il lui semblait pressentir la perfection des lois. Il débordait alors de félicité.

Cependant, certains jours, il marchait nerveusement de long en large, sous l'effet de la Force qui provoquait une tension intérieure qu'il ne lui serait plus possible de maîtriser très longtemps. C'est alors que le séducteur s'approchait de lui pour le tenter, poussant Moïse au bord de la folie, le tourmentant jusqu'à l'épuisement ; il ne lâchait pas prise tant que Moïse ne l'avait pas démasqué et ne s'en était pas remis à Dieu. Épouvanté, Moïse repoussait les ténèbres, il se cramponnait avec une

force toujours plus grande à la Lumière qu'il trouvait sur son chemin, éclatante et claire.

La tribu de bergers à laquelle Moïse s'était joint menait une vie de nomades. Les hommes parcouraient le pays avec leurs troupeaux, laissant femmes et enfants sous une faible protection. Le village bâti sur pilotis était extrêmement rudimentaire et aussi misérable que ses habitants. Moïse avait épousé une femme de cette tribu. Il la voyait rarement et ne pensait jamais à elle. Lorsqu'il était au village, sa vie ressemblait à celles des autres hommes. Moïse ne voulait nullement faire remarquer qu'il était différent. Il s'efforçait de passer inaperçu.

C'est dans une complète indifférence qu'il restait assis le soir avec d'autres villageois dans sa chaumière. On échangeait peu de paroles. Les hommes étaient renfermés et sans chaleur. La femme de Moïse avait des yeux sombres et intelligents. Il s'aperçut bientôt qu'elle était d'une autre nature que ceux de sa race. Au début, ses habitudes avaient effrayé Moïse, lui qui avait été choyé et élevé à la cour. Mais Zippora adopta les manières de son mari avec une rapidité surprenante. Comme si cela allait de soi, elle essayait de se plier entièrement à sa façon de faire et tâchait de lire dans ses yeux l'approbation ou le déplaisir. Jamais elle ne parlait de ses dieux à Moïse ; elle devinait inconsciemment que les siens étaient différents. Elle restait accroupie en silence dans un coin de la chaumière et ne se levait que s'il avait besoin de quelque chose. Elle demeurait sous l'emprise de la volonté de Moïse sans que celui-ci s'en aperçût. Il la regardait à peine ; elle ne le dérangeait plus. Étant beaucoup trop préoccupé de son avenir, il n'avait pas remarqué les efforts faits par Zippora. Aussitôt qu'il avait tourné le dos au village et que la vaste plaine s'étendait devant lui, il l'oubliait. Il aurait eu un sourire incrédule si on lui avait dit que sa femme pouvait se languir de lui en son absence. Ce n'était qu'en voyant apparaître le village dans le lointain qu'il se souvenait de Zippora.

Un jour, il revenait à nouveau au village, marchant derrière ses bêtes, appuyé sur sa houlette. A peine vit-il la fumée s'élever de quelques chaumières que la paix entra dans son cœur. Tout à coup, il crut pouvoir se réjouir de revoir ces êtres, si étrangers qu'ils fussent restés pour lui.

– Vraiment, pensa-t-il en souriant, la joie est entrée en moi, une joie si pure et si simple que seul un enfant peut en ressentir de semblable. Son

visage se fit soudain sérieux et il ferma les yeux. Une voix lui parla :
« Écoute ce que le Seigneur te fait dire par moi. »

– Oui, Seigneur ! répondit Moïse à voix haute et, après un instant, une fois encore : Oui, Seigneur ! Puis il se jeta à terre. Il tremblait.

Et il fit un geste incompréhensible : il lança sa houlette à terre devant lui et il lui sembla qu'elle se tortillait comme un serpent. Il saisit la queue du serpent et celui-ci redevint une houlette dans sa main.

– Je Te comprends, Seigneur ! dit-il, Ta volonté et Ta Parole sont pour moi ce bâton : si je le laisse tomber, il se transforme en serpent, symbole du tentateur sur terre. Si j'oublie Ta Parole, le serpent s'enroulera autour de mon pied et m'empêchera de marcher. Prête à m'anéantir à tout moment, sa dent venimeuse glissera sur mon pied.

Alors Moïse cacha sa main dans les plis de son vêtement et lorsqu'il la ressortit, elle était lépreuse.

Il frémit et la cacha une nouvelle fois sous son vêtement ; il la sentait guérir au contact de sa poitrine. Et lorsqu'il la regarda de nouveau, elle était aussi pure qu'auparavant. Subjugué, Moïse enfouit son visage dans ses mains.

– Oh ! Seigneur ! gémit-il, c'est trop grand pour moi, je ne puis Te comprendre !

Mais la voix ne se tut pas. Moïse fut obligé de continuer à écouter. Son visage était transfiguré.

– Je crois que j'accomplirai ma mission car Ta bénédiction repose sur moi. Oui, je veux purifier l'âme accablée d'Israël, la main lépreuse, je veux réveiller la Parole que Tu as déposée en moi et grâce à elle, laver Israël de la maladie et de la paresse qui la recouvrent, telle une lèpre incurable.

Moïse s'était levé ; il se redressa avec autorité. En signe visible, la lumière demeura dans ses yeux.

C'est ainsi que Moïse éprouva la Toute-Puissance de Dieu.

Formant un vaste cercle, les moutons étaient couchés ; ils ne faisaient pas le moindre bruit et semblaient paralysés par cette force immense qui avait vibré aussi au-dessus d'eux.

Debout, Moïse contempla les animaux à la ronde avant de prendre congé d'eux. Puis il fit avancer le troupeau vers le pays natal.

Le soleil disparut lorsque Moïse s'approcha du village.

Haletante, les yeux brillants, Zippora courut à la rencontre de Moïse. Il n'en vit rien. Il entendit à peine son bavardage car le puissant événement qu'il venait de vivre était encore trop présent en son for intérieur pour qu'il fût capable de penser à autre chose. Il était déjà entièrement détaché de ce peuple, dont sa femme faisait partie.

Finalement, Zippora se tut ; son regard scruta Moïse qui jamais encore ne lui était apparu aussi lointain, aussi étranger. Ses yeux se voilèrent et se remplirent de larmes. Elle baissa la tête. Alors de grosses larmes tombèrent sur sa poitrine, sur ses chaînes et sur les foulards multicolores dont elle s'était parée pour fêter le retour de son mari. Moïse ne vit rien de tout cela. De même, tandis qu'il mangeait les mets que Zippora lui avait servis, il restait muet et renfermé. Pourquoi pas ? Tous les hommes de cette tribu se comportaient de la sorte.

Zippora attendit patiemment qu'il lui adressât la parole. Après avoir mangé, il se leva, s'approcha du feu où la femme était accroupie et dit :

– Écoute ce que j'ai à te dire.

La femme se leva lentement, se plaça en face de lui et, la tête baissée, attendit qu'il parlât.

Moïse se rassit et désigna un siège à côté de lui. Craintivement, la femme s'approcha.

– Zippora, tu sais que je suis Israélite et que je sors de la maison du pharaon qui oppresse et torture mon peuple.

Zippora se contenta d'un signe de tête affirmatif.

– Jour et nuit, je pense à mon peuple ; j'entends son appel parvenir jusqu'à moi. Je suis venu dans ce pays pour me préparer à la mission qu'il me faut accomplir.

De nouveau Zippora acquiesça. Sa tête était légèrement inclinée pour mieux entendre les paroles de Moïse, mais elle ne comprenait rien à ce qu'il disait. Grâce à son instinct infailible, elle se doutait de la répulsion de son mari pour tout ce qui ne faisait pas partie de sa mission. Elle se mit à trembler de peur. Sa nature simple se révoltait contre la douleur qui la

dominait et la tourmentait. Elle entendit ses paroles et ne retint qu'une chose : il part !

Moïse avait tout dit. Plein d'espoir, il regardait Zippora. Alors elle leva la tête et ses yeux sombres, exprimant la plus grande douleur, se noyèrent dans les siens. Mais Moïse ne vit pas les yeux de sa femme, il vit les yeux de Abd-ru-shin qui le regardaient. Effrayé à l'extrême, il recula. Était-il possible qu'il n'ait jamais connu cette femme, jamais remarqué son amour ? Il était ému. Regrettant ses paroles, il saisit la main de sa femme. Celle-ci garda le silence ; seuls ses yeux fixèrent le visage de Moïse et virent le changement qui s'opérait en lui intérieurement. Il débordait de reconnaissance pour Abd-ru-shin qui, de son regard avertisseur, l'avait prévenu à temps. Il avait le cœur léger et se sentait heureux.

– Nous partirons ensemble, Zippora ; veux-tu venir avec moi ?

En signe d'assentiment, elle lui tendit aussi l'autre main.

→ Peu de temps après, deux êtres traversaient le pays. Il leur fallut plusieurs semaines pour approcher du royaume de Abd-ru-shin où Moïse avait hâte d'arriver. En route, Moïse instruisit sa compagne. Il donna à Zippora des explications sur le pays inconnu où ils allaient pénétrer. Zippora écoutait attentivement ; elle comprenait tout aisément. Et beaucoup de choses enfouies au fond d'elle-même se réveillaient à présent : elle devint éloquente et sûre d'elle. Moïse ne cessait de l'admirer.

Mais son âme le devançait toujours. Tandis qu'il parlait de Abd-ru-shin à sa femme, il se voyait déjà arrivé. Le désir de se trouver près de lui se faisait plus intense.

« Enfin ! » exultait-il en son for intérieur, « enfin, je peux commencer ! » Son allégresse était si grande que Moïse en oubliait les fatigues du long voyage.

El lorsqu'apparurent au loin les créneaux du palais où habitait Abd-ru-shin, Zippora eut peine à suivre son mari. Il pressait le pas comme s'il en était encore au début du voyage.

– Moïse ! implora-t-elle, je ne peux pas te suivre aussi rapidement.

Moïse ralentit son allure. A nouveau, il était obligé de se souvenir d'abord de sa femme.

Comme dans un rêve, Moïse traversait les rues de la ville. Éblouissant de blancheur, le palais se dressait en plein soleil devant lui. Les rayons aveuglants avaient beau l'empêcher d'en distinguer nettement les contours, il ne pouvait en détacher les yeux. Debout devant le grand portail, il demanda humblement qu'on le laissât entrer. C'est couvert de poussière et pauvrement vêtu que Moïse revenait au palais. Zippora le suivit. Son cœur serré battait à grands coups dans sa poitrine. La splendeur de la cour intérieure, le sol de marbre richement coloré, les colonnes imposantes qui soutenaient le toit du péristyle intimidaient cette femme issue d'un peuple ignorant et misérable et la plongeaient dans un ébahissement qui lui coupait le souffle.

Zippora osait à peine regarder autour d'elle. Moïse marchait devant. En voyant son allure rapide, elle eut peur qu'il ne la laissât seule en ces lieux. Les vêtements de Moïse, qui tranchaient tellement sur ceux des serviteurs somptueusement vêtus, représentaient pour Zippora l'unique soutien, le seul point de repère parmi tout ce qu'il y avait d'inconnu alentour.

Ils approchèrent d'un escalier ; Moïse s'y arrêta. Zippora leva la tête, regarda vers le haut et vit, sur la plus haute marche, un être vêtu de blanc, portant un turban, blanc lui aussi, maintenu sur le front par une agrafe étincelante. La femme simple tressaillit. « C'est son dieu » pensa-t-elle, et elle se jeta à terre en se voilant la face.

Moïse resta là, le regard rayonnant, sans quitter des yeux le prince qui descendait à leur rencontre.

Les yeux de Abd-ru-shin, pareils à l'éclat de deux soleils, enveloppaient Moïse d'une chaleur bienfaisante. Lui aussi s'agenouilla devant Abd-ru-shin jusqu'à ce qu'il crût sentir la main légère du prince sur sa tête.

– Viens, Moïse, tu es mon hôte ; sois le bienvenu dans cette maison. Tu es ici chez toi !

Moïse dit à voix basse :

– Abd-ru-shin, sois remercié qu'il m'ait été permis de revenir auprès de toi.

– Tu te trompes, Moïse, tu es toujours allé de l'avant et tu as parcouru un cercle qui, commencé près de moi, devait aussi se fermer près de moi.

Moïse regarda le prince d'un air suppliant.

– Seigneur, je voudrais que ta bouche m'en dise davantage afin de m'éclairer.

En signe d'approbation, Abd-ru-shin inclina la tête.

– Qui est cette femme ? demanda-t-il ensuite en montrant Zippora qui était restée agenouillée.

– Mon épouse, Abd-ru-shin. Puis Moïse la releva et Zippora demeura là, timide et tremblante.

Abd-ru-shin lui toucha légèrement l'épaule ; alors elle osa le regarder. Son visage reflétait une pureté enfantine et elle leva vers le prince un regard empli de vénération.

– Venez, suivez-moi. Abd-ru-shin se retourna et gravit les nombreuses marches. Moïse et Zippora le suivirent.

Lorsqu'ils furent arrivés en haut, des serviteurs les attendaient. Abd-ru-shin leur fit signe d'approcher.

– Conduisez mes invités à leurs appartements, préparez leur un bain et donnez-leur des vêtements.

Puis il se tourna vers Moïse :

– Reposez-vous, remettez-vous des fatigues de ce long voyage. Dans quelques heures, votre serviteur vous conduira auprès de moi et nous prendrons le repas en commun. Pour le moment, restaurez-vous avec les quelques mets et fruits qu'on vous apportera.

Abd-ru-shin porta la main à son front pour saluer ses hôtes et les quitta.

Encore tout étourdis, ils suivirent machinalement les serviteurs. En pénétrant dans la chambre destinée aux invités, Zippora poussa un cri de surprise. Moïse, qui n'avait jamais vu pareil luxe à la cour du pharaon, fut lui aussi très étonné à la vue des objets de valeur qui se trouvaient dans la pièce.

On remplit d'eau claire les baignoires taillées dans le marbre. Le parfum des sels de bain et les essences qui se dissolvaient dans l'eau se répandaient dans l'atmosphère. Moïse se laissa tomber sur un siège confortable et ferma les yeux. Un indicible bien-être le gagna. Il oublia le

temps des privations et s'abandonna entièrement à la sensation qui le pénétrait.

Plus tard, Moïse et Zippora, portant des vêtements doux et précieux, étaient assis à la table de Abd-ru-shin. Avides de beauté, comme enivrés, les yeux de Moïse s'attardaient sur les magnifiques coupes contenant les mets les plus choisis.

– Abd-ru-shin, tu me combles d'attentions ; j'en suis confondu.

– N'es-tu pas mon ami, Moïse ? A qui donner cela si ce n'est à mes amis ?

– Et où sont-ils aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, ils nous laissent seuls puisque tu séjournes chez moi pour la première fois. Tu les verras demain et tu feras partie de leur cercle.

– Je ne profiterai pas longtemps de ton hospitalité, Abd-ru-shin ; il me faudra partir bientôt. Le devoir m'appelle à présent. Il est là qui m'attend.

– Je sais, Moïse. J'ai vu de mes propres yeux la détresse d'Israël.

Le pharaon est mort.

– Et Juri-chéo gouverne le pays ?

– Non, elle a été détrônée auparavant. Ramsès, l'aîné, est pharaon.

– Ramsès ! Pauvre peuple ! Il est plus cruel que son père !

– Il torture Israël bien plus que ne le faisait son père.

– Et Juri-chéo ?

– Est ici ! Elle est mon hôte. Moïse en pâlit d'émotion.

– Ici ?

Abd-ru-shin inclina la tête.

– Pour peu de temps seulement ; elle savait que tu allais venir ; mon ami, le voyant, l'a annoncé, il y a quelque temps.

Les yeux de Moïse devinrent suppliants. Alors Abd-ru-shin fit un léger signe et l'un des serviteurs disparut.

Peu après, Juri-chéo entra. Moïse s'était levé, il fit quelques pas à sa rencontre. Puis il s'agenouilla devant elle. La fille du pharaon resta immobile. La douleur dont elle avait été accablée avait figé son visage,

tel un masque. Ce masque tombait à présent, et soudain tous ses muscles se détendirent.

Un spasme convulsif parcourut ses traits. Après tant de contraintes imposées, la détente jaillit comme un cri.

Ses mains, toujours des mains d'enfant, caressaient doucement le foulard brodé dont Moïse était coiffé. Il se leva et la conduisit à table.

Zippora, les yeux écarquillés, observait la scène. Tel un aimant, ses yeux attiraient Juri-chéo.

– Ton épouse ?

Moïse fit oui de la tête.

Juri-chéo sourit avec douceur ; elle avait immédiatement reconnu l'amour de Zippora pour son ancien protégé.

Abd-ru-shin vit le bonheur de ces êtres et lut la reconnaissance dans tous les yeux.

Puis, derrière son siège surélevé, un pli du rideau s'ouvrit. Une petite tête ravissante aux cheveux noirs apparut. Un voile tissé d'or couvrait de justesse les boucles noires. Moïse poussa un cri de surprise ; Abd-ru-shin tourna la tête.

– Approche, Nahomé, dit-il en riant, je sais que tu ne supportes pas d'être exclue.

Nahomé fit la moue, puis son rire cristallin et clair résonna dans la pièce, toucha le cœur des hôtes et les conquit.

Nahomé se glissa sur un siège à côté de Abd-ru-shin et, par son bavardage, éclaira encore davantage le visage des invités.

A la fin du repas, Nahomé frappa dans ses mains. Un serviteur sortit et bientôt un gong résonna.

Le long d'un mur, les lourds rideaux s'écartèrent, découvrant une salle dont la vue arracha aux hôtes des cris d'admiration. Les murs étaient faits de pierres étincelantes. Des lumières placées dans des niches taillées dans la pierre se reflétaient dans des cristaux biseautés qui y étaient enchâssés. Les rayons de diverses couleurs s'entrecroisaient d'un bout à l'autre de la salle. Au centre, se dressait un socle bas et rectangulaire ; de chaque côté se trouvait une coupe plate d'où montaient des colonnes de fumée

répandant de suaves parfums. Une femme enveloppée de lourds vêtements brillants était agenouillée sur le socle. Son visage était voilé. Une douce musique se fit entendre. La femme se redressa lentement au rythme de la mélodie. Son corps absorbait les sons puis les renvoyait transformés. Il donnait une forme, une expression à la musique qui semblait planer dans la salle.

Chaque mouvement de la danseuse témoignait de la plus haute perfection de son art. Les spectateurs voyaient pour la première fois la matérialisation pure et noble de la musique que seul un être clair et ouvert pouvait interpréter ainsi. Moïse se pencha vers Abd-ru-shin.

– Il n’y a place que pour la pureté et la beauté dans ta maison, mon prince. J’ai vu les danseuses du temple d’Isis et j’en étais ravi mais, comparé à celui de cette femme, leur art paraît bien terne.

Abd-ru-shin sourit.

– Je ne trouve pas les danseuses d’Isis plus mauvaises que celle-ci.

– Les danseuses du temple ne méritent pas cet éloge !

Abd-ru-shin ne répondit pas. La danse était terminée. Alors la danseuse laissa tomber son voile et les invités purent clairement distinguer ses traits.

– « Ce n’est pas possible ! » Moïse s’était levé. A ce moment, le rideau se referma. « Mais, c’était bien là Ere-si, la première danseuse du temple d’Isis ! »

– Ah, tu la reconnais ? Elle me fut envoyée par le pharaon défunt. Elle est arrivée avec un prêtre égyptien qui est à présent le compagnon de toutes mes chevauchées.

Moïse regarda le prince en silence. Seuls ses yeux montraient la vénération sans bornes qu’il portait en lui. Il ne demanda pas dans quel but le pharaon avait envoyé le prêtre et la danseuse car il s’en doutait bien. Une angoisse cuisante le gagna au sujet de Abd-ru-shin. Il aurait voulu l’implorer :

– Laisse-moi rester ici près de toi, pour te protéger et veiller sur toi !

Mais sa mission était d’une tout autre nature. Le Seigneur Lui-même la lui avait indiquée !

Et lorsque Moïse se trouva le lendemain face aux amis de Abd-ru-shin, son inquiétude se dissipa instantanément. Il vit le visage des Arabes aux traits coupés au couteau ; il vit leurs yeux sombres où brillait le courage, et l'aspect noble et imposant de l'ancien prêtre égyptien qui, tel un gardien, se tenait aux côtés de Abd-ru-shin.

Les yeux clairs et limpides de cet homme, son visage noble, aux traits réguliers, qui semblait provenir d'une race différente, étrangère, ôtèrent à Moïse ses derniers doutes. « Je ne saurais faire mieux que ceux-là. Chacun ici est prêt à donner sa vie pour Abd-ru-shin ».

Juri-chéo prit congé de Moïse. Fermes et pleins d'espoir, ses yeux se posèrent longuement sur lui.

Moïse lui prit la main.

– Sois remerciée encore une fois, Juri-chéo. Nous savons que maintenant c'est un adieu – le dernier en ce monde. Après cette séparation, il n'y aura plus de revoir.

Juri-chéo resta immobile. Une grande force la maintenait debout.

– Je sais tout cela, Moïse, et pourtant il n'y aura jamais de séparation. Je ne peux plus rien pour toi à présent, tu as une aide plus éminente. Penses-y toujours !

Elle fit encore un pas vers lui et, de ses deux mains, lui saisit le bras :

– Moïse, je te souhaite de remporter la victoire sur l'Égypte ! Je désire que tu réussisses à délivrer Israël ! Ton ennemi est puissant – mais ton Dieu est plus puissant !

Sa voix, tellement basse qu'on aurait dit un souffle, était pressante ; elle était empreinte d'une telle insistance qu'elle pénétra Moïse. Après avoir entendu ces paroles, il lui sembla prendre à nouveau conscience de la grandeur de sa mission.

Les vœux de Juri-chéo devenaient vivants en lui, ils résonnaient encore à son oreille lorsqu'il partit pour l'Égypte.

Pleine de foi et de confiance, sa femme était fidèlement restée à ses côtés.

La dernière image que Moïse emporta fut celle de Abd-ru-shin. Le dernier sourire du prince n'était qu'un espoir joyeux. La puissance

invincible de ce sourire était pour Moïse la plus belle escorte. Et, plein de confiance, il partit au combat.

Abd-ru-shin interrogea Juri-chéo :

– Veux-tu rester ici ?

Elle le regarda. Grand était son désir de dire oui. Et pourtant, elle secoua la tête.

– Il faut que je rentre ; peut-être pourrais-je quand même lui être utile d’une façon ou d’une autre.

Et Abd-ru-shin la laissa partir. Il la suivit d’un regard triste lorsque, escortée de ses cavaliers, elle retourna en Égypte. La tristesse gagna son âme et il en oublia pour quelque temps le monde environnant.

Comme si souvent, un immense « pourquoi » le harcelait de nouveau. Et la nostalgie de quelque chose de bien supérieur à cette Terre s’empara de lui. Il ne remarqua pas la venue de Nahomé qui, muette, avait levé ses yeux d’enfant sur lui. Ce ne fut qu’au moment où sa petite main toucha doucement son bras que la conscience terrestre lui revint. Ses yeux la regardèrent avec bonté.

– Tu es tellement loin, Seigneur !

– Oui, Nahomé, j’étais loin, très loin.

– Seigneur, pourrais-tu partir un jour... et ne plus revenir ?

– Je partirai un jour, Nahomé – toi aussi. Tous les hommes quitteront cette Terre un jour. Il dépendra d’eux qu’ils soient obligés d’y revenir ou non. Mais moi, je ne suis pas obligé de revenir sur Terre ; cependant, il me semble que j’y reviendrai une fois encore.

Le visage de Abd-ru-shin avait pris cette expression lointaine qu’il avait parfois. Nahomé s’en aperçut.

– Abd-ru-shin, je partirai avec toi lorsque tu quitteras cette Terre et je reviendrai lorsque tu y séjourneras de nouveau ! Je veux rester auprès de toi.

Doucement, la main de Abd-ru-shin caressa la petite tête brune.

– Si Dieu le veut, mon enfant, il en sera ainsi !

Nahomé était satisfaite à présent. Elle oublia le ton grave de la conversation et se mit à bavarder gaiement. Cela fit sourire Abd-ru-shin.

C'était toujours Nahomé qui le délivrait de ses pensées qui l'entraînaient vers les hauteurs lointaines. Par sa pureté enfantine, elle écartait du prince toute pesanteur terrestre qui, tel un cauchemar, l'oppressait si souvent.

A présent, c'était l'inquiétude au sujet de Moïse qui préoccupait Abd-ru-shin. Nahomé savait que Moïse se trouvait à l'aube d'une œuvre immense. Elle ressentait si profondément la gravité des entretiens qui avaient eu lieu entre Abd-ru-shin et Moïse qu'elle se doutait quelque peu de l'immensité du danger.

– Abd-ru-shin, Moïse vaincra le pharaon puisque tu le désires !

La grande confiance dont témoignaient les paroles de Nahomé fit sourire le prince.

– Bien sûr qu'il vaincra, Nahomé ! Dieu le veut ainsi ; le bien finit toujours par l'emporter.

– Et, malgré tout, tu es inquiet ?

– Oui, au sujet de Moïse, la force pourrait l'abandonner.

– Mais pourtant, il la reçoit de toi. C'est toi qui la lui donnes !

– Je peux la lui donner, mais il faut qu'il s'en serve. S'il ne le fait pas, cet éminent secours ne pourra plus parvenir jusqu'à lui. Ne pas la mettre à profit, ou la refuser, c'est la même chose !

Nahomé se tut. Sa petite tête travaillait fébrilement pour essayer de comprendre ces paroles. Enfin son visage s'illumina de joie.

– Moïse ne te décevra point ! s'écria-t-elle, toute contente d'avoir trouvé une solution. Ainsi avait-elle réussi à rendre à Abd-ru-shin sa gaieté et sa tranquillité.

Cependant, Abd-ru-shin envoya bientôt des émissaires en Égypte afin d'être informé de la situation. Il attendait impatiemment leur retour.

→ La rumeur qu'un sauveur avait été envoyé par Jéhova se répandait parmi les Israélites. On se réunissait en secret et, lors de ces réunions, on ne communiquait qu'en chuchotant. La peur des espions du pharaon rendait les hommes extrêmement prudents.

Qui parlait dans ces réunions ? Quels étaient ceux dont les propos faisaient tendre l'oreille aux Israélites ? Qui exerçait cette puissance secrète qui gagnait le peuple tout entier ?

Moïse qui, par l'intermédiaire de son frère aîné, Aaron, annonçait enfin au peuple sa délivrance !

L'énergie du désespoir commençait à naître chez les enfants d'Israël. Malgré leur déchéance extérieure, ils n'avaient pas oublié Jéhova. Il était toujours vivant en eux. Le peuple avait tellement d'endurance qu'il supportait les tortures les plus inhumaines et était même capable d'espérance.

Personne n'avait vu Moïse jusqu'alors. Tous attendaient avec impatience l'apparition du sauveur. Aaron, dont l'influence avait toujours été prédominante parmi eux, se portait garant de l'authenticité de la promesse. Jamais sa langue n'avait été aussi habile ni sa voix aussi persuasive qu'à ce moment.

Les pauvres asservis étaient aux écoutes des paroles de réconfort et d'encouragement.

La révolte grondait parmi le peuple d'Israël. Ramsès en fut informé.

– Lequel d'entre vous craint ces chiens ? cria-t-il à ses sbires qui lui apportèrent cette nouvelle. Ils lui répondirent par un haussement d'épaules.

– Que craignez-vous ?

– L'un des hommes rassembla son courage et s'avança :

– Nous craignons une révolte, noble pharaon ! Ce peuple ne pourra jamais être entièrement subjugué par nous ; il supporte les pires sévices, car il compte sur du secours ; nous l'entendons et nous le voyons se rebeller.

– Saisissez-vous de cet homme ! Le pharaon écumait de rage. Jetez-le dans la tour de la faim. Les vautours auront là un bien maigre repas !

Et on emmena le malheureux.

– Y a-t-il un seul parmi vous qui croit encore à la force d'Israël ?

Personne ne répondit.

– Partez, et soyez encore plus durs dorénavant. Si ce peuple se permet de gronder, c'est la preuve de votre faiblesse. Vous pourrez alors choisir entre l'écartèlement ou la tour de la faim.

Les hommes se glissèrent peureusement hors de la salle.

Ramsès resta seul. Sa mine était sombre : il se rendait compte que le danger menaçait. Soudain, il se leva, traversa la pièce à grands pas et alla trouver Juri-chéo.

Lorsqu'il pénétra dans ses appartements sans se faire annoncer, Juri-chéo tressaillit. Il prit place à côté d'elle.

– Que désire mon frère ?

– Une explication !

– Parle, je t'écoute.

– Ramsès lui lança un regard entre ses paupières à demi-closes.

– Où est Moïse ?

– Je l'ignore !

Le regard du pharaon se fit rusé.

– Alors, tu seras certainement enchantée d'apprendre la nouvelle : Moïse est ici, en Égypte !

Le visage de Juri-chéo se fit impénétrable. Pas un muscle ne bougea lorsqu'elle lui répondit doucement :

– Peut-être alors viendra-t-il me voir ; je me réjouirais de l'avoir à nouveau près de moi après tant d'années.

Le pharaon étouffait de rage.

– Tu l'auras bientôt près de toi ; mes gardes le cherchent pour me le livrer. Je le ferai tuer. C'est lui qui ameut le peuple, il soulève les foules contre moi. Sa cachette est découverte, je le ferai arrêter cette nuit même.

Le visage de Juri-chéo resta aussi calme qu'auparavant.

– S'il transgresse tes lois, il est coupable pour toi. Je regrette, mais je ne crois pas que Moïse agisse mal.

– Alors, tu crois qu'un autre... ?

Cette question hâtive confirma à Juri-chéo que Ramsès ne savait rien. A grand peine, elle retint un sourire.

– Que crains-tu, Ramsès ?

Il ne remarqua pas que Juri-chéo lui posait la même question que celle qu'il avait posée à ses sbires.

– Je crains une révolte d'Israël.

Là encore, il fit la même réponse que celle qui lui avait été faite. Alors Juri-chéo eut un sourire énigmatique. Ses mains jouaient avec une bague qu'elle avait ôtée.

– N'as-tu pas le pouvoir ?

– Je ne puis briser ce peuple !

– Serait-ce là ton désir ?

– Comment pourrais-je le dominer autrement ?

Juri-chéo le dévisagea ; ses yeux étaient clairs si bien qu'une vague confiance gagna même Ramsès.

– Tu profiterais davantage de ce peuple si tu tenais les rênes moins serrées.

Tu lui prends toute la force dont il a besoin pour travailler pour toi. Seul le dernier reste, celui que les enfants d'Israël gardent pour eux, ce reste, tu ne peux pas le leur extorquer. Il existe, mais ils l'utilisent contre toi.

Ramsès regardait Juri-chéo. A ce moment même, son visage reflétait un tel tourment qu'elle eut pitié de lui.

– Tu penses à ton serment, Ramsès ?

– J'y pense, et tu sais que je suis obligé de le tenir. Le serment du fils juré au père sur son lit de mort le lie pour l'éternité ! Pour un pharaon, il existe aussi une vengeance de « l'au-delà ». La malédiction du pharaon défunt est terrible si son repos est troublé dans la tombe. C'est la mort, et moi, je veux vivre ! Gouverner !

Juri-chéo luttait contre cette vieille tradition ; mais l'ancienne croyance, issue de la culture égyptienne, était plus forte qu'elle.

– Ramsès, pourquoi ne parlerais-tu pas à Moïse sans vouloir attenter à ses jours ? Si vraiment Moïse est le meneur, ne crois-tu pas pouvoir dominer Israël en faisant la paix avec Moïse ?

Ramsès réfléchit longuement :

– Je ne veux pas tendre de piège à Moïse et je lui parlerai s’il vient me voir.

Il se leva et quitta Juri-chéo aussi subitement qu’il était venu.

Lorsqu’il fut parti, elle respira profondément et sourit de bonheur. Elle cacha son visage entre ses mains et pria avec ferveur.

La peur que Ramsès n’attende à la vie de Moïse était donc bien fondée, mais sans objet actuellement.

« Ainsi, j’ai quand même pu te rendre un service, mon fils », dit-elle doucement. C’est ainsi qu’elle appelait toujours Moïse lorsqu’elle pensait à lui ou qu’elle était seule.

→ Moïse se tenait encore dans l’ombre. Le peuple d’Israël entendait parler de son sauveur mais ne le voyait pas.

Aaron prononçait ses paroles, Aaron promettait sa venue et Israël attendait.

Tout à coup, les sévices du pharaon s’adoucirent. De même que la bise anime et redresse dans un champ de blé les tiges ployées et dépourvues de force, de même les dos courbés des enfants d’Israël se relevaient au souffle de la liberté.

– Moïse, Moïse ! s’écriaient-ils en remerciant Dieu, car ils prenaient ce soulagement pour l’œuvre du sauveur qui leur avait été envoyé.

Cependant, Moïse restait toujours invisible pour le peuple. Israël attendait impatiemment l’apparition du sauveur et cela ne faisait qu’augmenter le pouvoir que Moïse exerçait sur les siens par la bouche d’Aaron.

Aaron lui rendait compte des progrès de l’œuvre entreprise. Moïse débordait d’énergie, il appelait de tous ses vœux l’heure où il pourrait agir ouvertement. Il prêtait la plus grande attention aux paroles d’Aaron.

– Ne crois-tu pas que je pourrais à présent me mettre à la tête du mouvement, Aaron ?

La question s'était faite pressante. Aaron secouait prudemment la tête.

– Il est encore trop tôt. Il faut que mes paroles prennent davantage racine pour que personne ne puisse les arracher du cœur du peuple.

Moïse se redressa soudain, résolu. Une idée le fit tressaillir ; en même temps, elle lui donnait la force de se défendre.

– Aaron, j'irai voir le pharaon aujourd'hui même ; je le prierai de laisser partir Israël.

Tandis qu'il prononçait ces mots, Moïse scrutait attentivement les traits de son frère. Pas un muscle du visage d'Aaron ne bougea. Toutefois, il leva légèrement les sourcils tandis que ses paupières se baissaient pour dissimuler l'expression de son regard.

– Eh bien ? interrogea Moïse.

Aaron haussa les épaules.

– Alors mes soupçons sont justifiés. Tu ne veux pas ce que je veux. Tu as des projets, tes propres projets, et tu cherches à m'évincer.

Aaron fit semblant de ne pas comprendre ces paroles, car son sourire était en apparence candide lorsqu'il répondit :

– Est-ce que je ne répète pas tes propos ? Ne suis-je pas ton serviteur ou ton aide ?

Moïse s'en défendit.

– Tu sais dire de belles paroles, Aaron, des paroles qui te tirent d'affaire en toute circonstance. Mais il leur manque la conviction. Tu ne sais pas ce qu'est la vérité. Une seule fois, tu as été sincère et vrai. T'en souviens-tu, Aaron ? Lorsque tu me chassas de ta maison ! Tes paroles étaient viles et injustes, mais elles venaient de ton for intérieur. C'était le désespoir de votre joug écrasant qui te les fit prononcer. J'ai senti qu'elles s'adressaient à l'Égypte et non à moi, car je vous aime. Je suis venu pour vous aider et, malgré cela, je suis un étranger parmi vous. Si Israël me comprenait, je n'aurais pas besoin de toi ! Tu es le seul à savoir ce que je veux et, par ta bouche, je parle au peuple. Mais je t'avertis, Aaron ! Le Dieu qui me donne la force pour la victoire ne veut que de loyaux serviteurs ! J'irai voir le pharaon aujourd'hui même, car Dieu le veut ainsi. Je foulerai du pied le sol qui était ma patrie, je parlerai à des hommes qui comprennent mes paroles car elles sont issues de leur

langage. Là-bas tu marcherais à tâtons comme un aveugle. A partir de ce jour, sois mon aide ; dès lors, je partagerai le terrain avec toi ! Mais n'oublie jamais que nous sommes les serviteurs de notre Dieu !

Aaron regarda Moïse avec surprise. Son orgueil personnel diminuait progressivement. Mettant son âme à nu, les paroles de Moïse arrachaient impitoyablement, lambeau par lambeau, le manteau de ruse et de fausse humilité qu'Aaron avait tissé. L'homme opprimé qui, dès l'enfance, n'avait appris que la soumission, celui qui n'avait nourri en lui qu'une colère impuissante contre sa destinée, libérait son esprit. Pour la première fois, une parole d'amour avait frappé à la porte close de l'âme d'Aaron pour en demander l'entrée. Cette fois, sa bouche adroite ne trouva rien à répliquer.

Il se fit un long silence ; les deux frères étaient là, debout, les yeux dans les yeux.

→ Le pharaon jeta sur Moïse un regard scrutateur. Ce dernier se trouvait devant lui, fier et autoritaire. A quelques pas de là, se tenait Aaron, la tête inclinée de côté.

– Tu désires un entretien avec moi, Moïse ; il t'est accordé. Parle, que me demandes-tu ?

– Je te demande beaucoup, noble pharaon. Je demande justice ! Non pas pour moi, mais pour mon peuple.

– Ton peuple ? Depuis quand es-tu roi en Israël ? Il me semble que c'est moi le maître d'Israël.

Moïse se mordit les lèvres. Il se rendit compte, mais trop tard, de son erreur. Par un mot, il avait blessé la vanité du pharaon. Il chercha des yeux Aaron qui, resté à l'écart, simulait l'humilité. Devrait-il choisir ce chemin pour arriver au but ? Sa foi en la victoire devint inébranlable. Son attitude se fit plus fière encore.

– Le maître d'Israël est Jéhova et non pas toi ! C'est en Son nom que je suis devant toi et que j'exige la liberté pour mon peuple.

– Qui est Jéhova ?

– Notre Dieu – l'Éternel !

Ramsès sourit dédaigneusement.

– L'Éternel ? D'où savez-vous qu'il est éternel ? Votre vie est si courte ! Comment voulez-vous mesurer Son existence éternelle ?

– Prends garde, Ramsès, Son pouvoir est grand, il est incommensurable !

– Ta menace s'adresse au pharaon, ne l'oublie pas, Moïse. Elle s'adresse au roi de l'Égypte qui dispose de la vie de ses sujets et qui, d'un signe de la main, peut aussi anéantir ta pauvre vie.

Aaron tremblait : il avait peur. Cachée derrière un rideau, Juri-chéo écoutait ; elle eut un sourire nerveux. Seul Moïse semblait rester indifférent à cette menace voilée. Il renouvela la même exigence :

– Laisse partir le peuple d'Israël !

Puis un silence de mort se fit dans la pièce. Après un bon moment, comme issues des profondeurs de l'enfer, les paroles funestes du roi résonnèrent :

– Nous voulons combattre, Moïse. Ton maître contre moi !

– C'est ta perte, Ramsès ! Retire ta parole !

– Je ne lâcherai pas le peuple de plein gré. Combats si tu veux l'avoir !

Ramsès eut un rire railleur.

Lorsqu'il se tut, un silence paralysant régna de nouveau. Moïse gardait la tête baissée, légèrement inclinée en avant, prêt à l'attaque. Son regard chercha celui du pharaon. Mais Ramsès restait assis, sans faire un mouvement, les paupières presque closes.

– Alors écoute, Ramsès, ce que je t'annonce. Ton pays est vaste et ton peuple est riche. La vallée du Nil est si fertile que pas un parmi vous n'en est réduit à vivre dans l'indigence ; cependant, tu asservis un pauvre peuple, tu le fais dépérir pour assouvir ton avarice. D'un seul coup, un changement peut se produire ! D'un signe de cette main par laquelle la Force de mon Dieu agit avec une intensité redoublée, je puis troubler tes eaux jusqu'à ce qu'elles deviennent nauséabondes et que ni homme ni bête ne puissent plus la boire. Des épidémies et la mort éprouveront l'Égypte et feront une riche moisson jusqu'à ce que tu cèdes, jusqu'à ce que tu laisses partir mon peuple !

– Ton langage est téméraire et pourrait effrayer plus d’un insensé. Va, abandonne tes rêves grandioses et stupides, je ne t’en veux pas d’oser parler ainsi en présence de ton roi. Reviens à ma cour. A l’avenir, tu n’auras pas à te plaindre, si tu regrettes de nous avoir quittés autrefois. Renvoie ton frère à la maison, ce pauvre fou aveuglé qui ne peut même pas te suivre dans tes projets. Quitte ce peuple ; il ne te sera guère reconnaissant que tu lui rendes son esclavage plus dur par ton langage insolent.

Ces paroles railleuses ne purent émouvoir Moïse. Sa voix était calme lorsqu’il répondit :

– Moi et mon peuple, nous attendrons que tu nous appelles. Israël a attendu longtemps et peut à présent encore patienter jusqu’à ta fin.

Alors il se retourna et, suivi d’Aaron, quitta la pièce.

→ Dès ce moment, les eaux du Nil et celles d’autres fleuves commencèrent à se troubler et à devenir boueuses. Des poissons morts flottaient à la surface de l’eau, des bulles montaient du fond du fleuve, crevaient au contact de l’air, répandant une odeur pestilentielle. D’innombrables bandes de grenouilles fuyaient les bords de l’eau et cherchaient refuge à l’intérieur du pays ; elles envahissaient les champs et de vastes étendues étaient jonchées de leurs cadavres. Partout se répandait une odeur de chair putréfiée.

Les hommes étaient fous de terreur ; pris de panique, ils prenaient la fuite. Désespérés, ils creusaient de nouveaux puits pour ne pas mourir de soif. Mais chaque source découverte exhalait les mêmes vapeurs putrides d’un jaune soufre ; elles sortaient de terre dès les premiers coups de bêche. Peu à peu, le pays fut grandement dévasté. La mort séparait le mari de sa femme, vidait en quelques jours des maisons entières et était source d’affliction et de désolation.

Alors le pharaon fit appeler Moïse :

- Tu anéantis mon pays, arrête !
- Seulement si tu consens à libérer mon peuple !
- Partez ! Quittez mon pays, mais pas avant que tu n’aies fait cesser les plaies.
- Qu’il en soit ainsi !

Et les exhalaisons cessèrent ; un vent frais nettoyant l'atmosphère empestée souffla sur le pays. Les puits donnèrent une eau claire, seuls les fleuves étaient encore impurs : ils se purifiaient plus lentement. Moïse alla de nouveau trouver le pharaon :

– Quand pourrons-nous partir ?

Devant le regard du pharaon apparut le visage de son père défunt qui lui avait fait prêter serment d'opprimer les enfants d'Israël. Ce serment était plus fort que lui et le retenait dans des griffes d'airain.

– Moïse, je voudrais donner la liberté au peuple, mais je ne le puis. Je ne peux même pas soulager votre peine, sinon ce serait ma mort. Je te donnerai des trésors, je te ferai riche, mais il faut que je garde Israël.

– Je suis donc obligé de te quitter, une fois de plus, jusqu'à ce que tu te rendes à la raison.

Et Moïse quitta le roi.

Le Nil sortit largement de son lit et inonda le pays qui devint marécageux. Des nuées de sauterelles et de moustiques, porteurs de maladies contagieuses, vinrent du Nord et s'abattirent sur les plaines d'Égypte. De nouveau, la mort fit une riche récolte et nul n'en connaissait la raison. Personne ne se doutait que le pharaon ne voulait pas donner la liberté au peuple d'Israël, attirant par là les plus terribles plaies sur lui et le pays entier.

Des lamentations se faisaient entendre dans les maisons et dans les rues, partout résonnaient les plaintes du peuple martyrisé. Les cris arrivaient jusqu'aux murs qui délimitaient les quartiers israélites. Derrière eux régnaient, pour la première fois depuis des années, la tranquillité et la paix.

Un rempart semblait entourer cette partie du pays, si haut qu'aucun mal ne pouvait le franchir. Les enfants d'Israël étaient rassemblés, prêts à ramasser leurs hardes et à suivre leur guide jusqu'au pays qu'il leur avait annoncé.

Tandis que ces terribles plaies dévastaient l'Égypte, Moïse était en étroite liaison avec Abd-ru-shin. Des émissaires faisaient la navette et portaient à Moïse des messages du prince qui ne manquaient pas de l'encourager. Sans cette aide et cet amour de Abd-ru-shin, Moïse aurait

depuis longtemps été saisi d'épouvante à la vue de la détresse dont souffrait le peuple tout entier. Il croyait encore que des innocents payaient pour l'aveuglement du pharaon. Afin d'éviter d'être touché par tant de misère, il restait dorénavant dans l'enceinte du quartier israélite. Par contre, Aaron parcourait les rues des quartiers égyptiens et voyait sans la moindre émotion les souffrances atroces de ce peuple. Sa vie si difficile l'avait rendu trop insensible pour qu'il en fût touché.

Parmi les Égyptiens vivait un prince riche et autonome. Il ne semblait dépendre directement d'aucun pays. Personne ne connaissait l'origine de sa richesse, personne ne savait ce qui se passait derrière les hauts murs de sa demeure. Les hommes l'évitaient en faisant un grand détour. Dans leur superstition, ils craignaient ce sorcier. Jamais on ne voyait entrer un étranger chez lui ; il semblait isolé du monde environnant et dépourvu d'amis.

Cet homme singulier quittait rarement sa maison. Son corps voûté se traînait par les rues ; une longue barbe blanche témoignait de son âge. Il avançait péniblement jusqu'à la petite porte du palais du pharaon. Chaque fois, elle s'ouvrait aussitôt pour laisser entrer le vieillard. Les serviteurs s'inclinaient profondément sur son passage. En traînant les pieds, il traversait l'immense palais qu'il semblait connaître aussi bien que sa propre demeure. Finalement, il disparaissait dans un petit cabinet où le pharaon l'attendait.

Le vieillard à la voix si étrangement aiguë qu'elle était capable de traverser les murs de la pièce la mieux isolée se taisait après des pourparlers qui duraient des heures et, en se traînant, il s'en retournait bientôt par le même chemin. Puis on ne le revoyait plus pendant longtemps. Cette conduite renforçait toujours davantage la croyance qu'il s'agissait là d'un puissant magicien.

En réalité, ce « vieillard » était un homme jeune qui, une fois chez lui, se débarrassa en hâte de sa barbe blanche et redressa son corps à taille de géant. Il effaça les rides de son visage avec un linge et s'abandonna entre les mains de son serviteur qui fit rapidement disparaître les derniers signes de vieillesse.

Puis il prit une cape sombre et quitta de nouveau la maison. Des souterrains, que l'on réparait constamment, conduisaient au quartier israélite jusqu'à l'habitation de Moïse. Là, il grimpa un escalier étroit et

arriva dans la pièce principale de la maison. Là aussi, on l'attendait. Moïse sursauta et poussa un cri de joie.

– Eb-ra-nit ! dit-il soulagé. L'étranger laissa tomber sa cape sombre, et en-dessous apparut le costume des amis de Abd-ru-shin.

– As-tu des nouvelles de Abd-ru-shin ? demanda-t-il à Moïse. Celui-ci lui tendit quelques rouleaux de parchemin.

– Eb-ra-nit les parcourut en hâte.

– Tout se déroule comme prévu, nous pouvons donc être tranquilles. J'envoie dès aujourd'hui à notre maître un courrier qui rendra compte de tout.

– As-tu vu le pharaon ?

– Je viens de chez lui ! Ce qu'il projette est horrible. Toutes mes tentatives pour l'en dissuader ont échoué. Je ne viens que pour prendre de tes nouvelles ; puis mon messenger va partir immédiatement pour avertir Abd-ru-shin.

– Une mise en garde ?

– Le pharaon veut le faire assassiner ! Lui aussi envoie aujourd'hui même ses subordonnés chez Abd-ru-shin. Il ignore le secret qui l'entoure, mais il se doute de la vérité. On veut lui voler son bracelet afin de le désarmer. Ramsès veut ainsi réparer les terribles pertes qu'il a subies ; il veut se soumettre les Arabes en guise de compensation.

Moïse frémit.

– Et c'est à ce prix qu'Israël doit devenir libre ?

Eb-ra-nit haussa les épaules.

– La victoire est entre nos mains. Ne crains rien, Moïse. Nous sommes les plus forts.

– Mais le pharaon n'a-t-il pas toujours écouté chacune de tes paroles ? N'as-tu pas été son conseiller ? Pourquoi ne se laisse-t-il plus convaincre à présent ? A-t-il des soupçons ?

– Si j'avais pris trop ouvertement parti pour Abd-ru-shin, il se serait peut-être méfié. Ainsi, il a confiance et me dévoile ses projets que je peux alors changer en contrecarrant ses desseins.

Songeur, Moïse regarda Eb-ra-nit.

– Tu as une mission pleine de responsabilités, Eb-ra-nit ! Le service de renseignements de tous les pays ennemis réunit ses fils entre tes mains. En chaque pays, tu es le conseiller des princes que tu diriges selon ta volonté. Tu es toujours là où tu dois être. Tu sais toujours où se prépare une trahison. Comment t’y prends-tu donc pour tout savoir ?

Eb-ra-nit sourit en entendant les paroles de Moïse.

– Comment t’y prends-tu pour faire des miracles en Égypte ? C’est à juste titre que je pourrais, moi aussi, te poser cette question, Moïse. Depuis que je le connais, lui qui est maintenant mon ami et mon maître, depuis lors j’ai la force d’être partout, de détourner tout mal de lui. Au début, lorsque j’entendis parler de lui et de sa puissance invincible, je voulus le combattre, me mettre en travers de son chemin. Je partis donc à sa rencontre avec mes guerriers. Nous le rencontrâmes, lui et ses Arabes. Et, lorsqu’il me salua de son sourire... je devins son sujet !

Le visage d’Eb-ra-nit s’était adouci pendant ce court récit ; à présent, ses traits se durcirent à nouveau. Ils étaient empreints d’une volonté de fer lorsqu’il bondit de son siège.

– Porte-toi bien, Moïse, je cours envoyer le courrier à Abd-ru-shin.

Et Eb-ra-nit disparut rapidement.

→ Les envoyés du pharaon vinrent chercher Moïse pour le conduire au palais. Il marcha tranquillement avec eux le long des rues. Son cœur se serra à la vue de l’horrible spectacle qui s’offrait à ses yeux. Ce n’étaient partout qu’enfants abandonnés, accroupis le long des routes, le regard fiévreux. Un silence de mort régnait dans le quartier des riches. Autrefois, les serviteurs attendaient aux portes avec des litières précieuses ou bien ils partaient au trot avec leur fardeau jusqu’aux jardins du Nil. A présent, tout était silencieux. On tenait anxieusement les portes fermées. On craignait que l’épidémie n’envahisse aussi les palais.

Seuls les médecins auraient pu tirer profit de la situation. Mais eux aussi s’enfermaient chez eux par peur de cette terrible épidémie dont ils ignoraient l’origine et contre laquelle ils ne connaissaient pas de remède.

Moïse trouva le pharaon changé. Ses yeux étaient hagards et vacillants. Devant la puissance de son adversaire, la terreur l’avait saisi.

– Moïse ! Sauve mon peuple d'une ruine certaine !

– Il en sera ainsi dès que tu exécuteras mes conditions, pharaon ! Si tu cèdes, Dieu abaissera la main que, dans Sa colère, Il a levée contre toi et ton pays.

– Arrête le fléau, je ferai ce que tu exiges.

Moïse examina le pharaon d'un regard pénétrant.

– Tiendras-tu ta promesse ?

Ramsès n'eut plus la force de s'emporter en entendant cette question qui manifestait ouvertement un doute quant à la parole donnée.

– Oui, oui, dit-il hâtivement.

– Alors, j'agirai selon tes désirs.

Et Moïse pria Dieu de suspendre le châtiment. Lorsque les maladies s'arrêtèrent et que les hommes commencèrent à respirer, Moïse donna l'ordre du départ. Les enfants d'Israël poussèrent des cris d'allégresse. Ils chargèrent leurs hardes sur des charrettes basses et suivirent Moïse jusqu'aux portes de la ville.

Des guerriers en armes accueillirent les émigrants et les refoulèrent dans la ville.

La colère s'empara de Moïse. Indigné du manquement de parole du pharaon, il courut au palais.

Peu après, il se trouvait en face de Ramsès.

– C'est ainsi qu'un roi tient la parole donnée ? s'écria-t-il d'une voix forte.

Alors les esclaves se jetèrent sur lui ; ils n'avaient attendu que ce cri. Ils le ligotèrent et le laissèrent aux pieds du pharaon avant de disparaître en silence. Ramsès était seul avec son ennemi.

– Eh bien ? railla-t-il.

Moïse était essoufflé. Il s'était défendu de toutes ses forces, mais ils avaient été trop nombreux.

Ramsès attendait que Moïse implore sa grâce, mais il attendit en vain. Nul son ne franchit les lèvres de son prisonnier.

Alors il lui donna un coup de pied.

– Je réfléchirai à ce que je vais faire de toi ! dit-il.

Puis il appela quelques esclaves qui emportèrent le captif et le jetèrent dans un sombre cachot.

→ Aaron avait attendu longtemps avant de se décider à pénétrer dans les souterrains lugubres qui conduisaient à la maison d’Eb-ra-nit.

Le prince fut surpris devant l’agitation d’Aaron. Il soupçonna immédiatement un malheur.

– Parle, qu’est-il arrivé à Moïse ?

Aaron, haletant, se laissa tomber sur un siège. Il était complètement épuisé par sa course rapide dans les étroites galeries où l’arrivée d’air était insuffisante.

– Parle, l’exhorta à nouveau Eb-ra-nit.

– Moïse a disparu depuis hier. Il est allé trouver le pharaon qui a empêché notre départ à la dernière minute et on ne l’a pas revu depuis. Eb-ra-nit sursauta et se mit à marcher de long en large.

– Pars maintenant, dit-il enfin, mais, avant tout, garde le secret devant le peuple pour qu’il ne perde pas courage. Je délivrerai Moïse s’il a été fait prisonnier.

Aaron voulut le remercier, mais le prince avait déjà quitté la pièce. Seul un Arabe se tenait près de la porte. Il attendait le départ d’Aaron.

Peu après, Eb-ra-nit, déguisé en vieillard, quittait sa maison et se dirigeait en boitant vers le palais du pharaon.

Les esclaves s’inclinèrent respectueusement lorsqu’il ouvrit la petite porte. Certains s’empressèrent d’annoncer sa visite au pharaon.

Ramsès, qui était de bonne humeur, se réjouit de cette visite. Le vieillard pénétra lentement dans la pièce.

– J’ai appris ta bonne prise, grand Ramsès ! dit le vieil homme d’une voix de fausset.

Flatté, Ramsès sourit.

– D’où as-tu appris la chose ?

– Tu sais que rien ne saurait m’échapper, mon roi !

Le vieux ricanait dans sa barbe. Ramsès fit un signe de la tête, comme si lui aussi en était convaincu.

– Que dois-je faire de lui ? Donne-moi une idée.

– Qu’on l’amène. Nous allons d’abord lui demander qui lui a conféré le pouvoir d’agir ainsi. Il nous faut élucider son secret qui est certainement en rapport avec Abd-ru-shin dont Moïse est l’ami.

Ramsès jugea bonne cette idée du vieillard. Il ordonna donc qu’on amène Moïse ligoté.

Le vieillard ne s’assit pas, bien que le pharaon l’en eût spécialement prié.

On amena Moïse. Il garda la tête baissée jusqu’au moment où il fut face à Ramsès. Son regard tomba sur le vieillard qu’il ne reconnut pas. Moïse recula d’un pas en le voyant approcher, les yeux fixés sur lui.

– C’est certainement l’un de ses magiciens répugnants ! pensa-t-il.

Le vieillard toussota légèrement avant de lui adresser la parole. Ramsès, qui se préparait à assister à un jeu intéressant, attendait ce qu’il allait dire. Moïse fixait le vieillard d’un regard pénétrant. Il ne le reconnaissait pas.

– A présent, tu es à la merci d’un homme plus puissant que ton maître révééré. Maintenant, tu as le temps de réfléchir car, cette fois, il n’y a qu’un seul salut pour toi : faire ce que nous voulons. Si tu ne réponds pas à mes questions, la mort sera sur toi avant que tu ne puisses proférer à nouveau tes horribles malédictions sur le pays. Une fois que tu seras mort, elles n’auront plus de pouvoir sur nous !

– Tu te trompes ! Après ma mort, elles séviront plus terriblement encore et personne ne pourra les arrêter, puisque moi qui les ai appelées n’y serai plus !

– Tu veux nous effrayer ?

Moïse fit une moue dédaigneuse.

– Inutile d’effrayer une vermine comme vous ; elle vit dans la peur constante d’être écrasée !

– Ton langage est téméraire, Moïse, n’oublie pas que tu peux le payer de ta vie.

– Vous ne pourriez me tuer, même si vous le vouliez ; je suis protégé jusqu’à l’accomplissement de ma mission.

– Est-ce de la même protection que jouit ton ami Abd-ru-shin ?

– C’est la même.

– Alors, donne la preuve que tu es plus fort que nous, brise tes liens !

Le vieillard toussota de nouveau. L’effort qu’il faisait pour parler le fatiguait. Comme pour vérifier la solidité des cordes, il s’approcha tout près de Moïse. On n’avait attaché que les mains du captif. L’espace d’un instant, quelque chose de glacial frôla la main de Moïse. Le vieillard recula... « Impossible ... aurais-tu la force de dix hommes que tu ne pourrais les rompre. »

Dès la première tentative, Moïse sentit les cordes céder. Il simula donc un grand effort et les cordes tombèrent à terre.

L’épouvante se lut dans les traits du pharaon. Déjà il voulait ordonner qu’on enchaîne à nouveau Moïse, mais Eb-ra-nit était à ses côtés et, tout agité, il lui chuchota à l’oreille :

– Laisse-le partir, sinon il nous tuera, toi et moi, d’un seul regard !

Devant cette solution inattendue, Moïse exulta et la joie se lut sur son visage. Il cacha adroitement sa main dans les plis de son vêtement, le sang en coulait. Le petit poignard du prince lui avait blessé le dos de la main.

Il s’apprêta à partir. Ses dernières paroles furent une menace. Il évoqua une nouvelle plaie. Personne n’osa lui barrer le passage. Les esclaves s’écartèrent devant lui.

Après son départ, Ramsès sortit de sa stupeur.

– Poursuivez-le, faites-le prisonnier ! s’écriait-il hors de lui.

Eb-ra-nit le calma. Il fit miroiter la victoire que le pharaon gagnerait quand même. Puis lui aussi quitta le palais en toute hâte. Il était clair que dorénavant il n’était plus en sûreté en Égypte. Il avait remarqué des gouttes de sang sur le tapis, là où Moïse s’était tenu. Il pouvait aisément suivre le cours des pensées pleines d’intrigues du pharaon. En apercevant le sang, ce dernier saurait qu’il avait libéré Moïse. Alors il se rappellerait

bien vite tous les projets qui avaient échoué et dans lesquels Eb-ra-nit l'avait conseillé.

Il fit porter en hâte tous les trésors de sa demeure dans le labyrinthe qui se trouvait sous sa maison. Ses serviteurs transportèrent péniblement ces lourdes charges en empruntant des galeries basses situées sous terre et aboutissant dans le désert, loin de toute habitation humaine... Tout près de là se trouvait une oasis. Un cavalier envoyé au préalable avait déjà atteint cette oasis et était revenu peu après à la sortie avec les chevaux et les chameaux qu'on y avait envoyé paître. Et bientôt, la caravane se dirigeait vers un autre royaume...

→ Ce ne fut qu'au moment où il retrouva les siens que Moïse comprit l'immense danger qui l'avait menacé. Il discuta longuement avec Aaron des moyens d'éviter dorénavant semblable péril.

– Si je tombe une fois encore entre ses mains, il me tue. Sa haine ne connaît plus de bornes.

– Notre salut réside dans le jugement accéléré des Égyptiens. Prie le Seigneur de les punir plus rapidement.

Alors Moïse se retira dans sa chambre et pria.

Aaron et l'épouse de Moïse, Zippora, restèrent seuls. Elle tenait un garçon dans ses bras, son premier enfant. Elle était anxieuse et pensait aux malheurs qui allaient fondre sur les Égyptiens.

Moïse pria avec une ferveur encore inconnue jusqu'à ce jour. La conscience de l'immense danger qui l'avait menacé, et avec lui Israël tout entier, le faisait prier avec une ardeur redoublée.

De nouveau, il entendit la voix lui parler en ces termes :

– « Écoute, serviteur Moïse, tu recevras le secours comme tu le demandes. Le Seigneur veut frapper le pays de tes ennemis plus que jamais. »

Et la paix entra dans le cœur de l'homme qui luttait. Soudain, le visage de Abd-ru-shin lui apparut. Moïse allait exulter, mais une grande douleur l'en empêcha. Les yeux sombres de Abd-ru-shin semblaient vouloir lui dire quelque chose qui le rendait triste à mourir. Un ardent désir de courir vers Abd-ru-shin s'empara de Moïse. « Le reverrai-je un jour ? » Souvent déjà il s'était posé cette question, mais jamais encore avec une telle

angoisse. « Que deviendrait l'univers sans lui ? Aurais-je pu mener ce combat sans lui ? » Soudain Moïse comprit que le miracle des accomplissements si rapides n'avait été possible que grâce à la présence de Abd-ru-shin. Il n'aurait pu expliquer cela avec des mots, cependant il comprenait l'extraordinaire enchaînement des événements.

– « Mon Dieu ! pria-t-il, étreint par l'émotion, et dire qu'il m'est permis d'être Ton instrument ! » Son âme s'ouvrait consciemment à la grandeur de l'instant. Jamais encore Moïse n'avait été aussi humble qu'au moment où il reconnut cela. Son visage était transfiguré lorsqu'il retourna auprès des siens.

Pendant la nuit, sa prière fut exaucée ! Le fléau se déchaîna contre le pays avec une intensité inconnue jusqu'alors. La peste se déclara. Cette fois, elle n'épargna rien, même pas les bêtes dans les étables. De plus, des orages s'abattirent sur l'Égypte, détruisant la dernière récolte de blé dans les champs. Le spectre de la famine se faisait toujours plus menaçant. Les hommes commençaient à désespérer.

Jamais on n'avait vécu chose pareille en Égypte.

Ramsès somma Moïse de venir, mais celui-ci s'y refusa catégoriquement. Alors le pharaon lui fit dire que le peuple pourrait partir dès que les fléaux cesseraient.

Moïse n'avait plus confiance en la parole du roi ; mais malgré tout, il pria Dieu de modérer le châtement ; il avait pitié du peuple. L'accalmie ne dura qu'une semaine et, de nouveau, le malheur se déchaîna. Une fois de plus, le pharaon avait failli à sa parole.

Moïse se rendait compte à présent que la clémence ne le conduirait jamais au but. Coup sur coup, les plaies s'abattaient sur l'Égypte, anéantissant tout. Les lamentations s'étaient tues depuis longtemps ; dans une angoisse mortelle, les hommes attendaient le prochain malheur.

L'obscurité recouvrait le pays, augmentant la terreur des humains. Moïse savait que la fin était proche. Il y avait longtemps que les Égyptiens réclamaient le départ du peuple d'Israël. Des malédictions contre le pharaon se faisaient entendre. Les rescapés, épargnés jusqu'ici par le désastre, essayaient de se maintenir en vie. Ils ne voulaient pas être entraînés dans le gouffre qui dévorait tout ce qu'il pouvait happer.

Pour la première fois, Moïse s'adressa à son peuple. Des cris d'allégresse l'accueillirent lorsqu'il gagna un lieu surélevé pour parler. Son visage était grave quand il ordonna le silence d'un geste de la main.

Les hommes se turent. Impatients, ils levèrent les yeux vers lui. Son regard parcourut la foule avant de parler.

A présent, l'heure que vous avez si longtemps attendue est arrivée. Immolez l'agneau et célébrez la fête pascale ! Elle sera à jamais pour vous l'anniversaire de votre exode d'Égypte. Que chacun rentre chez lui et partage le repas avec les siens ! Pensez alors à votre Dieu qui vous libère de toute misère. Cette nuit, le Seigneur frappera tout premier-né en Égypte. Le combat touche ainsi à sa fin. Après cette nuit, on nous chassera. Restez donc vigilants et soyez prêts à partir quand je vous appellerai !

Lorsque Moïse eut fini de parler, les hommes se séparèrent en silence. Ils rentrèrent chez eux, dans leurs demeures misérables, et se préparèrent à célébrer la fête pascale. Partout se répandit bientôt l'odeur de la viande et du pain frais. La joie inondait le visage des hommes. L'attente des événements à venir faisait briller de bonheur les yeux les plus tristes.

Seul Moïse était plus grave que jamais.

A présent, le but était atteint ; le combat avait été livré jusqu'au bout. Il fallait maintenant affronter le vaste monde qui s'étendait à perte de vue devant lui. Connaissait-il ce pays ? Non, les Arabes le lui avaient décrit, ils l'avaient effleuré lors de leurs randonnées, peut-être avaient-ils combattu ses habitants ? Et, à présent, il devait y conduire tout un peuple.

N'était-ce pas trop risqué ? Il endossait la responsabilité de tout un grand peuple. Le voyage durerait des années. Des années durant, il serait obligé de marcher à la tête du peuple d'Israël, vers l'inconnu. Chaque faux pas irriterait les mécontents contre lui, ils pourraient se lasser de lui pendant cette longue période, lui refuser obéissance...

– Seigneur, Seigneur, s'écria-t-il à haute voix, reste près de moi tant que je n'aurai pas tout accompli !

A la tombée de la nuit, Moïse alla dans sa chambre. Il ne vit pas les yeux tristes de sa femme qui l'engageait à rester auprès d'elle. Moïse demeura seul, le regard plongé dans l'obscurité. Une angoisse toute nouvelle le

gagnait, l'oppressait, l'étouffait. Moïse perdit connaissance ; il semblait être seul dans un royaume étranger.

→ Seul et abandonné, Moïse traversait une plaine immense. Infatigablement, il se sentait poussé en avant, toujours plus loin vers l'inconnu.

– Où me portent mes pas ? Quel est mon but ? Il m'attire puissamment et pourtant je voudrais m'en retourner pour ne pas voir cette chose affreuse qui m'attend.

Il était contraint de poursuivre sa route, toujours plus loin. Il n'y avait pas d'arrêt, pas de repos, pas de retour possible !

Une terrible tempête se leva ; en hurlant, elle chassait d'immenses masses de sable devant elle, les lançant en tourbillons contre le voyageur solitaire qui devait déployer tous ses efforts pour ne pas reculer. Une ville de tentes s'élevait au loin, c'était elle qui l'attirait...

– Où ai-je déjà vu ces tentes ? N'était-ce pas Abd-ru-shin qui me fit entrer sous sa tente ? ... Oui, voilà mon but, maintenant je sais où il me faut aller. Il le faut ? N'est-ce pas là mon désir ? Pourquoi dois-je aller voir Abd-ru-shin ?... Le camp semble être plongé dans un grand calme. Peut-être fait-il nuit...

En passant entre les tentes, Moïse entendit la respiration profonde des dormeurs derrière les tentures fermées. Irrésistiblement, il était poussé en avant vers cette tente qui, calme et solitaire, se trouvait à l'écart, à quelque distance des autres.

Leurs armes dégainées à la main, deux Arabes étaient assis devant l'entrée, les jambes croisées. Leurs yeux étaient ouverts et pourtant ils ne le virent pas s'approcher de la tente. Moïse s'en étonna, mais se tut. Là, un homme arrivait en rampant sur le côté. Tel un serpent, il se glissait sur le sol, il avançait en se tortillant, sans qu'on entende le moindre bruit. Moïse l'observa attentivement. Il se savait impuissant à arrêter cet homme. Il n'était que le spectateur de ce qui allait survenir.

L'homme avait atteint la tente. Un faible son chantant se fit entendre, une déchirure fendit la toile de la tente... Moïse se précipita à l'intérieur en passant devant les sentinelles et vit Abd-ru-shin endormi sur son lit. L'intrus se pencha sur le dormeur et guetta sa respiration. Sa main glissa ensuite le long du corps de Abd-ru-shin, le frôlant comme un fauve flaire

sa proie... La tête de l'étranger se redressait de temps à autre pour écouter, mais aucun bruit en provenance de l'extérieur ne le déranga. Moïse céda à son impulsion. Il se jeta sur l'étranger, lui saisit le bras qui cherchait toujours, mais il passa au travers et ne trouva pas de prise. Alors, dans son angoisse, il cria à haute voix le nom du prince bien-aimé.

Abd-ru-shin remua, comme s'il avait entendu le cri de détresse qui l'appelait. Il ouvrit les yeux et, tout étonné, vit un visage inconnu. Ses lèvres allaient poser une question... Rapide comme l'éclair, l'étranger saisit le poignard qu'il portait entre ses dents ... et l'enfonça profondément dans la poitrine de Abd-ru-shin... Mais le dernier regard interrogateur du prince pénétra jusqu'au cœur de l'assassin. Il étouffa un cri et, en tremblant, arracha l'anneau du bras de sa victime.

L'assassin toujours agenouillé se leva en chancelant et, le dos courbé, se glissa hors de la tente où la nuit l'engloutit...

Désespéré, Moïse regardait le corps de Abd-ru-shin se raidir. Puis un deuxième corps se sépara de la dépouille mortelle. Abd-ru-shin se tenait devant lui de façon tangible et il le salua en souriant.

– Tu es vivant !

Le prince inclina la tête en signe d'assentiment ; son visage était plus radieux que jamais. Un bandeau tomba alors des yeux de Moïse : Il reconnut les différents degrés d'évolution que l'homme doit parcourir pour pouvoir retourner au Royaume spirituel.

Cependant, la peur de la solitude le saisit en voyant l'apparition de Abd-ru-shin se dissiper peu à peu comme un brouillard.

– Seigneur ! implora-t-il, reste près de moi, car sans toi je ne puis sauver Israël !

– Tu n'as plus besoin de moi, Moïse ; d'autres serviteurs se tiendront à tes côtés, d'autres serviteurs de Dieu ! Tu es maître de toute l'essentialité ; elle te sera subordonnée et accomplira tes ordres à l'instant même où tu les prononceras.

Ces paroles, irréelles et cependant d'une clarté cristalline, provenaient des hauteurs lumineuses qui avaient accueilli depuis longtemps l'âme libérée de Abd-ru-shin...

Soudain, de grands cris et des plaintes empêchèrent Moïse d'en entendre davantage. Il se trouvait toujours dans la tente et, un peu étonné, il observa le comportement des Arabes qui avaient trouvé le corps de leur maître. Puis la porte de la tente s'ouvrit toute grande et lentement une forme en franchit le seuil – Nahomé ! Son jeune visage ne manifesta aucune émotion, pas même une trace de douleur. Seule une grande résolution l'animait. Elle tendit le bras et montra la porte. Les Arabes s'inclinèrent et se glissèrent dehors...

Nahomé s'agenouilla auprès du corps. Sans comprendre, ses grands yeux d'enfant regardaient le visage paisible du prince. Elle posa doucement sa main sur le cœur de la victime et aperçut le sang qui avait imprégné ses vêtements.

– Tu es déjà parti si loin que tu ne peux plus revenir, Seigneur ! Où dois-je te chercher à présent ? Si je te suis maintenant, très probablement tu m'attends, tu me tends ta main bienveillante... et tu m'aideras ! Es-tu déjà auprès de ton Père ? Puis-je te suivre auprès de Lui ?

Nahomé sortit de ses vêtements un petit flacon en verre taillé. Lorsqu'elle l'ouvrit, un parfum entêtant s'en dégagea. Des fleurs étranges semblaient s'épanouir autour d'elle. A demi-engourdie, Nahomé s'affaissa, puis elle porta le flacon à ses lèvres et le vida... Ses mains s'élevèrent en une humble supplication. Une dernière fois, sa bouche sourit avec toute sa pure candeur. Puis elle ferma les yeux et ses lèvres devinrent muettes pour un silence éternel...

→ Moïse revint de ses visions et ne reprit que péniblement contact avec la réalité. Il ne considéra pas ce qu'il avait vu comme un rêve ; il savait que c'était la vérité. Au fond de lui-même, il était calme et résigné. Ainsi, pénétré d'assurance et de confiance, il aborda la matinée qui l'attendait. Il était encore tôt. Israël dormait encore. Il parcourut les rues et les ruelles désertes, franchit les portes et pénétra dans la ville égyptienne. Il y régnait un silence d'une tout autre nature. De nombreux Égyptiens restaient sur le pas de leur porte, mais ils présentaient tous les signes d'une angoisse extrême. La terreur se lisait sur leurs mines défaits. A la vue de Moïse, la foule se mit à chuchoter et ce murmure se propagea de bouche à oreille. Partout les hommes reculaient épouvantés devant lui... En d'autres temps, Moïse en aurait souffert, mais à présent il passait son chemin, insensible. A chaque pas, le spectacle devenait plus désolant. De

toutes les maisons, on sortait des morts, sans même se lamenter. Durant leur terrible période de souffrance, les hommes avaient désappris à pleurer. Ils craignaient presque d'attirer par là le malheur plus fortement encore.

→ Alors, pour la dernière fois, Moïse affronta le maître de l'Égypte. Il avait répété sa question et attendait tranquillement la réponse qu'il connaissait d'avance.

Ramsès était entièrement brisé car, cette nuit-là, la main vengeresse lui avait aussi enlevé son fils. Il resta longtemps muet avant de répondre à la question de Moïse. Puis il se secoua :

– Partez !

– Ordonneras-tu à ton peuple de nous laisser partir en paix ?

Alors sa douleur cuisante se déchaîna. Le roi sursauta et hurla :

– Vous laisser partir en paix ? Je vous chasserai plutôt de mon royaume pour qu'enfin règne la paix !

→ Une fois revenu auprès de son peuple, Moïse donna l'ordre du départ. Bientôt on vit partir les enfants d'Israël, chargés et surchargés. Derrière Moïse, qui marchait en tête, venait une interminable colonne, poursuivie par des Égyptiens menaçants. Ils n'avançaient que lentement car partout se joignaient à eux d'autres émigrants. On trouvait en effet dans chaque ville, dans chaque village, des Israélites, honnis et persécutés depuis l'heure de la libération. Toute la colère, toute l'indignation des Égyptiens durement éprouvés retombaient sur les Israélites. L'Égypte avait hâte d'être débarrassée de ses anciens esclaves qui lui étaient devenus funestes. Ainsi l'immense marée humaine avançait vers la Mer Rouge en une longue migration... Une fois là, les foules s'arrêtèrent devant ce premier obstacle qui leur parut infranchissable. Moïse ordonna de faire halte et les hommes installèrent leur camp au bord de la mer dans l'attente des événements.

La nuit tombait. Le calme et le silence gagnaient la nature et les hommes. Nombre d'entre eux, qui trouvaient l'effort épuisant, commençaient à grommeler. Il y avait encore des fruits le long du chemin pour apaiser sa faim mais, parmi les émigrants, certains faisaient de noires prophéties à propos des intolérables souffrances à venir.

Moïse ressentait ces courants qui s'étaient fait sentir dès le début du voyage. L'amertume le gagna. C'était donc pour cela qu'il avait risqué sa vie, pour qu'à présent la méfiance règne déjà autour de lui ? Mais ensuite il pensa à tous ceux qui lui étaient reconnaissants et la confiance lui revint.

Le lendemain matin, Moïse réunit le peuple en plein air pour dire une prière. Il fit offrir à Dieu le premier sacrifice d'action de grâce. L'heure était solennelle et les prières de gratitude qui montaient vers Dieu trouvèrent un écho dans les cœurs humains, leur rendant la foi et la confiance en la sollicitude de leur guide. Néanmoins, intrigués, ils attendaient de connaître le chemin que Moïse allait choisir à présent. Peut-être le long de la mer ?

D'énormes nuages de poussière s'élevaient au loin. Moïse les vit le premier et une intuition infailible lui fit ordonner un départ immédiat. Il prit alors conscience de son pouvoir sur tous les êtres de l'essentialité. Le silence était total lorsqu'il leva son bâton et le tendit au-dessus de la mer ... Une furieuse tempête se leva, elle fouetta les vagues, les écarta et de profonds tourbillons se creusèrent à la surface de l'eau. Le souffle coupé, les hommes observaient cet événement inconcevable. La tempête traça nettement une ligne de démarcation dans les eaux qui se partagèrent en deux pour aller se répandre ailleurs. Elles inondèrent ainsi la rive opposée, mais les hommes ne le virent pas.

Moïse fut le premier à poser le pied avec confiance sur le fond de la mer... Et le peuple d'Israël le suivit, se pressant, se poussant, car tous avaient vu à présent l'ennemi approcher. Les chars et les cavaliers du pharaon arrivaient à toute allure. Ils poursuivaient le peuple afin de le ramener prisonnier.

Alors seulement, les enfants d'Israël prirent conscience de la liberté dont ils avaient joui sans y prêter attention. Ils se serrèrent derrière leur guide, pénétrèrent dans la mer, implorant Dieu de ne pas les laisser tomber entre les mains de leurs ennemis. Plutôt s'enfoncer dans cette étendue aquatique qui leur semblait infinie ! Et, lorsque le dernier eut quitté la terre ferme, les Égyptiens atteignaient leur but.

Dans leur épouvante, les chevaux reculaient devant ce spectacle inouï provoqué par les êtres essentiels. Les cavaliers avaient beau fouetter leurs bêtes, elles se cabraient désespérément, faisant des bonds furieux le long

de la mer sans avancer d'un pas dans l'eau. Le char du pharaon arriva. Les nobles animaux semblaient voler sur le sol. C'est à peine si leurs sabots touchaient terre. En arrivant au bord de l'eau, eux aussi s'immobilisèrent, comme fascinés, rejetant la tête en arrière.

Cependant, la colonne diminuait à vue d'œil et disparaissait à l'horizon. Et les eaux tenaient toujours, retenues par des forces invisibles, des deux côtés du chemin qui traversait la mer.

Le pharaon hurlait de rage en voyant les chevaux refuser d'avancer. Les bêtes semblaient être sous l'effet d'un charme qui les paralysait. A présent, elles ne changeaient même plus de place et subissaient en tremblant et avec résignation les coups de ces hommes impitoyables.

Ainsi s'écoulèrent pour les persécuteurs de précieuses minutes qui devinrent des heures. Et les eaux tenaient toujours !

Soudain, la tension nerveuse des animaux se relâcha ; dans leur impatience, ils grattaient le sable de leurs sabots. De nouveau, les cavaliers et les conducteurs de char essayèrent de les faire avancer ; cette fois, et du premier coup, les animaux obéirent docilement. Comme libérée, la colonne se lança à la poursuite du peuple d'Israël. Immobile, l'eau tenait toujours. Un silence de mort planait sur la mer... Déjà les Égyptiens riaient, déjà le pharaon reprenait espoir... lorsqu'un sifflement long et strident retentit au-dessus des persécuteurs lancés à bride abattue, et ce bruit qu'ils n'avaient encore jamais entendu sema l'épouvante en leur âme. Ils fouettaient leurs chevaux avec frénésie... Alors un hurlement déchira les airs, un mugissement les entoura, les chevaux s'arrêtèrent, comme paralysés, et une terreur inconnue s'empara des hommes... Avec des claquements de tonnerre, une furieuse tempête fit rage autour d'eux, transformant le calme précédent en un déchaînement infernal. Des trombes d'eau hautes comme des maisons s'élevèrent des deux côtés du chemin, restèrent immobiles des secondes durant, menaçant les corps recroquevillés sur eux-mêmes, puis s'abattirent sur eux en réunissant leurs vagues écumantes ...

Sur l'autre rive, bouleversés, des hommes agenouillés en prière remerciaient Dieu.

→ Intrépide, Moïse conduisait son peuple toujours plus loin. Sa volonté, qui s'affermissait chaque jour davantage depuis qu'il jouissait de l'appui

des êtres essentiels, montrait à des milliers d'hommes le chemin que personne ne connaissait et que Moïse suivait d'après son intuition. Lui-même se laissait guider et il était plein d'espoir quant à l'heureuse issue de l'œuvre entreprise...

Aaron s'approcha de lui ; c'était lors de la traversée du désert de Sin. Moïse vit à son air qu'une pénible affaire l'attendait. Avec impatience, il coupa court à la longue introduction de son frère.

– Pourquoi ne dis-tu pas que le peuple est mécontent ? Tel est assurément le sens de ton flot de paroles.

Aaron se tut ; il maudissait les manières franches de ce frère qui semblait peu à peu mieux convenir au peuple que lui avec son art de discourir, même là où il n'y avait plus rien à dire. En réalité, sa mission envers le peuple était terminée ; toutefois, il aimait encore à se faire passer pour indispensable. Le fait que Moïse l'écartât tout simplement blessait grandement sa vanité.

– Il en va comme tu le supposes ; le peuple gronde. Qu'Israël endure la faim ne semble pas te déranger !

La colère s'empara de Moïse.

– Le peuple a faim ? N'ai-je pas dit qu'ils auraient toujours de quoi manger en cas de besoin ? N'ai-je pas prouvé au peuple combien il est aidé ? Et tout cela, pour être oublié dès le lendemain ? Tous les miracles, tous les signes de grâce du Seigneur ont-ils été vains ?

– Depuis des jours, les hommes n'ont plus de nourriture. Ils préféreraient encore être en Égypte. Là-bas, ils seraient morts auprès de marmites pleines ; ici, ils meurent de faim !

Moïse, éccœuré, lui tourna le dos.

Vers le soir, d'immenses nuées d'oiseaux se posèrent près du camp. Les oiseaux épuisés restaient sur place et se laissaient prendre par les hommes. Israël put assouvir sa faim et s'en réjouit... Aaron, assis au milieu du peuple, mangeait gloutonnement, comme les autres. Absorbé par de graves réflexions, Moïse se tenait à l'écart. Il souffrait indiciblement.

Personne n'était avec lui, personne ne le comprenait. C'est dans la solitude qu'il suivait son chemin où pourtant des milliers d'êtres s'engageaient avec et derrière lui.

– Seigneur ! pria-t-il, rassasie ce peuple pour qu'il reste bon. Ton ordre de les conduire hors d'Égypte ne doit pas avoir été exécuté en vain. Aujourd'hui des oiseaux sont tombés du ciel et ont contenté Israël. Et demain ? De quoi vont-ils manquer, demain ?

Pendant la nuit, quelque chose ressemblant à une grêle fine se mit à tomber, et lorsqu'au matin les enfants d'Israël se réveillèrent, la terre était couverte à la ronde de petits grains. Ils exultèrent à la vue de ce nouveau miracle et, une fois de plus, furent tout dévouement et toute reconnaissance envers leur guide. Dès lors, cette fine grêle, sorte de graine apportée par le vent, tomba chaque nuit sur le pays.

Tant qu'il y avait de quoi manger, le calme et la paix régnaient parmi le peuple. Mais, à la moindre privation, le mécontentement se manifestait, risquant d'aboutir à une confusion générale. Moïse, qui s'en rendait compte, était de plus en plus bouleversé. Des questions montaient en lui : Pourquoi fallait-il délivrer ce peuple de la main de ses ennemis, un peuple qui n'avait ni culture, ni jugement, qui ne connaissait que la méfiance et voyait le mal partout ? Dans ses prières, il demandait pourquoi et attendait ardemment une réponse de Dieu.

Moïse se tenait toujours davantage à l'écart du peuple. Il recherchait la solitude, comme autrefois, lorsqu'il menait paître ses troupeaux à travers le pays. Et de nouveau, comme jadis, il entendit la voix qui lui révélait le Message du Seigneur. Un nuage lumineux l'éblouit, l'obligeant à protéger ses yeux.

« Serviteur Moïse », dit la voix, « tu portes en ton cœur des questions et des doutes auxquels tu ne peux trouver toi-même la solution. Tu n'exerces pas encore tes fonctions comme tu devrais le faire. Sinon, tu agirais sans avoir de questions à poser. Si le peuple d'Israël avait été parfait, comme tu le souhaites, je ne t'aurais pas choisi comme berger. Tu dois dompter un troupeau sauvage, désordonné, dégradé par la misère et les privations, et le conduire à de verts pâturages ! Telle est ta mission sur Terre. Est-elle trop lourde pour que tu te plains et que tu perdes courage ? Vois, jamais tu n'as enduré de pareilles souffrances, jamais tu n'as éprouvé la faim comme eux, jamais tu n'as reçu de coups au lieu

d'un salaire mérité ! Comment veux-tu alors juger de l'état d'âme de ce peuple ?

Va et sois bon ! Montre-leur avec une infatigable patience que tu veux leur donner de l'amour. Sois pour eux le protecteur dont ils ont besoin et apprends-leur ce qui est bon ! Si tu doutes d'Israël, tu doutes aussi de moi qui ai trouvé ce peuple digne et qui l'aime. »

Profondément ému par cette sévère bonté, Moïse tomba à genoux. Il n'osait répondre dans l'attente d'autres paroles. Et la voix continua :

« La clarté sera en toi, Moïse, et la justice te guidera dorénavant en toutes tes actions. Je veux t'y aider. Tu donneras au peuple d'Israël des lois qui lui serviront de ligne de conduite et d'après lesquelles il pourra se régler. Les faibles seront secourus et ceux qui ne comprennent pas seront éclairés par ma Parole que tu dois leur apporter.

Prie avec le peuple pour qu'il se prépare à recevoir les Commandements que je veux lui donner. Je veux faire une alliance avec le peuple d'Israël et, s'il agit selon ma volonté, il sera le peuple élu sur cette Terre ! Pendant trois jours vous devez veiller et vous purifier ; alors tu entendras ma voix sur le mont Sinaï. Toi seul seras autorisé à t'approcher de moi puisque tu es plus proche de la Lumière. Avertis le peuple de rester loin de moi et de ne pas gravir la montagne !

Sois le juge et le conseiller du peuple durant ces trois jours afin qu'il puisse te confesser ses péchés et que tu le juges en conséquence. Tu seras inspiré pour résoudre chaque question et tu apporteras la clarté à ceux qui cherchent une réponse. Maintenant, va et agis selon mes paroles ! »

→ Moïse se mêla au peuple et le prépara aux événements à venir. Pour la première fois, Israël comprit qu'il venait à eux par amour. Confiants comme le sont les enfants, ils se tenaient debout, formant un grand cercle, et écoutaient ses paroles. Recueillis et croyants, ils laissaient pénétrer en leur âme ce qu'ils entendaient. Moïse le constata avec joie et la gratitude le pénétra, effaçant les derniers restes de rigidité qui le séparaient encore de son peuple.

Trois jours durant, Moïse rendit la justice aux hommes qui vinrent le trouver afin de se purifier. Lui qui, auparavant, était incapable de comprendre les agissements d'Israël, prononçait ses jugements avec une profonde conviction et une infaillible intuition. Bienveillant comme un

père, il écoutait inlassablement les gens se plaindre et s'accuser eux-mêmes. Lorsque ses paroles d'encouragement éclairaient le visage des affligés, son âme aussi devenait plus claire et plus rayonnante. Entre eux il n'y avait plus d'entrave, les vibrations devenaient plus pures et tous ceux qui en portaient en eux l'aspiration inconsciente, trouvaient le bonheur.

Le troisième jour, Moïse gravit le mont Sinaï. La nature tremblait sous la pression de la Lumière qui planait au-dessus de la Terre. Cependant, la montagne semblait enflammée. Tous ne le virent pas ; seuls des élus reçurent la grâce d'avoir cette vision afin de l'annoncer au peuple.

Lorsque Moïse eut gravi le sommet, il se crut à jamais détaché de la Terre. Une indicible félicité le comblait, il se sentait si léger qu'il en oubliait la pesanteur terrestre. Et le Seigneur parla à Moïse par Ses serviteurs et lui donna les Commandements destinés à guider le peuple d'Israël jusqu'au jour du Jugement dernier, afin que Dieu puisse fonder sur lui Son Royaume de mille ans.

Moïse grava les Paroles et les Commandements de Dieu sur des tables de pierre ; la Lumière guidait sa main.

A son serviteur Moïse, Dieu donna dix Commandements qui renfermaient le salut du monde et qui, dans leur perfection, pouvaient faciliter l'existence à l'humanité.

De plus, Dieu donna à Moïse la force d'en tirer tout ce que les êtres humains étaient encore incapables de comprendre. Il donna des explications avec chaque parole, en tout amour et sollicitude pour l'être humain incapable de concevoir la simple grandeur telle qu'elle avait été donnée...

Moïse resta longtemps sur la montagne, il écrivit les Commandements de Dieu, de même que leur interprétation.

Entre-temps, les enfants d'Israël avaient dressé leur camp en vue d'un séjour prolongé au pied de la montagne ; ils attendaient le retour de Moïse. Au début, leur joie était grande et ils parlaient de leur chef avec enthousiasme. Puis, peu à peu, l'intérêt diminua ; ils trouvaient le temps long. A la fin, le retour de Moïse se faisant trop attendre, le mécontentement recommença à se manifester. Aaron était désespéré. Il

n'avait plus la force d'apaiser les hommes et toutes ses paroles s'en allaient au vent.

Il ne faisait d'ailleurs aucun effort et laissait la révolte éclater, sans essayer d'y mettre un terme.

Or, il y avait dans le peuple un jeune homme qui contemplait cette agitation funeste avec une grande affliction. Comme il connaissait trop peu Aaron pour lui demander la permission de combattre le danger, il n'osait pas se mettre en avant. Il calmait son entourage en secret mais son langage était trop faible et sa voix ne portait pas très loin.

Ce jeune homme, Josué, était le seul à être fermement convaincu du retour de Moïse. Tous les autres avaient renoncé à l'attendre et ne voulaient plus entendre parler de Dieu qui, selon eux, les avait abandonnés. Ils pressaient Aaron de poursuivre la route vers la Terre Promise où ils voulaient oublier leurs peines.

Aaron s'y opposa désespérément. Il craignait les dangers que réservait l'inconnu. Si Moïse avait réellement disparu, il voulait persuader les hommes de se fixer ici. Une fois cette décision prise, il fit donc annoncer une réunion générale. Voulant entendre ce qu'il avait à dire, le peuple accourut de toutes parts. Aaron parla en ces termes :

– Mes frères, mes sœurs, écoutez mes paroles, car il faut que vous sachiez ce que j'ai décidé. Moïse ne reviendra plus et notre Dieu est parti avec lui. Nous sommes seuls, sans protection, et nous ne pouvons quitter ces lieux sans être protégés par un dieu. Ce dieu, nous devons nous le créer nous-mêmes et fonder notre puissance sur lui. A cette fin, il est indispensable que chacun de vous me reconnaisse comme chef absolu ! Dès que vous aurez rempli cette condition, je vous montrerai une issue et ferai de vous, en peu de temps, un peuple riche ! Voulez-vous reconnaître ma volonté ?

Le silence planait sur la foule – un silence de mort qui dura plusieurs minutes. Soudain, un jeune homme vint se placer à côté d'Aaron. C'était Josué.

– Mes frères ! implora-t-il, ne croyez pas ces paroles, le Dieu de nos pères est toujours avec nous !

Des rires moqueurs, d'abord isolés, s'enflèrent jusqu'à devenir un puissant ouragan qui couvrit la voix de l'orateur.

Les bras ballants, Josué se recroquevilla. Aaron eut un sourire vainqueur.

– Vous voulez peut-être vous soumettre à cet inconnu ? Vous ne tarderiez pas à être déçus. Je vous ferai un dieu que vous pourrez voir aussi souvent que vous le désirerez. Donnez-moi vos parures et votre or, j'en ferai pour vous un veau d'or ; il sera votre dieu !

Aaron fit ramasser tout l'or qu'il put trouver et, avec la dixième partie, il fit faire une idole. Il mit tout le reste de côté, le réservant pour le moment où il voudrait affirmer sa puissance extérieure. Aaron voulait devenir roi d'Israël. Il était le plus riche, il voulait régner. Il projetait de faire du peuple une bande de brigands qui attaqueraient les voyageurs dans le désert et s'approprieraient les biens d'autrui...

Que le peuple adore l'idole, qu'elle soit le symbole de notre vouloir ! Elle doit nous conférer la puissance terrestre ! C'était là ce que voulait Aaron.

→ Voilà ce qui se passa tandis que Moïse ouvrait son âme à la pureté et travaillait avec amour pour Israël...

Moïse descendit de la montagne...

De loin, des cris sauvages vinrent frapper son oreille et troubler la paix de la montagne. L'inquiétude le gagna. Sa sollicitude, toujours en éveil dès qu'il s'agissait du peuple, se fit de nouveau sentir alors qu'il s'approchait de lui. Une révolte aurait-elle éclaté ?

Il descendit en pressant le pas, sautant aisément et sûrement par-dessus les blocs de rochers qui lui barraient le passage.

Lorsqu'il arriva en haut de la dernière pente, il put apercevoir le camp. Il ralentit le pas et contempla la sauvage mêlée. Ne se trompait-il pas ? Étaient-ce bien là les enfants d'Israël qui dansaient ?

Étaient-ce là leurs distractions, leurs divertissements tandis qu'il recevait les Commandements du Seigneur ? Lentement, la déception le gagna.

Personne ne remarqua le retour de Moïse. Le peuple se livrait à une danse effrénée autour de son idole... jusqu'au moment où une voix de tonnerre fit trembler l'air et le peuple. Soudain, un silence de mort se fit alentour.

Rouge de colère, Moïse se tenait sur le lieu surélevé à partir duquel il parlait jadis au peuple et d'où il venait à présent d'expulser Aaron. Il avait levé les mains bien haut, elles tenaient une plaque de pierre.

– Voici les Commandements de mon Dieu ; Il les a donnés pour vous, mais je crois que vous n'en avez plus besoin. Continuez... courez à votre perte. Je vous abandonne désormais. Dieu me dispensera de mon devoir !

Un épouvantable fracas fit suite à ces paroles : Moïse avait brisé les tables de la loi contre un rocher. Puis il descendit tranquillement, passa au milieu du peuple, et tandis que tous s'écartaient peureusement, il pénétra seul dans sa tente.

Un jeune homme y était assis, il pleurait. Moïse voulut le chasser mais il prit pitié de lui au point de lui demander :

– Que veux-tu ?

En entendant cette voix, Josué releva la tête ; un cri de joie jaillit de ses lèvres. Il se prosterna devant Moïse et lui raconta tout ce qui s'était passé.

Moïse l'écouta en silence, sans l'interrompre, et sut que, cette fois encore, Aaron portait la plus grande part de responsabilité.

Il pria Dieu et demanda pardon pour le peuple qui s'était égaré.

Peu après, des délégués du peuple vinrent l'implorer de rester avec eux. Aaron lui aussi s'approcha en geignant. Alors Moïse nomma Josué chef à la place d'Aaron et, de ce jour, il le considéra comme son propre fils.

C'est ainsi que Josué soutint Moïse dans son immense tâche. Ensemble ils écrivirent à nouveau les Commandements et les expliquèrent au peuple d'Israël. Moïse créa un véritable État avec des lois précises ; toute transgression était sévèrement punie. Il nomma des juges qu'il initia en tout. Des années durant, il vécut avec le peuple dans le désert, toujours en route pour la Terre Promise. Ils traversaient des vallées fertiles et y restaient longtemps jusqu'à ce que la voix de leur chef leur fit reprendre la route. Le voyage aurait pu être terminé en un temps bien plus court, mais Moïse le prolongeait à dessein pour permettre au peuple de s'habituer aux lois grâce à une discipline de plusieurs années. Dans l'isolement, il était plus facile de tenir le peuple en mains.

Moïse donna au peuple d'Israël tout ce dont il avait besoin pour son ascension. Son exemple ennoblit le peuple en si peu de temps que Moïse

ne demanda pas une prolongation de sa vie lorsque la mort se présenta à la frontière du pays de Chanaan.

Il jeta un dernier regard sur les hommes qui entouraient respectueusement son lit. Alors il posa sa main dans celle de Josué et rendit l'âme...

FIN